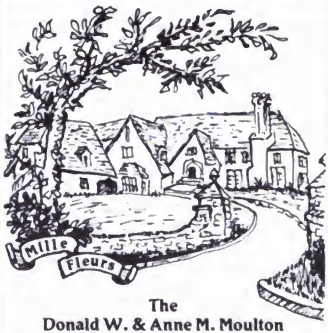
Digitized by Google



The
Donald W. & Anne M. Moulton
Fund

Stanford University Libraries

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A mon cher Enfant Charles Colders
témoignage de son zèle et
de son intelligence au Catéchisme
de Persévérance de St Ambroise
6 Jan. 1866. B. Langénieux
ch. hon. Curé

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION.

Google

Digitized by Google

1200

FRanv + 311 T [illegible]

Compd
2nd ed
(Jul 1st, 1855)

M48

409

Digitized by Google

COMBAT DES TRENTE.

Digitized by Google

LES DUCS

DE

BRETAGNE

PAR C. BARBIER

Malo mori quàm fœdari.

ROUEN
MÉGARD ET Cie, IMPRIM.-LIBRAIRES
1859

Digitized by Google

Propriété des Éditeurs.

Mégarlez

Digitized by Google

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

—

L'Ouvrage ayant pour titre : **Les Ducs de Bretagne**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Picard

Archip. de la Metrop.

Digitized by Google

AVIS DES ÉDITEURS.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

INTRODUCTION.

LA BRETAGNE ANCIENNE.

« La Bretagne était une région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissant du bruit des vents, et dont les côtes, hérissées de rochers, étaient battues d'un Océan sauvage. »

Ainsi s'exprime l'auteur de *Velléda*, l'illustre Chateaubriand, en parlant de la presqu'île armoricaine, ce pays au sol âpre et noir, couvert de forêts aussi vieilles que le monde, de vastes landes et d'arides bruyères; coupé par des fleuves sans noms, des ravins profonds et des marais immenses; bordé par des récifs sauvages; habité par une race belliqueuse, barbare et indomptable.

Armorique veut dire côtes de la mer. On désigna d'abord sous ce nom les pays baignés par l'Océan; cette dénomination s'appliqua ensuite d'une manière toute particulière à la pointe nord-ouest de la Gaule, c'est-à-dire à la Bretagne continentale.

Digitized by Google

Suivant Legonidec, Breton, Bretoun, ou mieux Breyzad, vient de *briz*, peint de diverses couleurs. En effet, les Armoricains, comme tous les sauvages, étaient dans l'habitude de se peindre le corps.

Les premiers habitants de notre Armorique furent des hordes de chasseurs et de pasteurs se tatouant le visage et relevant leurs cheveux en touffes sur le sommet de la tête. De race gauloise, ils étaient sans doute venus de l'Orient, ce berceau du genre humain, à une époque qui remonte au delà des temps historiques. Ces mêmes Gaulois, frères de nos Armoricains, peuplèrent l'île de la Grande-Bretagne, la vieille Albion.

Telle est l'origine que les plus sages historiens donnent au peuple breton. Si maintenant nos jeunes lecteurs veulent savoir les opinions de bien des chroniqueurs, fiers de faire remonter leurs aïeux à une haute antiquité, nous leur dirons avec quelques-uns que Noé débarqua de l'arche sur les bords de la Loire et que l'un de ses fils peupla la Bretagne ; avec d'autres, nous leur présenterons une généalogie de ducs, de comtes, de rois et de chefs, qui remonte en ligne droite et sans interruption jusqu'à Adam ; avec d'autres encore, nous pourrons assurer qu'Hercule, revenant d'Afrique, où il avait séparé Calpé et Abila d'un coup de sa main, passa par la Gaule, où il épousa Celto ; qu'il en eut un fils appelé Celte, du nom de sa mère, et qui fut père des Bretons.

Il est inutile de nous arrêter à ces ridicules prétentions dont on reconnaît assez l'absurdité. La Bretagne ancienne s'ouvre devant nous avec ses forêts vierges, ses lacs profonds, ses buttes sauvages, ses *oppida* gaulois, son peuple de héros.

Rien ne saurait égaler la simplicité des premiers Bretons de la vieille Armorique : « une racine pour nourriture, de l'eau

Digitized by Google

pour breuvage, un arbre pour maison.... » Ignorant la culture, l'industrie, le commerce, peu soucieux d'abord des richesses qu'ils ne connaissaient point, ils vivaient dans une heureuse innocence à l'ombre de leurs chênes séculaires. Mais bientôt ils partagèrent le sort des tribus sauvages qui avaient peuplé la Gaule; de nouvelles hordes barbares fondirent des régions asiatiques jusqu'aux extrémités de l'Europe. Attachés au sol qu'avaient choisi leurs pères et qui les avait vus naître, les Armoricains trouvèrent dans cet amour pour la patrie une ardeur belliqueuse qui les rendit indomptables ; armés de haches et de couteaux de pierre, lançant des flèches terribles terminées par des cailloux pointus, ils combattaient presque nus avec une férocité indicible, comptaient, après la victoire, les têtes des ennemis immolés, conservaient avec soin ces hideux trophées, les montraient avec enthousiasme à leurs enfants et les leur léguaient en héritage.

La guerre apporta dans l'Armorique les idées premières de la civilisation : les Bretons bâtirent des huttes de terre et de bois derrière des murs de feuillage qu'ils savaient rendre impénétrables en reployant les branches ; puis, ces huttes d'abord éparses, ils les réunirent en groupe, les disposèrent sur des lignes parallèles comme des ruches d'abeilles ; de là ces humbles villages qui devinrent plus tard Rennes, Vannes, Nantes, etc. Ces huttes étaient de forme ronde, couvertes d'une toiture conique en chaume ou en paille pétrie dans l'argile, recevant le jour par une porte basse et cintrée et par quelques meurtrières étroites, et laissant passage par un trou pratiqué dans le toit à la fumée de l'âtre.

Quelques chênes tombèrent alors sous la cognée, quelques landes furent défrichées à l'aide de la charrue à roues, invention de nos Bretons, et un sol inculte et aride produisit sous la

Digitized by Google

marne, répandue avec profusion, des légumes, de la vigne et des grains.

Bientôt le peuple se couvrit du sayon de peau de bête; les chefs revêtirent la braie nationale, la chemise d'étoffe rayée à manches et descendant jusqu'aux cuisses, la saie ou casaque brodée d'or ou d'argent, et adoptèrent le long bouclier quadrangulaire orné de figures de bêtes fauves ou d'oiseaux, la cotte en mailles de fer; le sabre et le casque de métal représentant une gueule et surmonté de cornes de buffles, d'ailes ou de panaches.

D'où venaient ces rapides progrès dans la civilisation? C'est que les petites barques d'osier des premiers Bretons avaient disparu dans la Manche et l'Océan, et que ces mers qui baignent les rochers de notre Bretagne étaient sillonnées en tous sens par les grands navires des Vénètes, ces puissants habitants de Vannes, qui rapportaient des contrées voisines des métaux, des pelleteries, des esclaves, etc.

La religion des Armoricains était celle du peuple gaulois, c'est-à-dire le druidisme sacré, dont les dogmes fondamentaux avaient été apportés d'Orient jusque dans les forêts vierges de Cornouailles par Hu Gadarn, conducteur des Kymris en Europe.

Cette religion était belle d'abord de simplicité et d'innocence. Elle enseignait un dieu tout-puissant, mais inconnu, au-dessus de tous les autres dieux, l'immortalité de l'âme, et après la mort un séjour invisible où l'on retrouvait les joies et le bonheur de la terre: naïve croyance qui inspirait souvent aux veuves et aux orphelins de s'élancer au milieu des flammes qui dévoraient les restes inanimés d'un époux et d'un père....

Les prêtres, appelés druides, se distinguant par quelques connaissances, surtout en astronomie et en médecine, et pro-

Digitized by Google

fitant de l'ascendant que donne le savoir sur les masses ignorantes, s'étaient rendus les chefs, les juges suprêmes de la nation, les interprètes du dieu inconnu. Ils se divisaient en trois ordres distincts : les ovates, les bardes et les druides proprement dits. Aux druides était réservé le ministère le plus noble et le plus saint : l'instruction de la jeunesse, la justice, les oracles, les sacrifices, etc.; les bardes célébraient sur la rote les hauts faits des guerriers; les ovates s'adonnaient à l'art de guérir avec des simples, tels que la sélage, plante purgative, arrachée avec la main droite passée sous le bras gauche et enveloppée dans un linge qui ne servait qu'une fois; la verveine, cueillie aux rayons de la lune pendant la canicule, après un sacrifice de fèves et de miel; le gui, panacée universelle, dont les longues touffes jaunes ne tombaient qu'une fois l'année, au milieu des chants et des immolations, sous la faucille d'or du pontife, vêtu de blanc, etc.

Les temples du dieu inconnu étaient des cercles de pierre au fond des plus sombres forêts. Un grand menhir ou peulvan était à l'entrée; puis, se voyaient les dolmens ou tables de pierre. Sur ces tables, sans doute, la hache du grand prêtre immola bien des fois les bœufs blancs en l'honneur de la divinité, et plus tard, hélas! frappa les victimes humaines que le sort des armes dévouait au sacrifice, entr'ouvrit ces entrailles palpitantes où des femmes échevelées, inspirées par une épouvantable fureur et des invocations diaboliques, venaient lire les destinées!...

Les druides obéissaient à un chef souverain. Le premier de ces chefs avaient été Hu Gadarn, dont la fable merveilleuse est rapportée à peu près en ces termes par tous nos chroniqueurs bretons :

« Hu avait placé sa demeure près d'un lac immense dont les

Digitized by Google

eaux élevées menaçaient incessamment la terre ; toutefois de fortes digues la défendaient de l'inondation. Mais un castor, qui depuis longtemps travaillait à percer les digues du lac, y parvint un jour, et les eaux couvrirent la face de la terre.

« Toute la race humaine périt, excepté Douyman et Douymech, sa femme, qui se sauvèrent dans un vaisseau sans voiles que la prévoyance de Hu ar-Bras avait préparé dès longtemps. Ce vaisseau portait un échantillon mâle et femelle de chaque espèce d'animaux.

« Mais la terre était enfoncée sous les eaux, et il fallait l'en retirer. Hu possédait deux bœufs superbes ; il leur commanda de s'atteler à la terre et de l'arracher à l'abîme. Les bœufs intelligents obéirent à leur maître et ramenèrent la terre à la surface du lac. Dans les efforts qu'ils firent pour combattre ceux du castor, qui s'efforçait de la retenir, l'un des bœufs de Hu-ar-Bras se donna tant de peine, que ses yeux sortirent de leur orbite et qu'il mourut aussitôt que l'opération fut terminée. Désolé de la perte de son compagnon, l'autre bœuf refusa toute nourriture et expira peu de temps après.

« Lorsque Hu Gadarn eut préservé la matière animée d'une destruction complète, il devint le fondateur des cérémonies sacrées et des institutions civiles des hommes. Il rassembla la race primitive, la forma en communautés ou familles et conduisit celles-ci dans les régions qu'elles devaient habiter.

« Hu, le chef suprême et tout-puissant, est monté sur un char composé des rayons du soleil. L'arc-en-ciel lui sert de ceinture, ses bœufs sont conduits dans l'Éther par cinq génies ; ils ont des harnais d'or et de flammes et sont attachés avec une chaîne d'or.

« Hu-ar-Bras est le dieu de la guerre, le vainqueur des géants, le défenseur du sanctuaire, le soutien du laboureur. Il

Digitized by Google

prête au héros une partie de sa force, il inspire la patience dans les afflictions et la constance dans les travaux.

« Hu-ar-Bras est poëte et musicien ; on l'invoque sous le nom de père et sous celui de roi des bardes, élevé à la présidence dans le cercle de pierres qui représente le monde. C'est le régulateur des eaux; il est suivi d'une vache qui lui procure des bénédictions et considéré lui-même comme un druide.

« Hu n'a pas été seul au monde; une femme, nommée Ked ou Céridguen, lui tenait compagnie; il passait ses jours dans son domaine patrimonial de Penlenn, à l'extrémité du lac. »

Ne semble-t-il pas, répéterons-nous après un auteur moderne, ne semble-t-il pas que cette gracieuse légende est toute l'histoire du déluge? Cet homme, cette femme, seuls sauvés de la destruction universelle, ne sont-ils pas Noé et sa compagne ?

En mémoire du lac de Hu, les lacs et les sources étaient des lieux sacrés en Armorique. Nos bons Bretons déposaient à certains jours, sur la pierre sanctifiée près des fontaines, des vêtements de laine blanche et des vivres. Les bœufs étaient également en grande vénération.

Hu le puissant, ce premier des druides, était le médiateur entre les hommes et la divinité. En cette qualité, on lui rendait des hommages solennels. Céridguen avait droit aussi à des adorations. Des femmes, des vierges lui étaient consacrées. Pline rapporte que « ces vierges assistaient quelquefois à des sacrifices nocturnes, le corps ceint de noir, échevelées, dans des transports frénétiques, une torche ardente à la main.... » C'était dans l'île de Sein qu'elles célébraient leurs mystères.... Là, elles conjuraient les éléments; leur voix déchaînait et calmait les tempêtes.

La Bretagne continentale, appelée aussi Dumnomée, à cause

Digitized by Google

de ses mines d'argent, de plomb et de fer, et Cornouailles ou Lydavie, était habitée par six tribus : les Redones ou Rennais, les Diablintes, les Curiosolites, les Occismiens, les Nantais et les Vénètes.

Tandis que ces six tribus, ayant chacune leur chef, tiern ou mac-tiern, élevaient leurs villes de huttes, leurs *oppida* gaulois, Condate ou Rennes, Corseul, Occismor ou Brest, Quimper, Vannes, Nantes, etc, et qu'elles les environnaient de tranchées comblées de fascines; tandis qu'elles s'emparaient des mers voisines et que leur commerce les rendait riches et puissantes, le nom d'un peuple conquérant retentissait dans tout le monde connu et jusque dans les roches noires de la vieille Armorique. Ce nom, c'était celui des Romains.

Ce fut 48 ans avant Jésus-Christ que Jules César asservit la Gaule. Les Bretons furent des derniers vaincus. La réputation du conquérant était telle, l'effroi que son nom seul répandait dans tous les cœurs était si grand, que l'apparition d'une légion romaine suffit pour amener la soumission de la Dumnomée.

Mais Jules César n'était pas sorti des Gaules, que déjà l'étendard de la révolte était levé au milieu des vaillantes tribus de la Bretagne. Le héros romain accourut aussitôt et assiégea successivement toutes les cités des Vénètes. A peine la ville investie avait-elle succombé sous les efforts des vainqueurs, que les vaincus, se dérobant à leur vigilance, allaient s'enfermer dans une autre place aussi difficile à réduire. Enfin, la flotte romaine, commandée par Brutus, parut sur les côtes sauvages de l'Armorique. Les deux cents vaisseaux des Vénètes se rangèrent en bataille. L'action dura depuis la quatrième heure du jour jusqu'au coucher du soleil.... Lutte suprême d'un peuple qui combattait pour son indépendance et qui avait juré de vaincre ou d'ensevelir dans son propre sang la honte de sa défaite ! Les vieilles tribus

Digitized by Google

de Cornouailles succombèrent sous les coups multipliés des cohortes romaines, et les débris sanglants de ces tribus expirantes n'espérèrent plus que dans la clémence du vainqueur.... Mais le vainqueur, irrité de la longue résistance d'une faible nation contre les conquérants du monde, s'abandonna à l'injustice et à la cruauté. Vannes, qui la première avait jeté le cri d'alarme dans les chaînes de l'esclavage, vit ses principaux habitants vendus à l'encan et les autres traînés derrière le char de ses nouveaux maîtres.

Jules César se retira, laissant dans le cœur des Armoricains la rage et un désir ardent de vengeance Aussi ce peuple si fier se souleva-t-il toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Il s'unit aux révoltes de Vercingétorix, de Florus, de Sacrovir, de Vindex, du Batave Civilis, des Bagaudes, derniers efforts de la Gaule terrassée contre ses oppresseurs!

Outre ces révoltes générales, l'Armorique, cette terre de liberté, eut aussi ses révoltes particulières Les Celtes de l'île de Bretagne, sortis de la Cornouailles à une époque tout à fait inconnue et qui portaient aussi impatiemment le joug des empereurs, la venaient secourir; de même, les Vénètes et leurs voisins traversaient le détroit pour s'opposer aux empiètements des Romains sur les possessions de leurs frères et alliés. Il y avait entre ces deux peuples, enfants de la même contrée, issus de la même origine, communauté de souffrances, de haine pour les tyrans et d'amour de l'indépendance. Bientôt ils s'unirent plus étroitement encore. En 284 de l'ère chrétienne, plusieurs familles quittèrent l'île de Bretagne pour échapper aux Pictes et aux Scots qui ravageaient leur pays. Constance Chlore leur assigna des terres dans la province des Curiosolites et des Vénètes. Nos Bretons les reçurent comme des frères. En 364 eut lieu une nouvelle émigration. Enfin, en 384, Maxime, gouverneur de l'île

Digitized by Google

de Bretagne pour les Romains, se fit proclamer empereur par ses légions, passa le détroit, entra dans les Gaules par la Rance, petite rivière qui séparait les possessions des Curiosolites de celles des Diablintes, se rendit maître de l'Armorique, marcha sous les murs de Paris, défit Gratien et le poursuivit jusqu'à Lyon.

Un prince d'Albanie, Conan Mériadec, avait suivi Maxime avec ses troupes et avait favorisé la rébellion du nouvel empereur. Pour le récompenser dignement, Maxime lui donna l'Armorique, où Conan s'établit avec les siens et qu'il gouverna au nom des Romains.

Les anciens chroniqueurs racontent que Mériadec, en touchant la terre de Bretagne, aperçut des hermines qui se réfugièrent sous son bouclier, et que, frappé de ce présage qu'il jugea favorable, il fit peindre un de ces petits animaux sur ce bouclier même avec cette inscription : *Malo mori quàm fœdari* (mieux vaut la mort qu'une souillure) !...

On sait qu'au IVe siècle il n'était point question encore d'armoiries ni de devises, puisque ces usages ne datent que de l'époque des croisades. Longtemps après cependant, les ducs de Bretagne ont adopté pour armes les queues d'hermines sans nombre, avec les mots sublimes attribués à Conan.

Quelques années ne s'étaient pas écoulées, que Maxime succombait à Aquilée sous les coups de Théodose, qui lui arrachait en même temps la couronne et la vie. Les Armoricains chassèrent alors les magistrats romains, et Conan devint peutiern ou roi suprême de la confédération bretonne. Exupériantus, préfet des Gaules, essaya en vain de la réduire. Tout ce qu'il put obtenir fut un traité d'alliance.

Conan eut la gloire d'anéantir le druidisme dans les épaisses forêts où les Romains l'avaient réduit à se cacher. Ce fut alors

Digitized by Google

que l'altière Bretagne courba son front devant le crucifié du Golgotha et accueillit avec bonheur, avec amour, avec enthousiasme, une religion qui lui révélait le Dieu inconnu et qui n'approuvait pas l'esclavage. Son premier apôtre fut le grand saint Clair, qui vint de Rome « armé de la bénédiction du pape et du clou qui avait percé le bras droit de saint Pierre; » ses premiers martyrs, les glorieux Rogatien et Donatien, deux frères qui « furent élevés sur le chevalet, fouettés en public, conduits hors de la ville, percés d'une lance de guerre et décapités. »

Dirons-nous cette myriade de dragons que nos bons légendaires bretons placent à la suite de leurs premiers apôtres pour représenter, sans doute, les efforts désespérés du paganisme expirant? Nommerons-nous celui de l'Élorn, qui, au dire du naïf Albert le Grand, « étoit long de cinq toises, gros par le corps comme un cheval, avoit la tête faite comme un coq, la gueule si grande, que d'un seul morceau il avaloit une brebis; la vue si pernicieuse, que de son seul regard il tuoit les hommes? » Quand il sortait de sa tanière, il dévorait tout, hommes et bêtes. Le roi Bristokus ordonna que tous les samedis on jetât le sort, et celui qui était désigné devenait la proie de l'effrayant animal.... Ce dragon formidable, vaincu par le signe de la croix, fut conduit par saint Riok, alors enfant, qui le tenait par une écharpe, dans toute la Bretagne, voire à Brest, et noyé dans la mer.

Ce même saint Riok passa quarante et un ans dans un rocher sauvage battu des flots de l'Océan, « se substantant d'herbes et de petits poissons, vêtu d'une simple soutane, laquelle s'étant usée par la longueur du temps, Dieu lui couvrit le corps d'une certaine mousse roussâtre, » rapporte la chronique.

Digitized by Google

Bientôt notre Bretagne fut toute chrétienne, et l'on sait comme elle conserva précieusement le don de la foi.

Conan Mériadec fonda les églises de Vannes et de Dol. Après sa mort, les Bretons, qui lui devaient leur liberté, l'honorèrent du titre de grand roi. Il avait eu une nombreuse postérité : quinze ou dix-sept de ses enfants furent évêques en Irlande ; on en compte jusqu'à vingt-quatre autres qui seraient morts avant leur père, puisqu'il eut pour successeur son petit-fils Salomon.

C'est un projet de mariage du premier roi d'Armorique qui a donné lieu à la fameuse légende de sainte Ursule et des 11,000 vierges. Le chef breton étant veuf, dit cette légende, ainsi que la plupart de ses compagnons, il envoya des messagers à Dionote, roi de Trinovante, avec une lettre conçue en ces termes :

« Conan d'Armorique à Dionote, conservateur des Bretons.

« Je te mande salut, et t'expose que la terre de la moindre Bretagne où je règne possède air serein, champs fructiferés, belles forêts, eaux et poissons, chasse plantureuse et terre convenable à labour. N'y a défaut maintenant, fors de sexe féminin pour les nobles.... Pourquoy, je te prie que tu me veuilles donner en alliance de sacré mariage, ta fille Ursule, à laquelle je désire être époux, et que tu pourvoyes mes autres compagnons; car ils refusent de s'unir aux Gauloises de maison peu insigne et ignorante de notre langage. »

Dionote, rempli de joie, décida sa fille à donner sa main au valeureux chef des Bretons du continent, et la jeune princesse, « parée de vêtements de soie, de joyaux d'or, de fermaux, de gemmes et de saphirs, comme il convenait à sa naissance, s'embarqua pour l'Armorique avec 11,000 vierges brettes, ses com-

Digitized by Google

pagnes.... Un grand nombre de dames bretonnes les accompagnaient pour aller rejoindre leurs maris, dit le père Legrand, et un grand nombre de filles du peuple les suivaient, ajoute encore un naïf légendaire.

Or, une horrible tempête les accueillit dans la traversée. Les filles du peuple périrent. Les jeunes Brettes nobles furent poussées par les vents sur les côtes germaniques et vinrent échouer à l'embouchure du Rhin. Elles n'avaient échappé aux vagues d'un Océan irrité que pour tomber sous le fer meurtrier des barbares. On leur offrit d'abord la vie, il est vrai; mais cette vie, il la fallait passer dans les bras d'époux indignes, à l'ombre des autels profanes. Les Brettes, fidèles à leur Dieu et à la foi jurée, se laissèrent massacrer par les barbares et montrèrent depuis leur amour pour la terre de Bretagne en veillant sur elle du haut des cieux, ainsi que le témoignent cent récits populaires.

Quelque temps après, Conan épousa Daréréa, sœur de saint Patrice, apôtre de l'Irlande.

Depuis Conan Mériadec jusqu'à Alain Barbetorte, c'est-à-dire depuis le commencement du ve siècle jusqu'au xe, l'Armorique fut gouvernée par des rois et défendit constamment son indépendance contre les barbares et contre les Francs, qui, sortis des forêts vierges de la Germanie, vinrent asseoir leur camp sur les rives de la Seine en portant sur le pavois sacré leurs rois chevelus.

Ce fut à l'époque où la fière Dumnomée, donnée par Maxime au prince d'Albanie, échappait, sous cet usurpateur, au joug détesté des Romains; ce fut à l'époque où Conan s'intitulait roi de la Petite-Bretagne que commencèrent les migrations des futurs maîtres de la Gaule; sous Pharamond, ils passèrent le Rhin; sous Clodion, ils s'avancèrent jusqu'à la Somme;

Digitized by Google

sous Mérovée, ils conquirent tout le nord-est de la contrée.

Déjà les Bourguignons, maîtres de l'Est, et les Visigoths, du Midi, avaient forcé les Romains à se retirer au centre, lorsqu'un immense cri de guerre, poussé par une horde de sauvages à demi nus, au hideux visage, retentit des plaines de la grande Tartarie jusque dans les murs d'Orléans.

Le roi des rois, le fléau de Dieu, le superbe et féroce Attila passe le Rhin sur les glaces de 451, à la tête de 600,000 guerriers; rêvant la conquête de l'antique terre des druides, il s'avance, nouveau César, en vainqueur orgueilleux. Mais les Romains, les Visigoths, les Bourguignons, les Francs, nos braves Bretons l'attendent sur les rives de la Marne, près de Châlons, et, après un jour de combat, forcent à la retraite le roi des Huns, frémissant de rage.

Les différents peuples des Gaules, oubliant leurs querelles particulières, s'étaient réunis pour conjurer le danger commun. A peine ce danger fut-il passé, que chacun d'eux songea à reculer les bornes de ses possessions.

La journée de Châlons-sur-Marne avait assuré pour des siècles la gloire du nom mérovingien et jeté dans tous les cœurs la crainte des rois chevelus.... Bientôt Clovis, jeune adolescent de seize ans, monta sur le pavois où avait été élevé son père Childéric, et traversa le camp de ses braves en jetant au loin un regard de conquérant. Ce regard, qui s'abaissait des hauteurs du Nord jusqu'au pied des Pyrénées, s'arrêta aussi sur notre Bretagne; et en 497, alors que le grand Clovis avait anéanti à Soissons le nom romain dans la Gaule, alors qu'il était tout couvert des palmes de la victoire cueillies dans les champs de Tolbiac, il oublia la modération et la justice que commande le Dieu que lui avait enseigné saint Remi, et il entra dans les terres

Digitized by Google

armoricaines en semant sous ses pas la ruine, l'incendie, le pillage et la mort. Mais il ignorait qu'un glorieux fils d'Audren, l'infatigable Budic, roi des Bretons du continent, avait déjà fait sentir la force de son bras au grand Chillon, qui, à la tête d'une tribu barbare, avait ravagé les côtes méridionales de son royaume; il ignorait aussi que si le Dieu de Clotilde s'était incliné à sa prière dans les plaines de la Thuringe, ce même Dieu avait aussi montré une protection toute particulière au prince breton. En effet, quelques années auparavant, Nantes la Brette était assiégée depuis soixante jours par ce Chillon que nous venons de nommer. Vers le milieu de la nuit, on avait tout à coup vu sortir de la basilique de Saint-Donatien-et-Saint-Rogatien des hommes vêtus de blanc et portant des cierges allumés; une autre procession avait quitté la cathédrale dans le même appareil et était venue à la rencontre de la première. Toutes deux s'étaient saluées et avaient disparu. L'impie Chillon, frappé de terreur, avait levé le siége, et la ville avait été sauvée par l'intercession des saints martyrs, au dire de Grégoire de Tours.

L'illustre chef franc reconnut bientôt qu'une guerre de pillage ne le conduirait jamais à une conquête sérieuse. Il attaqua donc l'Armorique avec toutes ses forces, mais il ne la soumit pas.... La voie des négociations amena un traité d'alliance entre les Bretons et les Francs, adorateurs du même Dieu; ces deux nations, également jalouses de leur liberté, posèrent leurs limites territoriales, limites qui furent pendant plusieurs siècles la cause de querelles sanglantes.

Bien que nous n'ayons pas l'intention d'étudier ici l'histoire des rois bretons, nous ne pouvons passer sous silence le nom du successeur de Budic, le célèbre Hoël le Grand, chevalier de la Table ronde et compagnon de cet illustre Arthur dont le sou-

Digitized by Google

venir fait encore tressaillir les deux Bretagne. Arthur, fils d'Uther, pendragon, avait vu le jour, rapporte la légende, sur un champ de bataille; il avait été allaité dans un beaume et bercé dans un bouclier. Appelé au trône de la Grande Bretagne par la mort de son père, Arthur, tout jeune encore, implora le secours de son cousin, roi de la Petite-Bretagne. Hoël vola dans l'île, combattit aux côtés d'Arthur et raffermit sur sa tête la couronne chancelante. Ce fut alors que les deux guerriers portèrent au loin leurs armes triomphantes et obtinrent ces victoires innombrables et merveilleuses dont le récit appartient plus à la fable qu'à l'histoire.

Dans ce temps, vivait le fameux Merlin, né dans notre Armorique. Il avait, disait-on, le diable pour père, et pour mère la fille d'un roi de Bernicie. Le démon avait initié son fils à tous les secrets de la nature et de l'avenir, dans l'espoir qu'il renverserait un jour la religion chrétienne. Mais le barde, vaincu par les discours de saint Colomban, avait abjuré ses erreurs, lavé son front dans les eaux saintes du baptême, et il ne se servait de sa science que pour la gloire de Dieu. Toujours près d'Arthur, il dirigeait ses actions et le conduisait de triomphe en triomphe. Ce fut d'après les conseils de Merlin que les rois des deux Bretagne s'assirent avec leurs preux à cette célèbre table ronde que le prophète avait préparée à Cramelot. Tous y déposèrent leurs armures, que saint Colomban vint bénir, et tous jurèrent de se défendre mutuellement à la vie et à la mort.

Après mille et un combats singuliers, les chevaliers se réunirent pour une fête splendide au palais de Windsor. On chercha Merlin pour lui faire partager une gloire dont on lui était redevable; mais ce fut en vain que les preux d'Arthur parcoururent les deux Bretagne, le prophète avait disparu.... Enfin, on en-

Digitized by Google

tendit l'écho de sa voix dans la forêt armoricaine de Brocéliande, et l'on sut que le barde, trahi par la belle Viviane, y reposait à jamais dans un lieu nommé depuis le Val-sans-Retour ou la vallée des Pleurs. Ses prédictions sont vénérées dans toute la Bretagne.... Parfois son ombre errante apparaît encore aux bons Bretons soucieux de l'avenir.

Quelque temps après la disparition de Merlin, Arthur, blessé dans un combat, fut transporté par les génies dans l'île invisible d'Avallon. Ses preux pleurèrent son absence, mais non sa mort; car le prophète avait dit que le grand guerrier ne mourrait pas. Telle est du moins la vieille légende de ces contrées.

Hoël revint dans son Armorique, où il se distingua par sa justice et sa piété.

Une nouvelle guerre éclata en 560 entre les Francs et les Bretons, sous le règne de l'indigne Canao, meurtrier de ses quatre frères, usurpateur du trône, et qui, irrité de l'hospitalité que son neveu Judicaël, légitime roi breton, avait trouvée à la cour des Francs, soutint Chramne contre son père Clotaire. L'usurpateur et le fils rebelle furent vaincus. Le premier trouva la mort dans le combat; le second fut enfermé dans une chaumière avec sa femme et ses enfants et dévoré par les flammes qu'avait allumées un père trop cruel.

Pendant les deux siècles suivants, l'histoire de Bretagne n'est plus qu'un véritable chaos. Si nous soulevons un instant le voile épais jeté sur ces temps de barbarie et de crimes, nos regards se perdent dans d'affreuses ténèbres, dissipées seulement par l'incendie des guerres civiles. A cette lumière horrible, nous pouvons distinguer les noms des Maclian, des Alain, des Hoël, des Salomon, etc., qui se pressent confusément dans les annales et les traditions bretonnes, sans vertu comme sans véritable gloire.

Digitized by Google

En 768, le maire usurpateur Pépin laissa, par sa mort, le trône des Francs à un héros, l'illustre Charlemagne, qui porta jusqu'à l'Ébre et jusqu'au Danube ses armes triomphantes. Maître de la Gaule, d'une partie de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne, le grand roi s'étonna que le petit peuple breton restât seul debout à l'extrémité de son vaste empire. « Va, dit-il à Andulphe en étendant la main du côté de la Bretagne, va soumettre cette nation insolente et orgueilleuse. » Andulphe partit.... Il repoussa les Armoricains jusqu'à l'Océan, ruina leurs villes, rasa leurs forteresses. Mais à peine eut-il quitté la Dumnomée, que les vaincus refusèrent de nouveau le tribut. Par l'ordre de Charlemagne, le comte Guido traversa la contrée rebelle avec le fer et le feu; il ravagea tout, traîna à sa suite les princes enchaînés et les obligea à jurer fidélité au glorieux roi des Francs. Vaine conquête, vaine promesse! En 814, l'indomptable Bretagne se releva plus terrible que jamais.... L'empereur irrité lança contre elle son armée formidable, chargée d'anéantir tout ce qui résisterait. Alors le chêne séculaire tomba sous la hache des Francs, la croix des abbayes fut brisée par leur lourd cimeterre; les églises mêmes ne furent pas respectées, et le sang des soldats, des femmes, des vieillards, des enfants, rougit le sol de la fière Dumnomée.

« Encore une victoire pareille, s'écria le César franc, encore une victoire pareille, et je n'aurai plus de guerriers! »

En 814, Charlemagne mourut dans sa ville aimée d'Aix-la-Chapelle, et les Bretons chantèrent tout bas sur son cercueil le cantique de la délivrance. Et pourtant le joug imposé était si léger, que le grand roi, en réglant le gouvernement de son vaste empire, n'avait pas même songé à la Bretagne.

Digitized by Google

En 818, la révolte s'organisa sous les ordres du féroce Morvan, seigneur de Léon, élu roi de toute la Bretagne. Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, envoya l'abbé Witchar pour engager les rebelles à l'obéissance. « Dis à ton maître que je ne cultive point sa terre et que je ne veux point de ses lois, répondit le chef armoricain ; qu'il règne sur les Francs, Morvan régnera sur les Bretons. » Louis, irrité, se mit en personne à la tête de ses armées et envahit notre Bretagne. Morvan, trop faible pour l'attaquer en pleine campagne, se cacha dans les bois, lui dressa des embûches et chercha mille fois à se mesurer avec le Débonnaire. Mais un Franc, Coslus, « lui planta sa francisque dans le crâne, et l'âme royale s'envola avec un dernier soupir. »

Louis donna le gouvernement de Vannes à Noménoé et se retira. Bientôt Viomarch, élu roi par les Bretons, déploya l'étendard de la révolte. Après une nouvelle conquête, l'empereur confia la souveraineté de toute la Bretagne à Noménoé avec le titre de lieutenant général.

Noménoé s'attacha à gagner le cœur des Bretons et, nouveau Conan, se montra soumis tant que vécut son bienfaiteur. Mais à peine le fils du grand roi eut-il fermé les yeux, qu'il se déclara indépendant. En vain Charles le Chauve voulut-il le forcer à l'obéissance; la fameuse victoire de Ballon, remportée par Noménoé, rendit les Bretons redoutables aux Francs eux-mêmes et acquit à leur valeureux chef une gloire immortelle. Moins heureux contre les Normands, peuple de la Suède, de la Norwége et du Danemark, il perdit contre eux plusieurs batailles. Enfin, les ayant chassés à prix d'or, étant pour toujours affranchi de la domination de l'empereur, il prit le titre de roi et voulut que la religion consacrât sa nouvelle dignité. Les évêques de Vannes, de Quimper, de Dol et de Léon refusèrent l'onction sainte à l'u-

Digitized by Google

surpateur, et l'usurpateur leur montra que, pour lui, le droit résidait dans la force, en les faisant dégrader et chasser de leurs siéges épiscopaux, sur une accusation de simonie portée contre eux par le moine Gouwoïon. Alors il reçut l'onction qui consacre les rois et répondit à une menace d'excommunication en portant ses armes dans le Maine et l'Anjou. « Mais il fut frappé, dit la légende, par le bâton vengeur de saint Maurille, et le saint l'obligea à rendre son âme à Satan » au moment où il allait peut-être conquérir la moitié de la France.

Érisopoé, digne successeur de Noménoé, triompha aussi de Charles le Chauve, qui lui confirma les conquêtes du dernier roi, mais exigea de lui serment de fidélité pour quelques-uns de ses nouveaux domaines relevant de la couronne de France. Érisopoé mourut, après un règne de six ans, massacré au pied des autels par son neveu Salomon.

Le règne de Salomon III, commencé par un crime, eut cependant quelque gloire. Le meurtrier échappa par des victoires à l'empereur Charles le Chauve, qui voulait venger l'assassinat d'Érisopoé et qui, contraint par la force des armes bretonnes, reconnut le coupable pour légitime héritier de l'Armorique. Mais il est au ciel un vengeur tout-puissant de l'innocence, il est un Dieu qui recueille les gouttes de sang qui souillent les mains de l'assassin, et ce Dieu fait bien souvent sentir au criminel, même dès ce monde, et quelquefois au milieu de la gloire et des honneurs, de la puissance et des richesses, les coups de son inexorable justice ; il sait mettre au cœur du coupable un ver qui le ronge et le tue : ce ver mystérieux, c'est le remords. Salomon en fut dévoré sous l'éclat de sa brillante couronne. Il crut apaiser le courroux céleste par des « bagatelles » offertes aux saints apôtres dans l'église de Rome : une statue d'or de grandeur naturelle et enrichie de pierreries, une couronne ornée de pierres

Digitized by Google

précieuses, un mulet sellé et bridé pour le pape, trente pièces de drap, trente chemises, trente peaux de cerfs, trente paires de souliers, pour les domestiques du saint-père, et une offrande de 300 sols, en suppliant le successeur de saint Pierre de se souvenir des deux deniers donnés par la veuve dans le temple de Jérusalem.

Après sept ans de règne, fatigué de plus en plus du poid de la couronne, pressé par le besoin de se réconcilier avec l'Église et avec lui-même, il allait abdiquer en faveur de son fils, lorsqu'une vaste conspiration, ourdie par son propre gendre Pasquiten et par Gurvand, époux de la fille d'Érisopoé, le précipita du trône. « Ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée, » avait dit le Sauveur du monde.... Le meurtrier souffrit le même supplice qu'il avait fait subir à sa victime ; il fut poignardé par les rebelles dans le sanctuaire de Saint-Sauveur du Pléban.

Les légendaires placent Salomon III au rang des saints. « Son âme benoiste s'envola au ciel, disent-ils, et les assassinateurs s'étant retirés, les moynes recueillirent les corps du roy et du prince son fils, lesquels ils ensevelirent dans leur église. »

Il est impossible que saint Salomon soit le meurtrier d'Érisopoé. Les honneurs de la canonisation, selon quelques historiens, auraient été décernés à Salomon Ier, tué aussi dans une église.

Après Salomon III, la Bretagne tomba dans l'anarchie ; et les Normands, qui, depuis le règne de Noménoé, avaient renouvelé leurs attaques à certains intervalles, l'envahirent de nouveau. Charles le Chauve déclara que l'Armorique, qu'il avait été forcé de céder à Noménoé, était réunie à la France. Néanmoins, Pasquiten et Gurvand se la partagèrent : le premier devint comte de Vannes, et le gendre d'Érisopoé, comte de Rennes.

Digitized by Google

Les nouveaux souverains de notre Bretagne se font bientôt une guerre cruelle. Pasquiten appelle les Normands à son aide et ravage la ville de Rennes. Gurvand le repousse glorieusement. Trois ans après, ce dernier tombe dangereusement malade. Pasquiten croit le moment venu de triompher facilement de son adversaire, il reparaît devant Rennes. « Arborez mon drapeau, et nos ennemis prendront la fuite, » s'écrie le comte avec douleur. Affligé de l'hésitation de ses fidèles, il veut se lever et retombe expirant. « Alors, voyant qu'il ne peut aller ni à pied, ni à cheval, il ressaisit son âme presque échappée de son corps et se fait porter sur son lit devant le champ de bataille. » Animés par la vue de leur chef, encouragés par ses dernières paroles, ses soldats font des prodiges de valeur. Le comté de Rennes est une fois encore délivré; mais bientôt, hélas! les chants de joie, les cris de triomphe et de victoire sont changés en hymnes de douleur et de mort! Épuisé par tant d'efforts, l'infortuné Gurvand expire sur le champ d'honneur dans les bras de ses fidèles. Peu après, Pasquiten périt sous le fer assassin de lâches ennemis.

La Bretagne retombe dans l'anarchie. Alain, frère de Pasquiten, héritier du comté de Vannes, Judicaël, fils de Gurvand, comte de Rennes; les comtes de Léon et de Gaël, fils des anciens rois, et les comtes de Cornouailles et de Poher, se disputent l'autorité souveraine.

Au milieu de ces désordres reparaissent les terribles hommes du Nord, conduits par Rollon le Marcheur. Nantes tombe en leur pouvoir et est pillée et dévastée. Judicaël et Alain reconnaissent que la division causera leur perte; ils unissent donc leurs forces contre l'ennemi commun. Le premier les bat à Traut et s'ensevelit dans son triomphe; le second, ayant fait vœu de consacrer à Dieu et à « monseigneur saint Pierre, la dîme des dé-

Digitized by Google

pouilles des Normands, les attaque à Questembert et en massacre 1,500 dans la même journée. Cette éclatante victoire vaut à Alain le surnom de Grand et le titre de roi de Bretagne.

Alain répara la ville de Nantes, gouverna avec sagesse et bonté, visitant lui-même le pauvre peuple. Il mourut en 907 « comblé de gloire et de mérites. »

Après Alain-ar-Bras, s'écroula le trône de Bretagne; les fils du grand roi n'avaient peut-être ni l'ambition ni le génie de leur père. Le royaume fut livré de nouveau à toutes les horreurs de l'anarchie. Les Normands accoururent; ayant appris qu'Alain le Grand avait laissé la couronne à ses enfants, ils voulaient voir « de quelle aire sortaient ces niais oiseaux. » Ils dévastèrent toute la contrée. La vieille Armorique vit alors fuir tous ses habitants; les malheureux Bretons du continent allèrent demander à ceux de l'Angleterre une hospitalité qu'ils avaient autrefois donnée à leurs ancêtres persécutés.

Ce fut vers ce temps que Charles le Simple signa avec le fameux Rollon le traité de Saint-Clair-sur-Epte, traité par lequel il lui accordait sa fille Gisèle en mariage et pour dot la Neustrie, qui, de ses nouveaux maîtres, prit le nom de Normandie.

Nous avons vu que les rois de Bretagne rendaient aux rois de France un hommage simple pour des terres du pays d'Avranches et de Cotentin cédées par Charles le Chauve à Erisopoé. Charles le Simple donna aussi à Rollon la suzeraineté sur la Bretagne. Telle est, dit l'un de nos historiens modernes, telle est l'origine de l'hommage que les ducs bretons rendaient aux ducs normands, hommage qui fut la cause de tant de guerres sanglantes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DUCS DE BRETAGNE.

I.

Alain IV Barbetorte, duc de Bretagne (937-952). — Drogon, duc de Bretagne. — Hoel IV et Guérech, comtes de Nantes et de Vannes. — Conan Ier, dit le Tors, duc de Bretagne (990-992) — Geoffroy Ier, duc de Bretagne (992-1009).

Alain le Grand, héros de Questembert, terreur des Normands et dernier roi de Bretagne, avait laissé plusieurs enfants, des fils indignes de lui succéder et que vainquirent bientôt les hommes du Nord, et des filles dont l'une épousa Mathuédoi, comte de Poher.

Comme la plupart des seigneurs, Mathuédoi fut obligé de quitter le sol natal pour échapper aux maux qui désolaient sa patrie; il passa en Angleterre. En mourant, il mit sous la protection du roi Athelstan l'enfant qui venait de lui naître. Le monarque anglais veilla avec soin sur ce dépôt sacré, « tint le

Digitized by Google

jeune prince sur les fonts de baptême, surveilla son éducation et le fit instruire au métier des armes. »

Quand Alain eut atteint sa vingtième année, il résolut de relever le trône de son aïeul. Ralliant autour de lui ses compagnons d'exil, il traversa le détroit, fit alliance avec Bérenger, comte de Rennes, attaqua les Normands et reprit le pays de Vannes, qu'il tenait de son père. Mais Guillaume Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, força Bérenger à l'obéissance. Trop faible pour combattre seul, Alain Barbetorte repassa en Angleterre. L'année suivante, il essaya une nouvelle tentative, débarqua à Dol, y remporta une première victoire et bientôt après une seconde à Saint-Brieuc. Les Bretons accoururent alors de toutes parts autour de ce nouveau chef, leur libérateur, et le proclamèrent duc (conducteur) de Bretagne.

Alain parcourut tout le pays, en chassa les barbares et songea à leur reprendre Nantes, la seule ville qui leur restât encore. Les Normands s'y étaient fortifiés, espérant recevoir de nouvelles troupes du Nord. Sans leur laisser le temps de se reconnaître, Barbetorte vint camper dans la plaine de Saint-Onien, qui s'étendait hors des murs de l'opulente cité.

« Alain, dit la chronique, trouva les Normands logés au pré Saint-Aignan, en grande multitude, si combattit Alain contre eux. Mais les Normands, prisant peu sa force, le chassèrent jusqu'à la sommité de la montagne, où Alain, résidant, grandement las et travaillé, souffrant soif merveilleuse, commença à plorer griefment et par humbles prières appeler l'aide de la benoiste vierge Marie, mère de Nostre Seigneur, qu'elle lui daignât ouvrir une fontaine d'eau dont luy et ses chevaliers abreuvés reprinssent leurs forces. Lesquelles prières ayes par la vierge Marie, elle lui ouvrit à son vouloir une fontaine qui est encore appelée la fontaine Sainte-Marie, de laquelle luy et les siens suffisamment rafraîchis et récréez recouvrèrent leur vertu et retournèrent vaillans à la bataille. Si assaillirent fermement

Digitized by Google

les Normands, et leur résistant aigrement les occirent et détranchirent, fors ceux qui s'enfuirent. »

Après la bataille, Barbetorte entra dans Nantes la Brette, si fameuse et si splendide au temps des derniers rois. Hélas! trente années de domination barbare en avaient fait un monceau de ruines.... Il ne restait plus que quelques murailles que l'incendie et le fer avaient respectées. Accablé de douleur, le conquérant voulut au moins aller rendre grâces de sa victoire au Dieu des armées dans la cathédrale élevée par saint Félix sous Canao. Il chercha d'abord en vain les tours du superbe édifice, enfin il découvrit ses arceaux découpés et à demi brisés s'élevant vers le ciel, et, de son épée encore teinte de sang, il s'ouvrit un chemin à travers les ronces et les épines qui encombraient les rues. Mais il ne vit plus « les images et les peintures très-riches, faites à la mosaïque, qui ornaient autrefois les parvis de ce temple, si superbe en sa structure et si riche en ornements et parures, qu'il ne s'en trouvoit point de pareil dans toute la France; la voûte tout azurée, semée de grosses étoiles d'or représentant le firmament, le fin estain de Cornouailles insulaire si clair, qu'aux rayons du soleil ou de la lune, il ressembloit à l'argent; la tour pyramidale de la croisée pareille à deux autres qui estoient de part et d'autre du portail et principale entrée, et en ces trois tours le grand nombre de cloches et menues, les tables des autels avec leurs colonnes, chapiteaux et autres parures en marbre poli de diverses couleurs et leurs couronnes et phioles d'or.... Les belles figures pestries de stuc et de plastre, dorées d'or ducat et supportées par de gros et hauts piliers de marbre, » avaient aussi disparu.

« Se prenant pour la ville de Nantes d'une tendresse miséricordieuse, dit un de nos historiens modernes, la trouvant belle sous ses ruines, Alain s'en fit le restaurateur et recommença l'œuvre de saint Félix. » Pour attirer les habitants, il leur accorda d'immenses priviléges, et déclara libre tout serf qui s'y

Digitized by Google

viendrait établir; en un mot, il en fit un minic'hi ou lieu d'asile. Les violateurs des minic'hou encouraient l'excommunication. Il divisa le territoire en trois parties : la première pour lui, la seconde pour le clergé et la troisième pour les seigneurs qui l'avaient aidé dans sa conquête.

Après avoir battu les Normands de la Loire, Alain fit la paix avec ceux de la Seine. Il est probable qu'il leur céda les terres qu'il possédait dans l'Avranche et le Cotentin.

Ayant rétabli la tranquillité en Bretagne, il se ressouvint du jeune roi de France, ce fils infortuné de Charles le Simple, qui, lui aussi, avait grandi loin du pays natal. Alors, Othon, roi de Germanie, attaquait le prince d'Outre-mer. Touché d'une généreuse compassion, Barbetorte vint au camp de son ancien compagnon d'exil. Parmi les généraux d'Othon se trouvait un prince saxon, frère de la reine Gerberge. D'une haute stature, d'un courage à toute épreuve, d'une force sans égale, d'une férocité indicible, l'orgueilleux Saxon défiait en vain les plus braves chevaliers à un combat singulier.

Un jour, un cavalier, dont la visière était baissée, se présenta devant le Saxon à la vue des troupes de Louis IV et d'Othon. Les deux combattants se jetèrent l'un sur l'autre avec une rage impossible à décrire. Un moment, la victoire sembla rester au Germain; le sarcasme et l'insulte étaient déjà sur ses lèvres. Mais soudain son adversaire, lui portant un coup mortel, s'écria: « Je te fais trop d'honneur de me servir avec toi des nobles armes de la chevalerie, moi qui ne tue les loups, les sangliers et les ours qu'à l'aide de mon bâton. » Le Saxon n'entendit pas ces dernières paroles; il roulait dans la poussière, et un moment après sa tête sanglante ornait la selle du vainqueur. Le héros leva sa visière en présentant aux Francs son hideux trophée, et tous reconnurent le valeureux duc des Bretons.

La paix suivit cette action héroïque. Barbetorte obtint de Louis IV que les serfs ou affranchis qui viendraient résider en

Digitized by Google

Bretagne seraient exempts de toute servitude. C'est ainsi que notre Alain repeuplait son pays ravagé par les Normands.

Cependant Gerberge paya des assassins pour venger la mort de son frère. Le duc, l'ayant appris, se hâta de quitter la cour. Avant de rentrer dans ses États, veuf de Roscille, fille de Foulques le Roux, comte d'Anjou, et touché des charmes de la sœur de Thibaut le Tricheur, comte de Blois, il épousa la jeune princesse et la ramena dans sa chère Bretagne.

Peu d'années après, Alain se sentit attaqué d'une maladie mortelle. Il fit aussitôt mander Thibaut et le présenta aux évêques et aux nobles assemblés autour de sa couche de douleur. « Messeigneurs, dit-il, que croyez-vous que j'aye encore de jours à vivre? — Il n'est pas temps de vous occuper de pensers si tristes, dit Thibaut; mais expliquez-nous vos volontés, et, à la vie ou à la mort, vous nous trouverez prêts à nous y conformer. Voici les comtes de Rennes, de Broerech, de Dol, et le baron d'Avangour, qui ne sont pas pour me démentir. — Je sens la mort qui s'approche, répliqua le duc, et, plein des consolations que m'a données le révérend père en Dieu messire l'archevêque de Dol, je me présenterai, tout pécheur que je suis, avec quelque peu moins de crainte au tribunal de notre Seigneur Jésus-Christ. Je lui raconterai tout ce que j'ai tenté pour le bien de mon peuple, les dangers et les travaux par lesquels j'ai passé afin de purifier le pays, le délivrant des Normands païens qui sont ses ennemis, et, par sa sainte grâce, ayant rendu la Bretagne libre et rétabli chacun dans ses biens, titres et honneurs. « Or, sire Dieu, lui dirai-je, si j'ai observé votre sainte loi au-« tant qu'il est possible à faiblesse humaine, ne considérez pas « mon peu de mérite, mais daignez répandre votre bénigne « protection sur la personne de mon fils. Je le laisse innocent « et dans sa plus tendre enfance, et exposé à toutes les entre-« prises, si les serviteurs et amis que vous m'aviez donnés ne « lui font service de leur loyauté et ne le soutiennent contre les

Digitized by Google

« ambitieux méchants et jaloux. » — Eh! s'écria Thibaut, ne vous tourmentez pas, beau-frère de Bretagne. Notre divin maître donnera certes attention à votre progéniture. Mais nous voici tout prêts à le reconnaître après vous, si à Dieu conservateur plaît de vous retirer à lui, et nul qui se refuse de faire serment de féauté à cet enfant comme le veut droit et honneur de toute la Bretagne. »

Tous les vassaux se prosternèrent alors devant le berceau où reposait le fils d'Alain, Drogon, à peine âgé de trois mois. Quelques instants après, Barbetorte rendit paisiblement son âme à Dieu. Il fut enseveli avec une grande pompe dans l'église de Saint-Donatien. Le lendemain, on trouva la terre ouverte et le cercueil hors de la fosse; on l'y replaça avec une grande vénération. Mais, pendant plusieurs jours, le même phénomène se renouvela. Enfin, un gentilhomme se ressouvint que le feu duc avait une très-ardente dévotion à la « benoiste Vierge mère de Dieu » et que plusieurs fois il avait manifesté le désir de reposer à jamais dans son sanctuaire. On porta donc les dépouilles mortelles de Barbetorte, avec des larmes et un grand deuil, dans l'église Notre-Dame, et on les déposa sous le maître-autel, où elles dormirent en paix.

Thibaut le Tricheur, à qui Barbetorte avait confié son fils à son heure dernière, oublia bientôt celui qu'il avait nommé son frère et son ami; il s'empressa de remarier sa sœur à Foulques le Bon, comte d'Anjou, et abandonna au nouvel époux de la duchesse la tutelle du jeune prince avec la moitié de la Bretagne, se réservant le gouvernement de l'autre partie. Quelque temps après, fatigué des affaires, il céda au comte de Rennes les terres qui lui restaient.

En apprenant la mort d'Alain IV, les Normands couvrirent de nouveau la Loire de leurs longues barques. Un effroi indicible se répandit dans toutes les provinces qu'arrose ce fleuve, et les Nantais, consternés et presque aussitôt attaqués, demandèrent

Digitized by Google

du secours au comte d'Anjou, qui leur en promit, mais ne garda pas sa parole.

« Ah! s'écria la veuve de Barbetorte, au désespoir, on voit bien que le grand pieu qui fermait la Loire aux Normands est renversé! » Ces paroles faisaient allusion au courage héroïque d'Alain IV.

Malgré les plaintes, malgré les reproches, Foulques n'en resta pas moins dans son apathie. Les Nantais, renfermés dans la tour fortifiée par le dernier duc, se défendirent vaillamment; ils parvinrent à chasser les Normands.

Mais si Foulques était insensible aux lauriers que donne la victoire sur le champ d'honneur, il désirait ardemment ceindre son front de la couronne ducale. Cette couronne reposait sur un berceau, et, pour un lâche, le crime était chose plus facile que le combat. Un jour que les vassaux bretons déposaient aux pieds de l'enfant-duc trois sacs remplis d'or et d'argent, des bijoux, des étoffes de prix et une immense quantité de poissons, il sentit s'évanouir en son cœur le dernier sentiment de crainte qui arrête le bras de l'assassin. « Le plus riche et le plus puissant des princes est certainement celui qui possède la Bretagne, » murmura-t-il entre ses dents en contemplant l'enfant qui sommeillait sur le sein de sa nourrice. Il fit briller l'or aux yeux de la Bretonne, lui confia son infernal projet en la comblant d'offres et de promesses; mais la voyant saisie d'horreur, tout furieux d'avoir laissé échapper son fatal secret, il employa les menaces et jura qu'elle périrait, si elle ne plongeait ses mains dans le sang de l'innocente petite créature.

Peu de temps après, Drogon mourut. La chronique de Nantes rapporte que Foulques l'étouffa lui-même en lui versant de l'eau bouillante sur la tête, après l'avoir plongé dans un bain d'eau froide. La nourrice ne consomma pas son crime sans verser des larmes abondantes et remplir l'air de cris déchirants. Effrayée de ces cris sinistres, la duchesse, mère de l'enfant, accourut

Digitized by Google

aussitôt; mais, ne trouvant que de l'eau tiédie par le mélange, elle ne soupçonna pas son perfide époux et ne s'occupa peut-être plus, au milieu de sa douleur, que d'offrir un bonnet au petit Jésus pour en obtenir un bon accueil à son enfant.... C'est maintenant la coutume en Bretagne; elle existait probablement déjà au temps de la veuve d'Alain.

Cependant Foulques ne profita point de cet assassinat; il aurait fallu conquérir le duché, et il était trop lâche pour le tenter. Les Nantais, pleins de ressentiment contre lui, se choisirent un autre chef, Hoël IV, fils aussi de Barbetorte, mais né d'une autre mère.

Hoël fut en même temps comte de Vannes et de Nantes. Il avait un frère nommé Guérech, qu'il nomma à l'évêché de la première de ces villes.

Le partage que le comte de Blois avait fait de l'héritage d'Alain IV et la cession qu'il avait consentie au comte de Rennes, inquiétaient Hoël, avide de posséder toute la Bretagne. Conan Ier, dit le Tors, gouvernait à Rennes. Hoël lui envoya demander s'il aimait mieux rendre de bonne volonté les terres cédées par Thibaut le Tricheur ou y être contraint par la force des armes. Conan répondit que lui seul était héritier légitime du duché, comme unique descendant de Salomon III, et qu'il était décidé à soutenir ses prétentions. La guerre éclata alors entre les deux princes. Mais ce fut une guerre de pillage, et les choses en restèrent là pendant vingt-sept ans.

Au bout de ce temps, un gentilhomme rennais, nommé Galuron, quitta tout à coup la cour de Conan pour celle de Hoël. Il craignait, disait-il, la colère du comte qu'il avait personnellement offensé. Hoël l'accueillit avec bonheur et lui accorda toute sa confiance. « Il ne fut pas longtemps sans porter la peine de son imprudente crédulité, » dit dom Morice. Un jour, le comte voulut aller chasser le cerf dans une forêt près de Nantes. Il y arriva vers le soir, envoya ses gens en avant pour

Digitized by Google

préparer des logements et resta seul avec son chapelain, qui lui récitait ses vêpres. Pour ne pas suivre les autres, Galuron descendit de cheval sous prétexte d'arranger sa selle, puis, s'élançant rapidement sur son coursier, il se précipita sur le comte, les armes baissées, le perça de sa lance et disparut dans l'épaisseur de la forêt. Le chapelain fit retentir l'air de ses cris. La suite du malheureux Hoël accourut. Ce fut en vain qu'on chercha le meurtrier.

Guérech quitta aussitôt le bâton pastoral pour prendre l'épée, afin de venger l'assassinat de son frère, dont la clameur publique et toutes les probabilités accusaient Conan. Pour assurer cette vengeance, il fit alliance avec le comte d'Anjou, Geoffroy Grise-Gonelle (manteau gris), qui, lui aussi, avait à se plaindre du comte de Rennes.

Guérech et Geoffroy s'avancèrent dans la lande de Conquereux, où les troupes de Conan les attendaient déjà. La bataille fut sanglante, mais resta incertaine, au moins dans les récits des historiens. Quelques-uns, s'appuyant sur ce vieux dicton breton : « C'est comme à la guerre de Conquereux, le tort l'a emporté sur le droit, » décernent les palmes du triomphe au comte de Rennes; d'autres prétendent, au contraire, que Conan fut blessé dans le combat, qu'il prit la fuite, et que Guérech l'inquiéta sans cesse par des incursions et des ravages sur ses terres.

Vainqueur ou vaincu, Conan, à qui les crimes ne coûtaient pas, alla trouver Héroïc, moine de Redon, myre (médecin) très-savant pour son époque, un peu nécromancien, et qui, depuis longtemps, cherchait la pierre philosophale. A force de caresses et de présents, il le décida à empoisonner son ennemi. Héroïc vint aussitôt à Nantes; en qualité de religieux, de myre et de savant, il obtint un accès facile auprès du comte. Quelque temps après, Guérech, se trouvant légèrement indisposé, fit appeler le moine, qui s'empressa de saigner le malade et se re-

Digitized by Google

tira. Le bras enfla avec une rapidité effrayante. Les seigneurs inquiets cherchèrent en vain le myre; il avait disparu. Ils supplièrent alors le comte de se laisser couper le bras, espérant encore le sauver. « Non, s'écria Guérech, les princes ont besoin de leurs deux bras. Dieu veut me retirer de ce monde, je m'abandonne à sa miséricorde. » Il expira au bout de quelques heures. Héroïc s'était servi d'une lancette empoisonnée.

Conan fut encore accusé de cette mort si soudaine. Néanmoins, se souciant peu du mépris dont on l'accablait, il se présenta devant Nantes, qui, n'ayant plus de chef, lui ouvrit ses portes. L'assassin recueillit ainsi l'héritage de ses victimes.

Le Tors prit le titre de prince de toute la Bretagne, se fortifia dans Nantes, y bâtit le Bouffay, et se crut solidement affermi sur le trône ducal. Mais il avait oublié que Hoël IV avait laissé deux jeunes enfants, Judicaël et Hoël, sous la tutelle du comte d'Anjou Foulques-Néra, fils de Geoffroy Grise-Gonelle.

Foulques, ayant proclamé comte de Nantes Judicaël, l'aîné, et s'étant uni à Aymon, vicomte de Thouars, qui voulait à tout prix venger ses deux frères, Hoël et Guérech, « si traitreusement assassinés, » vint mettre le siége devant la ville.

Conan s'imaginait que ses ordres seuls dissiperaient les desseins de ceux qu'il nommait les rebelles; il leur envoya un héraut d'armes avec ces seules paroles : « Étrangers sans vergogne, mon maître vous commande de vous retirer, ou il vous livrera bataille. » La bataille, c'est ce que demandait l'Angevin. « Va dire à ton maître déloyal, répondit-il fièrement, que nous le verrons à Conquereux. C'est un lieu dont jadis il est parti bien à la hâte.... » Conan, frémissant de rage, accourut le premier sur le champ de bataille et creusa de larges fossés, qu'il couvrit avec soin pour y entraîner la cavalerie des ennemis. Foulques-Néra ne tarda pas non plus à paraître dans cette même plaine déjà arrosée onze ans auparavant du sang de nos braves Bretons. Portant entre ses bras le jeune Judicaël, il par-

Digitized by Google

CATHÉDRALE DE NANTES

Digitized by Google

Digitized by Google

courut les rangs de son armée. « Voilà votre souverain, s'écria-t-il, l'unique rejeton d'Alain-ar-Bras, le libérateur de la Bretagne; voilà l'héritier légitime du comte de Nantes. Conan, contre Dieu, raison et justice, s'est emparé de sa terre, l'a dépouillé de son héritage, ayant méchamment fait mourir son père et son oncle. Notre épée va punir le crime et renverser la tyrannie. Notre cause est juste, Dieu nous protége! »

Ces mots furent le gage assuré de la victoire. Les Angevins s'élancèrent comme un trait sur les Bretons. Attirés dans des piéges, ils plièrent d'abord. Le valeureux Foulques lui-même fut renversé de cheval; mais ranimant aussitôt les siens, il ramena la victoire dans ses rangs, fit mordre la poussière à l'orgueilleux Conan, et, couvert de palmes de triomphe, courut à Nantes, qui lui ouvrit ses portes. Exigeant seulement que le jeune prince rétabli dans l'héritage paternel lui rendît hommage, Foulques se retira, laissant le nouveau comte sous la tutelle d'Aymon, vicomte de Thouars, qui prit le titre de son pupille et qui, par honneur, le garda toute sa vie.

Foulques-Néra était boiteux et haï à cause de sa cruauté. Quelque juste que fût son entreprise en faveur de Judicaël, il fit répéter au peuple avec une autre signification qu'auparavant, cet adage déjà connu : « C'est comme à Conquereux, le tors (boiteux) l'a emporté sur le droit. »

Conan, qui avait trouvé à Conquereux une mort plus glorieuse que ne l'avaient mérité ses crimes, fut enseveli à Saint-Michel, monastère qu'il avait enrichi de ses dons et ainsi nommé à cause d'une célèbre apparition, dans ce même lieu, de l'archange vengeur du ciel et victorieux de Lucifer.

Geoffroy Ier, fils de Conan le Tors, succéda à son père dans le comté de Rennes. A cette époque, le comté de Nantes relevait, comme nous l'avons vu tout à l'heure, du comté d'Anjou; une autre partie de la Bretagne dépendait de la Normandie. Humilié de tant d'hommages, Geoffroy se fit proclamer duc de

Digitized by Google

Bretagne, força Judicaël, que la mort d'Aymon de Thouars laissait comte de Nantes, à reconnaître sa suzeraineté, et, redoutant la colère de Foulques-Néra, songea à contracter une alliance qui le mit à l'abri de cet ennemi puissant. Dans cette vue, il alla trouver le duc de Normandie avec une suite nombreuse et brillante. Richard l'accueillit noblement et « le régala pendant plusieurs jours. » Peu après, Geoffroy épousa Havoise, sœur du Normand, et Richard s'unit à Judith, sœur du Breton.

Le duc de Normandie ayant déclaré la guerre à Odon, comte de Chartres, appela Geoffroy à son aide, et, non content de ce puissant appui, demanda encore des secours à Alaus, roi des Noriques, et à Lacman, roi des Suèves. Les hommes du Nord s'embarquèrent aussitôt. Mais, au lieu de se diriger sur Rouen, ils prirent terre vis-à-vis de Dol. On ne saurait peindre l'effroi de nos Bretons en voyant leurs côtes couvertes des longues barques de cuir des barbares; ils se crurent revenus aux plus mauvais jours d'Erisopoé et de Barbetorte, et, courant aux armes, ils tentèrent de s'opposer aux ravages de ces nouveaux ennemis. Les Suèves en firent un grand carnage, s'emparèrent de Dol, y mirent tout à feu et à sang; puis, regagnant leurs vaisseaux, ils allèrent rejoindre à Rouen le duc de Normandie.

Geoffroy se plaignit du massacre de ses sujets. Richard répondit naïvement que ce n'était pas sa faute, et la paix des deux duchés n'en fut point troublée. On plaisanta beaucoup à la cour de Normandie de l'effroi des bons paysans, et « un fableor en fit un récit pour récréer les nobles châtelaines dans leurs manoirs. »

Judicaël jouissait sans trouble de son comté de Nantes, dont il faisait hommage à Geoffroy, depuis quatorze ans, lorsqu'en 1005, se rendant un jour à la cour de ce même Geoffroy, il mourut assassiné. Nul historien n'a donné les détails de cette mort, dont on a accusé avec raison le duc de Bretagne, à l'ambition de qui la suzeraineté ne suffisait plus. Cependant il ne re-

Digitized by Google

cueillit pas l'héritage que son crime semblait lui promettre. Judicaël laissait deux enfants, Budic et Judith, qui épousa plus tard Alain Cagnart, comte de Cornouailles. Le seul vœu des Nantais, c'était d'être gouvernés par un descendant d'Alain-ar-Bras; ils reconnurent donc aussitôt le jeune Budic.

Dans le même temps, Hervé, évêque de Nantes, mourut à Blois. Il fut remplacé dans le siége épiscopal par Gaultier, créature de Geoffroy. Gaultier tenta de livrer Nantes à son bienfaiteur; prêtre guerrier, il se retira dans la tour d'Alain Barbetorte, tandis que Budic se renferma au Bouffay. Les hostilités entre le comte et le prélat ne cessèrent que lorsque Budic eut menacé Geoffroy de porter son hommage aux pieds du comte d'Anjou.

Après seize ans de tyrannie et d'injustice, Geoffroy songea enfin à l'autre vie. Effrayé du comte rigoureux qu'il aurait à rendre au roi des rois, il quitta la voie dangereuse dans laquelle il s'était engagé pour entrer dans le sentier de la pénitence. Il crut d'abord réparer ses crimes par ses libéralités envers les églises et les monastères; mais ses terreurs augmentant, il se résolut à l'action la plus méritoire que l'on pût alors accomplir, un pèlerinage à la ville sainte. Confiant le gouvernement de ses États à la duchesse Havoise et à son frère Judicaël, laissant la garde de ses enfants au duc de Normandie, il partit avec l'évêque Gaultier, saisi tout à coup des mêmes craintes et de la même dévotion.

Havoise se fit chérir par sa justice et sa bonté.... On espérait que le pèlerinage de Geoffroy durerait plusieurs années, et que les bénédictions qu'il recueillerait au saint sépulcre feraient germer en son âme quelques-unes de ces douces vertus qui faisaient de la duchesse un objet d'amour et de vénération. Mais, hélas! on fut bientôt averti du retour du tyran par de nombreux collecteurs qui parcoururent tout le duché pour recevoir le droit de *joyeuse advenue*, impôt nouvellement établi par les seigneurs qui revenaient ruinés de la terre sainte.

Digitized by Google

Geoffroy et Gaultier n'étaient point allés jusqu'à Jérusalem. Arrivés à Rome, ils y avaient accompli de nombreux actes de piété, et le pape leur avait donné l'absolution de toutes leurs fautes.

Quand ils eurent franchi, à leur retour, les frontières de la Bretagne, nos pèlerins s'arrêtèrent dans un petit village et s'assirent avec toute leur suite « sous une tente de toile blanche décorée de rameaux verts », pour y prendre des rafraîchissements, en regardant « les tours d'un jongleur amené là pour les divertir. » D'un autre côté de la place, au pied d'une croix de pierre, les fiscaux recevaient les droits de joyeuse advenue et faisaient vendre les meubles des familles insolvables. Jamais, jamais les pauvres n'avaient versé tant de larmes depuis la grande invasion des Normands sous Rollon le Marcheur. Une veuve se présente bientôt en versant dans les mains des receveurs tout ce qu'elle possédait. Il lui manquait deux deniers. On lui fait d'horribles menaces. « Oh ! laissez-moi le lit où je puis réparer mes forces pour le travail et la prière, s'écrie-t-elle. J'ai une belle quenouille que M. l'abbé de Saint-Jacut m'a donnée. Je la filerai et je partagerai avec vous.... » Mais ces paroles ne calment point la fureur des collecteurs. Ils éclatent en injures, et le pauvre peuple en soupirs et en sanglots.

Étonné de ce tumulte, le duc demande ce dont il s'agit. « Ces gens font les mendiants, répondent les fiscaux, quand ils ont vendu le lait de leurs vaches, le chanvre de leur courtil et les œufs de leurs poules. — Leurs poules ! exclame la veuve, comme frappée d'une idée subite. J'ai une poule aussi, moi ! une poule qui ne donne pas d'œufs, mais qu'importe ! elle vaudra toujours bien deux deniers. » Et, pleine d'espérance, la vieille vole à sa chaumière. Elle reparaît bientôt portant la poule qui allait la soustraire à la violence de ces hommes barbares. Au même instant, le faucon que Geoffroy tenait sur son poing aperçoit la volatile, s'élance, l'enlève et la dépèce dans les airs.

Digitized by Google

La pauvre femme laisse échapper des cris de désespoir que couvrent les joyeux éclats de rire du duc et de sa suite. Voyant cette gaîté insultante qu'inspire son malheur, la veuve sent s'éteindre en son âme le désespoir affreux qui la torturait un instant auparavant, et elle se laisse aller à une haine violente, à une soif de vengeance qu'on ne saurait peindre. Elle accueille en souriant la pensée horrible que cette haine, ce désir de vengeance font naître en son cœur, et, sortant précipitamment du village, elle va se blottir derrière une charmille.

Peu d'heures après, Geoffroy passait devant le buisson en insultant encore par ses paroles et ses rires au souvenir de la malheureuse. Celle-ci, animée par une aveugle colère, saisit une pierre, la jette au duc en murmurant : « Ma poule noire! Ah! puisses-tu la suivre dans les enfers!... »

Nos Bretons pensaient que les chiens noirs, les chats noirs, les poules noires étaient animés par le démon. Dans quelques cantons, ils le croient encore.

Cependant le duc, la tête ensanglantée, roule dans la poussière.... Ses gens épouvantés s'empressent autour de lui. Il donne encore quelques signes de vie, mais des flots de sang s'échappent de sa large blessure. Il expire vers le soir, après s'être réconcilié avec le Dieu dont la justice et la miséricorde sont également infinies.

Digitized by Google

II.

Alain V (1009-1040). Conan II (1040-1066). — Hoel V (1066-1084).

Le fils aîné de Geoffroy, Alain V, encore mineur à la mort de son père, monta sur le trône ducal au milieu des cris séditieux qui retentissaient dans la Bretagne et des incendies qui éclataient de toutes parts. C'étaient « les rustiques qui, s'étant assemblés en inumérable multitude, couraient sus aux seigneurs et gentilshommes, brûlant leurs villes, chasteaux et manoirs, les mettant à mort, eux, leurs femmes, enfants et domestiques. »

Le droit de joyeuse advenue imposé par Geoffroy était la cause de ce soulèvement général. L'histoire de la veuve, meurtrière du dernier duc, était dans toutes les bouches, et la haine pour les souverains dans tous les cœurs.

Les ravages des révoltés durèrent plusieurs années.

Enfin, après deux ans de deuil et de larmes, la duchesse Havoise prit le gouvernement de la Bretagne au nom de son fils.

Digitized by Google

Effrayée d'une telle rébellion, elle fit promptement monter le jeune Alain à cheval, et, bien qu'il ne fût pas encore en état de porter les armes, elle l'envoya à la tête de sa noblesse contre cette « révoltée, laquelle fut bien si ozée que d'attendre l'armée ducale et lui rendit bataille en rase campagne; mais ce fut à leur confusion; car c'étaient gens ramassez qui ne tenaient ny rang ny ordre, et ne se fiaient qu'en leur effroyable multitude, laquelle néanmoins, le duc aidé de sa noblesse, dès le premier choc mist en fuite et en fit un grand carnage; ceux qui furent pris furent punis exemplairement. »

En 1024, une nouvelle révolte éclata : Judicaël, fils de Conan le Tors, disputa la couronne ducale à son neveu par la force des armes; mais homme craintif, sans courage et sans expérience militaire, il était peu redoutable. Sa première action fut d'aller s'enfermer au château de Malestroit, en attendant que ses partisans le rejoignissent et surtout dans la crainte d'être surpris. Alain vint l'y assiéger. Aussi pieux chrétien que brave guerrier, docile aux sages leçons de son gouverneur Hamon, le jeune prince implora, avant la bataille, le Dieu des armées, et, pour mettre le ciel dans ses intérêts, bien que la justice de sa cause dût lui donner toute espérance de succès, il envoya à l'abbé de Saint-Méen les sommes nécessaires pour le rétablissement de son monastère. Le Seigneur bénit celui qui avait compris que lui seul peut donner la victoire : Malestroit fut pris, et la mort de Judicaël laissa bientôt notre duc tranquille possesseur de ses États.

L'abbaye de Gaël retentit alors des chants de triomphe, et les actions de grâces du pieux Alain s'élevèrent comme un pur encens du pied des autels jusqu'au trône de la Divinité.

Les années qui suivirent furent encore troublées par la révolte de quelques seigneurs. L'un des plus puissants et des moins soumis était Alain Cagnart, comte de Cornouailles. Alain le vainquit, s'empara de ses forteresses et l'obligea à aller cher-

Digitized by Google

cher un refuge auprès d'Odon, comte de Chartres et de Blois.

Le duc de Bretagne n'avait pas oublié non plus que le comte d'Anjou était l'ennemi juré de sa maison. Il saisit donc avec empressement l'occasion de lui faire sentir le poids de sa vengeance. Foulques avait usurpé quelques terres sur le comte du Mans; Alain marcha contre lui, l'assiégea dans son château de Lude et le força de restituer ce qu'il avait pris.

Pendant cette guerre, notre jeune duc connut la charmante Berthe, fille de ce même Odon qui avait accueilli Alain Cagnart. Les grâces de la vertu et de la beauté paraient l'aimable enfant, qui entrait à peine dans sa quatorzième année. Alain la demanda à son père avec instance; il ne put l'obtenir et se retira désolé. Déjà il touchait les murs de Rennes quand on vint lui annoncer que le comte de Cornouailles l'attendait non loin du camp, près d'une litière fermée. Il hésita d'abord à approcher de son ennemi : il craignait une vengeance; mais après quelques minutes de réflexion, animé des plus nobles sentiments, il se confia à la loyauté du guerrier et parut sans armes devant lui.

Cagnart se prosterna en apercevant le prince breton. « Duc Alain, lui dit-il, tu m'as ravi mes États; c'est par toi que je suis proscrit. Je suis ton ennemi. Mais juge par ce que je fais aujourd'hui de ce que je ferais, si j'étais ton ami! » En même temps il ouvrit la litière, et le duc y aperçut la jeune Berthe. Sa première pensée fut donnée à la reconnaissance; il se jeta dans les bras du rebelle, puis aux pieds de la jeune princesse, qu'il emmena aussitôt à Rennes, où les noces furent célébrées avec une magnificence extraordinaire.

Odon avait consenti à l'enlèvement de sa fille. La beauté de la jeune Berthe, ses charmes, son heureux caractère, ses qualités précieuses en avaient fait « le digne objet des vœux des plus grands seigneurs de France. » Robert, assis alors sur le trône des lis, s'attachait tour à tour ses grands vassaux, en leur promettant sa protection auprès du comte de Blois; aussi avait-il

Digitized by Google

fait jurer à celui-ci de ne pas marier sa fille sans son consentement. Odon n'avait donc pu accéder à la pressante demande d'Alain, mais il le regrettait sincèrement et il gémissait en son âme de ce que son enfant bien-aimée deviendrait la récompense du courage ou peut-être de l'injustice et du crime. Cagnart lui fit les mêmes observations et lui proposa un enlèvement simulé. Berthe, consultée, consentit avec joie à porter le titre de duchesse de Bretagne, et tout s'accomplit, comme nous l'avons vu, au grand contentement d'Alain.

Inutile de dire que Cagnart rentra dans toutes les terres qui avaient formé son héritage. Il remercia Dieu en fondant l'abbaye de Sainte-Croix et en donnant à ce nouveau monastère la propriété de Belle-Isle.

La paix ne fut pas de longue durée en Bretagne : Gaultier et Budic recommencèrent à Nantes leurs indignes et scandaleuses querelles, et leurs combats sanglants entraînèrent à leur suite quelques seigneurs égarés par l'ambition et une multitude avide de pillage et de sang. Lanfranc, archevêque de Dol, homme de sens et de sagesse, parvint, par des paroles que dictait la charité chrétienne, à apaiser les deux rivaux et à leur faire comprendre que si Dieu a établi des princes dans son Église et des grands parmi son peuple, c'est afin que ces princes et ces grands s'unissent pour le bonheur de ceux qui leur sont confiés. La réconciliation de Gaultier et de Budic pacifia les provinces soulevées ; les paysans, n'ayant plus de chefs, rentrèrent dans leurs foyers, et la Bretagne respira un moment.

Peu après, Robert, duc de Normandie, réclama d'Alain V l'hommage de ses terres, hommage rendu autrefois par Charles le Simple à Rollon le Marcheur. « Mais, dit un historien, c'était le prétexte que saisissaient les princes normands d'humeur belliqueuse, quand, fatigués de leurs éternelles parties de chasse et avides d'émotions nouvelles, ils voulaient transporter leurs tentes sur le territoire voisin et diriger

Digitized by Google

leurs javelots sur des hommes, à défaut de bêtes fauves. »

Les troupes de Robert le Diable ravagèrent le pays de Dol; les Bretons usèrent de représailles dans celui d'Avranches. Les Normands furent les plus forts.... Mais écoutons une vieille chronique normande pour connaître l'issue de cette guerre. « Le duc Robert subjugua Alain, duc de Bretagne, son cousin, qui ne vouloit pas lui faire hommage, et puis après Robert, l'archevêque de Rouen, leur oncle, en fist la paix, par telle que le duc Alain fist hommage par parage de la duchié de Bretagne comme avoient faict ses antécesseurs. » Cette réconciliation, qui eut lieu au mont Saint-Michel, fut sincère et parfaite. Depuis, les deux princes vécurent dans l'union et se donnèrent les plus grandes preuves de confiance et d'amitié.

En 1034, la prudente Havoise alla rejoindre dans la tombe son époux Geoffroy. Ses dernières années avaient été marquées par sa libéralité pour les églises; elle avait entre autres légué à l'abbaye de Saint-Georges, fondée par Alain pour sa sœur Adèle, dégoûtée des vanités du monde, la plus grande partie des terres que le feu duc lui avait données en présent de noces.

Ce mot de présent de noces nous rappelle un des plus gracieux usages de notre vieille Armorique. Dès les temps les plus reculés, le mari faisait à son épouse, le lendemain même de son mariage et avant de quitter le lit nuptial, un don que nos bons Bretons nommaient *enep-gwerc'h*. Si un jour les deux époux se séparaient pour quelque cause que ce fût ou si d'avides créanciers envahissaient les biens, le présent de noces était toujours respecté et conservé à l'épouse.

Tant qu'avait vécu la duchesse Havoise, ses fils s'étaient montrés soumis et respectueux envers elle et unis entre eux; mais à peine eut-elle fermé les yeux, que la jalousie les sépara. Eudon, le cadet, avait reçu en apanage les pays de Dol, de Saint-Malo, de Tréguier et de Saint-Brieuc; Alain n'avait eu que Vannes et Rennes, avec la propriété des grandes villes qui étaient

Digitized by Google

sur le territoire de son frère et la suzeraineté sur le tout. De mauvais conseils, l'amour de l'indépendance armèrent Eudon contre le duc. D'abord vaincu à Dol, il allait se renfermer à Saint-Brieuc et tenter encore une fois le sort des combats, quand l'évêque de Vannes, Judicaël, essaya par ses douces paroles de ramener l'obéissance dans le cœur du jeune fils de Geoffroy et d'éteindre la haine et la vengeance qui dévoraient pour un moment celui d'Alain. Il y réussit. Vainqueur généreux, le duc oublia l'injure de son frère et ne le punit pas d'avoir levé contre son suzerain l'étendard de la révolte. Mais si cette réconciliation fut sincère, si l'union qui régna entre les deux frères fut dès lors parfaite, ce partage funeste de la Bretagne n'en fut pas moins le signal de cinq cents ans de guerre civile. Eudon, tige de la grande maison de Penthièvre, transmit à ses enfants cette jalousie infernale qui ensanglanta le pays jusqu'au XIIIe siècle.

A cette époque, la terre sainte voyait chaque année de nombreux pèlerins venir implorer dans les lieux consacrés par la naissance, la vie et la mort du Sauveur, la miséricorde infinie du Très-Haut. Gens du peuple, chevaliers, barons, prélats, souverains même se pressaient dans les murs de l'église du Saint-Sépulcre, rebâtie par les ordres de la mère du calife Hakem, qui était chrétienne et avait nom Marie.

Le pèlerinage, c'était l'expiation ordinaire des plus horribles crimes. Que d'assassins vinrent, au XIe siècle, déposer sur le tombeau de Jérusalem une épée souillée, se purifier dans les eaux du Jourdain et gravir la sainte montagne pour recueillir les dernières gouttes du sang précieux qui avait arrosé le Calvaire! Dans le siècle suivant, nous verrons le repentir, l'ambition, la gloire guider de valeureux guerriers dans les plaines de Bethléem et dans les murs de l'antique Joppé.

On disait, et l'histoire peut donner quelque créance à ces bruits, on disait que Robert le Diable avait empoisonné son

Digitized by Google

frère Richard III. Quoi qu'il en soit, poussé par le remords ou la dévotion, le duc de Normandie manda Robert, son oncle, « archevesque de Rouen, et les autres prélats de la duchié de Northmandie et tous les barons et princes de la dicte duchié, et leur dit qu'il vouloit asler au saint sépulcre d'oultre-mer en pèlerinage pour le salut de son âme. « Sire, répondirent iceulx, « ce ne ferez-vous pas. Qui nous garderoit et nous gouverne- « roit? Vous n'avez nul hoir de votre char issu. Si savez comme « Alain, le duc de Bretaigne, est votre plus prochain de li- « gnage. Si vous merez, nous sommes perdus.... » Mais Robert leur montra un fils qui lui était né de Harlette de Falaise et qui comptait à peine huit ans. « Sur ma part de paradis, il sera mon hoir, s'écria-t-il, et vecy Alain, comte de Bretaigne, qui gouvernera et sera sénéchal de la duchié tant que Guillaume mon fils ne sera en eage. » Les grands et seigneurs se réjouirent et reconnurent l'enfant pour leur prince avec des serments inviolables.

Et c'était à un vassal, à ce duc de Bretagne, à cet Alain qui un jour avait refusé l'hommage et avait combattu son suzerain; c'était à « ce plus prochain de lignage » que Robert le Diable confiait deux dépôts sacrés, son enfant et son duché!... Nous ne savons ce que nous devons le plus admirer de la noblesse de la confiance ou de celle de la fidélité. Robert partit avec une brillante escorte. Quand il fut au vénérable sépulcre, rapporte la chronique, qui pourrait dire de quels torrents de larmes il l'arrosa durant huit jours consécutifs et combien de présents en or il entassa sur cette tombe? Il mourut à Nicée en revenant en Europe.

Pendant ce temps, Alain gouvernait la Normandie comme si c'eût été son héritage et veillait sur Guillaume comme si l'enfant de Harlette eût été son propre fils. A la nouvelle de la mort de Robert le Diable, les grands de Normandie se révoltèrent. Alain entra dans le duché avec des forces imposantes. Il aurait

Digitized by Google

pu facilement s'en emparer pour lui-même en faisant valoir ses droits bien fondés et en les appuyant par les armes; mais toujours noble et généreux, il combattit pour son pupille, remporta des victoires et lui assura l'héritage paternel. Il se retira ensuite, sa mission était accomplie; il avait gardé la foi jurée à un ami.

Les fidèles de Normandie, le jeune duc lui-même ne comprirent pas le noble désintéressement de notre malheureux Breton, et, loin de lui témoigner une reconnaissance méritée, ils répandirent hautement le bruit que le nom de Guillaume n'était que le voile dont Alain couvrait sa propre ambition. Le fils de Harlette consentit à ce qu'on « le délivrât d'un rival redoutable », et le poison termina la vie d'un des plus grands princes dont s'honore notre Bretagne.

Conan II n'avait que trois mois à la mort de son père. Le comte Eudon s'empara aussitôt de son neveu et du gouvernement. Il tint l'enfant constamment enfermé pendant huit ans. Quant à lui, il guerroya sans cesse, se liguant avec les seigneurs normands contre leur jeune souverain Guillaume, et ravageant à certains intervalles les terres de Normandie qui touchaient à la Bretagne. Ce fut alors que les moines de Saint-Michel firent fondre une grosse cloche qu'ils sonnaient dans leur monastère pour avertir les habitants de la contrée de l'approche des terribles Bretons.

Se souvenant de l'ambition d'Eudon et craignant qu'il n'attentât aux jours du jeune prince qui lui était confié, les seigneurs de Porhoët, de Vitré, du Faou, de Taulé, etc., formèrent une ligue pour enlever le petit Conan. Ils agirent si secrètement, que l'héritier de la Bretagne fut conduit à Rennes sans que son tuteur en eût connaissance. Eudon fut obligé de lui rendre hommage comme à son duc et souverain, et, s'étant soumis, il reprit la tutelle, s'intitulant comte et parfois duc dans les actes de son administration.

Digitized by Google

Devenu majeur, Conan prit les armes contre son tuteur. Eudon chercha à s'emparer de Rennes. Pour y réussir, il fit alliance avec Robert de Vitré. Conan les vainquit et fit son oncle prisonnier. La guerre n'en continua pas moins. Geoffroy, fils aîné du rebelle, la soutint avec acharnement pendant cinq ans, secondé par Hoël, comte de Nantes et de Cornouailles. La paix fut enfin signée en 1062.

La Bretagne ne jouit pas longtemps de la tranquillité. Guillaume de Normandie voulut aussi profiter de l'inexpérience de notre jeune duc; il fit élever sur les frontières le fort de Saint-James de Beuvron. Conan lui envoya proposer un défi, lui indiquant le jour et l'heure du combat. Le Normand s'y rendit, attendit longtemps son adversaire sous les murs de Dol, puis alla assiéger Dinan et retourna en Normandie. A peine fut-il parti, que Conan, qui n'avait point osé lui livrer bataille, s'empara du château de Combourg et reprit Dinan.

Ces victoires affermirent le fils d'Alain V sur le trône ducal. Il n'avait plus rien à redouter des étrangers, et l'intérieur de la Bretagne était entièrement pacifié, la paix et le bonheur semblaient devoir être désormais le partage de nos bons Bretons. Mais les mœurs du temps exigeaient qu'un prince se battît. Notre jeune duc jeta donc autour de lui un regard inquiet et résolut bientôt d'aller guerroyer dans le bas Anjou.

La ville de Rennes trembla d'être encore une fois privée « de la gracieuse présence » de son souverain. Ce frémissement parcourut toute la Bretagne. Dans ces temps malheureux, l'annonce d'un voyage du duc jetait toujours l'effroi dans les cœurs. Les habitants des campagnes cachaient soigneusement ce qu'ils avaient de plus précieux, ceux des villes ne recevaient les nobles qu'à de certaines conditions; car ils se trouvaient presque toujours ruinés par les exactions et les exigences des gens de guerre, puisqu'il fallait livrer toutes les provisions, indemniser les pauvres, etc. Aussi, « pour éviter le retour du fléau, on dé-

Digitized by Google

truisait les routes, on formait des marais, on s'isolait par tous les moyens imaginables. »

Ces quelques mots suffiront sans doute pour faire comprendre les craintes de nos Bretons en voyant les dispositions belliqueuses de Conan. Les premiers au combat quand il s'agissait de défendre la liberté menacée ou de protéger des intérêts sacrés, ils se souciaient peut-être peu de la gloire. Je veux dire le peuple, car les seigneurs, nobles chevaliers, ne rêvaient que batailles, qu'aventures, que périls. Aussi nous les verrons bientôt se presser sur les pas de Guillaume pour aller chercher sur l'âpre sol de l'Angleterre de nouveaux hasards et de nouveaux lauriers; nous les verrons répondre avec enthousiasme à l'appel solennel des papes pour courir en Orient briser le cimeterre des musulmans et délivrer le tombeau du Christ Il est vrai que dans ces dernières expéditions un grand nombre seront entraînés par cette tendre dévotion, la plus charmante des vertus bretonnes.... Mais n'anticipons pas sur les événements; suivons notre Conan dans le bas Anjou, assistons à la prise des villes de Pouancé et de Segré et asseyons avec lui notre camp sous les murs de Château-Gontier.

Pendant ce temps, Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, expirait en désignant pour son héritier le Normand Guillaume. Harold, qui, sous le règne du faible prince, s'était rendu tout-puissant, s'empara aussitôt de la couronne et s'établit dans le royaume usurpé. Le fils de Robert le Diable médita alors la conquête de l'île d'Albion. Il fit publier son ban de guerre, promettant « une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme, haut de taille et robuste de corps, qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. » Ce fameux cri de guerre retentit au loin; « tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées », et Guillaume prépara ses formidables armements.

Ce fut au moment qu'il allait quitter le continent que Conan

Digitized by Google

lui envoya un messager pour lui dire de sa part : « Tu as préparé un voyage en Angleterre; je t'en félicite, et je serai bien aise s'il fait ton profit. Mais auparavant tu me dois la raison du duché de Normandie que tu détiens injustement, et que Robert, dernier duc, mon cousin, et que toi, Guillaume, advoues pour ton père, voulant faire son voyage d'outre-mer, avait prié Alain, feu mon père, de le venir visiter; que toi, Guillaume, et tes complices avez malheureusement empoisonné et fait mourir à Westmoustier, et que moi, Conan, n'ay pu recouvrer, estant lors en eage d'enfance; et par ce, je te somme maintenant de me rendre ma terre et pays de Normandie; autrement, je suis résolu à te faire la guerre par feu et sang. »

Le Normand fut étrangement surpris en apprenant que ses projets de conquête pourraient être traversés par un homme qui avait fui devant lui.... Néanmoins il se trouva dans un cruel embarras; car il s'était trop avancé pour renoncer à l'héritage d'Édouard. Laisser la Normandie sans défense, c'était la livrer au pillage des Bretons; partager ses forces, c'était s'exposer à être battu tour à tour par Harold et par Conan. Mais bientôt « la belle science des Normands » fit cesser toute son inquiétude.

Conan conduisit avec succès le siége de Château-Gontier; la place se rendit, et le duc monta à cheval pour faire son entrée dans la ville.... Son *chamberlain*, gagné par les présents et les promesses du fils de Harlette, avait empoisonné le cor, les rênes et les gants de son maître. A peine le malheureux Conan fut-il dans Château-Gontier, qu'il fut « saisi au cœur et mourut subitement » dans d'horribles convulsions « tout comme son père était mort. »

Conan II était un prince audacieux, entreprenant, infatigable, au dire de dom Morice. S'il aimait les armes, il ne négligeait pas la justice et protégeait les lois avec autant d'affection que s'il n'eût aimé que la paix. Il était libéral et bon ami,

Digitized by Google

jaloux de ses droits et de son honneur, reconnaissant et fidèle en sa parole.

Le fils de Robert le Diable n'ayant rien à redouter du successeur de Conan II, Hoël V, gendre d'Alain V et comte de Nantes et de Cornouailles, qui ne cherchait qu'à se faire des amis, lui demanda aide et assistance, lui laisant dire : « Si, par grâce de Dieu, je parviens à recouvrer mon royaume d'Angleterre, j'aurai obligation et perpétuelle amitié à ceux par le moyen desquels j'y serai arrivé, et mettrai toute ma peine à secourir mes amis qui m'auront donné aide en mon besoin. »

Les Bretons, que Guillaume de Poitou nous représente comme toujours prêts au combat et au pillage, s'élancèrent en foule sous les bannières normandes. Alain-Fergent lui-même, fils du nouveau duc et héritier présomptif du duché, commanda une bataille de Bretons, et sous ses ordres marchèrent le comte de Porhoët, les sires de Fougères, de Penthièvre, de Château-Giron, de Dinan, de Gaël, de Lohéac, Alain le Roux, Alain le Noir et Étienne de Brient, fils d'Eudon, comte de Bretagne, le vicomte de Léon, etc., etc.

Ce mot *bataille de Bretons* a sans doute étonné nos jeunes lecteurs, et nous leur en devons l'explication. A cette époque, on désignait sous ce nom chaque corps d'armée : ainsi, une armée se divisait toujours en plusieurs batailles.

Tout le monde sait que la fameuse bataille d'Hastings rendit le Normand maître du royaume d'Angleterre. Le petit-fils du corroyeur de Falaise monta triomphant sur le trône d'Édouard le Confesseur, trône où Harold n'avait fait que passer, et partagea les terres de la conquête aux chefs qui l'avaient aidé dans son entreprise. Les seigneurs de Penthièvre, qui s'étaient distingués dans l'action, reçurent des apanages considérables; l'un d'eux, Alain le Roux, eut à lui seul le comté de Richemont, comprenant quatre cent quarante-deux fiefs.

Digitized by Google

Après avoir assuré sa domination dans l'île, Guillaume repassa sur le continent.

La Bretagne comprit que, le duc de Normandie devenu roi d'Angleterre, elle avait tout à craindre pour sa liberté, et elle chercha la moindre occasion de naire au conquérant. Aussi Hoël V accompagna-t-il au siége de la Flèche Foulques le Rechin, usurpateur du comté d'Anjou sur son frère Geoffroy le Barbu, et que Guillaume avait forcé à renoncer au comté du Maine. Celui-ci accourut à la tête de 60,000 chevaux. Peu effrayés d'une armée si nombreuse, Foulques et le duc de Bretagne passèrent le Loir et s'avancèrent à la rencontre des Normands, qui avaient rompu le pont qu'ils avaient jeté sur la rivière, et montraient par là qu'ils voulaient vaincre ou mourir.

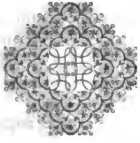
Les deux armées se rencontrèrent dans la Blanche Lande. Déjà leurs formidables colonnes s'ébranlaient, déjà les joyeuses fanfares militaires donnaient le signal de l'attaque lorsqu'un cardinal et quelques moines se jetèrent entre les combattants en leur défendant, au nom de Dieu, de s'avancer davantage. Cet ordre fit sourire les hommes de guerre, et ils s'élancèrent les uns sur les autres avec plus de fureur encore. Mais au fier commandement, aux dures menaces avaient succédé les larmes et les prières, les guerriers s'arrêtèrent tout à coup. Les ministres du Seigneur étaient là agenouillés, les mains étendues, suppliant les chefs d'épargner le sang de leurs braves, de tirer l'épée pour une cause plus glorieuse, de ne laisser point massacrer les leurs pour des querelles enfantées par l'ambition!... Tous se rendirent à ces sages conseils. Foulques promit de céder le Maine à Robert, fils aîné du conquérant, à condition que le jeune prince lui ferait hommage du comté, et les deux armées se retirèrent sans avoir combattu.

Vainqueur de quelques seigneurs qui s'étaient soulevés contre lui, Hoël V refusa de reconnaître plus longtemps pour suzerain

Digitized by Google

l'orgueilleux roi d'Angleterre. Guillaume irrité accourut du fond de son nouvel empire et vint camper devant Dol. Alain-Fergent se jeta dans la place, qu'il défendit vaillamment pendant quarante jours. Au bout de ce temps, Philippe Ier, roi de France, jaloux aussi d'un vassal trop puissant, vint au secours de nos braves Bretons et força Guillaume à lever le siége.

La Bretagne, agitée par les révoltes continuelles de ses seigneurs remuants et ambitieux, troublée sans cesse par ses incommodes voisins les Normands, n'était pas encore pacifiée quand Hoël V mourut, en laissant ses titres à son fils, le vaillant Alain-Fergent.



Digitized by Google

III.

Alain-Fergent (1084-1119).

« En Bretagne, un fils obéit toujours à son père et n'affecte jamais sur lui de supériorité, » avait dit le brave Alain-Fergent quand, à la mort de la duchesse sa mère, il eût pu ceindre son front de la couronne ducale.

Ce mot n'était-il pas d'un bon augure? n'annonçait-il pas enfin aux Bretons des années de paix et de prospérité? Hélas! si la gloire, si la piété même marquèrent le long règne du petit-fils d'Alain V, bien des maux aussi accablèrent le pauvre peuple.

L'avénement de ce prince au trône de ses ancêtres maternels fut inauguré par une victoire. Guillaume, ayant vu s'éloigner les troupes françaises, revint mettre le siége devant Dol. A peine eut-il assis son camp sous les murs de la ville, qu'il fit sommer les habitants de se rendre; pour toute réponse, ceux-ci lui montrèrent leurs armes et lui annoncèrent qu'ils se défen-

Digitized by Google

draient jusqu'à la mort. Irrité de tant d'audace, étonné de la résistance d'une poignée de Bretons, le vainqueur d'Harold jura qu'il ne quitterait point le pays avant d'avoir détruit cette « orgueilleuse bicoque. » Cette nouvelle se répandit dans toute la Bretagne avec la rapidité de l'éclair et jeta l'effroi dans tous les cœurs. Alain accourut au secours des assiégés. Le roi d'Angleterre, apprenant sa marche précipitée, s'enfuit en laissant un riche butin.

Soit crainte, soit estime, le premier capitaine du monde résolut de se faire un ami de notre nouveau duc. Il lui offrit donc sa fille Constance en mariage. Cette union aussi flatteuse qu'avantageuse pour le Breton fut célébrée à Caen l'année suivante. La jeune duchesse était aussi distinguée par sa vertu que par sa beauté et sa naissance; elle aimait la paix, secourait le pauvre, défendait l'opprimé. « Son zèle ardent pour la justice lui causa la mort, assure un auteur anglais; les Bretons, trop déréglés pour souffrir longtemps une vertu si sévère, lui donnèrent du poison. »

Cependant la guerre civile continuait à déchirer la Bretagne. Geoffroy Boterel, fils aîné du comte Eudon, était l'ennemi déclaré de Fergent. Celui-ci le soumit d'abord par la prise de Rennes; mais sans cesse remuant, le prince recommença ses attaques, et la guerre ne fut réellement terminée que par sa mort arrivée en 1093.

Guillaume le Conquérant était descendu dans les caveaux de Caen en 1087, laissant trois fils. L'aîné, Robert, lui avait succédé en Normandie; le second, Guillaume le Roux, occupait le trône d'Angleterre; quant au dernier, Henri, il ne possédait que 5,000 livres, avec lesquelles il avait acheté le Cotentin de son frère Robert. Les deux aînés, toujours en guerre l'un contre l'autre, se réunirent enfin; mais c'était pour dépouiller leur jeune frère, qui, ayant fortifié Coutances et Avranches, s'était retiré au mont Saint-Michel pour être plus près des Bretons, ses

Digitized by Google

fidèles alliés. Le Cotentin tomba bientôt au pouvoir des usurpateurs, qui vinrent mettre le siége devant la dernière forteresse de l'infortuné Henri. Alain-Fergent se distingua dans cette guerre. Secourir un ami malheureux, c'était pour lui un devoir. Mais que pouvaient faire nos Bretons contre les Normands et les Anglais réunis? Ils procurèrent du moins au prince assiégé une honorable retraite militaire; Henri rendit la place à ses frères, à condition qu'il aurait la liberté de se retirer dans le Vexin avec sa suite; ce qui lui fut accordé.

Quelque temps après, Alain contracta une nouvelle alliance au milieu des douceurs de la paix. L'aimable et pieuse Ermengarde d'Anjou, fille de Foulques le Rechin, comte d'Angers, et d'Hildegarde de Beaugency, et que notre bon légendaire Albert le Grand appelle bienheureuse, devint duchesse de Bretagne. « Cette princesse, dit la chronique, estoit d'une taille très-déliée; elle avoit le teint fort blanc, les yeux grands, la bouche de mesme; ses habits, quoiqu'elle fît profession de piété, n'avoient rien qui ne répondît à la dignité qu'elle occupoit; l'or et les pierreries brilloient dans sa coiffure; elle avoit la gorge nue, suivant la mode du temps; elle portoit des colliers de prix, des chaînes d'or, des roses de diamants, des fourrures délicates, des étoffes rares. Mais si elle s'habilloit comme les autres dames pour soutenir la dignité de son rang, elle leur apprenoit par sa conduite qu'il n'y a rien de grand que Dieu et que tout le reste n'est rien. »

Le XIe siècle, siècle de crimes, de désordres et de calamités, allait disparaître!...

Les crimes, nous en avons une idée par la loi célèbre rendue par l'Église en 1035 et connue sous le nom de *paix de Dieu*, puis sous celui de *trêve du Seigneur*. Peut être semblait-on les autoriser, ces crimes, en défendant de tuer, de voler, etc., seulement pendant les jours consacrés chaque semaine à la mémoire

Digitized by Google

de la passion. Mais que faire de plus dans ces temps de complète barbarie ?

Si les crimes étaient multipliés, que dirons-nous des désordres, des débauches, des excès de toutes sortes, ces tristes fruits de l'ignorance et des passions? Passons sur ce récit horrible; ne parlons pas de ces querelles sanglantes entre les vassaux du même suzerain, de ces pillages de gens de guerre qu'autorisaient souvent les lois, de ces inimitiés et de ces haines profondes qui ne s'assouvissaient que dans le sang, de ces vices honteux qui étaient alors en honneur, de ces dérèglements qui s'étaient glissés jusque dans le clergé. Qu'on nous permette sur ce dernier mot une seule observation. Un grand nombre d'historiens ont beaucoup exagéré les mauvaises mœurs du clergé de cette époque, et ils n'ont certes pas manqué d'en prendre acte contre une religion dont ils voulaient méconnaître la divinité; en traçant leurs lignes toutes pleines de scandales et où ils ne semblent citer qu'avec peine quelques traits de charité et d'héroïsme chrétien, ils ont oublié sans doute qu'il suffisait alors de savoir lire pour entrer dans les ordres sacrés; qu'au milieu de ces épaisses ténèbres, la foi était obscurcie et devenait souvent stérile, et qu'ainsi la civilisation chrétienne, qui seule peut adoucir les mœurs d'une nation, était encore dans l'enfance.

Nous avons dit aussi que dans nul autre siècle on ne remarqua plus de calamités; intempéries des saisons, inondations des rivières, pestes, famines affreuses, tous les plus grands malheurs enfin vinrent fondre sur le pauvre peuple.

Le pape Sylvestre II crut voir dans ces fléaux des avertissements du ciel; il conseilla des pèlerinages, des œuvres expiatoires. Ce fut alors que l'on vit une multitude d'hommes de tout rang et de tout âge se presser dans les basiliques des martyrs et dans les lieux consacrés par quelque miracle; ce fut alors que, pour réparer des fautes capitales, les seigneurs se rendirent, le

Digitized by Google

bâton et le bourdon à la main, à Saint-Martin de Tours, à Rome, à Jérusalem.

Et pourtant, malgré tous ces crimes, tous ces désordres, le XIe siècle fut marqué par une foule de bonnes œuvres qui nous étonnent. Par une fausse interprétation de l'*Apocalypse*, tous attendaient la fin du monde. Les calamités publiques en étaient, disait-on, des signes certains; aussi voyait-on fréquemment les riches se dépouiller de leurs biens en faveur des monastères ou employer leurs deniers à bâtir ces superbes monuments religieux qui s'élevèrent de toutes parts à cette époque mémorable. N'est-ce point aussi dans les dernières années de ce même siècle que la voix de Pierre l'Ermite, le pauvre moine d'Amiens, retentit dans l'univers entier et porta en Palestine toutes les forces de l'Europe occidentale? « Dieu le veut! » s'écriaient les peuples d'une seule voix, et ils se levaient comme un seul homme, et guerriers, femmes, vieillards, enfants, tous couraient à la délivrance du saint sépulcre pour ne trouver qu'un vaste tombeau dans les plaines de Nicée!...

Notre Bretagne eut sa large part des désordres et des calamités dont nous venons de parler. Nous rappellerons seulement quelques crimes que nous avons déjà signalés à l'attention de nos lecteurs pendant le cours de notre récit et dont le résumé lui fera horreur. Ne voyons-nous pas le fer et le poison terminer la vie de nos plus braves princes bretons? Érisopoé et Salomon sont indignement massacrés au pied même des autels; le jeune Drogon est étouffé; Geoffroy, Hoël IV et Judicaël sont assassinés; Guérech, Alain V et Conan II empoisonnés.... En un mot, neuf princes régnants meurent de mort violente dans l'espace de deux cents ans! Et que de révoltes, que de guerres d'amis contre amis, de frères contre frères !... Les annales bretonnes en sont remplies.

Il faut le dire aussi, la Bretagne, qui avait enfanté tant de saints; la Bretagne, toute couverte d'églises et de monastères ;

Digitized by Google

la Bretagne, si religieuse enfin, vit avec effroi son clergé, qui d'abord s'était montré noble et grand, payer son tribut à ce malheureux siècle : les membres de ce clergé devinrent, en trop grand nombre, semblables à leur peuple : la cupidité, l'ambition et quelquefois aussi d'autres désordres non moins criants vinrent porter la désolation dans le sanctuaire. Mais ces abus, vous le comprenez bien, jeunes lecteurs, ne sauraient être imputés à l'Évangile ; car, loin de les inspirer, la religion les condamne, et l'Église ne cessait pas de mettre le plus grand zèle à frapper les coupables de ses peines les plus sévères.

Tandis que la plus horrible famine, la plus affreuse contagion ravageaient notre Bretagne, la voix du pieux pèlerin d'Amiens retentit dans les murs de Rennes, de Vannes, de Nantes, etc. Un grand nombre de Bretons prirent la croix, coururent en Palestine, où ils furent « joyeusement de la partie. »

Tout occupé à réformer la justice, à faire jouir ses sujets d'une paix si longtemps troublée, à consoler son pauvre peuple, sur qui s'appesantissait le bras vengeur de Dieu, Alain-Fergent résolut d'abord de ne pas abandonner le gouvernement de sa chère Bretagne. Mais un tremblement de terre étant survenu, il crut que ce phénomène lui venait apporter l'ordre du Seigneur, et, jurant sur les évangiles sacrés et les reliques saintes l'oubli des injures et des inimitiés, il donna la main à son plus cruel ennemi pour aller en terre sainte. Il y resta cinq ans comme simple pèlerin, explorant les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur et portant tour à tour ses présents et ses larmes sur la sainte montagne et dans l'église de Bethléem.

En même temps que les croisés travaillaient à l'affranchissement de l'Église d'Orient, des hommes d'un génie aussi sublime que religieux entreprenaient de combattre en Occident « les dérèglements du clergé, l'orgueil et la mollesse des grands et les désordres du peuple. » Robert d'Arbrissel fut comme le nouvel apôtre de la Bretagne. Né près de Rennes, engagé dans

Digitized by Google

les ordres sacrés et frappé des mœurs scandaleuses qui régnaient dans une partie du clergé, il résolut de le réformer. Profondément instruit, d'une parole douce et persuasive, d'une dévotion admirable, il travailla d'abord à détruire la simonie et les mariages scandaleux ou sacriléges. Persécuté à cause de sa pieuse doctrine, ne pouvant pratiquer au milieu du monde les austérités que sa foi et son amour pour la pénitence lui commandaient, il se retira dans la forêt de Craon, entre la Bretagne et l'Anjou. Mais il y fut suivi par une multitude de disciples qui vinrent partager ses prières et ses mortifications. Le pape Urbain II ayant déclaré que le Saint-Esprit lui-même avait ouvert la bouche du pieux Robert et lui ayant permis de prêcher et d'administrer les sacrements en tous lieux, il parcourut les provinces, « suivi d'une foule d'âmes qui cherchaient Dieu. »

Arrivé à Saumur, il entendit parler d'un brigand fameux nommé Évrault, qui habitait la forêt voisine, d'où il répandait l'effroi dans toute la contrée. Il était impossible de traverser cette forêt; la mort avait été le partage de tous ceux qui avaient osé le tenter. Robert d'Arbrissel, touché jusqu'aux larmes en songeant à l'âme du malheureux voleur, résolut de pénétrer dans son repaire et de tâcher de le ramener à Dieu. Sa vie, à lui, il la considérait comme peu de chose et il se serait trouvé heureux si le Seigneur eût voulu en agréer le sacrifice pour jeter un regard de compassion sur un pécheur! Il s'avança donc dans ces bois épais, seul, une croix à la main. Succombant de fatigue, après avoir longtemps marché, il se laissa tomber près d'une source où il s'endormit profondément. A son réveil, il aperçut un homme qui l'examinait attentivement, et, croyant que c'était quelque disciple qui l'avait suivi pour le secourir au besoin, il l'engagea doucement à se retirer. « Pourquoi me repousses-tu, demanda l'inconnu, toi qui tends une main secourable à ceux qui sont tombés? N'es-tu point Robert d'Arbrissel? — Je le suis, répondit le bon prêtre; il est de mon devoir

Digitized by Google

de t'avertir des dangers que tu cours en ces lieux. — Des dangers? Ne viens-tu pas les braver toi-même? — Je cherche une âme égarée, mon fils, reprit le saint homme avec onction, Dieu me défendra. S'il veut que je meure, je prierai pour Évrault; je demanderai au Seigneur que mon sang rachète toutes ses iniquités. — Viens, dit encore l'inconnu, viens, je te conduirai moi-même près d'Évrault. » Robert se leva, suivit son guide, et, après mille détours, pénétra avec lui dans une solitude plus affreuse, dans un bois plus profond, où il fut introduit dans une sorte de forteresse. A peine eut-il posé le pied sur le seuil, que cinq hommes au regard farouche, aux vêtements souillés de sang, s'élancèrent sur lui la hache à la main. « Arrêtez, arrêtez, cria Évrault, car le conducteur du missionnaire n'était autre que le chef lui-même; ne frappez pas l'homme de Dieu, Robert d'Arbrissel!... » Les brigands se prosternèrent aux pieds du disciple du Christ; touchés tout à coup de la grâce d'en haut, versant des torrents de larmes, ils supplièrent le bon prêtre de les réconcilier avec le Dieu qu'ils avaient tant offensé. Robert les releva, les reçut dans ses bras en les nommant ses amis, ses frères, ses enfants, et, les voyant pénétrés d'un vrai repentir, il prononça sur eux les divines paroles qui effacent les plus horribles crimes. Ce fut près de la fontaine où il avait dormi que le bienheureux Robert fonda la célèbre abbaye de Fontevrault (fontaine d'Évrault), qui compta bientôt trente maisons de son ordre et plus de 3,000 religieux des deux sexes.

Le saint missionnaire continua ses prédications Il parut au concile de Poitiers en 1140, et ce ne fut qu'en voyant sa fermeté, qu'en entendant ses discours pleins de force et de véhémence, qu'un des légats du pape eut le courage de prononcer la sentence d'excommunication contre le roi de France, Philippe Ier. Robert d'Arbrissel, éprouvé par la plus odieuse calomnie, épuisé de travaux et comblé de mérites, mourut en 1116. Il fut enterré à Fontevrault.

Digitized by Google

La Bretagne avait vu naître dans les dernières années de Hoël IV, un célèbre philosophe, fameux à plus d'un titre, et dont les erreurs furent combattues par l'illustre saint Bernard et condamnées par le pape Innocent II. Ce novateur n'était autre qu'Abailard, né au Palais en 1079. Il épousa Héloïse, qui se fit religieuse à Argenteuil, à l'âge de vingt-deux ans, puis qui devint abbesse de Paraclet, couvent dont son mari était le fondateur. Après avoir été longtemps abbé de Saint-Gildas de Ruys, Abailard mourut à Cluny en 1142, dans les bras de Pierre le Vénérable; Héloïse vécut jusqu'en 1163 dans toutes les austérités de la pénitence, et ces deux êtres qu'une vive affection avait réunis pour un peu de temps sur la terre et qui avaient emporté dans le cloître cette affection dont ils avaient fait à Dieu le généreux sacrifice, furent inhumés dans le même tombeau.

Ce nom de Saint-Gildas nous rappelle un bon saint de notre Bretagne et l'un de ses plus grands miracles, miracle dont le peuple a gardé le souvenir et qu'il raconte encore en l'entourant de charmantes fictions. Le fond de ce récit est d'ailleurs historique.

Guérech, comte de Vannes au VIe siècle, avait une fille parfaitement belle, nommée Triphyna. Le roi de Cornouailles, Comorre, qui était le plus méchant homme qui eût vécu depuis Caïn et qui était déjà veuf de quatre femmes, la demanda en mariage. Sur le refus de Guérech, il se présenta devant la ville avec une puissante armée. Saint Gildas, disciple de saint Hydult dans la Bretagne insulaire, traversa aussitôt la mer dans son manteau, vint trouver Triphyna et la fit consentir à devenir la femme de Comorre, afin d'éviter l'effusion du sang. En même temps il lui donna une bague d'argent blanche comme du lait, en l'assurant que la bague noircirait quand elle courrait quelque danger. Pendant quelques mois, la reine fut très-heureuse et Comorre se montra bon envers ses sujets. Mais un jour, la jeune

Digitized by Google

femme annonça à son mari que bientôt elle serait mère; à cette nouvelle, le roi la quitta avec colère, et Triphyna s'aperçut que sa bague noircissait. Pénétrée de crainte, n'espérant de protection que du Seigneur, la malheureuse se mit en prière dans la chapelle, près des tombes des quatre premières femmes du roi. Elle y était encore quand minuit sonna. (On a dû remarquer dans toutes les traditions bretonnes que minuit joue toujours un très-grand rôle.) Au même instant les tombeaux s'entr'ouvrirent, et les mortes en sortirent couvertes de leurs linceuls blancs. « Prends garde, Triphyna, crièrent-elles, Comorre t'attend pour te tuer. Tu lui as annoncé que dans deux mois tu serais mère, et il sait, grâce à l'esprit du mal, que son premier enfant lui donnera la mort. C'est pourquoi il nous a fait mourir. — Fuis donc, retourne vers ton père. Prends ce poison qui m'a tuée, pour te délivrer du chien géant qui garde la cour du palais, reprit la première morte, après quelques minutes d'un horrible silence. — Prends cette corde qui m'a étranglée, pour escalader la haute muraille, fit la seconde; — cette flamme qui m'a brûlée, pour éclairer ta marche, dit la troisième; — ce bâton qui m'a brisée, pour te soutenir, » ajouta la quatrième.

Triphyna s'enfuit avec le poison, la corde, la flamme et le bâton. Elle marcha longtemps. Enfin elle arrivait près de Vannes quand, tombant de lassitude sur la lisière du bois, elle mit au monde un fils qui fut saint Trever. Apercevant le faucon de Guérech, elle l'appela, lui remit la bague mystérieuse et lui ordonna de la porter à son père. L'oiseau s'acquitta de sa commission. Aussitôt le comte et saint Gildas d'accourir.... Mais pendant ce temps, Comorre, qui cherchait l'infortunée, l'avait rejointe et lui avait tranché la tête. Il n'avait pas vu heureusement l'enfant que la pauvre mère avait enveloppé dans son tablier et qu'elle avait caché dans le creux d'un arbre. Le saint ordonna à la morte de prendre son enfant et sa tête et de le précéder sur le chemin de Cornouailles; ce qu'elle fit. Arrivé

Digitized by Google

devant le palais, Gildas somma par trois fois Comorre de recevoir sous son toit sa femme et son fils. N'en obtenant aucune réponse, il prit le nouveau-né des bras de sa mère et le posa à terre. L'enfant lança une poignée de sable contre le château en s'écriant : « La Trinité fait justice!... » Aussitôt les murs s'écroulèrent avec un grand fracas en ensevelissant sous ses ruines le comte de Cornouailles. Le saint replaça ensuite la tête de Triphyna sur ses épaules, et la jeune femme, rendue à la vie, retourna à Vannes avec son fils. En reconnaissance d'un tel bienfait, Guérech donna à saint Gildas l'abbaye de l'île de Ruys.

Si jamais vous visitez la commune de Pedernech, jeunes lecteurs, on vous montrera encore les ruines du château de Conamor-ar-Miliquet (Conamor le Maudit), et nos bons Bretons vous diront qu'il ne croît aux environs que des herbes vénéneuses, que les plantes salutaires y perdent leur vertu bienfaisante, que les troupeaux s'en éloignent malgré l'appel du berger, que le chien n'y fait entendre que d'horribles et lugubres hurlements, et qu'enfin le chariot de la mort, *carriguel-antou*, s'y montre deux fois l'an.

Mais revenons à notre duc de Bretagne, que nous avons laissé accomplissant son pieux pèlerinage au tombeau du Sauveur. Comme nous l'avons déjà dit, il demeura cinq ans en Palestine et revint ensuite dans son duché poser les bases admirables de la plus sage administration.

Robert quitta en même temps la terre sainte. A son retour, il trouva son frère Henri assis sur le trône d'Angleterre, qu'avait laissé vacant la mort du dernier roi, Guillaume le Roux. Il passa de suite dans l'île pour faire valoir ses droits comme aîné. Mais les seigneurs, craignant les guerres civiles, suites ordinaires de ces divisions de famille, ménagèrent un accommodement entre les deux frères. Bientôt après éclatèrent entre eux de nouvelles querelles, et Henri vint attaquer Robert à Tinchebray. Un des

Digitized by Google

apôtres du XIe siècle, le saint ermite Vital, de Mortain, s'arracha à sa solitude de la forêt de Fougères et vint essayer de calmer par des paroles de paix ces dissensions funestes; ce fut en vain. On combattit avec un acharnement que je ne saurais dire. Dans cette lutte, comme dans tant d'autres non moins glorieuses, ce furent nos braves Bretons qui, faisant des prodiges de valeur, décidèrent de la victoire. Cette fois ils assurèrent le trône d'Angleterre et le duché de Normandie à Henri Beauclerc (1106). Robert fut fait prisonnier et expia son ambition par une captivité qui ne se termina que par sa mort.

Alain-Fergent maria Conan, son fils aîné, avec Mathilde, fille du roi d'Angleterre, et, en 1112, dégoûté du trône, de la guerre et du monde, pris d'un mal dangereux regardé comme incurable, il abdiqua en faveur de ce même fils et se retira dans l'abbaye de Redon. Il s'y donna à Dieu « pour la vie et pour la mort », c'est-à-dire qu'il prit l'habit religieux et fit vœu au Seigneur que, s'il lui rendait la santé, il se consacrerait entièrement à lui. Fergent semblait n'avoir pris le froc que pour mourir comme les grands seigneurs bretons de cette époque, qui se faisaient transporter au monastère au moment de rendre leur âme à Dieu et revêtaient la tunique monacale pour y être ensevelis, afin d'être « mieux accueillis à la porte du ciel. » Mais le Tout-Puissant en avait ordonné autrement : notre Alain se rétablit complétement. Fidèle à son serment, animé d'une vraie dévotion, il ne quitta plus Redon, où il mourut en 1119 avec la réputation d'un prince pieux, courageux et sage.

Qu'on nous permette de citer un exemple de la piété de ce bon prince et de la duchesse Ermengarde. Conan, leur fils aîné, ayant été attaqué d'une maladie fort dangereuse à l'âge de dix ans, ils le consacrèrent à saint Nicolas, faisant vœu de doter richement une abbaye d'Angers dont ce grand saint était le patron. Dieu jeta un regard de bonté sur ces offrandes faites avec un cœur si pur et une foi si ardente, il prêta l'oreille aux gémis-

Digitized by Google

sements et aux prières de parents désolés et rendit la santé à leur enfant. La chronique rapporte que le jeune Conan, conduit par sa mère, alla déposer une partie de ses cheveux sur l'autel de Saint-Nicolas d'Angers et que Fergent abandonna à l'abbaye la plus grande partie de ses domaines particuliers.

La célèbre abbaye de Redon avait été fondée au IXe siècle par le moine saint Gouwoïon, noble breton, né à Comblessac. Après avoir été archidiacre à Rennes, Gouwoïon était allé se consacrer au Seigneur dans le désert de Redon. Persécuté par les nobles voisins dans les terres que lui avait données Ratuili, seigneur du lieu, il vint, suivi de ses douze disciples, implorer la protection de Noménoé, qui, pour le venger des grands, de l'évêque de Vannes et de Louis le Débonnaire lui-même, qui s'étaient déclarés contre le pauvre moine, lui concéda l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, qui devint l'une des plus puissantes de l'Europe et que Dieu sauva d'une manière miraculeuse sous le règne d'Erisopoé. Les terribles hommes du Nord, ayant descendu la Loire sur leurs longues barques de cuir, entrèrent dans la Vilaine et jetèrent l'ancre à deux pas du couvent. Les moines, remplis d'épouvante, se prosternèrent un instant au pied des autels, supplièrent le Seigneur de garder lui-même son sanctuaire et s'enfuirent, à l'exception d'un vieillard vénérable qui, agenouillé dans l'église, se contenta de répéter avec une ferveur tout angélique : « O Sauveur du monde, montrez-nous votre puissance, et nous serons sauvés. » Au même instant, une effroyable tempête se déchaîna sur tout le pays, le tonnerre gronda avec un fracas épouvantable, les éclairs se succédèrent sans interruption, les vents menacèrent de tout engloutir.... Debout sur la poupe d'un navire, un prêtre d'Odin appela en vain ses terribles divinités, accomplit ses plus sacrés mystères. Voyant la mort l'environner de toutes parts, il s'écria enfin : « Dieu de nos ennemis, toi qui combats pour eux, détourne ta vengeance, et nous déposerons de l'or et des présents au pied

Digitized by Google

de ton autel. » Un cri immense s'éleva aussitôt de toutes les barques; les Normands, effrayés, ratifiaient le vœu de leur prêtre. La tempête cessa, et les farouches hommes du Nord entassèrent des richesses considérables dans l'abbaye de Redon, qu'ils visitèrent pieusement sans la piller ni la violer. On dit que seize d'entre eux, ayant bu le vin consacré, « enragèrent et forcenèrent sur-le-champ. »

Ermengarde quitta le monde en même temps que son époux et alla ensevelir ses vertus et sa beauté dans une des solitudes de Robert d'Arbrissel. Celui-ci la déclara la plus parfaite de ses disciples. En effet, sa piété était si grande, que saint Bernard, l'illustre moine de Clairvaux, voulut avoir l'honneur de correspondre avec notre duchesse. On ne sait si Ermengarde s'était entièrement donnée à Dieu dans sa pieuse retraite; mais il paraît certain qu'elle ne s'était point engagée par des vœux solennels, puisque plus tard elle quitta le couvent pour se retirer près de son fils aîné Conan III.

Alain-Fergent et Ermengarde d'Anjou laissèrent deux enfants: Conan, qui succéda à son père, et Geoffroy, qui passa en terre sainte, où ses actions héroïques couvrirent de gloire le nom breton. Il mourut à Jérusalem, à l'âge de vingt-deux ans.

Comme nous l'avons déjà remarqué, Alain-Fergent s'occupa de l'administration de la justice et rétablit le parlement « qui avoit esté longuement interrompu sans tenir par violence et infectation des Normands. » « De ce parlement, lors de son érection, dit Bertrand d'Argentré, n'y avoit appel, car c'étoit le duc, avec toute sa splendeur, qui jugeoit et déterminoit de tous différends. »

Digitized by Google

IV.

Conan III le Gros (1112-1148). — Eudes de Fougeret (1148-1156). — Conan IV le Petit (1156-1167). — Geoffroy II (1167-1186).

Le premier événement qui signala le règne de Conan III fut la guerre de Louis le Gros, roi de France, et de Foulques, comte d'Anjou, contre Henri Ier, roi d'Angleterre, à qui ils voulaient enlever la Normandie. Nos Bretons, attachés à Beauclerc par des liens de famille, embrassèrent sa cause avec chaleur; aussi eurent-ils à souffrir plusieurs incursions des ennemis sur leurs terres, mais ils les repoussèrent avec avantage. Le fils du conquérant accourut aussitôt pour défendre la province attaquée. Conan et le comte de Blois se rejoignirent avec toutes leurs troupes. Cet armement parut si formidable à Louis le Gros, qu'il se retira sans avoir combattu.

Ne se fiant plus aux Normands et craignant de nouvelles attaques, Henri mit dans toutes ses places des soldats bretons; ceux-ci combattirent vaillamment le comte de Flandre, qui re-

Digitized by Google

nouvelait sans cesse ses escarmouches, et, par leur valeur, amenèrent la paix de Gisors, qui fut signée entre la France et l'Angleterre en 1119. Conan parut à ce traité comme auxiliaire de son beau-père. Par une des principales clauses, la mouvance générale de la Bretagne fut transportée à l'Angleterre. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte n'avait donc stipulé qu'une mouvance partielle.

De graves démêlés survenus entre les moines de Redon et ceux de Quimperlé rappelèrent le jeune duc dans ses États avant même la fin de la guerre. Il s'agissait de la possession de Belle-Isle.

Cette île appartenait d'abord à Alain Cagnart, comte de Cornouailles. Pendant sa minorité, le duc Geoffroy Ier, son tuteur, s'inquiétant peu de disposer d'une terre dont il n'avait pas la propriété, l'avait donnée aux moines de Redon. Devenu majeur, Alain avait revendiqué l'île et en avait doté l'abbaye de Quimperlé. Cent ans à peu près s'étaient écoulés depuis ces diverses donations, quand Hervé, abbé de Redon, sûr de la protection du duc de Bretagne, puisque Alain-Fergent vivait dans son monastère, réclama Belle-Isle. Il intenta un procès à l'abbé de Quimperlé. Peu soucieux des choses d'ici-bas, tout occupé de ses fins dernières, Fergent ne voulut point prendre part à cette scandaleuse querelle et laissa le soin de toute chose à la divine providence. Conan soutint d'abord les moines de Redon ; mais sa mère Ermengarde lui conseilla de se soumettre à la décision du concile d'Angoulême, qui devait juger l'affaire, plutôt que d'encourir l'excommunication. Les pères de ce concile se prononcèrent pour les religieux de Quimperlé, et le duc cessa toute résistance.

Après avoir soutenu le roi d'Angleterre contre quelques vassaux rebelles, Conan, changeant tout à coup de politique, abandonna cet allié pour qui il avait toujours combattu et s'attacha au service du roi de France, son souverain seigneur; il

Digitized by Google

l'accompagna en Auvergne contre le comte de Clermont et se distingua par son courage et sa valeur. L'oppression qu'Olivier de Pontchateau faisait peser sur ses malheureux sujets, le rappela bientôt en Bretagne. Il fit enfermer cet homme féroce dans la tour de Nantes, et, peu après, fit partager le même sort à un autre tyran, Savari, vicomte de Donges.

Ami de la justice, le digne fils d'Alain-Fergent protégea toujours le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur ; en un mot, les sujets contre les seigneurs. C'est ce qui a fait dire à quelques historiens que, suivant l'exemple du roi de France, il avait affranchi les communes de Bretagne. Ce mot semble impropre, puisque l'esclavage avait disparu dans la vieille Armorique vers la fin du xe siècle ou du moins ne s'y révélait plus depuis ce temps que par les droits, sans nombre, il est vrai, que le suzerain s'attribuait : ainsi chaque vassal devait à son seigneur des tailles annuelles, puis des levées extraordinaires pour ses expéditions, pour armer ses fils et marier ses filles ; venaient ensuite les droits « d'hébergement, de mangerie, de pontonage, de passage, d'esmage, de forçage, d'avenage, de contage, de bouteillage, de salage, de ménage, de fromentage, de chaussementage, de moutonnage, de vachage, d'arénage, de fumage, de mouture, de fourrures, de côtelettes de porc, etc., etc. »

Conan le Gros punit quelques seigneurs qui levaient ces taxes avec cruauté, et, pour les inviter à un noble désintéressement, à la justice et à la modération, il se dépouilla généreusement de quelques-uns de ces droits odieux, entre autres de la coutume barbare connue sous le nom de droit de bris et de naufrage. Cet usage donnait aux suzerains de la côte la propriété des débris que la mer jetait sur le rivage ; dès que ces débris avaient touché la terre, ils n'appartenaient plus aux malheureux naufragés. Ceux qui usaient de ce droit inhumain rendaient grâces à la tempête, et souvent ils cherchaient à la provo-

Digitized by Google

quer par toutes sortes de sortiléges et de maléfices....

Le duc de Bretagne demanda aux pères du concile de Nantes, assembié en 1128, de prononcer anathème contre ceux de ses vassaux ou de ses successeurs qui ne renonceraient pas au droit de bris et à l'usement de motte, qui consistait à recueillir l'héritage du sujet qui ne laissait pas d'enfant mâle. Les évêques accueillirent cette proposition avec joie. Néanmoins ces affreux abus ne disparurent pas entièrement.

Si notre duc s'acquit une véritable gloire par ses sacrifices généreux, par son zèle ardent pour la justice, par l'établissement des administrations municipales, il s'attira aussi, à cause de ces sages réformes, la haine et la vengeance de quelques-uns de ses barons. Peu intimidé de la sévérité avec laquelle avaient été punies les révoltes naissantes et les exactions d'Olivier de Pontchateau et de Savari de Donges, Robert de Vitré prit les armes ; Conan le chassa de son château, remporta sur lui plusieurs avantages, et.... C'est en vain que nous voudrions avoir la certitude du triomphe de la justice sur la cruauté ; l'histoire est muette sur la fin de cette guerre. De vieilles chroniques rapportent seulement que, quelques années après, Robert rentra dans son castel « par le moyen d'un de ses sujets qui lui donna en cire l'empreinte des clefs de la ville. »

Cependant Conan pensait à assurer la tranquillité de la Bretagne après sa mort. Dans ce but, il chercha à établir convenablement Berthe, sa fille aînée, sur qui reposaient son affection et toutes ses espérances. Lui destinant l'héritage paternel, son unique désir était de lui donner un époux qui pût défendre les droits de la jeune duchesse contre le fils qui lui était né de sa femme Mathilde et qu'il voulait éloigner du trône. Il jeta les yeux sur Alain le Noir, comte de Richemont et second fils d'Étienne, comte de Penthièvre. Les noces furent célébrées avec une magnificence digne du rang des deux époux. Mais bientôt la fille chérie de Conan se trouva sans appui :

Digitized by Google

Alain mourut en 1147, ne laissant qu'un fils au berceau.

Uniquement occupé d'œuvres pieuses, le duc s'arracha aux douceurs du repos et de la retraite qu'il goûtait, après une vie de combats et de chagrins domestiques, auprès de sa mère bien-aimée, pour jeter un dernier regard sur les choses d'ici-bas; ce regard, il le donna à la jeune veuve. La crainte qu'après lui elle ne fût renversée du trône ducal lui fit désirer pour elle un second mariage. Il l'unit donc à Eudon, fils de Geoffroy, vicomte de Rennes et de Porhoët.

La duchesse Ermengarde, veuve d'Alain-Fergent, descendit dans la tombe en 1148. Son fils ne tarda pas à la rejoindre; il expira en désavouant publiquement le fils que Mathilde lui avait donné. Cette funeste déclaration alluma la guerre civile en Bretagne pour plus de cinquante ans et fit passer successivement le duché dans les maisons de Penthièvre, d'Angleterre et de France.

Les dernières années du règne de Conan le Gros furent marquées par une hérésie ou plutôt par une extravagance des plus bizarres : Éon de l'Étoile, gentilhomme du pays de Loudéac, se fit ermite dans la forêt de Broéliande. Là, l'esprit de Merlin, de la magie, lui apparut et lui ordonna d'écouter avec attention les paroles chantées à l'office divin. Un jour, au moment où il entrait dans l'église, Éon entendit ces mots : *Per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos.* Il confondit *eum* avec Éon et s'imagina que, sans le savoir, il était le Fils de Dieu et qu'il lui était réservé de juger le monde. Il parcourut alors le pays à la tête d'une multitude de disciples, prêchant une nouvelle doctrine; puis se retira au fond d'un désert, ayant bien soin auparavant de piller les églises et les monastères, afin de pourvoir à sa subsistance. Il devint aussi redoutable et « malaisé à mettre à la raison, voire au magistrat, combattant, condamnant et répugnant tant qu'il pouvait le clergé, évêques et prélats, et donnant des affaires au duc lui-même. »

Digitized by Google

Un auteur contemporain l'accuse de magie. En effet, « il se transportoit, dit-il, de place en autre si soubdainement, qu'il estoit aisé à voir que le diable le portoit, et se monstroit en divers lieux inhabitez parmi des fosses en terre; et lorsque ses parents ou les hommes de marque le venoient voir, il monstroit une circonstance autour de luy d'une clarté extraordinaire et inaccoutumée, tellement que ceux qui l'approchoient, voyant cette fantastique gloire, s'en esprenoient et venoient à sa suite gagnez par cette apparence. »

Enfin Éon de l'Étoile fut pris et conduit devant les pères du concile de Rennes, que présidait Albéric, prélat d'Ostie et légat du saint-siége. Il comparut tenant à la main un bâton fourchu. Sur la demande de ce que représentait ce bâton, le nouveau prophète répondit à Albéric : « Toutes les oreilles ne sont pas faites pour le comprendre, mais les vôtres me semblent assez grandes et confectionnées à point. Ces deux pointes qui regardent le ciel signifient que Dieu, maître des deux tiers du monde, m'en a cédé le troisième; si je tournais les deux pointes en bas, les deux tiers du monde m'appartiendraient, et je n'en laisserais qu'un tiers à Dieu.... » Un éclat de rire accueillit cette « forcenerie. » Et, « n'étant jugé autre que pris de son cerveau, » il fut enfermé « estroictement dans une prison et depuis ne vécut guères, mourant avec son bon sens. »

Les disciples d'Éon montrèrent dans les supplices un courage que peut seul inspirer le fanatisme. Le soi-disant prophète leur avait donné des noms indiquant leurs fonctions ou leurs qualités : ainsi, l'un se nommait le Jugement, l'autre la Sagesse, etc. « Ces ermiteaux s'estoient parquez en la forêt de Brekilian : ils y tinrent si opiniastrement, qu'on eut du travail à les prendre, brusler, bannir et défaire, tant vaut l'erreur en esprit réprouvez et possédez du malin. »

Après la mort de Conan III, Hoël, fils de Mathilde, réclama l'héritage paternel et fut reconnu duc par les ville de Nantes et

Digitized by Google

de Quimper. « Mais, quelque bien fondé que parût son droit, dit dom Morice, il fit voir, par une conduite molle et sans vigueur, que si Conan avait eu tort de le déshériter sur quelques soupçons, il avait eu raison de ne pas le juger capable de gouverner la Bretagne. » Néanmoins il commença son règne par un acte de justice en renonçant au droit qu'avaient eu jusqu'alors les ducs de Bretagne de s'emparer de la succession des évêques, et déclarant que cette succession appartiendrait désormais aux nouveaux prélats.

Eudes de Porhoët, second époux de Berthe, s'était fait reconnaître duc dans toutes les autres villes. C'est donc à lui seul qu'appartient ce titre, quant à présent, et nous ne pouvons donner au fils de Mathilde que celui de comte de Nantes.

Les deux rivaux se firent une guerre sanglante. Eudes battit complétement son adversaire en 1154 et le chassa de Nantes. Mais la bonne ville brette ne voulut « ni du vaincu ni du vainqueur » et se donna à Geoffroy, fils du comte d'Anjou. Assise sur un fleuve qui lui apportait le commerce et la civilisation, Nantes cherchait à se soustraire à la domination de la sauvage Bretagne pour se rapprocher des peuples qui versaient dans son sein les trésors de l'industrie et les douceurs du repos. A cette époque où la famille des rois d'Angleterre possédait la plus grande partie de la France, c'est-à-dire la Normandie, l'Aquitaine, l'Anjou, le Maine et la Touraine, l'orgueilleuse cité voulut participer à cette gloire et à cette puissance.

Eudes et Hoël se disputaient la Bretagne avec acharnement et se voyaient enlever une ville importante lorsqu'un quatrième concurrent, plus puissant et plus redoutable, puisqu'il avait le droit pour lui, apparut tout à coup. Ce légitime héritier de notre malheureuse province, c'était Conan, fils de Berthe et d'Alain le Noir. Il était réservé à l'infortunée fille de Conan le Gros de consumer sa vie entre un mari, un frère, un fils ambitieux. Il est vrai qu'elle-même avait fait une partie de son mal-

Digitized by Google

heur en donnant dans un second époux un rival dangereux à son fils aîné.

Conan invoqua les droits de sa mère, droits qu'elle lui transmettait directement. Mais cette princesse indigne, investie du pouvoir, avait à peine la force « de faire des vœux pour le fils d'Alain. » Eudes aussi avait un fils, un fils qu'il avait espéré voir porter un jour la couronne ducale, et renoncer à cette espérance était trop affreux pour qu'il ne prît pas tous les moyens possibles afin d'écarter les prétentions de l'héritier des Penthièvre. Il se disposa donc à lui résister par les armes, et la guerre civile éclata avec plus de fureur que jamais. Conan vaincu prit la fuite et se retira en Angleterre, attendant une occasion favorable pour reparaître en Bretagne.

Ce fut alors que le roi Étienne mourut et que Henri, comte d'Anjou, monta sur le trône conquis un siècle auparavant par le Normand Guillaume. Henri était parent de Berthe. « Cousin, dit-il à Conan, entre nous autres souverains, il n'est de loi que celle du plus fort. Je ne suis pas clerc et n'ai pas étudié le droit que tu réclames; mais chasse tes ennemis, et je te tiens pour certain et valable. »

Dès que le nouveau roi eut affermi sur sa tête la couronne tant désirée, il passa le détroit avec des troupes nombreuses, s'empara des châteaux de Hédé et de Montmuran, et, uni à Conan, mit le siége devant Rennes. Le combat fut opiniâtre, car les deux compétiteurs comprenaient que la possession de cette ville importante entraînait celle de toute la Bretagne. Enfin, le Dieu des armées regarda favorablement l'héritier légitime de la vieille Armorique et lui donna la victoire.

Eudes, défait, chassé, osa encore rassembler quelques débris de son armée pour essayer d'assouvir dans le sang la haine implacable qu'il portait à son adversaire; mais il fut fait prisonnier par Raoul de Fougères. A cette nouvelle, les barons de Bretagne se groupèrent autour du vainqueur et, vassaux serviles,

Digitized by Google

lui rendirent le même hommage que, la veille encore, ils avaient rendu à l'usurpateur.

En vérité, s'il nous était permis quelques réflexions dans un récit historique, nous ne pourrions nous empêcher de remarquer dans cette circonstance, entre mille autres toutes semblables, combien les honneurs sont peu de chose, puisqu'ils ne s'adressent pas à celui à qui on les donne, mais bien à sa fortune et à son rang, et nous serions tenté de nous écrier avec Mme de Maintenon : « Moquez-vous des honneurs qu'on vous rend ! »

En mettant la main sur Eudes de Porhoët, Raoul de Fougères avait oublié les liens d'affection qui l'unissaient au prince déchu. L'amitié est si légère quand l'intérêt commande ! Néanmoins, ami plus sincère qu'il ne l'avait semblé d'abord, le brave Breton ne se laissa pas enivrer des vaines louanges et des flatteuses promesses que lui prodiguait le fils d'Alain le Noir; il répara noblement sa faute en rendant la liberté à son prisonnier.

Trahi par tous ceux qui s'étaient traînés à ses pieds quand il tenait le sceptre, Eudes quitta la terre natale et alla à la cour de France, où il reçut l'accueil le plus gracieux. Bientôt après, chargé d'une expédition militaire par Louis le Jeune, plus heureux en guerroyant pour un maître qu'en combattant pour ses propres intérêts, il soumit le comte de Mâcon. Déposant alors les armes, il attendit patiemment que la guerre civile lui permît de rentrer dans sa chère Bretagne.

Que faisait pendant ce temps le fils de notre coupable Berthe, l'indigne Conan IV, assis sur le trône de Barbetorte ? Il fléchissait sous la couronne de ses ancêtres, et sa main était trop faible pour brandir la lourde épée d'Alain-Fergent.

La Bretagne était en feu sous un prince lâche et timide ; de tous côtés, les seigneurs levaient l'étendard de la révolte.... Le malheureux duc, étourdi de tant de menaces, effrayé à la vue

Digitized by Google

des flots de sang qui inondaient sa patrie, et trop craintif pourtant pour essayer de les arrêter, appela à grands cris celui qui l'avait établi dans l'héritage maternel. L'Anglais parut; mais il venait moins en allié qu'en conquérant, il battit les barons révoltés contre leur maître et menaça ensuite de renouveler la campagne contre le maître lui-même, si Conan ne lui livrait pas le comté de Nantes, dont il s'était emparé après la mort du jeune Angevin Geoffroy. C'était d'Avranches, où il s'était retiré avec ses troupes, que l'orgueilleux Henri II faisait connaître ses volontés à son vassal. Celui-ci se soumit et alla trouver son suzerain, à qui il donna Nantes, à l'applaudissement des Nantais, Non content de cette cession volontaire, le roi d'Angleterre, pour punir Conan d'avoir osé recueillir la succession de Geoffroy, confisqua le comté de Richemont, apanage important que les princes bretons avaient possédé dans l'île depuis la bataille d'Hastings.

Voilà donc les États du duc de Bretagne réduits au seul comté de Rennes : pauvre propriété disputée encore par Eudes de Porhoët, que soutenait le roi de France et qui, fier de ce puissant appui, soulevait le pays de Vannes et de Cornouailles.

Pendant les courts instants de paix que laissaient au duché ces guerres sans cesse renaissantes, Berthe songea à établir ses enfants : elle maria Conan à Marguerite d'Écosse et voulut unir sa fille Constance à Malcolm, frère de la nouvelle duchesse. Mais une passion romanesque s'était emparée du cœur de la jeune Bretonne. Fortement éprise de Louis le Jeune, qu'elle n'avait jamais vu et que venait de laisser libre la mort de Constance de Castille, sa seconde femme, notre Constance de Bretagne n'aspirait à rien moins qu'à devenir reine de France. On peut juger par la lettre qu'elle adressa à Louis VII, vers la fin de l'année 1160, que l'ambition entrait néanmoins pour peu de chose dans les vues de la digne fille de Berthe.

Digitized by Google

« A Louis, excellent et respectable roi de France, Constance, fille d'Alain, comte des Bretons, salut et perdurable amitié.

« J'ai désir que votre dignité ait à connoître que jà longtemps ai souvenance de vous, et pour ce que divers présents à cause d'amour me ont par plusieurs été offerts, jamais n'en ai accepté aucun. Ainçois, se il plaisoit à votre libéralité despecher à moy, logier soubvenir soict anneau, soict autre gentille chose, l'estimerois plus que le grand univers. Merci à vous d'avoir avec tant d'honneur reçu mien envoyé, et veuille le Dieu conservateur que en mes terres existe quelque chose que plaise à vous posséder, soict épervier, soict chien, soict cheval, et vous prie de ne pas différer me le faire savoir, vous servant du porteur de la présente. Or, ayez en persuasion que si fortune n'avoit à desdain m'octroyer un de ses soubz-rires, aimerois mielx offrir ma main à quelques-uns des tieus, tant humble soict-il de biens et grandeurs que royne d'Écosse devenir, et le prouveroi par l'événement. Or doncques lors reviendra le comte Conan, mon frère, des contrées d'Angleterre, me rendroi à Sainct-Denys à l'intention d'y faire mes dévotions et aussi de jouir de vostre présence. Soyez le bien portant, si vous voulez que ma sancté soict bonne. »

Peu de temps après, les espérances de notre Bretonne furent cruellement déçues par la nouvelle du mariage de Louis le Jeune avec Alix, cinquième fille du comte de Champagne. Constance épousa le vicomte de Rohan.

Dans les années qui suivirent le mariage de Conan et de Marguerite, une famine horrible désola la Bretagne. Les Bretons furent contraints, dit un historien digne de foi, à manger la terre et leurs propres enfants! Des phénomènes terribles annoncèrent aussi la colère du Seigneur : une pluie de sang tomba dans le diocèse de Dol, des ruisseaux de sang jaillirent d'une fontaine, et du pain coupé sortit encore du sang en abondance ;

Digitized by Google

signes certains, puisque les événements ne l'ont que trop prouvé, signes certains des guerres qui ne s'étaient un moment apaisées que pour se rallumer plus furieuses que jamais! Une main vigoureuse eût pu enchaîner les passions, retenir les rebelles sous l'obéissance; une politique sage eût pu inspirer peut-être quelque respect à l'étranger; mais Conan était trop faible pour porter le sceptre, et, loin d'intimider l'Anglais par une contenance assurée, il réclamait constamment son appui.

Les seigneurs, partout révoltés, se livrèrent entre eux de funestes combats, et cherchèrent, à la faveur des guerres intestines, à reculer quelque peu les bornes de leurs possessions respectives. Les démêlés des vicomtes de Léon et du Faou furent les plus sanglants. Le vicomte du Faou ayant attiré dans une embuscade Hervé de Léon, un des plus grands capitaines de son temps, l'enferma à Châteaulin dans une étroite prison. Hamon, évêque de Léon, voulut venger son père; suivi de toute la noblesse du pays et du duc Conan lui-même, il marcha sur Châteaulin, l'emporta d'assaut et confina du Faou et ses partisans dans la tour de Daoulas. Mais l'emprisonnement de ses ennemis ne pouvait le satisfaire; il lui fallait du sang!... Pourtant le maître qu'il suivait, le divin Sauveur des hommes, défendait qu'on se servît de l'épée. Le malheureux crut faire taire les remords de sa conscience et calmer ses propres passions en condamnant les vaincus à mourir de faim! Oh! qui ne frémit d'horreur quand on apprit que les infortunés prisonniers s'étaient mutuellement dévorés!

Conan avait prêté ses armes pour une guerre indigne, il ne recueillit pas les fruits que cette guerre semblait lui promettre. La reconnaissance ne lui attacha pas le seigneur de Léon, qu'il avait délivré et que des intérêts particuliers entraînèrent dans des rangs ennemis. Les barons, de plus en plus irrités de l'ascendant qu'avait en Bretagne le roi d'Angleterre, se rangèrent

Digitized by Google

tous sous la bannière d'Eudes, qui, depuis la mort de la duchesse Berthe, dont on ne saurait préciser l'époque, avait pris le titre de comte de Vannes et de Cornouailles et avait épousé la petite-fille de Hervé de Léon.

La Bretagne était sur le penchant de sa ruine. Le véritable, le seul moyen de la sauver de la domination étrangère, de ramener dans ses villes la paix et le bonheur, c'était de rallier les mécontents contre l'ennemi commun, le fier Anglais, qui, non content de la pourpre royale, jetait encore sur le manteau d'hermine un regard de convoitise ! Le faible Conan ne le comprit pas : effrayé des terribles menaces qui fatiguaient les échos de ses tristes domaines, tremblant de terreur sur son trône de Rennes, il ne sut que « regagner en fuyant l'Angleterre », précipitant ainsi l'inévitable catastrophe !

Le farouche Henri II combattait alors dans le pays de Galles, où, en proie au délire et à la rage, il faisait arracher les yeux aux enfants mâles et couper aux jeunes filles le nez et les oreilles.... Tel était le monstre que l'indigne Conan suppliait d'entrer dans notre Bretagne ! L'infâme Anglais se promit le ravage de la Dumnonée après celui de la contrée qu'il désolait, et, en attendant qu'il pût marcher lui-même au secours de son allié, nous pouvons plutôt dire avant qu'il pût voler sur le continent pour veiller à ses propres intérêts et conquérir une province depuis si longtemps désirée, il envoya son sénéchal de Normandie, Richard de Homet, sur les pas du duc breton. Richard obéit ; il se porta sur Dol et Combourg, que Raoul de Fougères avait fortifiés, et arbora sur leurs hautes tours les couleurs de l'Angleterre.

Vaincu, mais non soumis, Raoul recruta quelques partisans et leva une seconde fois l'étendard de la révolte.

Saisi d'une terreur nouvelle, Conan implora son protecteur ordinaire. Henri accourut lui-même à la tête de ses barons et mit le siége devant Fougères, qui succomba après une héroïque

Digitized by Google

résistance et vit ses fortifications s'écrouler sous le fer destructeur des insulaires.

Quelque temps après, l'infatigable Raoul, le défenseur de la Bretagne, reprit sa bonne ville, en releva les remparts, fit creuser dans la forêt voisine des souterrains profonds, les Celliers de Laudéan, pour y cacher les trésors de ses bourgeois, et tenta une fois encore le sort des combats; mais il paya par des flots de sang son héroïque folie!

Hélas! c'en était fait de la liberté de notre vieille Armorique. Son duc lui-même l'enchaîna aux pieds de l'orgueilleuse Angleterre en consentant au mariage de sa fille Constance, à peine sortie du berceau, avec le troisième fils de Henri, Geoffroy, qui ne comptait que huit ans. A cause de la grande jeunesse du prince et de la princesse, il fut convenu qu'ils ne jouiraient que des revenus du comté de Nantes jusqu'après la mort de Conan et d'Eudes, qui devaient successivement gouverner la Bretagne. Mais de telles conventions ne pouvaient longtemps satisfaire l'insulaire ambitieux; bien convaincu de la faiblesse du duc breton, certain d'ailleurs de l'effrayer par quelques menaces, s'il n'accédait pas aussitôt à ses désirs, il demanda la tutelle de son fils. Conan, né pour commander, ne savait qu'obéir. Il sollicita comme une grande faveur la cession du comté de Guingamp et abandonna à l'Anglais notre héroïque Bretagne! Alors les fiers Bretons sentirent leurs fronts rougir de la honte qu'y imprimaient leurs indignes barons, qui, presque tous, se pressaient servilement aux pieds du roi d'Angleterre pour lui rendre hommage. Les prêtres eux-mêmes « saluaient comme un envoyé de Dieu le très-pieux roi Henri et bénissaient le jour où le Seigneur, dans sa miséricorde, avait visité la Bretagne!... » Accoutumé au triomphe, l'usurpateur parcourut la province en maître, leva sur le pauvre peuple des deniers extraordinaires pour la croisade qu'il méditait, et repassa dans ses États.

Digitized by Google

A peine l'Armorique eut-elle été délivrée de son tyran, que quelques barons, et parmi eux Eudes et Raoul de Fougères, reprirent les armes pour reconquérir l'indépendance de leur pays. Ils portèrent le ravage sur les terres que s'était réservées le coupable Conan. Celui-ci, incapable de se défendre, dépêcha un courrier à Beauclerc, qui, fatigué de ces révoltes incessantes, mit le duché à feu et à sang. Tout trembla sous la main de fer du vainqueur. Le fier Eudon lui-même se soumit et donna pour gage de sa foi la belle Alix, sa fille, qu'il avait eue de la duchesse Berthe.

Le départ de Henri, rappelé en Normandie par la mort de sa mère Mathilde, fut le signal d'une nouvelle révolte.... Vous dire le courroux qui remplit le cœur de l'Anglais quand il apprit que les barons bretons violaient encore l'hommage juré, ce serait impossible. Quel moyen de les réduire enfin, puisqu'il avait démantelé leurs villes, rasé leurs châteaux, ravagé leurs campagnes, levé des impôts? Sa fureur, sa rage, son infamie lui inspirèrent une vengeance certaine.... N'avait-il pas en son pouvoir la fille de ce même Eudes, son mortel ennemi? Il jeta un instant des yeux coupables sur sa captive. « Rien n'égalait, disent les chroniqueurs, la beauté, la candeur, la grâce de cette fleur de Bretagne. » Les liens de parenté qui l'unissaient à Alix n'arrêtèrent pas Henri : il lui causa la mort par un horrible attentat!

Alors un cri immense, poussé par Eudon et répété par mille voix, retentit dans l'Armorique et fit gémir les échos du palais de Louis le Jeune. Le malheureux père parcourut les provinces, recueillit les pleurs des jeunes filles pleurant sur le triste sort de la belle Alix, redit la cruauté de l'Anglais et appela tous les Bretons à la vengeance ; il porta ses plaintes jusqu'aux pieds du trône de France. Le fils de Louis le Gros fit les plus belles promesses : les paroles ne lui coûtaient rien.... D'ailleurs, Henri ne lui laissa pas même le temps de se préparer à la guerre; il

Digitized by Google

entra en armes dans la Bretagne, ravagea le pays de Porhoët, renversa le château de Josselin, s'empara de Vannes, d'Auray, de Bétherel, parcourut la province désolée en semant sous ses pas le ravage et la mort, et se rendit à la Ferté-Bernard, où il devait avoir une entrevue avec le roi de France pour une trêve d'un an signée l'année précédente et expirant le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Mais là, il fut accablé de reproches pour son infâme conduite, le nom d'Alix fut répété dans toutes les conférences, chacun s'éloigna du meurtrier avec horreur, et les deux rois se séparèrent sans avoir rien conclu.

Six mois après, tout était oublié !... Le roi d'Angleterre et ses trois fils, Henri Court-Mantel, Richard et Geoffroy, se présentèrent à Montmirail devant Louis le Jeune. « Monseigneur et mon roi, dit Beauclerc, en ce jour où trois rois de la terre vinrent offrir leurs hommages au roi des rois, je mets à votre disposition moi, mes enfants, mes terres, mes armées, mes trésors, pour en user et abuser à votre volonté, les retirer ou les donner à qui et comme il vous plaira. » Louis répondit : « Puisque ce roi qui reçut les hommages des trois mages vous a inspiré ainsi, que vos fils se présentent et qu'ils tiennent désormais de ma bénignité toutes les terres qu'ils possèdent. » Henri Court-Mantel s'avança et fit hommage au roi pour l'Anjou, le Maine et la Bretagne, l'ayant déjà fait pour la Normandie. Geoffroy fit ensuite hommage à son frère pour la Bretagne, qui lui était remise à titre d'arrière-fief. Cependant dans cette entrevue, le monarque français se fit donner quelques bonnes paroles pour les Bretons. L'Anglais promit tout ce qu'il voulut, résolu à n'observer dans la suite que ce qui conviendrait à ses intérêts.

Henri II conduisit son fils à Rennes. Geoffroy, qui comptait à peine dix ans, frappa à la porte Mordelaise, comme l'avaient fait avant lui les valeureux Bretons qui avaient porté la couronne ducale, et il jura en mettant le pied dans la capitale

Digitized by Google

brette de conserver la foi catholique et de gouverner avec équité. Il fut ensuite couronné par l'évêque Étienne et reçut l'hommage des barons.

Quelque temps après, accompagné de son père, il visita toute la Bretagne. Henri força les seigneurs qui n'avaient pas assisté à la cérémonie du couronnement à prêter à son fils serment de féauté. Ceux qui s'humilièrent furent traités avec bonté, ceux qui refusèrent obéissance à l'usurpateur virent leurs châteaux réduits en cendre et furent obligés d'aller cacher au fond des plus sombres forêts leur amour pour la vieille indépendance bretonne. Eudon fut dépouillé de tous ses biens. Quelques nobles, qui avaient trouvé un asile auprès de Louis le Jeune et qui devaient rentrer en grâce, d'après les dernières promesses, furent en proie à la barbare vengeance de ce tigre en courroux. C'est ainsi que Beauclerc garda sa parole!... Louis VII se contenta de gémir sur le sort de tant de victimes et d'admirer, dit un historien, les lumières de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket, qui lui avait dit à Montmirail qu'il fallait faire peu de fond sur ce que promettait Henri. Ce qu'il fit de plus, ce fut de recevoir Eudon à sa cour.

Le roi de France ne comprit pas, dans tous ces démêlés de notre malheureuse Bretagne avec l'Angleterre, la mission que Dieu lui confiait. Il eût pu, ainsi que l'en sollicitaient les Bretons, les Gascons et les Poitevins, marcher contre leur « exécré suzerain anglais » et chasser l'étranger du sol de notre belle France; mais il resta tranquille spectateur de l'usurpation violente d'une riche province et jeta à peine un demi-regard sur ces Armoricains qui lui tendaient les bras et le sollicitaient en vain contre un tyran.

Conan le Petit mourut en 1171. Sa mort fut à peine remarquée, ou plutôt le mépris le plus complet accompagna dans la tombe celui qui avait été duc de Bretagne et qui, de son propre

Digitized by Google

consentement, expirait comte de Richemont et de Guingamp. Le courage ne lui aurait pas manqué dans les combats, quelques actions éclatantes de sa jeunesse le prouvent assez; mais il faillit dans les conseils et oublia trop qu'une seule parole suffit pour faire de tous les Bretons autant de héros.

Quelques seigneurs essayaient encore de se débattre contre l'autorité étrangère qui s'étendait de toutes parts sur notre malheureuse Bretagne. C'étaient les efforts expirants des tristes débris d'un peuple héroïque sur le tombeau de son indépendance. Mais, hélas! les plaintes des derniers défenseurs de la patrie n'étaient plus entendues par des frères autrefois si dévoués, leur appel aux armes n'était qu'un vain son qui s'évanouissait dans les airs, leurs combats partiels n'étaient qu'une lutte désespérée d'un géant à demi vaincu.... Les Bretons du siècle devenus Anglais de cœur et d'opinion, combattaient eux aussi contre les vieux Bretons de la vieille Armorique, et l'usurpateur triomphait de toutes parts.

Il avait été stipulé dans le contrat de mariage de Geoffroy avec Constance, héritière de Bretagne, que Conan exercerait le pouvoir sa vie durant et que cette autorité reviendrait ensuite à l'infortuné Eudon. On a vu que le fils d'Alain le Noir passa sa vie dans la Bretagne sans s'inquiéter des affaires du duché et semblant même ignorer les malédictions qu'un peuple devenu esclave appelait sur sa tête coupable. En vain, après que l'indigne souverain eut quitté la terre, Eudon voulut-il se saisir du pouvoir, objet de tous ses vœux; il était dans la destinée de ce prince infortuné de gravir bien des fois les degrés du trône sans pouvoir s'asseoir sur ce trône tant désiré!... Habile et vertueux, il demeura pauvre et ignoré. C'est ainsi que les droits et les talents sont souvent méconnus ou méprisés, quand ils restent ensevelis dans le malheur. Un instant, le parti de l'époux de Berthe sembla devoir triompher; mais Henri parut, et Eudon fut obligé de fuir pour la seconde fois à la cour de

Digitized by Google

France. Ce fut alors que tout le duché fut adjugé à Geoffroy, bien qu'il n'eût pas encore épousé la duchesse Constance.

Un nouvel hommage exigé par le roi d'Angleterre fut le signal d'une nouvelle révolte. Raoul de Fougères se fortifia dans son château et s'allia une fois encore avec ce même Eudes que la fortune accablait en vain de ses coups. Henri irrité déchaîna dans notre Bretagne une troupe d'aventuriers nommés Brabançons ou Routiers. « C'étaient des misérables enrôlés du Brabant qui se donnaient à qui payait le mieux et qui pillaient, brûlaient, massacraient sans pitié comme chose usitée et inhérente à nature de guerriers. » Qui redira les maux de notre désolée Armorique? Elle se crut au temps où les barbares du Nord apportaient dans son sein l'incendie et la mort. En vain rappelait-elle le souvenir de ses vieilles traditions; le terrible Rollon le Marcheur n'avait pas fait plus de ravages....

Raoul de Fougères, l'intrépide défenseur de la liberté, combattit ce héros; mais Henri triompha sur tous les points, et le fier Breton lui-même fut obligé de donner deux de ses fils en otage. Ne pouvant se résoudre à enchaîner une vie qu'il avait vouée à son pays, il se retira dans les plus sombres forêts et y resta pendant quelque temps en sortant souvent pour dévaster les terres du tyran.

Quand le jeune duc de Bretagne fut en âge de gouverner par lui-même, sa politique l'engagea à être plutôt Breton qu'Anglais; aussi gagna-t-il le cœur de ses sujets, qui oublièrent un instant que leur nouveau souverain avait puisé la vie sur le trône d'Angleterre. Bien des fois Geoffroy leva l'étendard de la révolte contre son père et combattit ses frères. « C'est la loi de notre race, disait-il, que pères et enfants s'exècrent entre eux. » Ces guerres sacriléges durèrent six ans: six ans d'horreurs, d'infamie, qui imprimèrent un sceau de honte et de malheur sur le front de Henri et souillèrent plus encore celui de ses fils coupables. Brouillés entre eux, les enfants du Planta-

Digitized by Google

genet ne s'unissaient que pour méditer un parricide. Deux fois les archers bretons visèrent au cœur du père de Geoffroy par l'ordre du jeune duc, et deux fois ils percèrent sa cotte de mailles! On voyait la vindicative Éléonore d'Aquitaine, cette épouse répudiée de Louis le Jeune, déguisée en homme, errer d'un camp à l'autre dans les ombres de la nuit et rester prisonnière tantôt de son mari, tantôt des ingrats à qui elle avait donné le jour. Vous croyez sans doute, jeunes lecteurs, que celle qui s'était assise un instant sur le trône des lis, portait au père les paroles de repentir et de soumission de ses fils égarés, et aux enfants la tendresse et le pardon d'un père généreux?..... Non! Éléonore, cette femme que la France a couverte d'un éternel mépris, cette femme, oubliant sa qualité et sa mission divine d'épouse et de mère, ranimait le flambeau de la discorde, quand elle le voyait près de s'éteindre, jetait dans tous les cœurs la vengeance et la haine!

Henri disputa à son fils ce même duché de Bretagne qu'il n'avait assuré à cet ingrat qu'à force de peines. Par ses ordres les Brabançons assiégèrent et enlevèrent Rennes. Geoffroy reprit la ville, qu'il retrouva à demi dévorée par les flammes, et la guerre continua mêlée pour notre jeune duc de revers et de triomphes.

Ces disputes impies de fils dénaturés contre un père faible et plein d'affection pour les monstres à qui il avait donné la vie, furent souvent interrompues par des trêves et des traités. Ce fut dans ces courts instants de paix que Geoffroy épousa Constance, à qui il était fiancé dès le berceau, qu'il fut créé chevalier par son père lui-même et qu'il tint à Rennes la célèbre assemblée connue sous le nom d'Assise du comte Geoffroy. La plupart des évêques et des seigneurs de Bretagne y assistèrent. Il y fut réglé que les héritages ne seraient plus partagés entre les enfants, mais appartiendraient entièrement à l'aîné, qui devrait établir convenablement ses juveigneurs (cadets). Cette loi d'aînesse sauvait la noblesse bretonne du démembrement des for-

Digitized by Google

tunes et semblait assurer la puissance et la propriété de la province. Elle fut loin de satisfaire tous les seigneurs ; plusieurs trouvèrent injuste d'exclure leurs puînés de l'héritage paternel. Ils excitèrent quelques troubles, que le duc ne tarda pas à apaiser.

La voix de Guillaume, archevêque de Tyr, retentissait alors dans tout l'Occident. Elle venait redire la funeste bataille de Tibériade, la captivité du dernier roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, dans les fers de Saladin, et la désolation de la ville sainte. Cette voix ranima encore dans le cœur de nos braves Bretons une piété toujours sincère et un désir de gloire toujours irrésistible. Un grand nombre prirent la croix. Geoffroy lui-même sourit à la pensée d'aller guerroyer en Palestine pour la défense du saint sépulcre ; mais l'ambition était là plus forte que tout sentiment de dévotion et de renommée : il convoitait l'Anjou, que son père s'obstinait à lui refuser. Fils peu respectueux, il quitta la Bretagne, vola à la cour de France, où depuis six ans déjà Philippe-Auguste avait remplacé sur le trône le premier époux d'Éléonore, et confia ses intérêts au roi français, certain qu'il soutiendrait volontiers une révolte contre un vassal trop puissant.

Le duc de Bretagne fut reçu avec joie par Philippe, qui l'aimait « singulièrement » et qui fit de son palais « un lieu de délices, afin de récréer un si noble étranger. » Ces fêtes brillantes furent funestes à Geoffroy. Blessé dans un tournoi, il roula dans la poussière et fut foulé aux pieds des chevaux. On l'emporta expirant de l'arène. Philippe, effrayé d'un si horrible accident, manda les plus habiles médecins de la capitale. Leurs soins furent inutiles, le malheureux prince mourut le 19 août de l'année 1186, à l'âge de vingt-huit ans. Le roi de France lui fit des obsèques magnifiques et le fit inhumer dans le sanctuaire même de la cathédrale.

La Bretagne versa des larmes de regret sur le cercueil de

Digitized by Google

son jeune duc. Quelques années d'une bonne administration lui avaient fait oublier qu'il n'était qu'un étranger ; elle avait placé toutes ses espérances dans le fils du tyran qui l'avait tant fait souffrir, et attendait de lui la paix et la prospérité. Nous-même nous nous inclinerions avec respect devant les dépouilles mortelles d'un prince qui aimait la Bretagne, si nous pouvions oublier son odieuse conduite envers celui qui lui avait donné l'existence. C'est en vain, Bretons, que vous lui souhaitiez de longs jours, c'est en vain que son nom se mêlait si souvent à vos naïves prières. Dieu semblait vous dire lui-même : « Celui qui n'honore pas son père ne vivra pas longuement. »

Digitized by Google

V.

Constance (1186-1196). — Arthur Ier (1196-1203). — Alix de Bretagne.

L'infortuné Geoffroy n'avait tenu son autorité que de la duchesse sa femme : Constance rentra donc dans tous ses droits après la mort de son époux. Néanmoins, les rois d'Angleterre et de France voulant dominer en maîtres la Bretagne, chacun revendiqua la tutelle de la jeune princesse Eléonore, seule enfant de Geoffroy et par conséquent héritière présomptive du duché. Mais Constance déclara qu'elle espérait encore être bientôt mère.... Vous dire l'anxiété qui s'empara alors du cœur de nos Bretons, ce serait impossible. Que de prières à Marie, que de vœux naïfs à la vierge du bosquet et de la fontaine, que de cierges consumés dans les églises pour obtenir un duc, Breton au moins par sa mère !

Les trois partis qui se divisaient la Bretagne étaient plongés dans une muette inquiétude. Philippe de France et Henri d'An-

Digitized by Google

gleterre observèrent notre malheureuse province comme un tigre furieux épie une proie vivante encore; les vieux Armoricains, qui voulaient à tout prix sauver l'indépendance de leur pays, tendaient vers le ciel des mains suppliantes. La naissance d'une fille aurait été le signal de guerres sanglantes et acharnées.

Enfin le 30 avril, par une belle matinée de Pâques, Constance donna à ses sujets dévoués un nouveau duc de Bretagne. Des cris de joie retentirent dans toute la contrée; l'encens brûla devant les autels que les enfants paraient de fleurs, et les vieillards, de leurs dons; la prière de la reconnaissance s'éleva de toutes parts jusqu'aux pieds du Tout-Puissant, et chacun espéra un avenir meilleur.

Une prophétie du célèbre Merlin annonçait comme prochain le retour d'Arthur, le fameux chevalier de la Table ronde, le compagnon du roi Hoël le Grand. On crut le retrouver dans l'enfant sauveur que le ciel accordait, et, d'une voix unanime, on donna à cet enfant de bénédiction le nom du héros breton. En vain Plantagenet voulut-il infliger celui de Henri, le peuple attachait au souvenir d'Arthur trop d'idées de gloire et de délivrance....

Que les desseins de Dieu sont impénétrables! Ce même prince, accueilli avec tant d'enthousiasme, ce même prince dont le berceau était orné de feuillages verts, symbole d'espérance, devait avoir sa couche funèbre toute rougie de son propre sang.... Mais n'anticipons pas sur les événements et revenons à la duchesse Constance, l'heureuse mère d'Arthur.

Les jours de fêtes et de bonheur s'évanouirent bientôt; l'Anglais parut.... Il venait réclamer la tutelle du fils de Geoffroy. Les états, assemblés à Nantes et intimidés par la contenance ferme et sévère de la duchesse, déclarèrent que Constance seule avait la garde de l'enfant. Frémissant de rage, le Plantagenet, décidé à tout tenter pour régner toujours sur cette Bretagne

Digitized by Google

qui lui avait coûté tant de soins et de fatigues, força la jeune mère à donner sa main à Raoul de Chester.... Mariage indigne! union coupable, puisqu'elle rivait à jamais les chaînes de la vieille Armorique! C'était par la menace de la séparer à jamais d'un enfant bien-aimé, de son Arthur, son orgueil et son bonheur, que l'Anglais avait triomphé de la répugnance et des scrupules de la duchesse.... Un instant l'amour maternel avait étouffé dans un cœur généreux l'amour de la patrie; mais par combien de douleurs et de sacrifices ce moment d'erreur ne fut-il pas racheté!

Alors Henri domina encore en souverain dans la Bretagne, qui, agenouillée autour du berceau d'Arthur, avait cru être à jamais affranchie de la domination étrangère! Raoul de Chester prit le titre de duc de Bretagne et de comte de Richemont, titre que ne ratifia jamais l'acclamation populaire, et partagea le gouvernement avec son épouse Constance. Les Bretons maudissaient l'usurpateur, la fière duchesse brette le méprisait; mais tous souffraient en silence, gémissant sous la main de fer du Plantagenet.

Le 17 juillet 1189, Henri II fut étranglé à Chinon « avec un mauvais licol de mulet » par deux de ses serviteurs. Il expira en maudissant ses enfants et le jour où il était né. Digne fin d'un prince déloyal et cruel qui, deux jours avant sa mort, jurait à Dieu dans un terrible serment qu'il ne l'aimerait jamais! Cependant il avait pris la croix.... « Il ne l'avait pas dans le cœur, » s'empresse d'ajouter un historien. « Il est venu du diable, et au diable il retournera, » avait dit l'illustre saint Bernard. En effet, sa mort fut ce qu'avait été sa vie. Aucun de ses enfants ne lui rendit les honneurs funèbres.

La Bretagne respira enfin quand le froid cadavre du tyran dormit à jamais sous les dalles humides du sanctuaire de Fontevrault. Constance convoqua ses barons, leur rappela les menaces de l'Anglais pour la forcer à partager la couronne ducale

Digitized by Google

avec le comte de Chester, et les supplia de la délivrer d'un maître qu'elle détestait. Les prélats déclarèrent que les deux époux étaient parents à un degré prohibé par l'Église; le mariage fut déclaré nul, et Raoul de Chester honteusement chassé de la Bretagne. Constance gouverna sept ans « en son propre nom. »

Richard Cœur de lion, successeur de Henri II, ne s'opposa pas au divorce de la duchesse. Il avait des projets sur la Bretagne, et l'opposition du comte de Chester était un obstacle de moins qu'il aurait à vaincre. L'année suivante, il partit pour la terre sainte. En passant par Messine, il fit un traité avec Tancrède, roi de Sicile, traité par lequel il donna Arthur, qu'il nommait « son cher neveu de Bretagne et légitime héritier », à la fille de ce même Tancrède. Il toucha 20,000 onces d'or pour la dot de la petite princesse et s'en alla guerroyer en Palestine.

Les Bretons se flattèrent de voir Arthur remonter un jour sur le trône de ses ancêtres; bien vaine espérance!... Le régent d'Angleterre Williams, évêque d'Ely, chevalier et grand justicier, rendit la justice au nom du jeune prince. Mais Jean sans Terre déclara la guerre au régent.

A la nouvelle de ces funestes divisions, Cœur de lion se hâta de quitter la Palestine. Jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, obligé de traverser l'Allemagne sous un déguisement pour échapper à son mortel ennemi, Henri VI, que les historiens qualifient de prince « gueux féroce et avare », il fut reconnu « tournant la broche » dans une pauvre auberge et livré par le duc d'Autriche au cruel empereur, qui l'enferma dans une étroite prison.

Pendant cette captivité qui dura un an, Jean sans Terre, soutenu par Philippe-Auguste qui redoutait aussi la puissance « du lion », envahit la Touraine, le Vexin et la Normandie, et se fit de nombreux partisans en Angleterre.

Délivré en signant un traité honteux qui, entre autres clauses,

Digitized by Google

stipulait le mariage d'Éléonore de Bretagne avec le fils du duc d'Autriche, mariage qui, du reste, ne s'accomplit pas à cause de la mort prématurée de Léopold, Richard accourut du fond de l'Allemagne, pacifia l'Angleterre par la prise de Nottingham, seule ville qui, à son approche, avait continué à soutenir les droits de Jean sans Terre, et passa en France pour s'opposer aux progrès que Philippe-Auguste faisait en Normandie. Éléonore devint encore le prix de la paix entre les deux princes. Ce projet d'alliance de la fille de Constance avec le fils de France ne fut pas mis non plus à exécution; et la jeune princesse, confinée dans le couvent de Bristol, fut gardée par Richard, qui pensait la faire servir peut-être encore à sa politique.

Tandis que les rois de France et d'Angleterre guerroyaient en Orient et terminaient par les armes leurs différends en Europe, la duchesse Constance, délivrée enfin de leur gênante tutelle, ressaisissait quelque autorité. Ayant assemblé les états à Rennes, elle fit reconnaître Arthur, qui alors comptait à peine neuf ans, comme duc de Bretagne, et partagea avec lui un trône dont un ambitieux allait encore saper les fondements. Au milieu de ses aventures chevaleresques, Cœur de lion n'avait pas oublié la Bretagne, l'objet éternel de la convoitise des Anglais. Irrité de l'acte d'indépendance que venait de consommer la duchesse aux états de Rennes, il ne respira que la vengeance. Mais en jetant les yeux sur la péninsule armoricaine, il n'y vit que des sujets dévoués à la fille de Conan, se pressant avec un enthousiasme toujours renaissant aux pieds de l'enfant des espérances et des promesses.

Cœur de lion se sentit tressaillir. Sachant pourtant dissimuler et méditant un affreux dessein, il pria Constance, par un mot de sa main, et de la manière la plus gracieuse du monde, de vouloir bien venir à Bayeux pour y régler avec lui d'importantes affaires « au milieu de l'épanchement de l'amitié fraternelle. » La pauvre femme donna sa confiance au plus artificieux des hommes.

Digitized by Google

Après un dernier baiser déposé sur le front de son noble enfant, elle partit avec l'espoir encore de faire quelque traité avantageux au fils de Geoffroy et à la Bretagne.

A peine à Pontorson, elle se vit environnée de soldats. Le chef de cette troupe se présenta devant elle, la déclara sa prisonnière, et Constance reconnut.... Raoul de Chester, que l'infâme Richard avait associé à sa vengeance. Bientôt après elle fut enfermée dans le château de Saint-James de Beuvron, où l'époux détesté lui servit lui-même de geôlier.

Ce ne fut qu'un cri dans toute la Bretagne à la nouvelle de cet horrible attentat. Les barons, assemblés à Saint-Malo de Baignon, délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre dans cette circonstance extraordinaire. Ils surent démêler la perfidie du roi d'Angleterre, qui dissimulait artificieusement son odieuse politique sous le voile d'une vengeance conjugale; mais trop faibles pour déclarer ouvertement la guerre à Richard, ils feignirent de donner dans le piége. Ils députèrent donc à la noble captive le sénéchal de Rennes, « chargé de lui offrir tout ce qu'elle pouvait attendre de sujets loyaux et fidèles. L'envoyé trouva la duchesse accablée d'outrages et de douleur, et pourtant encore noble et courageuse dans son immense infortune. Une seule pensée dominait ce cœur de mère : son fils !... La crainte que les Anglais ne lui ravissent la liberté anéantissait en elle tout autre sentiment. Elle supplia avec larmes ses barons dévoués de veiller avec une sollicitude paternelle sur l'enfant qu'elle leur confiait, de le défendre au péril de leurs jours. « Quant à ma personne, ajouta-t-elle, qu'il en soict ce qui à Dieu plaira; mais sur toute chose que ce soict qui me puisse advenir, faites le mieux pour Arthur, mon filz : je seray toujours bien, pourvu qu'il soict en sureté et soubz la garde à ses bons subjects. » Le sénéchal porta aux Bretons assemblés ces admirables paroles de la duchesse. Les larmes mouillèrent les yeux de nos braves Bretons, et spontanément ils ju-

Digitized by Google

rèrent de donner tous leur vie pour celle du jeune Arthur.

Cependant Richard s'avança jusqu'à Rennes. Il espérait y trouver l'héritier de la Bretagne. Mais les barons l'avaient confié au sire de Vitré, qui l'avait caché dans un de ses manoirs. Le roi d'Angleterre se laissa alors aller à un accès de cette rage qui vivait toujours ardente au fond de son âme; il battit toute la province et fit les plus minutieuses recherches. L'enfant parvint toujours à lui échapper, conduit de château en château par le noble gardien qui mille fois exposa sa vie pour sauver le fils de Constance. Fatigué de ses entreprises infructueuses, Richard quitta enfin la Bretagne et revint en Normandie. Ce fut là que Herbert, évêque de Rennes, le vint trouver et lui demanda justice de l'infâme conduite de Raoul de Chester. Le perfide Cœur de lion sembla accueillir ses plaintes avec bonté et prendre quelque intérêt au sort de Constance. Il promit qu'il ferait remettre la duchesse en liberté dans un délai de deux mois, mais à condition qu'elle ne gouvernerait que d'après ses conseils. En attendant, il se fit livrer un certain nombre d'otages, otages qu'il promit de rendre, si le traité n'était pas exécuté.

Le délai expira, et Richard n'accomplit pas sa promesse; il ne renvoya même pas les otages qu'on lui avait donnés.

Remplis de douleur, les barons s'assemblèrent de nouveau. Quelques-uns gardèrent un morne silence; à d'autres, échappèrent des paroles de fureur et de vengeance; enfin tous se séparèrent en jurant encore de sauver l'enfant et de délivrer la mère.

Constance, apprenant leur désespoir, leur fit porter des paroles de consolation, elle qui était si affligée! Elle conjurait encore une fois ses fidèles de ne pas abandonner leur jeune duc, les assurant que les souffrances, les privations les plus dures, la captivité même et les outrages qu'on lui faisait endurer, rien n'était comparable à la douleur qui déchirerait son âme, si son fils tombait entre les mains de ses ennemis. Une si admirable

Digitized by Google

résignation, loin de calmer les seigneurs, ne fit qu'envenimer leur haine pour leur tyran. Ils envoyèrent un héraut à Richard pour le sommer d'exécuter le traité signé et lui reprocher sa mauvaise foi et sa déloyauté.

Cœur de lion ne répondit que par le fer et le feu ; Robert de Tournehan, sénéchal d'Anjou, entra en Bretagne à la tête de forces imposantes, brûla, rasa toutes les places qui lui résistèrent et massacra sans pitié les partisans de Constance. Au milieu de cette désolation générale, les Bretons ne faisaient qu'un vœu aux pieds des saintes images, à peine respectées des hommes de guerre ; ils oubliaient la perte de leurs biens, de leurs parents, les maux qui les accablaient eux-mêmes, pour ne songer qu'au noble héritier de leurs anciens ducs. Les paroles de la captive trouvaient un écho fidèle dans le cœur de tous ces braves....

Tant de désastres n'apaisèrent pas encore la fureur de Cœur de lion ; il vint lui-même pendant le carême, et, sans respect pour ce saint temps, il se porta à des excès que nous ne saurions dire. Les jours consacrés au souvenir de la passion du Sauveur, ces jours si religieusement gardés dans notre Bretagne, ne virent pas suspendre cette guerre impie de pillage et de meurtres, ni s'éteindre l'incendie que l'Anglais allumait de toutes parts.

A la lueur affreuse de ces incendies, Robert de Vitré traversa heureusement la contrée désolée avec l'enfant-duc et cacha cet enfant miraculeusement sauvé dans la ville de Brest, son dernier asile.

Les Bretons ne laissaient pas ravager leur pays sans opposer à leurs oppresseurs une vigoureuse résistance. Marchant sous les bannières des seigneurs de Dinan, de Rohan, de Léon, de Fougères, de Montfort, du Faou, de Dol, de Vitré, de Malestroit, etc., ils faisaient des prodiges de valeur. Mais, hélas ! bien inférieurs en nombre aux bandes de Normands, de Bra-

Digitized by Google

bançons et de Cottereaux mécréants que l'Anglais avait déchaînées contre eux, ils n'éprouvaient que des revers. Ces revers pourtant n'affaiblissaient pas leur courage : leur cause était si sainte, qu'ils espéraient que Dieu la ferait triompher un jour.

Alain de Dinan prit la ville de Montfort, la brûla, parce qu'elle s'était donnée au tyran, et alla rejoindre les nobles barons qui avaient réuni leurs troupes près de Carhaix. Là, les fidèles de Constance remportèrent une victoire éclatante; néanmoins, n'osant se fier à ce succès passager, redoutant toujours les desseins secrets de Richard, dont la mauvaise foi était la même, ils résolurent de confier au roi de France l'enfant de leurs espérances.

Guihenoé, évêque de Vannes et gouverneur d'Arthur, partit donc et remit, au nom de la Bretagne, son noble pupille entre les bras de Philippe-Auguste. Celui-ci en éprouva une grande joie, promit de veiller sur l'enfant comme sur son propre fils, déclara de suite la guerre à Richard, et, pour faire sortir du duché le tyran exécré, alla mettre le siége devant la ville d'Aumale en Normandie. Anglais et Français, Normands et Bretons combattirent avec acharnement. Pendant l'action, Richard, qui se battait comme un simple soldat, aperçut l'héroïque Alain de Dinan qui réparait son casque endommagé à quelques pas du champ de bataille. Le roi d'Angleterre, plein d'audace et de rage, se précipita sur le noble Breton et brisa son bouclier. Alain reconnut Richard ; sentant renaître ses forces et sa haine, il lui porta un coup si violent, qu'il envoya le cheval et le cavalier mesurer le sol. C'en était fait du monarque anglais, si les Normands ne fussent accourus et ne l'eussent délivré.

Mais la bataille était perdue. Cœur de lion, couvert de honte et de confusion, fut obligé de se retirer. Une seconde défaite vint peu après mettre le comble à son humiliation.

Alain de Dinan, âme du parti patriotique, mourut au milieu

Digitized by Google

de ces triomphes. Richard, délivré de celui qu'il regardait comme le premier capitaine breton, songea à se venger de ses revers. Il envoya en Bretagne de nouveaux « routiers » qui, sous la conduite du farouche Marcadet, mirent tout à feu et à sang.

Cependant de telles horreurs ne pouvaient durer toujours. La Bretagne était épuisée. Les Bretons, soupçonnant avec inquiétude l'ambition de Philippe-Auguste, résolurent de conclure la paix. Ils traitèrent secrètement avec les Anglais : Richard rendit les terres dont il s'était emparé et remit la duchesse en liberté; Arthur fut enlevé à Philippe-Auguste, et l'on vit ce jeune prince accueilli avec enthousiasme dans ce même camp de son oncle où, quelque temps auparavant, il aurait été certainement massacré.

Changeant tout à coup de politique, Cœur de lion combla les Bretons de faveurs et de bontés, et les amena enfin à se liguer avec lui contre le roi de France, qu'ils vainquirent à Vernon et à Gisors. Philippe se vengea par la prise d'Évreux et par le ravage des terres normandes. Sollicité également par les deux partis, le pape Innocent III les engagea à signer une trêve de cinq ans.

Richard, toujours remuant, alla presque aussitôt mettre le siége devant le château de Chalus, dans l'intention de s'emparer d'un trésor qu'Aymard, vicomte de Limoges, y avait, disait-on, découvert. Il y fut mortellement blessé par un archer, nommé Bertrand de Gourdon. L'Anglais, transporté de fureur, fit attacher Gourdon au pied de son lit et le fit écorcher tout vif en sa présence. En même temps il faisait pendre tous les soldats de la garnison. Le féroce et malheureux prince mourut pendant ces horribles exécutions.

Sa mort fut le signal d'une nouvelle révolution dans notre Bretagne. Richard ne laissait pas d'enfant. A qui allait revenir sa riche succession? Qui allait poser sur son front cette lourde

Digitized by Google

et brillante couronne d'Angleterre? Le droit de naissance appelait Arthur sur ce trône où s'étaient assis les ancêtres de Geoffroy, le traité de Messine lui donnait de nouveaux droits; mais Jean sans Terre était là, prétendant qu'au lit de mort son frère l'avait nommé son successeur et présentant un testament qui portait, vraie ou supposée, la signature du dernier roi. En effet, Éléonore d'Aquitaine, l'ombre de cette jeune et belle princesse qui avait partagé le manteau des lis avec Louis le Jeune et qui avait perdu l'estime et l'amour de son époux dans les champs de la Palestine, Éléonore avait erré, pâle de haine et de terreur, auprès de Richard expirant, et, détestant Arthur, parce qu'il était le protégé du roi de France, avait arraché à son fils cette fatale promesse qui allait ensanglanter la vieille Armorique, armer le bras d'un assassin et changer les destinées de la Bretagne.

La vieille île d'Albion reconnut aussitôt Jean sans Terre; la Normandie suivit son exemple. Mais le Maine, la Touraine et l'Anjou se déclarèrent pour le fils de Geoffroy et le saluèrent roi d'Angleterre.

Conduit au Mans par la duchesse sa mère et par Guillaume Desroches, le bel Arthur, qui comptait à peine douze ans, fut remis entre les mains de Philippe-Auguste par Constance elle-même. Le roi de France donna à l'orphelin la protection et l'amitié qu'il avait vouées au père. Il l'emmena à Paris, où il le traita d'une manière convenable à sa naissance et où il le fit instruire au métier des armes. Pendant ce temps, la frivole Constance, oubliant tout à coup les intérêts de ce fils si cher pour qui elle eût volontiers donné sa vie quelque temps auparavant, et étant parvenue à faire déclarer, dans les formes exigées, la nullité de son mariage avec Raoul de Chester, donna un nouveau maître au duché en épousant Gui de Thouars. La Bretagne eut alors réellement deux ducs et une duchesse régnante.

Les troupes anglaises s'avançaient en Normandie et en Poitou

Digitized by Google

pour remettre sous l'obéissance du lâche Jean sans Terre les provinces qui s'étaient données à Arthur. Philippe-Auguste, qui avait promis du secours à son protégé, aidait Guillaume Desroches à s'emparer de quelques châteaux que le capitaine breton faisait aussitôt démolir, tandis que l'Anglais brûlait les villes d'Angers et du Mans. Bientôt le roi de France, qui n'avait cherché que son propre intérêt dans la protection qu'il avait accordée au fils de Constance, conclut avec l'usurpateur le traité de Boutavant, où il sacrifia entièrement les droits du jeune prince mis sous sa garde, puisqu'il y stipula que Jean sans Terre garderait tous les États de Richard. Arthur fut donc complétement déshérité; il dut faire hommage à son oncle et se reconnaître son vassal, son homme, son justiciable. Mais une année ne s'était pas écoulée, que la paix signée entre les deux rois était déjà rompue et que Philippe-Auguste allait asseoir son camp devant Gournay.

Dans le même temps, la duchesse Constance descendit au tombeau, laissant trois filles de son troisième époux, Alix, Catherine et Marguerite.

A la nouvelle de la mort de sa mère, Arthur accourut à Rennes, frappa à la porte Mordelaise, reçut la couronne ducale des mains de Pierre de Dinan, chancelier de la duchesse, et, à la tête de ses barons, se hâta de rejoindre Philippe. Fléchissant le genou devant lui, il le conjura de lui conférer l'ordre de la chevalerie. Le monarque lui ceignit sa propre épée, le fiança à sa fille Marie et lui confia deux cents lances pour conquérir l'héritage de sa mère que lui disputait Jean sans Terre. La Bretagne lui fournit 500 chevaliers et près de 4,000 hommes de pied. Avec ces faibles troupes, le bel Arthur, qui n'avait que seize ans et qui brûlait du désir de se distinguer, s'élança devant Mirebeau, résidence de son aïeule, Éléonore d'Aquitaine, et son implacable ennemie. Le jeune duc espérait obtenir des conditions plus avantageuses quand il serait maître de cette princesse.

Digitized by Google

L'impétueux enfant entoura la ville, l'attaqua avec enthousiasme, monta le premier sur la brèche, l'épée à la main. La mère de Richard et de Geoffroy s'était enfermée dans une tour, son dernier asile. Le Breton l'y assiégea. Mais il se vit assailli à son tour par Jean sans Terre, accouru pendant les ténèbres pour délivrer Eléonore, qui avait eu le temps de l'informer du péril qui la menaçait.

Nos braves et fiers Bretons auraient résisté aux troupes anglaises jusqu'au dernier soupir, si la trahison ne les eût mis au pouvoir de leur lâche vainqueur. Parmi les seigneurs qui se pressaient autour du tyran, on remarquait Émery, vicomte de Thouars, frère du troisième époux de Constance, et Guillaume Desroches, ce même serviteur si longtemps fidèle qui avait conduit au Mans le duc adolescent et qui avait combattu contre les Anglais avec tant de valeur. « N'est-ce pas calamité que gens faits pour se choyer comme bons parents et familiers se jettent en tel destourbier, par faute de soy entendre et convenir? dit Jean sans Terre à Guillaume, qu'il avait fait venir dans sa tente pour le gagner par ses belles paroles. Voici Aliénor, ma très-redoubtée mère, mal courtoisement enserrée en une tour que peuvent rompre engins de guerre, où elle n'a déduits que de cris et pleurs des meshaignés (blessés); et Arthur, mon beau neveu, qui un jour à venir sera honneur de chevalerie, s'en va droit en avant cuidant que rien lui puisse nuire, faisant de batailles fêtes et jeux. Moy-même, Jean, son seigneur et roy, qui pourrois bien d'un coup lui tollir ce qui lui reste de vie à vivre, pour longue que elle soict, je suis asteure à temporiser et à essayer tous ménagements convenables, attendant possible que ses gens d'armes, qu'il a mandés au loin, vieignent et me relancent comme un regnard aux toiles. Ne scaurois-tu expédient pour amener les choses à bien? N'as-tu soubvenir de quelque ami favorable du parti de mon beau neveu qui te puisse aider à paix recouvrer et guerdon de moy obtenir? »

Digitized by Google

Desroches réfléchit quelques instants et répondit : « Le seul guerdon désirable c'est l'honneur que j'ay de servir mon seigneur ; mais je le supplie de m'octroyer un don. — Je te l'accorde, dit Jean sans Terre, et sur l'âme de mon père. — A donc, répliqua Desroches, demain le jeune et gentil duc et tous ces beaux seigneurs qui le gardent de vous, seront vostres et à vostre commandement. Mais je réclame le don que vous m'avez octroyé : c'est que aucun des assiégés ne sera ne emprisonné, ne à mort envoyé ; que monseigneur Arthur sera de vous traité et choyé comme bon et honorable neveu, et que vous relaisseriez de ses biens ce que les seigneurs de la cour jugeront luy appartenir légitimement. — Oui déa, reprit Jean, tu ne me demandes que cela ? Or, je te l'ai déjà accordé, et n'en sera mie retranché. »

Jean sans Terre s'engagea par toutes sortes de serments à tenir ses promesses.... Dès la même nuit, Guillaume s'introduisit dans le camp des Bretons. Arthur et ses barons furent surpris pendant leur sommeil. Le jeune duc fut jeté dans la tour de Falaise et ses chevaliers dans la prison de Corfe, où vingt-deux moururent de faim.

Guillaume, désespéré d'avoir causé tant de malheurs par sa crédulité, renonça au monde et se fit ermite. Émery de Thouars alla offrir son épée à Philippe-Auguste.

Le roi de France assiégeait Arques, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé à Mirebeau. Il se porta aussitôt sur Tours, qu'il brûla, essaya de rallier les derniers partisans de l'infortuné fils de Constance.

Arthur, ce rejeton des nobles ducs, demandé au ciel avec tant de larmes ; Arthur, dont toute la Bretagne avait béni le berceau, que nos valeureux Bretons saluaient déjà dans l'adolescence comme l'héritier des gloires du compagnon de Hoël le Grand ; Arthur languissait maintenant au château de Falaise, chargé de fers et gardé à vue !...

Digitized by Google

Bientôt Jean sans Terre, qui s'était flatté de conquérir l'héritage de son neveu et qui était découragé déjà de la résistance qu'il éprouvait de toutes parts, reprit ses armes favorites, la mauvaise foi et la trahison, et se présenta devant son jeune prisonnier. « Abandonne de fausses prétentions à des couronnes que oncques ne porteras, lui dit-il. Suis-je pas ton oncle? Je te ferai part d'héritage comme ton seigneur et te donnerai mon amitié. — Mieux me vaudrait la haine du roi de France, répondit l'adolescent; il n'a point faussé sa foi, et avec noble chevalier toujours y a remède de générosité. — C'est folie de s'y fier, reprit le roi d'Angleterre; les rois de France naissent ennemis des Plantagenets! — Philippe a placé la couronne sur mon front, il fut mon parrain de chevalerie, il m'a baillé sa fille en foi de mariage, fit le Breton. — Et tu ne l'épouseras meshuy! s'écria Jean avec colère. Beau neveu, mes tours sont fortes, et n'y a ici nul qui résiste à ma volonté. — Jamais tours ni épées ne me rendront assez lâche que de redire au droit que je tiens de mon père après Dieu, dit encore le jeune duc. Ce fut Geoffroy, votre frère aîné, aujourd'hui devant le Sauveur des hommes. Angleterre, Touraine, Anjou, Guyenne sont miens de son chef, et Bretagne de l'estoc de ma mère; jamais n'y renoncerai que par la mort. — Ainsi sera donc, beau neveu, » murmura Jean en laissant tomber sur le prince captif un regard plein de joie et de cruauté. « Dès lors, dit un historien, l'usurpateur abandonna le courageux enfant à toute l'horreur de ses réflexions. » Et pourtant celui qui dans son cœur jurait déjà de tremper ses mains dans le sang du fils de son frère, affecta un ton si gai, si amical, donna si à propos des paroles de demi-compassion et même d'admiration, qu'aucun des seigneurs qui l'entouraient ne pensa un seul instant que Jean sans Terre se souillerait d'un assassinat.

Si l'Anglais différait sa vengeance, c'était pour la mieux assurer et la rendre plus horrible. Se défaire du bel Arthur, tel

Digitized by Google

était son seul désir, son vœu le plus cher ! Partout il cherchait des meurtriers et il n'en trouvait pas. Si quelques-uns se laissaient tenter par l'appât des richesses et des honneurs promis, la pensée de frapper un enfant, espoir de tout un peuple, la crainte de se mesurer peut-être avec William Bruce, le courageux gardien du noble descendant des ducs bretons, arrêtaient leurs bras. Enfin quelques écuyers s'engagèrent par serment à crever les yeux au fils de Geoffroy. Ils coururent à Falaise, pénétrèrent auprès du jeune homme sous prétexte de lui porter des consolations et s'apprêtèrent à accomplir leur odieux dessein. Arthur comprit leur véritable mission ; prosterné à leurs pieds, embrassant leurs genoux, il les supplia de lui laisser la vie.... Les bourreaux, attendris, hésitèrent un moment. Mais le désir des biens et des honneurs l'emporta sur la compassion, et ils allaient frapper l'innocente victime, quand celle-ci, sentant grandir avec l'amour de la vie ses forces naissantes, brisa un banc et s'en fit une arme terrible. Les imprécations des assassins, les cris du malheureux prince retentirent dans le donjon de Falaise et frappèrent les oreilles de Bruce. Il vola à la prison, chassa à coups d'épée les envoyés de Jean sans Terre et sauva pour cette fois le noble héritier de la Bretagne.

Jean comprit alors qu'il ne pouvait confier à d'autres le soin de sa vengeance, et il résolut de l'accomplir lui-même.... Arthur fut arraché des bras de William Bruce et transféré à Rouen. « Je ne sais pas, Monseigneur, ce que doit devenir votre neveu que voilà, fit le courageux gardien avec inquiétude en remettant le jeune prince à l'Anglais, mais tous ces seigneurs me sont témoins que je vous le rends sain de corps ; et je souhaite qu'il n'ait pas plus de sujet de se plaindre de ceux à qui vous allez en confier la garde qu'il en a de se plaindre de moi.... »

Le soir du 3 avril 1203, Jean se présente à la tour de Rouen,

Digitized by Google

ivre de vin et de sang et suivi seulement par Pierre de Maulac, son écuyer. « Venez çà, beau neveu, dit-il en tendant la main à son prisonnier, venez voir le jour que tant vous aimez; je vous rends libre comme l'air et veux moi-même vous octroyer un royaume à gouverner. » Ces paroles, le ton de légère et ironique cruauté avec lequel elles étaient prononcées glacèrent le jeune duc de crainte et d'effroi.... L'usurpateur lui parlait de jour, et les ténèbres enveloppaient la terre...; de royaume, et il se présentait à lui dans un mystérieux appareil !...

Quelles que soient ses craintes, Arthur ne peut résister à cet ordre impérieux, il faut obéir! Affaibli par une longue captivité, il se traîne sur les pas du roi d'Angleterre et descend de la tour. La barque royale était amarrée au pied du donjon que baignait la Seine : l'enfant y monte, aidé par Maulac et l'infâme tyran....

Pénétré d'effroi, absorbé par la seule pensée de mourir à dix-sept ans, et de mourir assassiné après avoir touché deux trônes, après avoir connu le dévouement de tout un peuple, après avoir rêvé les combats et la gloire, l'infortuné, cédant à cet amour impérieux de la vie que le Créateur lui-même a mis en nous, se glisse aux pieds du farouche Jean, embrasse ses genoux et le conjure avec larmes de ne pas trancher le fil de ses jours.... Ému un instant, l'Anglais détourne la tête en ordonnant durement à son neveu de taire ses cris et de quitter son humiliante posture. Mais l'enfant ne peut obéir, car la crainte de la mort est là mille fois plus puissante que la voix de son meurtrier.

A force de rames, la barque avait gagné le large, le moment suprême était arrivé! Jean fait signe à Maulac d'accomplir l'acte infâme auquel il s'était engagé; Maulac s'approche de l'innocente victime et reste immobile, touché de ses larmes et de ses prières. Transporté de fureur et de rage, Jean se précipite alors

Digitized by Google

sur notre jeune duc, le saisit par les cheveux et le frappe de mille coups!... S'arrêtant soudain, il contemple un instant ce cadavre ensanglanté, jette un regard de triomphe et de frénésie sur le pâle visage du noble et bel Arthur, et, prenant dans ses bras le corps inanimé du fils de Geoffroy, il le plonge dans les flots en s'écriant : « Tout est à moi désormais, et voilà, beau neveu, le royaume que je t'avais promis!... » Telle fut la fin horrible d'Arthur Ier, roi d'Angleterre, duc de Bretagne et de Normandie, comte du Maine, de Touraine, d'Aquitaine et d'Anjou.

Un cri immense s'éleva de la Bretagne désolée et trouva un écho par toute la France. « Jamais, dit un historien, on ne vit plus de deuil, de gémissements et de pleurs. » Les seigneurs regrettaient dans le fils de Constance un prince qui, au dire de Jean lui-même, aurait été un jour l'honneur de la chevalerie, et qui, d'ailleurs, s'il ne les eût pas conduits sur le chemin de la gloire, leur aurait ouvert celui des richesses par ses libéralités. Le pauvre peuple redemandait un père, et nos vieux Bretons, ces intrépides défenseurs de la vieille Armorique, qui cent fois avaient donné du sang pour sauver l'indépendance de la patrie, pleuraient dans l'adolescent le héros de Merlin et le compagnon du grand Hoël; tous, enfin, craignaient de tomber sous la domination étrangère et de gémir encore sous un lâche et féroce tyran; car l'usurpateur, l'assassin revendiquait déjà la Bretagne, comme tuteur d'Éléonore, fille de Geoffroy et sœur aînée d'Arthur, qui, dès sa naissance, captive des Plantagenets, languissait depuis quarante ans au fond du couvent de Bristol.

Gui de Thouars, veuf de la duchesse Constance, beau-père d'Arthur et seul représentant de la famille ducale, assembla à Vannes les prélats, les barons et les plus riches bourgeois de Bretagne. Il présida lui-même cette assemblée, tenant entre ses bras sa fille Alix, qu'il présentait comme l'héritière du noble

Digitized by Google

Arthur, au mépris des droits d'Éléonore. Sans doute, la fille de Geoffroy aurait dû être saluée duchesse par nos braves Bretons. Mais c'était remettre encore le gouvernement entre les mains de ces Plantagenets devenus si odieux et qui avaient fait tant de fois le malheur de la province. Les états proclamèrent donc la jeune Alix, confièrent à Gui l'administration du duché pendant la minorité de la princesse, et, versant des torrents de larmes sur la tombe d'Arthur, députèrent au roi de France Pierre de Dinan, évêque de Rennes, et Richard, sénéchal de Normandie, pour lui demander justice du meurtre du jeune duc.

Jean sans Terre avait cru ensevelir à jamais son crime dans les eaux de la Seine. Mais ces flots se rougirent du sang de la victime et murmurèrent le nom de l'assassin.

Philippe-Auguste, heureux de trouver une occasion si favorable d'écraser un vassal trop puissant, cita Jean au tribunal de la cour des pairs en même temps qu'il faisait envahir la Normandie et le Poitou par les troupes françaises. « Y aura-t-il sûreté pour le retour? fit demander l'accusé par la bouche d'un évêque. — Oui, répondit Philippe, si le jugement le permet. » Peu satisfait sans doute de cette réponse, l'Anglais trouva plus sage de ne pas comparaître. Il essaya de se faire défendre par le saint-père comme croisé, vassal de l'Église et oint de l'huile sacrée, mais le jugement suivant n'en fut pas moins prononcé : « Attendu que Jean, duc de Normandie, en violation de son serment à Philippe, son suzerain, a assassiné le fils de son frère aîné, vassal de la couronne de France et proche parent du roi, et qu'il a commis ce crime dans la seigneurie de France, il est déclaré coupable de félonie et de trahison, en conséquence condamné à perdre toutes les terres qu'il tenait du roi par hommage. »

Pendant que la cour des pairs prononçait contre lui cette sentence sévère, que les armées de Philippe-Auguste triomphaient dans la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou, et que Gui de Thouars, à la tête de nos chevaliers bretons, soumettait Avranches et le mont Saint-Michel, et pénétrait jusque dans les faubourgs de Caen, le lâche Jean sans Terre se faisait sacrer pour la quatrième fois, espérant peut-être que

Digitized by Google

l'huile sainte laverait ses crimes, et, du pied des autels, courait se vautrer, au fond de la Normandie, dans les plus honteuses débauches. Quand on lui annonçait les victoires des Français et des Bretons, quand on lui disait que les vainqueurs traînaient les commandants de ses forteresses et les gouverneurs de ses provinces liés à la queue de leurs chevaux : « Laissez-les faire, répondait-il nonchalamment; je recouvrerai en un jour ce qu'ils m'auront pris en plusieurs années. » Enfin, honteusement chassé de toutes ses villes, le fils de Henri II se réfugia en Angleterre. La Normandie fut réunie à la couronne des lis, après en avoir été séparée pendant 292 ans, et la Bretagne releva directement de la France.

Cependant les progrès de Philippe-Auguste donnaient de l'inquiétude à Émery de Thouars, frère de l'administrateur de Bretagne. Il ne cessait de répéter que le duché allait bientôt gémir dans les fers des Français et que le seul moyen d'échapper à cette oppression, c'était de se jeter dans les bras de celui qui tenait encore en son pouvoir la véritable héritière d'Arthur, et qui plus tard pouvait devenir redoutable en se portant comme tuteur de la princesse Éléonore. Craignant pour son autorité, le faible époux de Constance crut aux paroles de son frère. Tandis qu'il amusait le roi de France par de belles promesses, il fit un traité secret avec Jean sans Terre, et il n'attendait plus que la descente des Anglais sur les côtes de la vieille Armorique pour porter le fer et le feu sur les frontières françaises, lorsque Philippe, pénétrant ces indignes projets, se présenta devant Nantes, dont on n'osa lui refuser les portes, déclara duchesse la jeune Alix, se réserva la tutelle de l'enfant, réduisit l'ambitieux au vain titre de régent et courut ravager les domaines d'Émery.

Gui de Thouars n'eut plus même le droit de disposer de sa fille : le suzerain se chargea de ce soin. D'après le désir des barons, il songea d'abord à l'unir à Henri d'Avangour, fils d'Alain,

Digitized by Google

comte de Tréguier, chef de la maison de Penthièvre et remontant par le célèbre Gurvand, comte de Rennes, jusqu'aux anciens rois du pays; mais réfléchissant ensuite que cette union toute nationale réveillerait peut-être en Bretagne des idées d'indépendance, considérant en outre l'âge disproportionné des futurs époux (la duchesse avait sept ans et le jeune Henri n'en comptait que quatre), il renonça à cette alliance, dont les conditions avaient déjà été réglées à Paris, et jeta les yeux sur un prince de sa propre maison, Pierre de Dreux, petit-fils de Louis le Gros, héritier d'un beau nom, mais peu fortuné : il n'apportait à l'enfant qui lui donnait le duché de Bretagne et le comté de Richemont que les seigneuries de la Fère-en-Tardenois, de Pontoise, de Brie-Comte-Robert, de Chailly et de Lonjumeau. « Mais, dit judicieusement un historien, Philippe-Auguste ne s'oublia pas lui-même dans le contrat de Pierre de Dreux » : il exigea l'hommage lige du nouveau duc.

Sous le gouvernement féodal, il y avait deux sortes d'hommages : l'hommage franc et l'hommage lige. L'hommage franc ne regardait que le fief et se rendait debout, l'épée au côté, les mains sur l'Évangile et avec le baiser. L'hommage lige, ainsi nommé à cause d'un ancien usage de lier le pouce du vassal et de lui serrer les mains dans celles de son seigneur, regardait la personne en même temps que le fief. Il se rendait nu-tête, à genoux, les mains jointes, sans épée, sans ceinture et sans éperons. Ce serment soumettait le vassal à la peine du crime de félonie et au service pour son suzerain contre toute créature qui put vivre et mourir.

Ce fut le 27 janvier 1213 que Pierre de Dreux fit hommage au roi de France. Il vint aussitôt en Bretagne, où il reçut les serments des barons avec cette restriction : « Sauf la fidélité du roi de France, notre sire. »

Gui de Thouars mourut la même année dans sa solitude de Chemillé en Anjou.

Digitized by Google

VI.

Pierre de Dreux (1213-1237).

Pierre de Dreux, premier duc de Bretagne de la maison de France, était le prince le plus spirituel et le plus habile de son temps; mais il avait plus de penchant au mal qu'au bien, et dans ce qu'il avait de bon il se glissait toujours quelque vice qui en effaçait tout le mérite. Destiné dès l'enfance aux dignités ecclésiastiques, Pierre, qui ne se sentait aucune inclination pour les saints ordres, embrassa la profession militaire, après cependant avoir étudié de longues années dans les écoles et s'être distingué dans la connaissance des lettres. Cette démarche lui valut le surnom de Mauclerc (mauvais clerc). Du reste, inquiet, turbulent, ambitieux, railleur et de peu de bonne foi, il passa sa vie dans des agitations continuelles. Son premier ennemi fut le roi d'Angleterre.

Si Jean sans Terre, plongé dans les débauches les plus hon-

Digitized by Google

teuses, avait d'abord vu sans inquiétude Philippe de France s'emparer de ses plus belles provinces continentales, il avait jeté un regard de regret sur cette Normandie et cette Bretagne qui lui avaient échappé, quand, retiré dans son royaume d'outre-mer, il avait réfléchi froidement aux événements qui s'étaient accomplis. Après s'être réconcilié avec la cour de Rome et mis ses États sous la suzeraineté du saint-siége, il songea à réparer les pertes qu'il avait faites. Il débarqua donc à la Rochelle, parcourut le Poitou et menaça la Bretagne du côté de la Loire ; il s'empara même d'Oudon et d'Ancenis. Pierre, qui combattait alors pour Philippe-Auguste, accourut aussitôt à Nantes, qu'il entoura de fossés et de barbacanes. Pour construire ces fortifications, il ne respecta pas les terres des églises : de là le prétexte et l'origine de ses longs démêlés avec le clergé.

Mauclerc marcha au-devant de Jean sans Terre, qui se dirigeait sur la ville, et le chargea avec tant de vigueur, qu'il le contraignit à prendre la fuite. L'Anglais se porta sur la Roche-aux-Moines, forteresse que le sénéchal d'Anjou avait fait construire sur la rive de la Loire pour protéger les marchands, les voyageurs et même les particuliers contre les attaques du capitaine qui commandait Rochefort, autre place située sur la rive opposée.

Louis de France et Pierre de Dreux vinrent au secours de la Roche-aux Moines à la tête de 2,000 chevaliers et de 7,000 hommes de pied. Les troupes anglaises étaient bien supérieures en nombre, et cependant le jeune et courageux Dauphin fit offrir la bataille; Jean la refusa avec dédain. « Puisque vous aheurtez contre la Crote-aux-Moines, dit alors à l'Anglais le vicomte de Thouars, qui combattait dans ses rangs, vous éprouverez à la malheure les forces de Louis, et pour puissante que soit votre armée, m'est grandement avis que n'en sortirez avec honneur. J'en jure ma fy, que illec n'y a rien à gaigner. Ores, je m'en retourne à Thouars. » Effrayé de cette prédiction,

Digitized by Google

de cet abandon, Jean sans Terre s'enfuit en désordre, laissant ses tentes, ses bagages et ses machines de guerre. Attaqué par le Dauphin et nos Bretons au passage de la Loire, il y perdit la plus grande partie de son armée. Quelque temps après, il conclut avec la France une trêve de cinq ans.

De retour en Bretagne, Pierre de Dreux se fit rendre compte de l'état de son duché, état qu'il n'avait pu connaître encore. Il comprit que la couronne ducale était dominée par deux puissances rivales, le clergé et la noblesse. Jaloux de son autorité, il jura de les abaisser. Son désir eût été de combattre d'une main les évêques devenus souverains dans leurs villes épiscopales et de l'autre écraser les barons ; mais trop faible pour une si grande entreprise, il s'unit d'abord aux seconds pour réduire les premiers, afin de parvenir ensuite plus facilement à soumettre les seigneurs qui prétendaient partager avec lui le souverain pouvoir.

Sans doute, il faut convenir que Mauclerc était rempli d'une haine injuste contre l'Église, qu'il porta trop loin son ressentiment peu fondé en n'épargnant pas même ceux des dignitaires ecclésiastiques qui s'étaient rendus respectables par leur sage conduite et leurs éminentes vertus ; mais il faut dire aussi que bon nombre d'évêques s'étaient arrogé des droits qu'ils n'avaient pas, qu'ils voulaient exercer une autorité temporelle peu compatible avec leurs fonctions saintes, et qui d'ailleurs appartenaient exclusivement au duc. Ainsi ils s'attribuaient le droit d'ost ou d'armée, consistant à convoquer les écuyers et les chevaliers qui tenaient des fiefs militaires, celui de ressort ou d'appel des causes qui auraient dû être portées devant le tribunal du duc ou aux états; ils changeaient en rétributions pécuniaires et annuelles les frais que supportaient les curés dans leurs visites pastorales. Enfin plusieurs refusaient leur service au duc, faisaient battre monnaie, comptaient les dates de l'année de leur installation, exigeaient des prêts considé-

Digitized by Google

rables de leurs ouailles, qu'ils nommaient leurs sujets, et accumulaient par des moyens illicites tant de bénéfices, que, l'abbé de Kerjean étant mort, le pape, effrayé de la multitude des demandes qui lui arrivaient de toutes parts pour obtenir les nombreux titres du défunt, crut que tous les abbés de la Bretagne étaient morts en même temps. Les autres membres du clergé imitaient trop souvent leurs chefs. Sur presque tous les points de la province, ils exerçaient le tierçage ou jugement des morts, droit qui consistait à s'emparer du tiers des meubles existant dans un ménage au décès de l'un des époux; et le past nuptial, taxe exorbitante exigée de ceux qui se présentaient aux autels pour faire bénir leur union.

Mauclerc entreprit de réformer tous ces abus. Mais, encore une fois, pourquoi le fit-il avec violence? Pourquoi répondit-il à de simples plaintes par la confiscation des biens des évêques, la révocation des donations qui leur avaient été faites, l'abolition de leurs priviléges consacrés depuis des siècles? Plusieurs fois excommunié, Pierre ne s'arrêta pas dans ses fureurs; il alla jusqu'à chasser les clercs de ses villes, jusqu'à investir les lieux d'asile pour y saisir ses victimes, jusqu'à murer les portes des églises pour forcer ceux qu'il poursuivait à prendre la fuite ou à mourir de faim. Le duché fut mis en interdit. Les temples du Seigneur furent fermés, le service divin interrompus, tous les sacrements refusés, à l'exception du baptême, les alliés du duc absous de leurs promesses, ses sujets déliés de leurs serments. Et cependant Mauclerc ne céda pas!

Tout à coup, après quelques années d'obstination, il se soumit à la cour de Rome, rendit les biens confisqués, construisit de nouvelles églises.... Ce retour à la justice n'était point le fruit du regret et du repentir, mais bien celui de la politique: la noblesse l'attaquait plus terrible encore que le clergé, plus menaçante, plus irritée, plus puissante....

Si Mauclerc, en montant sur le trône ducal, avait été frappé

Digitized by Google

des priviléges abusifs du clergé, il ne l'avait pas été moins de ceux des grands, et il s'était promis d'abolir le plus promptement possible les droits de bris, de sauvetage, de délivrance, de brefs de conduite aux navigateurs et de bail ou de tutelle. Ce dernier droit surtout, les seigneurs l'exerçaient d'une manière odieuse : s'emparant de la garde des enfants mineurs et en même temps de tous les biens des parents défunts, dont ils devaient jouir jusqu'à ce que les orphelins eussent atteint leur majorité, ils laissaient languir les héritiers dans la misère, négligeaient leurs intérêts et ne pensaient qu'à s'enrichir à leurs dépens.

Pierre commença par inviter les vicomtes de Léon à renoncer au droit de bris ou plutôt de brigandage qu'ils exerçaient sur les côtes. Hervé, Conan, Guiomarch et Soliman de Léon ne répondirent qu'en se fortifiant dans leurs domaines et en faisant un appel séditieux à la noblesse mécontente. Les Penthièvre, ces rivaux du duc, toujours remuants et disposés à la révolte, accoururent sous leur bannière, et avec eux tous les seigneurs bretons. La guerre civile éclata, dura deux années, pendant lesquelles une horrible famine désola la Bretagne, et ne se termina que par la grande bataille de Châteaubriant, le 3 mars 1223. « Le combat de chamaillis, dit d'Argentré, fut fort et ferme, et ne s'épargnèrent point; en telle sorte qu'il en fut tué par terre bon nombre. C'étaient mêmes armes, même sang, même cœur; la terre fut incontinent couverte d'hommes morts. Les Manceaux et les Normands perdirent les confédérés en ouvrant par leur fuite le flanc des gens de cheval, lesquels furent incontinent couverts de flèches et contraints de faire large, laissant la fortune au duc Pierre, qui, d'ailleurs, avait hardiment payé de sa personne. » Malgré cette victoire éclatante, Mauclerc comprit qu'enlever aux nobles des droits dont ils jouissaient depuis des siècles, c'était chose impossible, et il leur rendit en partie ceux dont il les avait privés.

Digitized by Google

Pendant tous ces démêlés de Pierre de Dreux avec le clergé et la noblesse de Bretagne, était mort l'infâme Jean sans Terre. Nous nous sommes trop occupé de cet homme, objet de l'exécration des Anglais et du mépris général, pour qu'un dernier mot sur lui n'intéresse point à un haut degré nos jeunes lecteurs. Déjà savent-ils peut-être qu'accablé depuis quelque temps d'une fièvre qui paraissait peu dangereuse, Jean vit, au passage de Cross-Keys, engloutir par l'afflux de la marée et du courant de la Welland les fourgons qui portaient sa couronne, ses joyaux et le trésor royal, et que cette perte le frappa d'une telle douleur, qu'il expira trois jours après. Mais ce qu'ils ignorent sans doute, c'est le dire des vieilles chroniques sur ce qui suivit la mort de ce monstre souillé de tous les crimes. Elles racontent que son corps fut déposé à l'abbaye de Worcester, près des reliques de saint Wulstan. Or, les cérémonies d'usage étant achevées et les moines s'étant retirés, il s'accomplit sur la tombe un effrayant mystère. A minuit, à cette heure où les morts sortent, dit-on, de leurs cercueils pour entourer l'autel, le garde de l'église fut éveillé par de sourds gémissements. Effrayé de ces accents lugubres qui se changèrent bientôt en cris, tels qu'une oreille humaine n'en avait jamais entendu, il courut avertir Édie, le saint abbé du monastère. Édie vit le spectre du roi défunt se dresser devant lui, et il entendit distinctement ces paroles : « Je suis Jean, naguère souverain, naguère roi de la vieille Angleterre. Tous les innocents à qui j'ai donné la mort se sont réunis pour me tourmenter; mais aucune peine n'égale celle que me fait éprouver le voisinage d'un ami de Dieu, de saint Wulstan! Enlève mes os de ce temple saint; jette-les dans le lieu le plus vil. Je suis condamné par le juste jugement de Dieu! » Tout rentra dans le silence. Édie passa la nuit en prières, et dès le lendemain les restes de l'orgueilleux Jean furent transportés dans un champ qui, assure-t-on, est depuis ce jour resté rebelle à la culture.

Digitized by Google

Mais revenons à notre Mauclerc, toujours en discussion avec son clergé, toujours disposé à abaisser les barons. Veuf d'Alix de Bretagne, après sept ans d'union, il songea à se fortifier par un second mariage; il jeta les yeux sur Jeanne, fille de Baudouin IX et héritière des comtés de Flandre et du Hainaut. Cette princesse était mariée; mais son époux Ferrand, l'un des prisonniers de Bouvines, languissait à Paris dans la grosse tour du Louvre, et tout faisait prévoir qu'il finirait ses jours dans la captivité. La belle Jeanne, qui n'avait pour lui aucun sentiment d'amitié, ne repoussa pas les offres du duc de Bretagne, qui parvint à obtenir de la cour de Rome la dissolution du mariage de la comtesse et de Ferrand. Louis le Lion, qui avait succédé à Philippe-Auguste sur le trône de France, intervint alors dans cette affaire; il déclara qu'il ne permettrait jamais à un vassal de porter en même temps les couronnes de Bretagne et de Flandre, et rendit lui-même la liberté à l'époux de Jeanne. Pierre dissimula son ressentiment, et, tandis qu'il s'unit à Louis contre l'Angleterre, qu'il enleva Chantoceaux au brigand Crespin, qu'il se distingua à la seconde croisade contre les Albigeois, par sa justice et son humanité il se réconcilia pour un temps avec le clergé et les exigeants seigneurs de Bretagne, et fortifia son duché du côté du Maine par la construction de Saint-Aubin du Cormier; de sorte qu'il se trouva prêt à se venger de la cour de France, quand un enfant de neuf ans, saint Louis, hérita du trône par la mort de son père et que le gouvernement du royaume tomba dans les mains d'une femme, Blanche de Castille.

Dès la fin du règne précédent, le duc de Bretagne, les comtes de Champagne et de la Marche, le duc d'Aquitaine, plusieurs seigneurs du Poitou et le roi d'Angleterre avaient formé une ligue contre la France. Chacun se promettait de ressaisir ce dont il avait été dépouillé; et, bien que Pierre de Dreux n'eût rien perdu, il était le chef le plus ardent de la coalition. La mi-

Digitized by Google

norité du jeune roi parut aux confédérés un moment favorable. Ils se réunirent aussitôt à la carrière de Curtray et y tinrent des conférences pendant quarante jours. Mais l'habileté de la régente fit échouer leurs projets : un seul mot détacha de la ligue le comte Thibaut de Champagne, qui avait conçu pour la veuve de Louis VIII une passion romanesque, et l'approche jusqu'à Vendôme d'une armée conduite par le jeune roi dissipa le parti des mécontents. Blanche se hâta de dépêcher un envoyé au duc Pierre, le faisant prier avec sa courtoisie ordinaire de la venir visiter. Mauclerc se rendit à Vendôme et fit hommage au roi comme son vassal, après toutefois que la reine mère lui eut accordé d'immenses avantages, que le mariage d'Yolande de Bretagne avec Jean, frère de Louis, eut été arrêté, et que chacun eut juré « sur l'âme du roi » de garder la foi du traité.

Ce serment n'empêcha pas le duc breton d'entrer, l'année suivante, dans une nouvelle conspiration dont le but était de se rendre maître du jeune roi, qui était alors près d'Orléans, et d'enlever la régence à Blanche de Castille pour la donner au comte de Boulogne, frère puîné de Louis VIII. Les conjurés se réunirent à Corbeil et dressèrent une embuscade sur le chemin d'Étampes. Mais l'un d'eux, le comte de Champagne, toujours dominé par son amour, fit secrètement prévenir la régente, et le projet échoua.

Furieux d'avoir été trahis, les seigneurs alliés jurèrent de se venger de Thibaut et ne songèrent à rien moins qu'à le détrôner en se déclarant protecteurs d'Alix, reine de Chypre, fille du comte Henri de Champagne, frère aîné de Thibaut, mort dans la Palestine. Néanmoins, avant de déclarer la guerre à l'usurpateur, les confédérés essayèrent de le ramener dans leur parti en lui offrant en mariage Yolande de Bretagne, cette même princesse qui avait été fiancée au frère du roi par le traité de Vendôme et que venait de laisser libre la mort de Jean de France. Thibaut accepta avec empressement. Les conventions

Digitized by Google

matrimoniales furent secrètement arrêtées, le contrat signé, et le jour de la cérémonie, qui devait s'accomplir dans un monastère près de Château-Thierry, irrévocablement fixé. En arrivant au lieu du rendez-vous avec la jeune princesse et une suite brillante, le duc de Bretagne fut surpris de n'y pas trouver le comte. Il le fit sommer de tenir sa parole, mais il n'était plus temps. Au moment de se mettre en route, Thibaut avait reçu des lettres du roi qui lui défendaient de faire célébrer le mariage projeté, sous peine d'encourir sa colère. A ces lettres était joint un billet de Blanche de Castille qui triompha aussitôt de l'indécision du Champenois. Ce billet était conçu en ces termes :

« Sire Thibaut de Champaigne, j'ay entendu que vous avez convenancé et promis à prenre à femme la fille au comte de Bretaigne. Partant vous mande que si ne voulez perdre quan que vous avez au royaume de France, que vous ne le faites. Si cher que avez tout tant que aurez au dit royaume, ne le faites pas. La raison pourquoy, vous savez bien. Je n'ai jamais trouvé pis, que mal m'ait voulu faire que luy. »

Mauclerc entra dans une colère impossible à décrire. Les seigneurs qui l'accompagnaient jurèrent de le venger, et la guerre fut déclarée à Thibaut. La reine de Chypre, mandée aussitôt, accourut à la tête de troupes nombreuses. Les confédérés ravagèrent la Champagne et mirent le siége devant la ville de Troyes. « Le déconfort fust tel au comte de Champagne, dit Joinville, que lui-même ardoit ses villes devant la venue des barons, pour ce qu'ils ne les trouvassent garnies. » Il brûla ainsi Épernay, Vertus et Suzanne.

Cependant la régente et le jeune roi vinrent au secours du comte de Champagne et dépêchèrent aux alliés campés dans les plaines de Troyes, Montjoie, le héraut de France. « Beaux seigneurs, dit l'envoyé, le roy vous mande que mettiez bas les armes et veniez devant luy pour ouïr vos débats. Si ne le faites,

Digitized by Google

il vous appelle à bataille demain après messe et vous tient pour déloyaux. — Voire, répliqua le duc de Bourgogne, mais ce n'est à lui que nous entendons. Nous sommes cy venus à tous nos griefs, à l'encontre nos cousins de Champaigne et de Lorraine, qu'il nous convient combattre come droict est et justice le veut. Grands meschiefs nous sont d'eux advenus. — Et ne se peut meshuy les mettre en oubliance, comme ainsi vouldroit le roy, reprit le duc de Bretagne; tout bien de luy; aucun tort n'avons à lui reprocher, fors sa dilection envers le méchant comte et traître; or, qu'il se retire de sa personne, et lui envoie gens assez. Trop aura le comte à faire avec nous. — Dame, fit Montjoie, j'ay dit mon commandement, le roy aura la réponse. »

Le lendemain, le héraut de France revint encore et fut comblé de présents par les confédérés. Il venait lui apprendre la détermination du souverain ou plutôt de la régente. « Le roi, dit-il, n'a pas coutume de lairer combattre sa gent, quand en personne ne veut la soutenir. Si entreprenez contre le comte, mes beaux seigneurs, aurez à faire à luy. — Nenni, s'écria le duc de Bretagne, jà n'ay tiré ni ne tireray l'épée contre mon suzerain; trop de maux m'a-t-il fait, ormais ne m'en revencheray sur lui. Toutefois justice est due à ma dame la royne de Chypre. Le comte Thibaut la lui doibt. — Ainsi l'entend-il, répliqua Montjoie, mais vous faut, en avant, vuider le pays au comte. Le roy l'a dit. »

Pierre voulait combattre; mais les autres seigneurs, craignant la confiscation de leurs fiefs, n'y consentirent pas et se retirèrent à Juilly. Mauclerc continua à soutenir les droits de la reine de Chypre et obtint pour elle 2,000 livres de rente en bonnes terres et 40,000 livres pour les frais de la guerre. Le roi, qui paya cette dernière somme, exigea pour sûreté les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et la vicomté de Châteaudun.

Digitized by Google

La soumission du duc de Bretagne à la cour de France n'était qu'apparente. Il conservait dans son cœur le souvenir de son union avec Jeanne de Flandre empêchée par le dernier roi et de tous les dommages que la régente lui avait causés. Son irritation s'accrut encore par quelques propos indiscrets qui échappèrent à Blanche de Castille et qui lui révélèrent que le mariage projeté entre sa fille et Jean de France n'avait été qu'un leurre et que ce mariage n'aurait jamais eu lieu, quand bien même le jeune prince eût vécu.

Blessé dans son orgueil paternel, Pierre de Dreux ne garda plus de ménagement. Déjà il avait appelé Henri d'Angleterre pour sa guerre contre Thibaut; il résolut de renouveler son alliance avec l'étranger, forma une nouvelle ligue avec le duc de Guyenne, courut à Portsmouth, où était Henri III, et, s'il faut en croire quelques historiens, prononça à ses pieds ces coupables paroles : « Jeo vous reconnoisse droicturel roy de France, et à vous comme mon seigneur lige et droicturel roy de France, face mon hommage pour ladite duché de Bretaigne quel jeo claime tenir de vous, monseigneur, et devienk votre home lige de vie et de servien, à vivre et mourir contre toutes gens. » Ce qu'il y a de certain, c'est que Henri débarqua en Bretagne, fut solennellement reçu à Saint-Malo par le duc Pierre, qui lui fit de nouveau hommage de son duché et lui remit le château de Saint-James de Beuvron. L'Anglais, de son côté, rendit à Mauclerc le comté de Richemont et les autres fiefs d'outre-mer qu'il avait confisqués lors du traité de Vendôme.

La régente irritée assigna aussitôt le rebelle à Melun devant une assemblée des pairs du royaume. Pierre refusa d'y comparaître, mais rédigea sa défense par écrit et l'envoya à Blanche, qui, sans la lire, la déchira avec mépris et fit déclarer le duc coupable de félonie et déchu de la garde de la Bretagne. Pierre étant veuf de la duchesse Alix, on ne le considérait plus que comme tuteur de son fils. S'ensuivit une guerre qui dura quatre

Digitized by Google

ans. Henri III vint au secours de son allié; ses secours furent peu efficaces; car les Bretons, se souvenant des mauvais jours des Plantagenets, avaient en horreur le nom même d'Anglais.

Les hostilités commencèrent par le siége de Bellême, auquel assistèrent en personne le jeune roi et la régente. Mauclerc, furieux du jugement de Melun, envoya au roi un chevalier du Temple, qui, « l'épée à la main, le casque en tête, et sans se plier aux cérémonies courtoises que l'on observait en s'approchant du souverain, » s'avança jusqu'au pied du trône, et d'une voix haute et ferme, s'écria : « Roi Lodois de France, Perron de Bretaigne, mon seigneur, qu'aucuns maldisans à la cour ont appelé Mauclerc, envoie vers toi, moi, Hardouin de Kerdréach, chevalier, humble servant du saint temple de Jérusalem, que Dieu te protége, et te dit : Perron n'est plus ton homme, il te remet l'hommage loyaument promis et félonnement tenu et il te défie !... » Après quelques instants d'attente, l'envoyé ôta son gant, le jeta dans la salle et se retira à petits pas. On le respecta, on le combla même de louanges sur son courage, et « le soir après vêpres, il fut admis à présenter au roi ses excuses et ses révérences. »

La régente pressa le siége malgré les rigueurs de l'hiver, et la ville tomba au pouvoir des assiégeants. La guerre continua longtemps encore. Enfin, les Anglais, décimés par les maladies, dépouillés de leur butin, confinés dans un coin de la Bretagne, furent réduits à se rembarquer. Cependant 500 hommes à cheval et 1,000 soldats restèrent sur le continent sous les ordres du comte Ranulfe de Chester, de Guillaume le Mareschal et de William d'Albernarle. Avec eux, Pierre ravagea l'Anjou, prit et brûla Château-Gontier, et, étant parvenu à faire tomber l'armée royale dans une embuscade et l'ayant forcée à l'inaction, obtint une trêve de trois ans, le 4 juillet 1231.

Mauclerc employa ce temps de repos à se venger des prélats

Digitized by Google

et des seigneurs qui s'étaient déclarés contre lui. Ceux qui n'avaient point entretenu de relations avec la cour de France, furent favorablement traités, purent exercer librement leurs fonctions saintes, jouir en paix de leurs revenus et faire prospérer leurs églises.

Pendant tous les démêlés de Pierre Ier avec la régente, les habitants des Marches seuls avaient eu à souffrir. Les autres Bretons éloignés du théâtre de la guerre menaient une vie douce, que ne troublaient point les exactions et qui était partagée pieusement entre la culture et la prière. Laborieux, tranquilles, ignorants et peu curieux, ils ne connaissaient le reste du monde et les combats de leur noble duc que par les récits que leur en faisait le bon recteur du village, quand, les jours de fête après vêpres, il venait s'asseoir sous la feuillée au milieu des vieillards. Ce fut à la faveur de cette heureuse paix que nos Bretons essayèrent la fabrication de la toile connue sous le nom de cretonne et que l'éducation des abeilles prit un grand développement.

Les trois années de trêve s'écoulèrent avec une étonnante rapidité, et les comtes qui commandaient l'armée royale entrèrent aussitôt en Bretagne. Mauclerc, secondé par un renfort considérable du roi d'Angleterre, les repoussa vigoureusement. Louis IX irrité prit des mesures formidables contre le duc, qui, ne perdant point courage, se mit en état de lui résister. Mais quelques hommes sages entamèrent des négociations et parvinrent à faire signer aux deux adversaires une trêve de trois mois.

Le cardinal-légat prêchait alors la croisade. Il vint en Bretagne, éveilla l'humeur belliqueuse de Pierre de Dreux pour la délivrance du saint sépulcre, parvint à faire naître dans cette âme altière quelques sentiments religieux, obtint le renvoi des troupes anglaises, et, sans laisser au duc le temps de réfléchir, l'entraîna aux pieds du roi de France.

Suivant Matthieu Pâris, Mauclerc se serait présenté la corde

Digitized by Google

au cou, se serait avancé à deux genoux jusqu'au trône, et, se frappant la poitrine, aurait demandé pardon de sa félonie. Le roi l'aurait accueilli avec ces paroles : « Méchant traître, encore que tu ayes mérité mort infâme, toutefois je te pardonne, considérant la noblesse de ton sang ; ains ne lairrai le comté de Bretagne à ton fils que en sa vie seulement, et veulx que, après sa sépulture, les rois de France soient maîtres de ta terre. »

Nous préférons la version d'autres historiens qui, nous disant que « la conquête était trop importante pour ne pas se hâter d'en prendre possession intime », assurent que ni le roi ni sa mère ne permirent au prince breton de s'humilier et l'accueillirent avec de grands égards. Pierre accorda de lui-même des conditions qu'on n'aurait jamais osé lui demander, soumit le duché de Bretagne au roi de France et signa le traité connu sous le nom de *traité de saint Louis*. Il s'engageait à remettre ses barons en possession des priviléges et de tous les biens qu'il leur avait enlevés, à quitter les rênes du gouvernement quand son fils aurait atteint sa majorité, et à aller alors servir pendant cinq ans en Palestine à ses propres frais.

Henri III, irrité de l'infidélité de celui qui lui avait offert son hommage, répondit à la nouvelle de l'alliance de la Bretagne et de la France par la confiscation du comté de Richemont et de tous les fiefs que le duc possédait en Angleterre. Pour se venger, Mauclerc arma des navires, se fit corsaire sur la Manche et revint à Nantes avec des prises considérables. Il fut assailli alors des réclamations des seigneurs bretons qui, le traité de saint Louis à la main, demandaient plus de droits et des droits plus illimités qu'ils n'en avaient jamais possédé. Pierre ne fit aucun cas de leurs exigences, et les choses restèrent dans le même état. Voyant approcher la majorité de son fils, il s'empressa de le marier avec Blanche de Champagne. Il unit aussi sa fille Yolande à Hugues le Brun, sire de Lusignan et comte d'Angoulême et de la Marche, lui donnant pour dot le comté

Digitized by Google

de Penthièvre. Enfin Jean Ier ayant accompli sa vingt et unième année, Pierre de Dreux assembla les états, déclara solennellement qu'il se démettait de ses fonctions de tuteur et qu'il déposait le titre et la puissance de duc de Bretagne dans les mains de son fils.

Dès lors Mauclerc ne se qualifia plus que du nom de Pierre de Braine, chevalier. Par honneur, on lui conserva le titre de comte de Bretagne.

Digitized by Google

VII.

Jean Ier le Roux (1237-1286). — Jean II (1286-1305).

Tandis que le nouveau duc faisait à Paris hommage et serment au bon roi saint Louis et recevait à Rennes la couronne ducale, l'épée et la bannière des mains de l'évêque, Pierre de Braine, touché enfin par la grâce divine, faisait ses préparatifs de guerre pour la délivrance des lieux saints. Au grand étonnement du monde chrétien, ce même Mauclerc, excommunié tant de fois, mais dont le pape savait apprécier la valeur et les talents militaires, reçut du saint-siége le commandement de la pieuse armée destinée à la Palestine et le dépôt des sommes immenses consacrées à la sainte expédition. Pierre se rendit aussitôt à Lyon, y rassembla les chefs de l'entreprise, et allait partir lorsque le nonce du saint-père parut tout à coup et lui ordonna de renvoyer les troupes dans leurs foyers.

Le comte de Bretagne rend compte de cet événement dans

Digitized by Google

une lettre adressée à l'un de ses parents, le comte de Cornouailles. Nos jeunes lecteurs ne la liront sans doute pas sans quelque intérêt :

« Or sachiez donc, beau-frère de Cornouailles, qu'étant reconfortés de bons gens d'armes, tous gaillards et dehait, ayant blés, vins, avoines et autres pourvéances, et nostre voulenté d'affronter à belle aventure les méchants Sarrazins, est venu à grande erre un féal du sainct apostole, et ses diacres couverts de beaux ornements d'or. Les barons, chevaliers, escuyers, s'esbahissoient et tomboient à deux genouils, cuydant que ce fust bénédiction pontificale. Ains, le seigneur nonce, ainsi l'appelle-t-on, se prend à se signer d'un grand signe de croix, et nous tous de cœur fismes à la pareille, tirant exemple sur luy et nous confortant d'un transon de patenostres ; puis s'en va dire : Monsieur le pape a dit : Les seigneurs croisés sont gens de bien et vaillants. Ores, nouvelles certaines des Sarrazinois me sont advenues que, tout à la malheure, l'ost des mescréants est accrue et grandement doubtable. Adonc au lieu d'eux assaillir follement, si fais commandement d'attendre et soy retraire en ses châteaux ; et le pourquoy, c'est que l'an qui vient la trève à nostre chier fils Frédéric sera forclose et esteinte ; et ses chevaliers recueillis, serez en nombre et suffisance. Ces lettres ouies, n'eussiez veu sans étonnement, beau-frère très-chier, les seigneurs croisés qui là estoient, se pressant à l'encontre monsieur le nonce, comme mouches à mipertuis enmiellé, et l'auroient bientôt occis, n'eussent pas belles paroles agi les prélats et moy même qui ne m'espargnoy mie et l'emmenoy à toute force. »

L'année suivante, Mauclerc passa en Syrie, où il s'illustra par des prodiges de valeur. Malgré ses efforts et son courage, l'expédition eut un mauvais résultat, et la plupart des croisés tombèrent au pouvoir des Musulmans. Cette nouvelle étant parvenue au fond de la Bretagne, le comte de Cornouailles engagea

Digitized by Google

ses domaines, sollicita partout des dons et des aumônes et courut délivrer ceux qui étaient prisonniers pour la foi. Pierre de Braine revint alors en Europe. Il combattit avec son fils Jean le Roux à la fameuse bataille de Taillebourg.

En 1248, le bon saint Louis, ayant fait vœu de marcher contre les infidèles, s'embarqua pour la Palestine. Mauclerc et ses Bretons se rangèrent sous la bannière royale et se distinguèrent surtout au combat de la Massoure. Notre comte y fut cruellement blessé. Poursuivi par des Mameluks au galop, couvert de sang et de sueur, les rênes de son cheval brisées et pendant à l'arçon de la selle, tenant à deux mains le cou de son coursier « gros courtaud, bas et bien fourni, » il s'arrêtait de temps à autre pour attendre les vainqueurs et leur adressait encore des paroles de raillerie.

« A nous tout droit vint le comte de Bretaigne, rapporte le sire de Joinville, qui venoit tout droit devers la Massoure, et estoit navré d'une espée parmi le visage, que le sang lui chéoit en la bouche sus un bas cheval bien fourni; ses rènes avoit getté sur l'arçon de la selle et les tenoit à deux mains, pour ce que sa gent qui estoit par derrière qui moult le pressoit ne le gettasse du pas. Bien sembloit que il les prisast peu; car quand il crachoit le sanc de la bouche il disoit, voy pour le chief Dieu, avez veu de ces ribaus. »

Fait prisonnier par les infidèles et racheté par saint Louis, le vaillant Pierre ne revit point sa Bretagne. Il mourut en mer trois semaines après son départ de Palestine. Son corps fut rapporté en France. Le duc Jean, plein de tendresse filiale, le fit porter par des clercs depuis Aigues-Mortes jusqu'à l'abbaye de Saint-Yves de Braine. Chaque soir, on le déposait dans une église ou dans la chapelle de quelque monastère, et le lendemain on y célébrait un service pour le repos de son âme. On l'inhuma solennellement dans la sépulture qu'il avait lui-même choisie et on éleva sur son tombeau une statue de bronze, où

Digitized by Google

on le représenta « les mains jointes, vêtu d'une tunique de mailles, son épée et son écu pendant à sa ceinture, la tête placée sur un coussin et les pieds sur un chien, symbole de la fidélité. »

En suivant le valeureux Pierre de Braine jusqu'en Palestine, nous avons oublié Jean le Roux, qui, assis sur le trône qu'avait occupé son père, renouvelait les querelles de Mauclerc avec le clergé. Dès le jour même de son couronnement, il avait solennellement promis aux barons de les maintenir dans leurs droits et priviléges; mais il avait refusé aux évêques cette même promesse; de là des plaintes, des disputes, des menaces, des excommunications et le surnom de Mauclerc, joint à celui de Roux qu'on avait déjà donné au nouveau duc, à cause de la couleur de ses cheveux.

Tout le règne de Jean Ier fut rempli par ses démêlés avec le clergé. Nos jeunes lecteurs seront donc bien surpris d'apprendre que ce prince faisait profession d'une grande piété. Qu'il nous suffise de leur faire remarquer que saint Louis, le plus dévot et le plus vertueux de nos rois, fut peut-être le plus ferme de tous pour s'opposer aux empiètements temporels du pape. Ce n'était pas combattre contre la religion que d'empêcher l'ambition de quelques-uns de ses ministres, pour la plupart fort ignorants à cette époque et égarés par un désir coupable d'honneurs et de richesses qui leur faisait oublier qu'ils étaient les disciples d'un maître pauvre et humilié.

Jean ne ménagea pas non plus les seigneurs trop exigeants. Il prit bientôt les armes contre le baron de Lauveaux et le sire de Craon, qui avaient ravagé ses domaines particuliers pour obtenir la cession de quelques droits; il les vainquit, confisqua leurs biens et les fit enfermer, le premier au château de Sussinio et le second à la tour du Bouffay. Cette fermeté et ce succès rapide intimidèrent les plus remuants et valurent une longue paix à nos Bretons.

Digitized by Google

Cependant l'interdit pesait sur une partie du duché, à cause de la sage résistance du noble duc contre les exactions du clergé sur le peuple. Touché des larmes de ses sujets, Jean le Roux, qui n'avait eu d'autre désir, en ceignant son front de la couronne ducale, que de travailler au bonheur de ceux que Dieu lui confiait, se rendit à Rome pour y solliciter l'absolution du saint-père. Mais il fallut rendre aux évêques tous leurs priviléges, même ceux du tierçage et du past nuptial, droits odieux que nous avons déjà expliqués.

Les barons, jaloux de ces nouvelles concessions faites au clergé, prirent les armes contre les prélats, qui, eux aussi, fournirent des hommes d'armes. La guerre civile désola une fois encore notre malheureuse Bretagne, et avec elle l'incendie, la misère, la famine et les maladies contagieuses. Ces discussions sanglantes et scandaleuses se terminèrent « par une sorte de lassitude ou trêve devant laquelle les plus forts firent à peu près ce qu'ils voulurent. »

Au milieu de ces troubles, Jean Ier maria son fils Jean de Bretagne avec Béatrix d'Angleterre, fille de Henri III, obtint la restitution du comté de Richemont pour le jeune prince et agrandit ses domaines particuliers par guerre, procès ou achat. Il entra ainsi en possession de presque tous les biens des vicomtes de Léon, grands dissipateurs; et la ville de Brest, dont il obtint la cession de ces mêmes vicomtes, ne lui coûta, dit-on, que 100 livres de rente et une haquenée blanche. Mais bientôt un règlement, sollicité par les barons inquiets, interdit formellement au duc de Bretagne de travailler à l'accroissement de ses revenus.

Jean Ier suivit saint Louis à la dernière croisade avec son épouse, Blanche de Champagne, son fils et sa belle-fille. Après avoir vu expirer le saint roi à Tunis et guerroyé un an en Palestine, le prince breton revint dans ses États, où il s'occupa activement de la réforme des mœurs et de l'administration de la

Digitized by Google

justice. Il rédigea de sages ordonnances, notamment sur le droit de bail exercé d'une manière si odieuse par les seigneurs, les évêques et quelquefois par le duc lui-même. Jean l'abolit entièrement. De concert avec le roi de France, il interdit aussi l'appel des causes seigneuriales à la cour des souverains.

Philippe le Hardi, ayant déclaré la guerre à Pèdre d'Aragon, usurpateur du royaume de Sicile sur Charles d'Anjou et principal auteur des Vêpres siciliennes, engagea le duc de Bretagne à l'accompagner dans cette expédition. Jean en fut empêché par son âge et ses infirmités, mais il permit à son fils de suivre le roi de France.

Jean le Roux mourut pendant cette guerre. Le comte de Richemont quitta aussitôt l'armée française et revint en toute hâte en Bretagne, où il fut couronné sous le nom de Jean II.

Le nom du nouveau duc fut bientôt dans toutes les bouches et dans tous les cœurs. Chacun vantait son affabilité, sa justice, sa bienfaisance, la bonté avec laquelle il accueillait également les plus pauvres de ses sujets et les plus riches seigneurs, et tous espéraient le bonheur sous son administration. En effet, il s'occupa avec zèle du gouvernement de son duché. Deux ans après son couronnement, il convoqua les états de Bretagne et y confirma les priviléges de la noblesse et du peuple; mais il fut profondément touché des réclamations de ces deux ordres contre le clergé. Le tierçage et le past nuptial étaient toujours l'objet des plaintes les plus vives. Jean II n'hésita pas à abolir des droits si injustes; de là, les censures des évêques, des assemblées séditieuses, des rapports au pape et des demandes d'excommunication que le saint-père laissa sans réponse.

Dans cet intervalle, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre sous le plus frivole prétexte. En sa qualité de comte de Richemont, le duc de Bretagne dut prendre les armes pour Édouard Ier. D'ailleurs, la petite ville du Conquet, près de Brest, avait été brûlée par des marins de Bayonne, et le roi de France,

Digitized by Google

Philippe IV, n'avait pas répondu aux justes réclamations des Bretons. Jean II fit donc un appel à ses hommes de guerre; un bien petit nombre se rendirent auprès de lui. Il y avait dans le cœur des Bretons une haine implacable pour les insulaires, et pourtant ils étaient enfants de la même patrie. Mais les habitants de la vieille Armorique avaient oublié ce temps où ils ne faisaient qu'un même peuple avec les fils d'Albion, confondant leurs triomphes, leur gloire, leurs revers, pour ne se souvenir que de la tyrannie qui les avait écrasés quand les Plantagenets étaient les suzerains de la presqu'île armoricaine.

L'effroi que causaient les Anglais était tel, que, leur flotte commandée par les comtes de Lancastre et de Lincoln et composée de trois cent cinquante voiles ayant jeté l'ancre près de Saint-Matthieu, nos Bretons s'enfuirent avec ce qu'ils avaient de plus précieux, demandant un délai de quelques heures, afin de les reconnaître pour amis ou pour ennemis. Les Anglais, persuadés qu'on profiterait de ce délai pour enlever les vivres dont ils avaient grand besoin, débarquèrent sur la côte, entrèrent dans la ville, la pillèrent, mirent tout à feu et à sang, pénétrèrent dans l'abbaye, s'emparèrent du chef de saint Matthieu, qu'ils rendirent cependant avant leur départ, massacrèrent sans pitié les infortunés habitants qui s'étaient cachés, et, « riches de la dépouille de tant de malheureux », remirent à la voile et cinglèrent vers Blaye.

Tandis que notre bon duc Jean II verse des larmes de douleur sur le massacre de ses sujets et jure d'en tirer prompte justice et bonne vengeance, oublions un instant la gravité de l'histoire pour redire un vieux récit qui expliquera comment saint Matthieu, martyrisé en Égypte sous Galba et inhumé au Caire, est devenu le patron d'une paroisse bretonne.

C'était sous le règne de Salomon Ier, qui avait succédé en l'année 421 à son aïeul Conan Mériadec sur le trône de Bretagne. Des marins bretons s'embarquèrent pour l'Égypte, où

Digitized by Google

ils avaient coutume de trafiquer, et, le lendemain de leur arrivée en Afrique, l'un d'eux, qui menait une vie fort austère, raconta à ses camarades que saint Matthieu lui avait apparu. Tous se mirent aussitôt en prières et eurent la même vision. Le saint leur fit connaître le lieu où ses restes étaient déposés et les supplia de leur donner la sépulture en une terre chrétienne. Les Bretons enlevèrent « subtilement » le chef de l'apôtre, le portèrent dans leur navire et remirent à la voile pour les côtes de Léon.

« Aians passé le raz de Fontenay sans danger, raconte le père Legrand, comme ils vouloient doubler le cap de Pennarbed, l'admiral (le bon légendaire fait de ces quelques navires marchands une flotte considérable et décerne à leur patron le titre d'amiral), l'admiral qui portoit la sainte relique heurta de roideur un grand escueil qui paraissoit à fleur d'eau. Alors ceux qui estoient dedans crièrent : Miséricorde ! pensans estre tous perdus ; mais le roc se fendit en deux, donnant libre passage au vaisseau qui estoit chargé d'un trésor si précieux. »

Ce n'est pas tout. Salomon et un grand nombre de Bretons vinrent saluer « le chef de l'apôtre. » Mais quand on voulut enlever du navire la boîte qui contenait les saintes reliques, tous les efforts furent inutiles. Gradlon, comte de Cornouailles et oncle du roi, interpréta ainsi la volonté du saint : « L'endroit même où tu es assis sous un dais si riche et si brillant, ô Salomon, s'appelle *Queinven*, c'est-à-dire lamentation : c'est ici que tes collecteurs vendent comme esclaves aux étrangers les enfants de ceux qui ne peuvent payer les impôts ; c'est ici que leurs mères les embrassent pour la dernière fois !... Ne sois donc pas surpris, si le ciel témoigne sa colère contre un usage aussi barbare. »

Salomon descendit aussitôt de son trône, entra dans le navire, et, levant la main sur le cercueil, il s'écria : « Glorieux apostre Matthieu, je te donne par concession de mon privilége,

Digitized by Google

que cette coutume, laquelle a toujours été exercée dans mon royaume, soit, d'ores en avant, ostée pour la révérence de toy; et afin que moy ne mes successeurs ne puissent enfreindre ma présente volonté, je te confirme ce privilége par l'impression de mon anneau. C'est à savoir que ceux qui, pour accroître le trésor du prince, étoient vendus aux étrangers, soient et demeurent sujets à ta seigneurie et à l'église en laquelle reposera ton corps. »

La sainte relique cessa alors toute résistance, au dire des bons chroniqueurs, et on la déposa solennellement dans l'église de Saint-Pol-de-Léon.

Quelle que soit l'exagération ou peut-être même l'invention des légendaires dans toute cette histoire, ce qu'il y a de certain, c'est qu'un monastère s'éleva près de Queinven et qu'au XIIIe siècle on y vénérait une relique précieuse. Hâtons-nous d'ajouter que ce fut réellement le roi Salomon qui défendit le trafic des esclaves sur les côtes de l'Armorique.

Ce Gradlon, comte de Cornouailles et ensuite roi de Bretagne, est le héros de tous nos naïfs chroniqueurs. Ils racontent de lui des choses merveilleuses : Gradlon aurait épousé une fée, fille des druidesses et sœur des korigaus. De cette alliance illustre il devait résulter nécessairement des victoires, des phénomènes, des prodiges.

L'histoire, tout en laissant sous la responsabilité de ces mêmes chroniqueurs la légende du roi Gradlon, nous assure que ce prince remporta des victoires sur les Romains et s'entoura de pieux conseillers, tels que saint Corentin, premier évêque de Quimper, saint Jagu et saint Gwenolé, abbé de Landevenech.

Qui ne sait le gracieux récit de nos légendaires sur Corentin, quand le bon saint était enseveli dans sa solitude au milieu des bois où Dieu le comblait, disent-ils, « de célestes et divines caresses. » Tous les matins, un petit poisson se présentait à lui dans la fontaine de son ermitage ; il en coupait un morceau

Digitized by Google

« pour sa pitance », rejetait le reste dans l'eau, et le poisson « se retrouvait entier sans lésion ni blessure. » Un jour, le roi Gradlon, chassant dans la forêt avec sa cour, vint à la cellule solitaire, où le cénobite le nourrit lui et tous les siens avec un morceau du poisson miraculeux. Transporté d'admiration, le prince breton fonda un monastère pour Corentin et peu après l'appela au siége épiscopal de Quimper. Lui abandonnant son propre palais, il se retira dans la ville d'Ys, construite sur une plage très-basse et préservée des flots par des digues et des écluses dont les clefs étaient déposées dans une cassette de fer, que le roi seul ouvrait et dont il portait la clef d'or constamment suspendue à son cou. Or, Gradlon avait une fille dont l'indigne conduite égalait la beauté.... Elle se nommait Ahez; aussi lui attribue-t-on la fondation de la ville de Ker-Ahez (Carhaix). Ahez avait promis la clef d'or à un jeune seigneur qu'elle devait épouser; au milieu de fausses caresses, elle l'enleva à son père, et la nuit, pendant que tout dormait, les flots submergèrent la belle cité d'Ys. Saint Gwenolé, disciple de saint Corentin et abbé de Landevenech, accourut auprès de Gradlon et l'éveilla. « Ha, ha, sire, cria-t-il, sortons au plus tôt de ce lieu, car l'ire de Dieu le va présentement accabler. »

En vérité, j'aurais voulu voir, et mes jeunes lecteurs partageront peut-être mon désir, j'aurais voulu voir ce bon roi Gradlon « troussant bagage », comme dit Albert le Grand, et chevauchant à travers les bruyères, ayant sa fille en croupe. Mais les flots irrités de l'Océan le poursuivaient toujours; ils allaient l'engloutir quand une voix terrible se fit entendre : « Roi Gradlon, dit-elle, si tu ne veux périr, sépare-toi du démon que tu portes avec toi. » Cette voix, c'était celle de saint Gwenolé, de Dieu lui-même. Comment lui résister? Gradlon n'hésite pas, il pousse sa fille au milieu de l'abîme, et la mer s'arrête.

Aujourd'hui la baie de Douarnenez a remplacé la Sodôme

Digitized by Google

armoricaine, et le bruit des vagues que l'on entend sur les rochers, c'est le sourd gémissement de tout un peuple condamné pour ses crimes à des supplices éternels, au dire de nos superstitieux Bretons.

Jean II, irrité contre les Anglais, courut à Paris pour offrir ses services à Philippe le Bel. Celui-ci, heureux de retrouver un pareil auxiliaire, l'accueillit avec honneur et lui témoigna une vive amitié. Le duc, à la tête de 10,000 Bretons, se distingua en Flandre et surtout au siége de Courtrai. Pour lui prouver sa reconnaissance, le roi lui proposa de le nommer pair de France.

« Grand mercy à vostre altesse, dit Jean, c'est marque de courtoisie et tout vient à point de vous. Toutefois je suis roy dans mon pays, et pour éloingné qu'il soict, voicy beaulx gens d'armes qui bien en sçavent parler; avez veu comment ils se démeinent? — Oui, s'écria Philippe, par le chief saint Denys, ils sont drus et vaillants. Or le faites pour moy, et ne sera chose qui vous amène repentir. Mon cousin le duc de Bourgogne est haut et fier, si treuve-t-il à trop grand honneur que soyez à ma droicte, et dit que c'est à faire à luy qui est duc et pair de France. — Viègne ledit duc dans mes États, reprit Jean, je lui bailleray ma droicte, et sera honoré; icy, tout près, est suspendu mon escu, à belles hermines et sans briseure; viègne, s'il ose, y toucher. — Nenni, nenni, fist le roy tout riant, les soudards de Flandre en auroyent moult grand'joie et crieroient Noël; avez son amitié et la mienne comme frères. Encore y a ma cour de parlement, gens rogues et au regard courroucié; et de par Dieu, je ne m'en feins à leur dire, toujours en leurs actes et grimoires mettent-ils comte de Bretaigne, et affirment primauté n'appartenir à comte. Ores, ne vous en revient ne profict, ne dommage; mais moy qui tant vous aime, seray-je point délivré de ces tousseux? Auriez-vous à mépris ma prière? — A donc, dit Jean II, soict fait à votre voulenté. »

Digitized by Google

Les lettres de duc et pair de France furent aussitôt expédiées. C'était « la confirmation d'un vasselage qui n'était pas encore hautement exigé, mais que cette imprudence du duc de Bretagne tendait à cimenter. » On a vu avec quelle adresse Philippe avait su enchaîner son puissant allié.

Notre duc s'occupa activement de l'administration de ses États et rendit des ordonnances qui prirent le nom de *Constitutions de Jean II*. Ces ordonnances se font remarquer par leur sagesse et leur justice. Elles ont principalement pour but de mettre le peuple à l'abri des exigences et des exactions des seigneurs.

Les démêlés religieux relatifs au tierçage et au past nuptial étaient toujours pendants devant le saint-père. Boniface VIII étant mort et ayant été suivi dans la tombe en moins d'une année par son successeur Benoît XI, les cardinaux appelèrent au trône pontifical Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V et voulut être couronné à Lyon.

Le prince breton résolut de solliciter lui-même une décision. Il se rendit donc à Lyon, où il assista au couronnement avec le roi et toute la cour de France.

Jamais on n'avait vu dans cette ville une telle cérémonie; aussi les fenêtres, les murs et jusqu'aux toits étaient remplis de spectateurs. Enfin le pape revint processionnellement de la métropole à son palais. Philippe le Bel tenait la bride de la blanche haquenée, le duc de Bretagne et les princes suivaient à quelques pas. Tout à coup un vieux mur ruineux et surchargé d'une foule immense s'écroula avec fracas. Le pape fut renversé, le frère du roi grièvement blessé et notre Breton enseveli sous les décombres. On l'en retira mourant, et avec lui un grand nombre de personnes. Il expira quatre jours après.

Le corps de Jean II fut transporté pieusement dans l'église des Carmes de Ploërmel au milieu du deuil et des sanglots du peuple breton, qui avait vénéré le duc à l'égal d'un père.

Digitized by Google

Un héros qu'on ne saurait oublier et qui passa sur notre terre de Bretagne pendant le règne de Jean II en marquant chacun de ses pas par un bienfait, c'est saint Yves Hélori, l'un de nos saints bretons les plus populaires et les plus vénérés.

Voici le portrait qu'en ont tracé ses contemporains : « C'était un saint Denis en sublimité de la contemplation, un saint Athanase en constance, un saint Basile en austérité, un saint Cyprien en générosité, un saint Grégoire en vigilance et en sollicitude. Il avait la douceur de saint Augustin, la majesté de saint Ambroise, le mépris du monde de saint Hilaire, la vigueur de saint Cyrille, la libéralité de saint Exupère, la charité de saint Paulin, la foi de saint Grégoire Thaumaturge, la force de saint Léon, l'assurance de saint Loup, la confiance de saint Martin et l'éloquence de saint Chrysostôme. »

Né de parents pauvres, sous le règne de Jean le Roux, Yves, qui se destinait à l'état ecclésiastique, fit de longues études à Paris, à Orléans et à Rennes, et vint enfin remplir une petite cure près de Tréguier. Dire sa ferveur, le soin qu'il prit de ses ouailles, ce serait impossible. Entièrement dévoué à ceux que Dieu lui avait confiés, il se montrait constamment le défenseur de l'opprimé, l'ami du pauvre, l'appui et le consolateur de la veuve, le père de l'orphelin. C'était lui qui apaisait les querelles, réglait les différends, réconciliait les ennemis, et quand quelques-uns de ceux de son troupeau paraissaient en justice, c'était lui encore qui défendait leurs intérêts ; aussi est-il honoré en Bretagne comme le patron des avocats.

Un jour, saint Yves alla à Tours poursuivre une cause en appel pour l'un de ses paroissiens et il logea chez une assez riche veuve de la ville. Tout à coup cette femme entra dans sa chambre, en s'écriant :

Laissons ici parler le naïf chroniqueur Albert de Morlaix ; bien mieux que nous, il dira la touchante histoire de la bonne veuve.

Digitized by Google

« Ah ! Monsieur, mon cher hôte, je suis ruinée sans remède, par un meschant garnement qui a plaidé contre moy, et seray demain condamnée à luy payer douze cens écus d'or à tort et sans cause. »

Saint Yves la consola, l'exhortant d'avoir confiance en Dieu, lequel ne l'abandonnerait pas en son affliction, et la pria de lui faire entendre son affaire, lui promettant de l'assister en tout ce qu'il pourrait.

« Monsieur, dit-elle, il y a environ deux mois que deux hommes accoutrez en marchands vinrent loger céans, et d'arrivée me donnèrent à garder une grande bougette de cuir fermée à clé, fort pesante, et me dirent que je ne la baillasse à l'un d'eux que l'autre ne fust présent : ce que je leur promis de faire. A cinq ou six jours de là, comme j'estois à la porte de céans, ils passèrent par la rue avec trois ou quatre autres marchands, et me dirent : — Adieu, mon hôtesse, accommodez-nous bien à soupper, et dévalèrent la rue. Peu après, l'un d'eux s'en retourna à mon logis et me dist : — Mon hôtesse, baillez-moi un peu la bougette ; car nous allons faire un payement avec ces marchands que vous voyez là. Moi qui ne pensois qu'à la bonne foy, lui bailloi la bougette, laquelle il emporta ; et jamais depuis ne le vis. L'autre marchand s'en retourna céans, le soir, et me demanda si j'avois veu son compagnon. — Non, dis-je, je ne l'ay point veu depuis que je lui ay baillé la bougette. — Comment, dit-il, la bougette ! La lui avez-vous baillée? Ah ! me voilà ruiné et rendu pauvre pour jamais ! Ce n'est pas ce que vous nous aviez promis, quand nous vous la baillasmes ; je m'en plaindray à la justice. — Et de fait, Monsieur, il m'a fait adjourner devant le lieutenant du baillif de Touraine et a, par serment, affirmé qu'en sa bougette y avoit douze cens pièces d'or et quelques lettres et cédules de conséquence quand elle me fust baillée, et est le procez en tel terme, que demain je dois avoir sentence. »

Digitized by Google

Le lendemain, saint Yves accompagna la veuve à l'audience, obtint de plaider sa cause, demanda à voir le marchand accusateur, et, celui-ci ayant comparu, il parla en ces termes :

« Monsieur le juge, nous avons à vous montrer un nouveau fait qui est péremptoire à la décizion du procès : c'est que la défenderesse a fait telle diligence et si bonne poursuite depuis le dernier appointement prins en la cause, que la bougette dont est question a esté trouvée, et elle l'exhibera quand par justice il sera ordonné. »

Le demandeur exigea que la veuve montrât de suite l'objet qu'il réclamait.

« Seigneur juge, répondit saint Yves, le fait positif du demandeur est que lui et son compagnon, en baillant la bougette à la défenderesse, leur hôtesse, la chargèrent de ne la bailler à l'un d'eux que l'autre ne fust présent, et, pour ce, fasse le demandeur venir son compagnon, et bien volontiers la défenderesse exhibera la bougette, tous deux présents. »

Le juge, qui soupçonnait la scélératesse du marchand, rendit une sentence conforme à cette demande, et, remarquant l'embarras et le désappointement de cet homme, il le « fist saisir et serrer en prison, où il fust si bien poursuivi contre luy, qu'ayant trouvé que c'estoit un pipeur, qui, pour tromper et voler cette pauvre veuve, lui avoit baillé une bougette pleine de vieux clous et de ferrailles, il fust, à trois jours de là, pendu et estranglé au gibet de Tours. »

Si nous tournons encore une des feuilles du bon Albert, nous lirons que « saint Yves nourrissoit beaucoup d'orphelins; instruisoit les uns en sa maison, mettoit les autres en pension chez des maistres ouvriers, pour apprendre mestier, lesquels il salarioit de son propre argent. Son bonheur estoit de servir de ses mains, à sa propre table, les plus misérables mendiants. Voyant plusieurs pauvres fort mal vestus, il leur bailla la plus-part de ses habits, de sorte qu'il luy fallut s'envelopper

Digitized by Google

dans un loudier. Une autre fois, il ût la même chose, et mieux. Comme un jour son cousturier luy fust venu vestir une robbe et capuchon gris, il apperçeut en la cour un pauvre à demy nud; il ne le put endurer; mais, retenant ses vieux habits, luy donna cet accoustrement neuf. Allant une fois à l'église, disant son bréviaire, un pauvre luy demanda l'aumosne; n'ayant que luy donner, il tira son capuchon et le luy donna. Il visitoit souvent les malades, nommément les pauvres et les nécessiteux, les consoloit et les assistoit; il leur administroit les sacrements, les y disposant avec grand soin et charité. Il ensevelissoit de ses propres mains les corps des pauvres qui décédoient tant en l'hospital que chez luy, ès maisons particulières, les enveloppant en des suaires blancs siens, et les portant à la sépulture aydé de quelques autres pieuses personnes. »

La prédication était aussi une des principales occupations du glorieux saint Yves. Albert nous dit qu'il instruisait le peuple jusqu'à trois ou quatre fois par jour, non-seulement dans sa paroisse, mais encore dans les églises voisines. « Il s'adonnoit avec une telle ferveur et attention d'esprit à ce saint et apostolique office, que souvent il en oublioit le boire et le manger; et, estant de retour au logis, le soir, après avoir presché tout le jour, ne se pouvoit presque tenir sur bout, tant il estoit foible. »

Saint Yves mourut en 1303. Le peuple le salua comme un saint avant même que la cour de Rome eût prononcé. Un grand nombre de miracles opérés à son tombeau confirmèrent bientôt le jugement de la multitude. Il fut canonisé en 1348, et encore aujourd'hui on va chaque année en pèlerinage honorer ses précieuses reliques conservées dans l'église de Tréguier.

Digitized by Google

VIII.

Arthur II (1305-1312). — Jean III le Bon (1312-1341).

Ce ne fut que quatre ans après la mort de Jean II que l'affaire du tierçage et du past nuptial fut enfin terminée. Le tierçage fut réduit au 1/9 des biens du défunt, toutes dettes préalablement prélevées ; les nobles et les pauvres en furent exempts. Quant au past, les nouveaux mariés qui n'avaient pas pour 30 sols de mobilier en furent dispensés ; pour les autres, le droit fut fixé à 2 ou 3 sols.

En cette occasion, et pour recevoir la bulle du saint-père, le nouveau duc convoqua les états. Pour la première fois, le peuple y fut admis, parce qu'il s'agissait de régler des impôts qui ne devaient peser que sur lui.

Arthur II mérita l'amour de ses sujets par sa justice et sa bonté. Sous son règne trop court, le commerce fleurit, l'agriculture prospéra et une heureuse paix remplit la Bretagne.

Digitized by Google

Notre duc breton avait épousé en premières noces Marie, vicomtesse de Limoges, et en avait eu trois fils : Jean, qui lui succéda ; Gui, comte de Penthièvre et père de la célèbre Jeanne la Boiteuse, et Pierre, qui mourut sans postérité. Il contracta une seconde alliance avec Yolande de Dreux, comtesse de Montfort, qui lui donna cinq filles et un fils, Jean de Montfort.

Les comtes de Montfort prenaient leur titre du château et de la petite ville de Montfort-sur-Meu, près de Rennes, et appelée aussi Montfort la Cane, à cause d'une vieille tradition. On racontait déjà au xve siècle, et l'on raconte encore aujourd'hui un prétendu miracle qui se renouvelait tous les ans.

Il existait, dit-on, au faubourg de la ville, une église paroissiale dédiée à saint Nicolas, et assez près de là un étang qui baignait les murs du château. Or, le jour où l'on fêtait à Montfort le grand saint Nicolas, une cane pieuse sortait tout à coup de l'étang au moment de la messe, traversait sans s'effrayer la foule qui se pressait sur son passage, et, suivie de ses canetons, entrait dans le saint temple, où elle assistait dévotement aux saints mystères. Elle s'en retournait ensuite dans son étang, où elle disparaissait à tous les regards.

Au xvie siècle, les apparitions de la cane de Montfort devinrent beaucoup plus rares ; enfin elle ne se montra plus. Mais son souvenir est resté profondément gravé dans l'esprit de nos crédules Bretons. Le grand-père redit encore à la veillée le conte merveilleux de la cane, et les petits enfants, convaincus, conservent précieusement cette grave légende pour la confier, eux aussi, à une autre génération.

Ce n'est pas tout. Si, errant dans les campagnes qui entourent la ville de Rennes, vous demandez aux bons paysans ce qu'était cette cane intelligente, ils vous diront qu'une jeune fille, ayant été enfermée dans le château par un comte de Montfort qui voulait la forcer à devenir sa femme, eut recours à la

Digitized by Google

sainte Vierge et à saint Nicolas, qui la changèrent en cane, afin qu'elle pût échapper à celui qui la tenait en son pouvoir. Albert le Grand nous affirme, lui, que la pieuse volatile n'était autre qu'une comtesse de Montfort condamnée, à cause de ses péchés, à se montrer annuellement sous cette forme humiliante pendant trois siècles.

Quant à nous, chers lecteurs, nous vous assurons, et vous pouvez nous croire, que ni jeune fille effrayée ni comtesse coupable n'ont été changées en cane. La bienheureuse Marie protége ceux qui implorent son assistance, sans employer de métamorphoses, et il y a dans l'autre vie assez de châtiments pour le crime, sans que le souverain juge nous condamne à revenir au milieu des mortels. Grâce à Dieu, nous ne croyons pas à la métempsychose.

La rivière de Meu, sur laquelle est construit Montfort, aujourd'hui ville assez considérable, nous rappelle un trait touchant. Au VIIe siècle, s'était assis un saint sur le trône de Bretagne, le pieux Judicaël, qui, bientôt dégoûté des vanités du monde, échangea sa brillante couronne pour la tonsure monacale. Un jour que ce bon prince traversait avec toute sa cour un gué dans la rivière de Meu, un pauvre lépreux, agenouillé sur le bord de l'eau, suppliait en vain qu'on lui accordât le passage; les seigneurs ne jetèrent pas un regard sur l'infortuné, les domestiques le repoussèrent avec horreur. Alors arriva Judicaël; prenant le lépreux dans ses bras, il le mit sur son cheval et passa avec lui sur l'autre bord. Quand le pauvre souffreteux eut touché la terre, sa lèpre disparut; une beauté céleste se répandit sur son visage, une auréole de gloire brilla sur son front. « Pour ce que tu ne m'as pas déprisé sur la terre, dit il au saint Breton, tu y seras exhaulsé, et après le seras en paradis. » Judicaël se prosterna, car le malheureux qu'il avait assisté était notre Seigneur Jésus-Christ

Digitized by Google

lui-même, « qu'il vit remonter au ciel, entouré d'une inestimable clarté. »

Le commencement de la légende est fort vrai : Judicaël fut un saint, et le trait du lépreux a été conservé dans l'histoire. Quant à l'apparition du Sauveur, permettez-nous de la révoquer en doute, bien que nous adorions avec vous cette aimable et encourageante parole échappée à un Dieu : « Ce que vous faites pour le moindre des miens, vous me le faites à moi-même. » Nous ne vous affirmons pas non plus, avec la plupart de nos bons Bretons, qu'il fut un temps où le Seigneur et sa sainte mère visitaient souvent la Bretagne; ils racontent à ce sujet des choses si merveilleuses, que c'est plaisir de les entendre. Si le fils de Marie de Limoges, Jean le Bon, « ce duc de Bretagne le plus aimé de son peuple », ne nous attendait à la porte Mordelaise, nous vous dirions tout au long la charmante légende d'un jeune bas Breton qui, ayant rencontré successivement sur son chemin, au temps de ces célestes visites, une vieille femme, un pauvre enfant et un chercheur de pain, et leur ayant donné sa bourse, son manteau et son cheval, en reçut pour récompense une guêpe, une mouche bleue et une araignée qui l'aidèrent à délivrer son frère des mains d'un rounfit (ogre), et qui lui rendirent au centuple ses charitables présents. La guêpe, la mouche et l'araignée n'étaient autres que trois anges; et la vieille, l'enfant et le mendiant, que la sainte Vierge, Jésus et saint Joseph.

Le bon duc avait déjà vécu de longs jours et avait été engagé deux fois dans les liens du mariage quand il prit les rênes du gouvernement avec la noble pensée de rendre ses sujets heureux et de diminuer par ses bienfaits les maux du pauvre peuple.

Peu de temps après l'avénement de Jean III au trône ducal, le roi de France, Philippe le Bel, mourut à Fontainebleau, frappé de la lèpre, disent quelques chroniqueurs, en punition

Digitized by Google

d'avoir fait brûler vifs un grand nombre de lépreux accusés d'avoir empoisonné les puits et les fontaines. Après lui, ses trois fils, Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel ne firent que passer sur le trône et laissèrent la couronne à Philippe VI, chef de la maison des Valois. Celui-ci, pour châtier les Flamands révoltés contre leur comte, fit un appel à tous ses grands vassaux. Jean de Bretagne sortit aussitôt de son duché à la tête de quinze bannières de chevaliers et de 10,000 hommes de pied, et prit part à la malheureuse bataille de Cassel. Blessé dans l'action, il se fit d'abord transporter à Saint-Omer, où il congédia ses gens, puis à Paris, où il reçut du roi la déclaration par écrit qu'il ne l'avait accompagné que « par courtoisie et libéralité », et non par devoir de vasselage.

Le bon duc, sollicité par sa troisième femme, fille du comte de Savoie, revendiqua, au nom de cette princesse, l'héritage de son beau-père et joignit ses troupes à celles du dauphin viennois. Les Bretons s'étonnèrent de cette ardeur belliqueuse de leur bien-aimé souverain, qu'ils avaient vu toujours, il est vrai, au premier rang dans les dangers et se hasarder volontiers quand il s'agissait de sa propre vie, mais dont ils avaient surpris les larmes toutes les fois que la nécessité le forçait à lever de nouveaux deniers ou appeler ses sujets sur le champ de bataille. Leur étonnement ne fut pas de longue durée : Jean accepta avec empressement les premières propositions de paix qui lui furent faites et renonça pour toujours au comté de Savoie.

Jean le Bon n'avait pas eu d'enfants de ses trois alliances ; il était déjà avancé en âge, et la mort avait frappé les principaux membres de sa maison. De la nombreuse postérité d'Arthur II, il ne restait qu'une fille, Jeanne la Boiteuse, orpheline dès le berceau et née de Gui de Penthièvre, frère germain de Jean III, et Jean de Montfort, issu du mariage con-

Digitized by Google

tracté entre le dernier duc et Yolande de Dreux. A qui, de l'oncle ou de la nièce, devait revenir la riche succession de notre Breton?

Prévoyant sans doute les tristes démêlés, les sanglantes querelles qui devaient suivre sa mort, et gémissant sur les maux qui devaient inonder sa chère Bretagne, Jean chercha à prévenir tant de malheurs en faisant reconnaître son héritier dès son vivant. Mais ne voulant que ce qu'exigerait la stricte justice, il flottait irrésolu sur le parti qu'il devait prendre. En réalité, le droit reposait sur une jeune princesse privée de tout appui et qui ne comptait peut-être pas un ami véritable. Jean de Montfort, seigneur puissant, hardi, jeune, entreprenant, ambitieux et avide d'aventures et de gloire, serait le compétiteur de l'orpheline de Penthièvre. La partie n'était pas égale....

Pour assurer la tranquillité de son peuple et le sort de sa nièce, il formait mille projets, projets presque aussitôt rejetés que conçus, tant ils présentaient de difficultés. Il pensa un jour à confier la Bretagne aux soins de quelque prince renommé, à la charge par lui de concéder à Jeanne un État moins brillant peut-être, mais au moins paisible. Ayant consulté le roi de France, celui-ci lui proposa le duché d'Orléans. Les barons bretons surprirent la négociation; ils s'émurent et vinrent en foule aux pieds du noble duc. « Quoi! nous, nous muer en Orléanais! s'écria le baron de Raix en mettant la main sur son épée; voicy ma sauvegarde et celle de mon pays; et, certes bien, avec son aide et celle de Dieu, je tiendrai tous les ducs dans ma gloriette (ma prison) avant que nos Bretons soient jetés dans une telle trique dondaine! »

Jean songea alors à marier l'héritière de Penthièvre. Mais il fallait choisir un prince puissant et digne par son nom et son rang de porter la brillante couronne de Bretagne. Il assembla les états pour fixer ce choix, ou se déclarer pour Jean

Digitized by Google

de Montfort, s'ils pensaient accomplir un acte d'équité. Les états se séparèrent sans avoir rien conclu. Quatre ans après, il les convoqua de nouveau. « Je n'ai que peu de jours à vivre, s'écria-t-il en pleurant, et ce n'est mie pour moi que j'intercède. Je le fais pour mes peuples que j'aime, et j'ai vif désir d'amener les choses à bonne fin, tandis que l'éclat du soleil prête encore de sa force à mes membres envieillis. Divers avis m'ont été donnés; je les ai contrepesés et balancés avec ma raison, et discutés longuement; mais je ne saurais rien résoudre sans votre bon conseil. Donc, mes seigneurs, fidèles amis et prud'hommes, je vous prie, au nom de Dieu, qu'oubliant toute passion et partialité, vous preniez la meilleure voie et prévoyiez ce que de mieux il convient de faire, suppliant le doux et sage Créateur de vous faire la grâce d'agir en toute paix et sincère union. »

Ce discours touchant, qui témoignait si bien de l'amour du bon duc pour les Bretons, émut les assistants. Tous les vœux se portèrent sur l'orpheline de Penthièvre, et il ne fut plus question que de lui choisir un époux. Trois concurrents se disputaient l'honneur de donner la main à la riche héritière: Charles d'Evreux, fils de Philippe, roi de Navarre, et de Jeanne de France; Jean Plantagenet, comte de Cornwall et frère d'Édouard III, roi d'Angleterre; et Charles de Châtillon, frère puîné du comte de Blois et neveu du roi de France. Mais le premier n'était âgé que de cinq ans, et son père refusait pour lui d'adopter le nom, le cri, les armes de Bretagne, ces armes toujours victorieuses, les plus anciennes du monde chevaleresque, portées avec un immortel honneur dans les champs de la Palestine et dans tous les lieux où la gloire se plaisait à se montrer. C'en fut assez pour que les états et le duc éloignassent le jeune prince. Les ambassadeurs d'Angleterre eussent peut-être été favorablement écoutés, s'ils n'eussent apporté à nos Bretons ce nom odieux de Plantagenet et s'ils n'eussent laissé

Digitized by Google

soupçonner les prétentions secrètes d'Édouard à la couronne des lis. On se décida donc pour Charles de Blois, à la grande satisfaction du roi de France.

Jean de Montfort, ce fils ambitieux d'Yolande de Dreux, était présent à la délibération, et il garda le silence. Il roulait dans sa pensée des projets d'avenir; car viendrait un jour où le duc Jean, si aimé du peuple, ne ferait plus entendre sa voix et où le droit ne résiderait peut-être plus que dans la force des armes.

Le jeune comte de Blois, créé chevalier par le roi de France, entra en Bretagne, « suivi des premiers-nés des familles souveraines de l'Europe. » Hélas! dans les fêtes si brillantes de son mariage renouvelées deux fois, à Rennes et à Nantes, au milieu des cris de ses hérauts d'armes qui distribuaient de l'argent aux pauvres en répétant mille fois le nom chéri de Bretagne, Bretagne, Bretagne à toujours!... et des acclamations de l'heureuse multitude, le prince ne prévoyait point que vingt-quatre années de combats et de revers et une mort tragique l'attendaient dans ce pays si désiré et déjà si aimé!

Il fut convenu que Charles de Blois succéderait au titre de sa femme, si celle-ci le précédait dans le tombeau; et les grands bretons se prosternèrent aux pieds du fils adoptif du bon duc pour lui jurer un hommage anticipé. Jean versait des larmes de joie sur ces heureux résultats de longues années de soins et d'inquiétudes. La paix de sa chère Bretagne était donc affermie, le bonheur de ses sujets assuré et le sort de sa Jeanne à jamais fixé. Vains soucis des enfants des hommes, qui veulent vivre encore par leur volonté après que le Créateur les aura rappelés à lui!... Vaines combinaisons de l'espérance humaine! Jean le Bon l'avait oublié, l'homme ici-bas propose, mais Dieu seul dispose....

Le duc se disposait à faire reconnaître publiquement l'époux de l'orpheline de Penthièvre pour son seul et légitime héritier,

Digitized by Google

lorsque Édouard III d'Angleterre, ne déguisant plus ses prétentions, déclara la guerre à la France. Toujours ami de l'équité, Jean courut se ranger sous les bannières du Valois. « Il le rejoignit près de Saint-Quentin et couvrit la Manche de quatre-vingts grands vaisseaux commandés par un marin célèbre, nommé Keruel Barbenoire. » Tout le monde sait l'issue fatale du combat de l'Écluse.... Keruel ramena à Saint-Malo les tristes débris de la flotte bretonne.

Jean suivit ensuite Philippe jusqu'à Tournay, se montrant au milieu des nobles pairs « avec un grand apparat, plus grassement, plus étoffement que nul autre. » Effrayé par quelques prédictions, le Valois congédia son armée; notre bon duc revint dans ses États. En passant à Caen, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Jean de Montfort jugea le moment favorable; il courut près du mourant, l'accabla d'instances pour qu'il le nommât son héritier. Au dire du fils d'Yolande, le prince aurait cédé à ses importunités. Charles de Blois prétendit, au contraire, qu'il aurait répété plusieurs fois : « Mon frère, vous avez tort de me presser, vous ne devez pas vouloir que je change ce que j'ai fait. Pour Dieu, laissez-moi en paix; je ne veux pas charger mon âme. »

Jean III, connu sous le nom de *bon duc* par les Bretons, mourut le 30 avril 1341, avec la réputation bien méritée de prince charitable, loyal, équitable, craignant Dieu, aimant le peuple et vivant du revenu de ses propres biens, sans jamais toucher au produit des impositions, réservé tout entier aux dépenses publiques. »

Ce règne occupe une place distinguée dans l'histoire des lettres : des colléges furent fondés dans plusieurs villes de Bretagne et d'autres à Paris par des Bretons pour les jeunes étudiants de leur pays : ainsi Galerau, Nicolas et Jean de Guistry créèrent celui de Cornouailles; Geoffroy-Duplessis, celui de

Digitized by Google

Duplessis; et Guillaume de Coatmohan, celui de Tréguier, qui devint par la suite le collége de France.

Sous Jean le Bon, les différents usages de la Bretagne furent recueillis. Cette compilation est connue sous le nom d'*anciennes coutumes*.

Digitized by Google

IX.

Jean de Montfort et Charles de Blois (1341-1365).

Dès que le tombeau se fut fermé sur Jean le Bon dans l'église de Ploërmel, Jean de Montfort, qui avait affecté la soumission pendant la vie de son beau-frère et dont l'unique pensée était de vaincre ou de mourir, « appela à son aide tous les avis de la prudence humaine et les secours de la force. » Il fit aussitôt son entrée à Nantes, suivi d'un petit nombre d'amis; il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple. Sans doute ce peuple conservait amour et respect pour la mémoire du bon duc, mais le sang breton coulait dans les veines du courageux Montfort, et l'époux de Jeanne de Penthièvre n'était qu'un étranger!

De Nantes, le fils d'Yolande courut à Limoges, où étaient, disait-on, les trésors du feu duc.

Que nos jeunes lecteurs nous permettent à ce sujet un mot de digression. Tout le savoir des financiers, à cette époque,

Digitized by Google

c'est-à-dire aux XIIIe et XIV siècles, c'était de ménager au prince, dont ils surveillaient les revenus, des sommes auxquelles on donnait le nom de trésor. Ce trésor était déposé secrètement dans quelque château fort et se grossissait annuellement du produit des économies.

Quand Montfort eut recueilli les richesses de Jean le Bon, il « s'en revint droit à Nantes, là où madame sa femme était, qui eut grand'joie du grand trésor que son sire avait trouvé. » Il y convoqua les états généraux bretons, mais il fut cruellement trompé dans ses espérances : un seul chevalier se présenta, Hervé de Léon, « noble et puissant; » ce dont le comte et la comtesse furent « durement ébahis. » La noblesse, en souvenir du dernier duc, restait fidèle à la fille des Penthièvre; les prélats se déclaraient aussi pour elle.

Dans cette circonstance difficile, le vaillant Montfort ne perdit point courage; d'une main libérale, il répandit autour de lui les sommes immenses de Limoges, et bientôt il se vit entouré de partisans, d'amis, d'hommes de guerre.

Résolu à conquérir la Bretagne « par force et par amour », il se porta sur Brest, que défendait le brave Garnier de Clisson, qui, blessé grièvement dans une sortie vigoureuse, expira peu après et laissa par sa mort tout l'avantage au prétendant. Celui-ci investit aussitôt Nantes. Henri de Spinefort, commandant de la ville, se battit glorieusement; mais, fait prisonnier, il se soumit, et avec lui tous les Nantais.

Ce Spinefort devint un des plus zélés défenseurs de sa nouvelle cause. Montfort lui annonça son intention d'aller assiéger Hennebon, qui, à cette époque, passait pour la ville la mieux fortifiée et le port le plus important des côtes de Bretagne. « Vous y pourrez bien seoir et perdre un an sans être mieux avancé, s'écria Henri; mais vous me baillerez, s'il vous plaist, jusques à 500 hommes d'armes à faire à ma volonté, et je les meneray en avant de votre ost (armée) par espace de demi-lieue

Digitized by Google

de terre, et porteray la bannière de Bretagne devant moy. J'ay un frère qui est dedans, gouverneur de la ville et du chastel; tantost qu'il verra la bannière de Bretagne et qu'il me cognoistra, je suis certain qu'il me fera ouvrir les portes, et j'entreray dedans avec mes gens et me saisiray de la ville et des postes, et prendray mon frère; je vous le remettray prins (prisonnier) à votre volonté, s'il ne veut obéir à moy. Mais vous me promettez la foi du corps que rien ne lui ferez? — Par mon chief, répondit le comte, nenny! Tu es gentil compagnon et bien avisé; je t'aime mieux que devant, et encore mieux t'aimeray, si tu peux faire que soye seigneur de Hennebon, je dis de la ville et du chastel. »

Tout se passa ainsi que Henri Spinefort l'avait prévu. Olivier, son frère, voyant flotter à la tête des 500 cavaliers la bannière de Bretagne, ouvrit les portes de la ville, croyant recevoir des partisans de Charles de Blois.

« Beau sire, dit Henri, je me mets en saisine de par le comte de Montfort, qui est actuellement duc de Bretagne, et à qui j'ay fait féauté et hommage, et toute la plus grande partie du pays; il convient que vous obéissiez aussi, et mieux vaut par amour que par force, et vous en saura, monseigneur le comte, bien meilleur gré. »

Olivier fut obligé de se soumettre, et les habitants de Hennebon de porter aux pieds de Montfort leur serment de fidélité.

Vannes se rendit; mais la Roche-Derrien, alors nommée la Roche-Périon, du nom d'un des plus célèbres chevaliers de la Table ronde, et commandée par Olivier de Clisson, proche parent du brave Clisson qui avait été tué à Brest, opposa pendant dix jours une vigoureuse résistance et repoussa enfin complétement les troupes du prétendant. Montfort fut plus heureux à Auray, à Carhaix et à Guérande, dont il s'empara sans combat. Il se rendit ensuite à la forteresse du Guildo élevée sur les côtes septentrionales de la Bretagne. « Ce fut là, nous dit un historien,

Digitized by Google

que, dans une étrange solitude et au bruit des vagues qui se brisaient au pied des murs du château, il vint à réfléchir à la rapidité de ses conquêtes. » La fortune, qui l'avait comblé de ses dons, ne pouvait-elle point le trahir? car, ainsi que le disait maître Guillaume de Saint-André à Jean V quelque soixante ans plus tard en chantant en rapsodies la lutte célèbre des Montfort et des Penthièvre,

Car la rote (roue) de la fortune
Fait demi-tour comme la lune,
Qui tantôt se met en croissant,
Puis grossit, puis va déclinant.
Parfois la fortune diverse
Est avenante et puis perverse.

Montfort savait que Charles de Blois avait porté sa cause aux pieds du roi de France et attendait que les pairs du royaume assemblés désignassent le légitime héritier de Jean le Bon.

Pendant que son compétiteur parcourait la Bretagne en marquant chacun de ses pas par un triomphe, l'époux de Jeanne de Penthièvre, retiré au fond d'un oratoire, récitait les psaumes, jeûnait deux fois par semaine au pain et à l'eau, faisait ses délices de la haire, du cilice et de la discipline, et se donnait des coups si furieux dans la poitrine, « que son visage muait de couleur et devenait vert. » Il se ceignait le corps de cordes de fil et de crin de cheval et les serrait « avec si peu de ménagement, qu'elles pénétraient dans la chair vive, où la vermine qu'elles engendraient causait un autre genre de supplice digne de compassion. » Tout le jour, il servait les pauvres dans son palais, leur lavait les pieds et leur distribuait ses richesses; la nuit, il reposait sur un grabat couvert de paille, son lit ayant été partagé par ses ordres en deux parties, l'une pour lui, et l'autre, « chargée de couettes, d'oreillers de plumes et de brocart d'or », pour Jeanne la Boiteuse. Sans nul doute, si l'altière et vaillante

Digitized by Google

fille des Penthièvre n'eût point veillé à ses intérêts, Charles de Blois, né pour le cloître et non pour le trône, eût renoncé à son duché et fût allé s'ensevelir dans l'ordre austère de Charleroy. « Mais, dit un historien, de ce mouton résigné, elle en sut faire un lion. »

Nous avons laissé Jean de Montfort accablé de soucis au sein de ses victoires, jetant sur la Bretagne à demi conquise un regard de vague inquiétude, craignant l'amour-propre blessé du protecteur de son adversaire, Philippe de Valois, et cherchant autour de lui un appui puissant qui pût le garantir de toutes les vengeances qu'il avait attirées sur sa tête. Cet appui, il ne le pouvait trouver que dans les bras de l'Anglais. Appeler une fois encore ces lâches oppresseurs de notre Bretagne, c'était rappeler les plus mauvais jours de Conan IV et d'Arthur. N'importe! Montfort traversa la Manche, courut à Windsor, se jeta aux genoux d'Édouard III. « Le roi de France, dit-il, n'a d'autre dessein que de s'emparer du duché de Bretagne comme il s'est emparé de la Normandie. Ce coin de terre libre jusqu'à ce jour arrondirait parfaitement son royaume, et toute entrée serait interdite aux rois d'Angleterre, qui, désormais, ne pourraient aborder en aucun lieu. La domination de Philippe sur mon duché porterait donc un immense préjudice à vos États, car la Bretagne est un port naturel qui doit servir à l'Angleterre de route pour entrer en France. Si vous saisissez cette occasion opportune et si vous embrassez ma défense, vous pourrez, quand vous le voudrez, rentrer en Normandie et conduire vos armées jusque dans Paris. »

Édouard III élevait alors des prétentions au trône de France comme arrière-petit-fils de Philippe le Hardi par sa mère Isabelle, fille de Philippe le Bel; il n'en agréa pas moins les propositions flatteuses de Montfort et consentit à soutenir par les armes un point d'hérédité diamétralement opposé à celui qu'il faisait valoir pour lui-même.

Digitized by Google

Le fils d'Yolande revint à Nantes, assuré d'un secours puissant et rempli d'espérance.

Cependant les pairs de France s'assemblèrent et sommèrent Montfort de comparaître devant eux. Plein d'audace et de courage, le jeune conquérant vint aussitôt à Paris avec une suite nombreuse et brillante. Dès le lendemain, il se revêtit avec magnificence et se présenta à la cour. Il trouva Philippe au milieu des plus nobles barons avec Charles de Blois en personne. Les grands le saluèrent « moult durement. »

Sans perdre courage, Montfort, s'approchant du roi, s'inclina et dit : « Sire, je suis venu à votre commandement et plaisir.— Comte de Montfort, de ce je vous sçay bon gré, répondit le monarque; mais je m'émerveille bien fort pourquoy et comment vous avez osé entreprendre en votre voulonté sur le duché de Bretagne, où vous n'avez nul droit, car il y a plus prochain que vous; et pourtant vous le voulez déshériter; et pour mieux vous en efforcer, vous êtes allé à mon adversaire le roi d'Angleterre, et avez de lui relevé, ainsi comme on m'a conté. — Ha! cher sire, s'écria le prétendant, ne le croyez pas, car vrayement, le bon vrayement, vous êtes de cela mal informé. Mais de la poursuite dont vous me parlez, m'est advis, sire, sauf votre grâce, que vous vous méprenez ; car je ne sçay nul si prochain du duc mon frère, dernièrement trépassé, que moy; et, s'il étoit jugé et déclaré par droict qu'autre y fust plus prochain, je ne serois ni rebelle ni honteux de m'en déporter. — Comte, vous en dites assez, interrompit le roi. Mais je vous commande, sur quan que vous tenez de moy et que vous en devez tenir, que vous ne partiez de la cité de Paris jusques à quinze jours, que les barons et les pairs jugeront de cette proximité. Si sçaurez adonc quel droict vous y aurez ; et si vous faites autrement, sachez que vous me courroucerez. — Sire, à votre voulonté, » fit le comte en se retirant.

Rentré chez lui, il réfléchit longtemps sur la conversation qui

Digitized by Google

venait d'avoir lieu, et il trouva qu'il était peu sage de rester au pouvoir du roi de France. S'étant donc déguisé en marchand, il reprit secrètement le chemin de la Bretagne.

Philippe, irrité, fit aussitôt rendre un arrêt qui adjugeait le duché à Charles de Blois. Pendant ce temps, le fils d'Yolande achevait de s'en rendre maître.

« Beau neveu, dit le Valois au nouveau duc, vous avez pour vous arrêt de bel héritage et grand. Or, hâtez-vous et prenez peine à le conquérir sur celui qui le tient à tort. Priez vos amis qu'ils veuillent vous aider, et je ne vous y fauldray mie ; car je vous préteray de mon or et de mon argent assez, et diray à mon fils, le duc de Normandie, qu'il se fasse chef avec vous. »

Un grand nombre de seigneurs qui entouraient le roi jurèrent à Charles qu'ils défendraient sa cause, et bientôt le comte de Blois ou plutôt la courageuse Jeanne de Penthièvre s'avança vers la Bretagne avec un brillant « amas d'hommes d'armes. »

Alors commença cette lutte à jamais célèbre, lutte que contempla avec effroi l'Europe étonnée. A la tête des deux partis commandaient des princes rivaux de puissance et de gloire ; tous deux dans la force de la jeunesse, tous deux couverts des nobles hermines ; tous deux pleins d'ardeur, vifs, hardis, entreprenants, et tous deux, enfin, modèles de grandeur d'âme, de Blois en saint, Montfort en héros. Les troupes qui suivaient les prétendants étaient enfants de la même patrie, poussaient le même cri de guerre, marchaient sous les mêmes enseignes, rivalisaient en dévouement et en courage. Des femmes aussi se montrèrent dignes d'une éternelle admiration dans ces guerres malheureuses ; les noms de Jeanne de Penthièvre, de Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, et de Jeanne de Belleville, veuve de Clisson, suffiraient à eux seuls pour illustrer la Bretagne, si mille noms de guerriers non moins glorieux ne se pressaient dans ses annales. Enfin, des rois mêmes déployèrent leurs ban-

Digitized by Google

nières sur cette terre de l'héritage si ardemment disputé : Philippe VI de France pour Charles de Blois, et Édouard III d'Angleterre pour Jean de Montfort. Mais c'étaient moins les intérêts de la Bretagne que leurs propres intérêts que ces deux monarques voulaient assurer, et l'on peut dire que dans ces champs de bataille où coulait à longs flots le sang breton, se jouait la destinée de la France et de l'Angleterre ! « Le duché était vaste, bien cultivé pour le temps, riche de ses villes maritimes et de la pêche de ses côtes immenses, semé de places fortes, habité par une nation à la fois soumise et belliqueuse. » Pour Philippe, c'était se donner un allié puissant, un vassal dévoué, que de faire monter sur le trône ducal un prince de sa maison ; pour Édouard, s'attacher le duc breton par la reconnaissance et l'amitié, c'était s'ouvrir le chemin de la France et gravir les premiers degrés du trône des lis, objet de sa furieuse ambition.

L'armée de Charles de Blois, forte de « cinq mille armures de fer », d'un nombre égal d'autres guerriers, et à la tête de laquelle chevauchaient fièrement le roi de Navarre, les ducs de Normandie, de Bourgogne et de Lorraine, un duc d'Athènes, etc., se réunit à Angers. Elle occupa d'abord Ancenis, mais ce fut réellement par la prise de Chevanceaux qu'elle commença ses opérations militaires. Elle se porta aussitôt sur Nantes, où Jean de Montfort s'était enfermé. Les habitants, tout dévoués à la nouvelle cause, se défendirent d'abord « gaillardement »; mais frappés de terreur en voyant tomber au pied de leurs murs les têtes de trente chevaliers bretons décapités à Valgarnier par les ordres de celui qui devait être un jour Jean le Bon de France, inquiets d'ailleurs du mécontentement du seigneur Hervé de Léon, à qui Montfort avait osé dire que dans une sortie qui avait eu lieu « il avait eu sûrement une autre intention que celle de bien faire », les Nantais, craignant la vengeance d'un vainqueur, sachant leurs campagnes ravagées, pleurant leurs parents et

Digitized by Google

leurs amis prisonniers ou mis à mort, « se prirent à besogner pour essayer de traiter quelque chose avec l'armée de France.» Il fut convenu qu'ils livreraient leurs portes. Les Français pénétrèrent dans la ville, remplirent le palais du fils d'Yolande, surprirent le prétendant pendant son sommeil et le firent transporter à Paris, où il fut enfermé dans la tour du Louvre.

Au dire de quelques historiens, Montfort, soupçonnant le découragement et l'effroi des Nantais, aurait capitulé avec le duc de Normandie et lui aurait confié la garde de la ville pendant qu'il serait allé négocier la paix avec Philippe de Valois, alors à Paris. C'est l'opinion de Guillaume de Saint-André, ambassadeur, conseiller et secrétaire du duc Jean IV. Il nous dit, dans sa Chronique en vers de 1341 à 1381 :

Par promesses fut incité
Aller à Paris la cité.
Il mit Nantes, n'en doutez mie,
En garde au duc de Normandie.

Il nous raconte ensuite que Jean de Normandie donna des sauf-conduits au malheureux Montfort, que celui-ci avait toute confiance, et il ajoute :

Mais à la fin fut decepuz (déçu),
Car à Paris fut mal venu
Et au corps prins et retenu.

Quoi qu'il en soit, trahi par les Bretons ou les Français, Jean de Montfort n'en resta pas moins captif pendant quatre ans.

La guerre semblait terminée ou tout au moins toucher à sa fin, puisque le chef ennemi gémissait dans la grosse tour du Louvre et que

Digitized by Google

Le fils au duc estoit enfant,
Non agé, sans gouvernement,
Trois ans avoit ou environ.

Et ce fils, héritier légitime du noble Montfort, ce fils semblait n'avoir pour défense que les larmes de sa mère, la jeune et belle Jeanne de Flandre !

Cette princesse était à Rennes quand elle apprit la trahison de Nantes; elle gémit d'abord.... Mais écoutons Froissart et d'Argentré; bien mieux que nous, ils savent la douleur et l'héroïsme de la mère de Jean IV. « Bien qu'elle eût grand deuil en l'âme et fût pasmée d'angoisses, elle montra qu'elle avoit bien courage d'homme et cœur de lion; car elle se résolut en peu de jours, reprit ses esprits, non comme femme déconfortée, mais comme guerrière fière et hardie; et au lieu qu'elle avoit à fain d'être consolée, elle fit cet office à l'endroit de ses villes et sujets, confortant les habitants et soldats avec toute assurance, et portoit dans les assemblées son petit fils sur les bras, qui fut appelé Jean de Bretagne, successeur de la vertu paternelle et maternelle, et disoit à ses partisans et soudoyers : — Mes amis, ne vous défiez de la grâce de Dieu. Nous sommes grandement infortunés de ce qui est advenu en la personne de monseigneur; mais j'espère, par la grâce de Dieu, que sortira de là où il est tôt ou tard et qu'encore nous le verrons sain et sauf. Prenez cœur et ne veuillez abandonner celui qui a mis toute son espérance, après Dieu, en vous et en votre loyauté; et si Dieu vous défavorise tant qu'il y demeure, voici son enfant légitime de son sang et nourri sous espérance que, par la grâce de Dieu, il sera un jour un homme de bien et de valeur, et croissant rétablira la perte de son père, et malgré ses ennemis, lesquels, à cette heure, lui occupent sa terre. Ah! seigneurs, disoit-elle aux barons, ne vous déconfortez mie, ni ébahissez pour monseigneur que nous avons perdu; ce n'étoit qu'un seul

Digitized by Google

homme ; veez ci son petit enfant qui sera, si à Dieu plaist, son vestorier (vengeur), et qui nous fera des biens assez. Et je ay de l'avoir en planté (quantité, abondance) si vous en donneray assez et vous pourchasseray (trouverai) tel capitaine et tel mainbour (gouverneur) par quoi serez reconfortez. »

Jeanne de Montfort, ayant confié la ville de Rennes à Guillaume de Cadoudal, parcourut toutes les villes de son duché, répétant les mêmes paroles, se montrant toujours le défenseur le plus zélé de son mari et de son fils et relevant le courage abattu de ses partisans. Au printemps suivant, elle se retira à Hennebon, « bonne et sûre ville », près de la mer, d'une garde plus facile que celle de Rennes et plus à portée de recevoir les secours qu'Amaury de Clisson était allé demander au roi d'Angleterre.

Cependant Philippe de Valois, qui avait pensé que, Montfort prisonnier, son neveu n'avait plus qu'à étendre la main pour saisir le sceptre ducal, étonné de la résistance des Bretons et craignant l'enthousiasme que l'héroïsme et la beauté de Jeanne de Montfort jetaient dans tous les cœurs, essaya aussi « le beau parler » et les promesses pour attirer dans le parti du comte de Blois les seigneurs qui avaient juré fidélité au fils d'Yolande de Dreux. L'un d'eux, le brave Tannegui du Châtel accueillit les propositions les plus flatteuses et les menaces les plus terribles avec un profond mépris et écrivit au roi de France ces quelques lignes empreintes d'un noble courage : « Sire, je ne porte point les armes contre Votre Grâce, mais j'en appelle à son équité. Charles de Blois veut ma ruine, parce que je défends le parti de monseigneur lige, issu du vrai sang de Bretagne ; je dois continuer à le défendre, lors même que Votre Grâce m'ordonnerait le contraire, certain que sa justice serait trompée ; je la supplie donc de m'accorder l'honneur de sa protection. » Les autres seigneurs dévoués à la cause de Montfort furent de même inébranlables. Il fallut donc combattre.

Digitized by Google

Charles de Blois conduisit l'armée française sous les murs de Rennes, et les assiégés capitulèrent après soixante jours. De Rennes, il courut à Hennebon s'emparer de Jeanne de Montfort et de son enfant : c'était certainement terminer la guerre. Les Français pensaient que la chose était facile ; mais ils ignoraient encore la valeur et l'audace de celle qui traçait elle-même le plan des campagnes, ordonnait une bataille comme un vieux capitaine, passait des revues le casque en tête et se précipitait, la hache à la main, au milieu des dangers.

Dès que la belliqueuse comtesse vit arriver l'armée franco-bretonne, elle fit sonner le beffroi et se hâta de se revêtir de son armure. Les Génois qui servaient Charles s'avancèrent aussitôt jusqu'aux barrières « pour paleter et escarmoucher » ; mais ils furent vigoureusement repoussés. Le lendemain, l'attaque recommença et n'eut pas plus de succès que la veille. Les seigneurs français, irrités de ce que leurs soudoyers fuyaient honteusement, les renvoyèrent au combat à coups de bâton, et l'engagement devint à peu près général.

Pendant ce temps, « la comtesse, qui étoit armée de corps et étoit montée sur un bon coursier, chevauchoit de rue en rue par la ville et sermonoit ses gens de bien défendre, et faisoit les femmes, dames, demoiselles et autres défaire les chaussées et porter les pierres aux créneaux pour jeter aux ennemis, et faisoit apporter les bombardes et pots pleins de chaux vive pour jeter sur les assaillants. » Bientôt, « montant en une tour tout en haut, pour voir mieux comment ses gens se maintenoient, si regarda et vit que tous ceux de l'ost, seigneurs et autres, avoient laissé leurs logis et étoient presque tous allés voir l'assaut. Lors s'avisa d'un grand fait d'armes et remonta sur son coursier ainsi armée comme elle étoit et fit monter environ 300 hommes d'armes avec elle à cheval, qui gardoient une porte que on n'assailloit point. Si issit (sortit) de cette porte à

Digitized by Google

toute sa compagnie et se ferit (jeta) très-vassalement en ces tentes et en ces logis des seigneurs de France, qui tantost furent toutes arses (brûlées), tentes et loges qui n'étoient gardées fors de garçons et de varlets qui s'enfuirent sitôt qu'ils virent bouter (mettre) le feu, et la comtesse et ses gens entrer. Quand ces seigneurs virent leurs logis ardoir (brûler) et ouirent le hu (bruit) et le cri qui en venoit, ils furent tous ébahis et coururent tous vers leurs logis, criant : Trahis ! trahis ! Et en demeura donc nul à l'assaut. »

La comtesse, se voyant poursuivie, s'enfuit rapidement vers Auray, où elle attendit pendant six jours une occasion favorable pour rentrer à Hennebon. Dire l'anxiété des siens, ce serait impossible. Ils furent toute la nuit dans une grande inquiétude. Ils avaient bien aperçu les flammes qui avaient dévoré les tentes françaises, ils avaient bien vu leurs ennemis quitter l'assaut pour voler à leur camp embrasé, mais ils ignoraient que ce fait d'armes extraordinaire eût été accompli par leur noble dame.

Le lendemain, les assiégeants, logés sous les arbres et les feuilles, et honteux d'avoir été surpris par une femme, se rapprochèrent de la ville en criant aux habitants : « Allez, seigneurs, allez quérir votre comtesse; certes, elle est perdue, vous ne la trouverez mie en pièces. » Cette inquiétude dévorante dura cinq jours entiers; enfin, à l'aube du sixième, les clairons et les trompettes retentirent joyeusement. La belliqueuse Jeanne, à la tête de 600 chevaliers qu'elle avait recrutés dans Auray, passa rapidement entre les assiégeants et les remparts et fit une entrée triomphale dans sa bonne ville, aux cris d'allégresse de ses hommes de guerre, aux acclamations de tout son peuple et à l'admiration des troupes françaises.

L'armée de Charles de Blois tenta alors un assaut général, mais fut repoussée une fois encore. A demi découragés, les

Digitized by Google

chefs des Franco-Bretons délibérèrent dans leur camp de ramées et de feuillées; Louis d'Espagne conseilla de renoncer aux assauts et de faire venir de Rennes des chats et douze grands engins. On goûta cet avis, et bientôt les terribles machines de guerre « débrisèrent et froissèrent » tellement les murs d'Hennebon, que les assiégés les plus intrépides prêtèrent l'oreille à la voix d'un traître, Gui de Léon, qui s'était glissé parmi les généreux défenseurs de Montfort et qui, mettant sans cesse sous les yeux des habitants l'affligeant spectacle d'une ville ruinée, cherchait à les attirer dans le parti de Charles ou tout au moins à les amener à une capitulation.

En vain Jeanne, toujours ardente, rappelait les secours promis par l'Anglais et que devait amener bientôt le brave Clisson; en vain elle montrait un courage sans égal quand les balistes ébranlaient les murailles avec plus de force encore; en vain elle priait, suppliait, présentait à tous l'enfant qui se jouait dans son berceau au bruit sinistre des chats et engins et aux lamentations des troupes découragées.... Pourtant elle obtint des siens un délai de trois jours pour rendre la ville, et ces trois jours, l'héroïque épouse, la mère toute dévouée les passa sur un rempart élevé, les yeux fixés sur la mer. Le terme fatal arriva ; les trois jours avaient fui rapides comme la pensée, dans des angoisses affreuses et sans apporter de nouvelles de l'Angleterre! Dès l'aube du quatrième jour, les bourgeois coururent à l'appartement de Jeanne, ayant à leur tête Gui de Léon, et la sommèrent d'accomplir sa promesse.

Pour toute réponse, l'infortunée porta un dernier regard sur cette mer, objet de tout son espoir. Changeant tout à coup d'attitude, le sourire sur les lèvres, le bonheur sur le front, elle repoussa le traître d'une main et de l'autre montra à ses nobles chevaliers le port du Blavet, où entra un vaisseau, puis

Digitized by Google

deux, puis trois, puis une flotte entière portant 6,000 combattants. « Le voilà, le voilà, s'écria-t-elle, ce secours tant désiré! » Elle courut au-devant de ces nouveaux amis, les reçut noblement et réunit leurs chefs dans un festin splendide. « Je fais vœu d'aller abattre ce grand engin avec lequel on croit nous effrayer, exclama Gauthier de Mauni en portant la santé de la comtesse vers la fin du repas. Qui de vous veut me suivre? — Moi! moi! moi! répondirent à la fois Trésiguidy, le sire de Landerneau et Amaury de Clisson. »

A l'instant même, ces braves, suivis de 300 chevaliers, sortirent de la ville par une porte mal surveillée, attaquèrent à dos les gardiens des machines, détruisirent les balistes, mirent le feu au camp français, s'illustrèrent par mille faits d'armes, et, soutenus par leurs amis restés dans Hennebon, rentrèrent dans la ville après avoir perdu beaucoup des leurs, mais couverts d'une gloire éclatante. « Qui vit alors la comtesse descendre du chastel à grand'chère à l'encontre des chevaliers vainqueurs, et baiser messire Gauthier de Mauni et ses compagnons les uns après les autres, deux ou trois fois, bien put dire que c'était une vaillante dame. »

Dès le jour suivant, l'armée franco-bretonne quitta les murs d'Hennebon et alla rejoindre le comte de Blois, qui assiégeait Auray.

Charles donna le commandement d'une partie de son armée à Louis d'Espagne et l'envoya conquérir plusieurs places. Ce lion du Midi prit le Conquet, Guingamp, Guérande, mit tout à feu et à sang, rançonnant, pillant, massacrant, et entreprit ensuite de ravager les côtes avec quelques vaisseaux sur lesquels il s'embarqua avec Doria.

Pendant ce temps, l'époux de l'orpheline de Penthièvre continuait le siége d'Auray. « Ceux du dedans étaient si près menés et si oppressés de famine, qu'ils avaient mangé par huit jours tous leurs chevaux. » Ils offrirent de capituler;

Digitized by Google

Charles, devenu cruel, n'y consentit pas. « Voyant que mourir leur convenoit, ces braves gens sortirent ouvertement par la nuit, se mirent en la volonté de Dieu et passèrent tous parmi l'ost, dont aucuns furent aperçus et tués. » Cette retraite, conduite par les deux Spinefort, s'effectua assez heureusement. Les assiégés d'Auray trouvèrent un asile à Hennebon, où la comtesse de Montfort était toujours enfermée. Après avoir mis garnison dans la ville abandonnée, le comte de Blois s'empara de Vannes et de Carhaix et pensa à assiéger de nouveau la forteresse imprenable de la valeureuse Jeanne.

Cependant Louis d'Espagne, étant entré dans la rivière de Quimperlé, y débarqua et « alla ardoir tout le pays, où il trouva si grand avoir que merveille seroit à raconter. » Les cris des populations effrayées retentirent jusque dans Hennebon; aussitôt 3,000 archers s'élancèrent sur les pas de quelques chefs hardis, s'embarquèrent sur des vaisseaux anglais, brûlèrent la flotte de don Louis et marchèrent à la rencontre de ce furieux, qui, poursuivi par tous ceux du pays, « hommes et femmes ayant perdu leur avoir », regagnait la mer. Pris entre deux ennemis, l'Espagnol fit bonne contenance, et tandis que les Bretons massacraient les prisonniers à coups de penbaz (bâton à tête), il prit la fuite, sauvant seulement 300 hommes de guerre des 6 à 7,000 qui l'avaient suivi. « Durement navré » en voyant sa flotte détruite, il se jeta dans une barque, échappa, à force de rames, à ceux qui s'acharnaient à sa poursuite, débarqua à Redon et courut à Rennes, qui tenait pour Charles de Blois.

L'accueil que Jeanne de Montfort fit aux Anglo-Bretons au retour de cette expédition se devine aisément : « elle alla contre eux et les festa liement (galment), dit la chronique, et baisa et accola chacun de grand cœur, et avoit fait appareiller son chastel pour mieux eux fester, et donna à disner

Digitized by Google

moult noblement à tous les chevaliers et écuyers de renom. »

Malgré une si héroïque résistance, le comte de Blois gagnait chaque jour du terrain. Jeanne pressait Édouard de lui envoyer de nouveaux renforts, et des troupes anglaises ayant enfin débarqué sur les côtes de la Bretagne, elle commença à la fois deux expéditions : l'une conduite par Gauthier de Mauni, le héros de Quimperlé, et Tannegui du Châtel, et dirigée sur le château de Trégarantec, et l'autre par Robert d'Artois sur Morlaix. Ces deux expéditions eurent un plein succès. Ce fut alors que Charles revint devant Hennebon avec des forces imposantes. Tant d'ennemis ne peuvent effrayer les assiégés : « Vous n'êtes mie encore assez, criaient-ils du haut des remparts; allez, allez quérir vos compagnons! Ils dorment sur la terre dans les champs de Quimperlé! »

Ces paroles réveillèrent toute la rage de don Louis, à qui elles rappelaient sans cesse une sanglante défaite. Il courut à la tente de Charles de Blois. « Monseigneur, dit-il, longtemps y a que je vous sers sans que je vous aye encore importuné pour en obtenir récompense ; or, je vous demande un don, ce sera le loyer de mes services. — Quel qu'il soit, je vous l'octroye, répondit le prétendant. — A donc, reprit l'Espagnol, je vous prie que vous fassiez venir les deux chevaliers qui sont en votre prison, au chastel du Faouet, et que vous me les donniez pour en faire à ma volonté. C'est le don que je vous demande. Ils m'ont chassé, déconfit et navré (blessé), et aussi ont occis monseigneur Alphonse, mon neveu. Je ne m'en says autrement venger, fors que je leur feray les testes couper par devant leurs compagnons qui céans sont enfermés. — Oh! certes, répliqua Charles, frappé d'étonnement et d'effroi, les prisonniers vous donneray volontiers, puisque demandé les avez, mais ce seroit grande cruauté et blasme à vous, si vous faisiez deux si vaillans hommes mourir; et nos ennemis auroient motif

Digitized by Google

de faire ainsi aux nostres quand les pourroient tenir, et nous ne savons ce qui nous peut advenir de jour en jour; pourquoy, chier sire et beau cousin, je vous prie que veuillez être mieux advisé. — Si vous ne me tenez convenant, répondit don Louis, sachez que je me départiray de votre compagnie et ne vous serviray ne aimeray tant que je vive. »

Le malheureux Charles n'avait plus rien à répliquer. La crainte de perdre un auxiliaire puissant lui fit tenir sa promesse; il lui livra les deux prisonniers avec les plus grandes prières de leur laisser la vie. « Je veux leurs testes, répondait le farouche Espagnol à toutes les supplications, à toutes les représentations; je veux leurs testes comme Hérodias voulait celle de saint Jean-Baptiste, et les feray décoller à l'issue de mon disner. » Les seigneurs français joignirent leurs instances à celles du comte de Blois; tout fut inutile.

Mais le bruit des terribles serments du féroce Louis parvint jusqu'à Hennebon. Là étaient des milliers de braves qui jurèrent de mourir tous plutôt que de laisser accomplir un tel acte de cruauté. A l'heure même où l'on devait faire les préparatifs de l'odieuse exécution sous la tente de l'Espagnol, deux troupes d'Anglo-Bretons sortirent de la ville sous la conduite d'Amaury de Clisson et de Gauthier Mauni, surprirent le camp, enlevèrent les prisonniers et rentrèrent promptement dans Hennebon en criant: « Seigneurs, seigneurs, vous gardez mal vos prisonniers; jà les ont rescous (délivrés) ceux d'Hennebon et remis en leur forteresse. » Louis d'Espagne, « durement courroucé », se jeta aux pieds de Charles en demandant deux autres prisonniers, mais le comte de Blois les refusa noblement.

L'hiver approchait, Hennebon ne paraissait nullement disposé à se rendre. Les vivres commençaient à manquer au camp des assiégeants. Charles de Blois pensa à conclure une trêve et à se retirer à Carhaix. Trêve malheureuse! Peut-être quelques

Digitized by Google

nouveaux efforts du neveu de Philippe de France auraient triomphé d'une faible femme et d'un faible enfant dont la cause était abandonnée chaque jour par une multitude de chevaliers. Mais Charles se refusait à prévoir les conséquences d'une trêve, « certain, disait-il, que si Dieu l'avait choisi dans sa sagesse, toutes les victoires de la comtesse de Montfort ne seraient que des épreuves et ne prévaudraient point contre la volonté divine. » On ne saurait trop louer cette résignation angélique, cette espérance toute chrétienne. Cependant, si le Seigneur a promis protection à ceux qui mettent en lui leur confiance, il a dit aussi : « Aide-toi, je t'aiderai. » Ce n'était pas en restant dans l'inaction que le comte de Blois devait attendre la victoire. Nous admirons aussi ces belles paroles sorties de la bouche de ce même Charles : « Nous aurons toujours des villes et des châteaux, et, s'ils sont pris, nous les recouvrerons; mais si nous manquons la messe, c'est une perte que nous ne saurions réparer. » Pendant que le fils adoptif de Jean III s'adonnait à mille pratiques pieuses, celui qui lui disputait son légitime héritage massacrait ses soldats, faisait de nouvelles conquêtes, ravageait son pays. Nous sommes loin de condamner ces pratiques saintes, ces œuvres pies que lui inspirait sa ferveur; mais nous devons remarquer qu'en nous plaçant sur la terre, Dieu nous impose à tous des devoirs particuliers : aux uns, il accorde la grâce de suivre leurs saintes inclinations et de se consacrer entièrement à son service; aux autres, il réserve le fardeau pesant des choses de la vie ; à d'autres encore, il donne son amour et en même temps de si sévères obligations, qu'ils doivent, malgré eux, s'embarrasser dans les affaires de ce monde. De ce nombre était Charles de Blois. En lui confiant la défense des droits légitimes de Jeanne de Penthièvre, Dieu semblait attendre de lui qu'il se revêtît d'une armure, et non d'un cilice; qu'il s'armât d'une épée, et non d'une croix.... Mais nous nous égarons peut-être. Les historiens bretons ont

Digitized by Google

blâmé hautement la dévotion de Charles ; ils l'ont qualifiée de ridicule et d'intempestive. Pour nous, nous vénérons celui qui s'est montré fidèle au Seigneur dans l'infortune comme dans la prospérité, celui que Dieu lui-même a déclaré son saint par les merveilles qu'il a fait éclater à son tombeau. Si un instant, affligé par le triste souvenir d'un héritier légitime indignement frustré de son héritage, nous avons jeté quelque blâme sur sa conduite, nous nous rétractons volontiers et nous affirmons avec notre pieux duc que toutes les couronnes de la terre ne sont rien en comparaison de celle que le Créateur réserve dans les cieux à ceux de ses enfants qui l'auront servi en esprit et en vérité.

Cependant la comtesse de Montfort ne perdait pas le temps précieux de la trêve conclue pour six mois. Seule au milieu de ses défenseurs, elle avait longtemps gémi des cruelles séparations auxquelles l'avaient condamnée les hasards de la guerre, et son cœur avait été également partagé entre l'enfant qui grandissait en Angleterre et le malheureux prisonnier de la tour du Louvre. Pour ce dernier, il n'y avait d'espoir de liberté que dans le triomphe de sa cause ; aussi le désir de le revoir avait doublé l'énergie de cette femme héroïque. Ayant accepté avec joie le repos offert par son ennemi, elle traversa la Manche et courut à Londres pour satisfaire à la fois son amour d'épouse et de mère : d'épouse, en sollicitant l'envoi de nouvelles troupes pour assurer le succès de Jean de Montfort ; de mère, puisqu'elle allait étreindre dans ses bras l'enfant pour qui elle combattait.

Ayant passé l'hiver à la cour d'Angleterre, elle revint à la tête de quarante-six vaisseaux commandés par Robert d'Artois, ce rebelle, ce traître à son pays. Il fit des actions d'éclat, mais elles ne sauraient effacer la honte dont il couvrit son front en inspirant à l'étranger l'odieuse pensée de prétendre au trône de France.

Digitized by Google

Charles de Blois, Othon Doria et le farouche Louis d'Espagne attendaient la comtesse à la hauteur de Guernesey avec trente-deux gros vaisseaux. « Il n'est mémoire, dit d'Argentré, que jamais en mer il se fit tant d'armes que fut fait alors, car ils se chargèrent à outrance; et, venant aux mains, il ne fut jamais si furieux combat. » Mais, s'il faut en croire Froissart, l'héroïne de cette journée fut Jeanne elle-même. « Là étoit messire Robert d'Artois qui y fut très-bon chevalier, et la comtesse de Montfort armée, qui bien valoit un homme, car elle avoit cœur de lion et tenoit un glaive moult roide et bien tranchant, et très bien se combattoit et de grand courage. »

Les ténèbres mirent fin au combat. De part et d'autre, on fit d'immenses préparatifs pour le lendemain. Mais l'homme propose et Dieu seul dispose, nous l'avons déjà dit. Le lendemain, surprises pendant la nuit par une si horrible tempête, que Bretons, Français, Espagnols et Anglais avaient cru toucher à la fin du monde, les deux flottes, dispersées par les vents, étaient à plus de cinquante lieues l'une de l'autre.

Jetée plutôt que débarquée sur la côte près de Vannes, la comtesse de Montfort profita de l'absence de Charles de Blois pour s'emparer de cette ville, et, cet exploit terminé, elle se retira à Hennebon. Mais Olivier de Clisson et Hervé de Léon, qui n'avaient pu défendre la place, s'étant réunis à Robert de Beaumanoir, revinrent devant Vannes, où commandait Robert d'Artois. Ils la reprirent. Le traître français, couvert de blessures pendant l'attaque et persuadé que les chirurgiens de Londres avaient plus de savoir que ceux de Bretagne, s'en alla mourir sur la mer de la Manche.

« Je jure, s'écria Édouard à la nouvelle de cette mort qui l'affligeait sensiblement, je jure de mettre si mal ce pays félon, qu'il y paraîtra pendant cinquante ans. »

Il tint parole. Bientôt il parut sur les côtes de la vieille Armorique avec un « grand amas d'hommes et de vaisseaux. » Il dé-

Digitized by Google

barqua à Brest, mit à la fois le siége devant Rennes, Nantes et Vannes, et se prit lui-même à ravager et à tuer tout ce qui se trouvait sur son passage. Après avoir enlevé de vive force Rohan, Pontivy, le Faouet, la Roche-Derrien, Ploërmel et Malestroit, il vint au siége de Vannes, où se faisaient les plus brillantes « pougneis, boutis et appertises d'armes. »

Surpris hors de la ville dans une sortie téméraire, Olivier de Clisson et Hervé de Léon furent obligés de rendre les armes. Mais Charles de Blois accourut à la tête des siens, de 4,000 armures de fer et de 1,000 hommes de trait que venait de lui envoyer Jean de Normandie. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Vannes. La trahison était au camp de France dans la personne de Godefroi d'Harcourt et d'Olivier de Clisson. Par le conseil de ces deux seigneurs, qui se donnaient secrètement à l'Angleterre tout en restant sous les bannières de Charles, Édouard proposa un défi avant que Philippe VI envoyât de nouveaux renforts. Ce défi, Jean de Normandie l'accepta. L'arrivée précipitée du souverain français déconcerta Édouard; il se fit attendre pendant cinq jours au lieu désigné, enfin il parut....

Toute l'Europe avait les yeux fixés sur cette lutte formidable et attendait avec inquiétude l'issue d'un combat à outrance. Au moment où les deux partis, se raillant avec orgueil, se mesurant avec insolence, allaient en venir aux mains, deux hommes vêtus de rouge et portant une croix, apparurent comme deux anges au milieu des combattants; c'étaient les envoyés du pape Clément VI. Au nom du Dieu qui donne la victoire, ils sommèrent Philippe et Édouard de déposer les armes. Ils obéirent, et, réunis au prieuré de la Madeleine de Malestroit, ils jurèrent sur l'Évangile une trêve de trois années. « Mais, hélas! s'écrie un historien de nos jours, le traité de Malestroit ne laissa guère à la pauvre Bretagne qu'un instant pour respirer sur son lit de douleur! » Charles de Blois et Jeanne de Montfort avaient con-

Digitized by Google

servé la liberté de garder ou de rompre la trêve, pourvu qu'aucun des deux rois ne s'en mêlât. Le départ des souverains livra donc notre malheureux duché à toutes les horreurs de la guerre civile.

Philippe VI accomplit alors un acte de la plus affreuse cruauté. Olivier de Clisson et quelques autres chevaliers avaient été accusés de trahison par le comte de Salisbury, irrité contre Édouard III, qui l'avait personnellement offensé. Le roi de France fit arrêter Clisson dans un tournoi, le fit décapiter à Paris sans vouloir l'entendre et ordonna qu'on exposât sa tête sur les remparts de Nantes. Bientôt après, il mit la main sur quatorze autres seigneurs bretons à qui il fit subir les plus odieux supplices et qu'il livra à la mort comme complices de Clisson. La noblesse française frémit d'horreur, la plupart des grands bretons passèrent dans le camp de Montfort, et une nouvelle héroïne, une autre Jeanne, la malheureuse veuve de Clisson, jurant de venger son époux, étonna la Bretagne par son courage et son intrépidité. A la tête de 400 gentilshommes, elle s'empara d'un château dont elle passa la garnison au fil de l'épée, parcourut la province, prit d'assaut plusieurs places qui tenaient pour Charles de Blois, arma quelques vaisseaux, attaqua tous les navires français qu'elle rencontra, ravagea les côtes voisines de la Bretagne, et, chargée de dépouilles, amena aux pieds de Jeanne de Montfort son fils à peine âgé de sept ans et qui, grâce à une telle mère, devait être un héros !...

Le roi de France s'était engagé par le traité de Malestroit à remettre Jean de Montfort en liberté. Il fit présenter à l'infortuné prisonnier des lettres d'élargissement, mais en même temps un acte de renonciation au duché de Bretagne. Depuis deux ans, le fils d'Yolande languissait dans un sombre cachot, loin de la femme qu'il aimait, loin de son fils, son unique espérance, loin des champs de bataille remplis de son nom, loin du trône qu'il convoitait.... N'importe ! Digne époux de l'héroïque Jeanne,

Digitized by Google

il repoussa fièrement les propositions de Philippe et reprit ses fers.

Tandis que le prince français violait si ouvertement la foi des traités, la nouvelle du supplice de Clisson et de ses compagnons arrivait en Angleterre. Édouard voulut aussitôt user de représailles par le meurtre de Hervé de Léon, encore en son pouvoir. Il assembla son conseil. Le comte Derby calma la colère du monarque anglais : « Faut-il entacher votre caractère, fit-il avec véhémence, parce que le roi Philippe a été félon? » Édouard ne répondit pas, mais se fit amener le seigneur de Léon et lui dit, les larmes aux yeux : « Ah! messire Henry, messire Henry, Philippe de Valois, mon adversaire, a montré cruelusement sa félonie quand il a fait mourir ces chevaliers! Il m'en desplait grandement; et s'il a prétendu me défier, il me serait loisible d'imiter sur vous l'exemple qu'il me donne; car vous m'avez causé en Bretagne plus de contrariété que nul autre et aussi à mes gens; mais je garde en moy ma souffrance et le laisse avec sa noire volonté : mon honneur au moins me restera. Je vous mettray donc en liberté et vous feray rançon légère pour l'amour du comte de Derby, qui m'en a prié. Mais promettez-moy de faire ce que je vous diray. — Chier sire, répondit le Breton, je feray selon mon pouvoir ce que vous me commanderez. — Messire Henry, reprit le roi, je sçay que vous êtes un des plus riches chevaliers de Bretagne, et que si je voulais vous presser, vous pourriez me payer 30 ou 40,000 écus. Vous irez donc par devers mon adversaire, le roy Philippe de Valois, et vous lui direz de part moy que, puisqu'il a mis à mort vilaine de si vaillants chevaliers, je dis et maintiens qu'il a enfreint les trêves que nous avions ensemble; que j'y renonce de mon côté et le défie de ce jour en avant. »

Hervé de Léon s'embarqua aussitôt; mais une tempête le retint trois semaines sur l'Océan. On fut obligé de jeter les équipages à la mer, presque tous ses gens périrent de faim, et lui-

Digitized by Google

même, étrangement « tourmenté et travaillé », échappa comme par miracle. Il était mourant lorsque, ayant pris terre, il se fit transporter à Paris, où il transmit « bien à point » à Philippe le défi de l'Anglais. Il expira à Angers sans avoir revu la Bretagne. On a dû remarquer déjà que ce seigneur de Léon, après avoir servi Montfort, avait suivi la bannière de Charles de Blois.

La trêve de Malestroit conclue pour trois ans étant rompue dès la première année, la guerre se ralluma plus furieuse que jamais et éclata sur tous les points de la France entre les Anglais et les Français, tandis qu'elle se continua en Bretagne avec une horreur et une cruauté qu'on ne saurait dire.

Charles de Blois vint assiéger Quimper du côté de la mer. On lui fit observer qu'il s'exposait à être surpris par la marée. « J'ay choisi ce lieu, répondit-il, et je ne le changeray pas. Dieu n'a-t-il pas d'empire sur les eaux de la mer? » Un plein succès couronna cette entreprise qui avait semblé si téméraire. Mais le comte souilla sa mémoire d'une tache ineffaçable en laissant massacrer 1,400 personnes dans la ville conquise! Peut-être, nous aimons à nous arrêter à cette pensée, peut-être n'eut-il pas le pouvoir d'empêcher cette horrible boucherie.....

En apprenant ces sanglantes exécutions, Montfort se crut délié de tout serment. Déguisé en marchand, il parvint à s'échapper du Louvre. Il courut en Flandre, où il n'obtint aucun secours; en Angleterre, où Édouard ne paya son hommage pour le duché que par de vaines promesses; enfin à Hennebon, où, livré à un amer chagrin et à un poignant désespoir, il expira dans les bras de l'héroïque Jeanne.

Édouard III, nommé tuteur du jeune Montfort, s'avança jusqu'aux portes de Paris et triompha à la funeste journée de Crécy!...

Pendant ce temps Charles de Blois et l'infatigable et coura-

Digitized by Google

geuse veuve continuèrent avec acharnement leur lutte si malheureuse pour nos infortunés Bretons; « car étoit la campagne courue, battue, exilée et rançonnée par les gens d'armes, et tant payoient toujours les pauvres gens. »

Le comte de Blois se présenta devant la Roche-Derrien avec 15,000 hommes. Le combat fut long et opiniâtre. D'Agworth, chef des Anglais, fut pris et délivré deux fois, et Charles fit des prodiges de valeur. Les ennemis vaincus commençaient déjà à se rallier pour se retirer, et l'armée franco-bretonne se disposait à entrer dans la ville lorsqu'un chevalier de la comtesse de Montfort, le sire Garnier de Cadoudal, accourut d'Hennebon avec cent armures de fer et se mit à crier : « Or sus, aux armes ! A cheval ! à cheval ! Et qui n'en a pas vienne à pied ! Nos ennemis se tiennent pour assurés, ils ne sont plus sur leurs gardes. Allons, et nous les déconfirons. »

Ils tombèrent, en effet, sur les troupes du prétendant français, et le carnage fut horrible. « Animé comme une lionne à qui l'on enlève ses petits, dit un auteur anglais, environné d'un monceau d'illustres morts tombés sous ses coups, adossé par une troupe d'ennemis contre un moulin à vent, percé de dix-huit plaies en son corps, d'où le sang ruisselait de toutes parts, le malheureux Charles se défendit encore deux heures et se rendit enfin au chevalier Robert ou Évrard du Châtel. »

Il fut transporté à la Roche-Derrien et déposé mourant sur un lit de plume. D'Agworth arriva alors et le somma de se rendre. Le prisonnier, qui n'avait voulu remettre son épée qu'à un Breton et qui l'avait déposée entre les mains de sire du Châtel, lui fit un noble refus, et l'Anglais furieux ordonna à quatre archers d'achever le blessé à coups de flèche. Les seigneurs présents le sauvèrent. D'Agworth dut se contenter de faire arracher le lit de plume à l'illustre captif et de le faire étendre sur un peu de paille. Telle était la résignation du saint comte de Blois, qu'il bénit Dieu de ce nouvel outrage et fit vœu de ne jamais

Digitized by Google

coucher autrement. Il accomplit ce vœu pendant toute sa vie.

Alors parut une autre héroïne, une femme dont nos jeunes lecteurs ont déjà deviné le nom, une digne rivale, une noble adversaire de Jeanne de Montfort, la célèbre Jeanne de Penthièvre. Après avoir passé près d'une année au chevet du lit de douleur du plus infortuné des époux dans la prison de Vannes, elle jura de venger la captivité du comte et de maintenir ses droits à l'héritage de Jean III.

Charles, à peine rétabli, fut transféré dans la tour de Londres.

« Ainsi fut dès lors la guerre de Bretagne entre les deux dames. »

La comtesse de Montfort fut « grandement embellie » par la disposition de Charles de Blois. Les Anglais profitèrent de cet avantage pour se livrer aux excès et au pillage. Ils exercèrent de telles exactions, qu'ils devinrent sur tous les points l'objet d'une haine implacable. Ils mirent tout à feu et à sang dans les environs de la Roche-Derrien « sans laisser aucuns alentours qu'ils ne pillassent et ravageassent tous leurs biens, fors peu de paysans qu'ils réservèrent pour servir à leurs labourages et semer leurs bleds. » Irrités de cette odieuse tyrannie, de cette horrible cruauté, les habitants des campagnes se soulevèrent, se portèrent en masse sur la Roche-Derrien, en chassèrent les insulaires et les massacrèrent sans pitié. Pierre de Craon, « avec nombre de gens de guerre », les soutint dans cette expédition.

D'Agworth, « compatissant pour les hommes de paix au milieu des brutalités de la guerre » et comprenant qu'il était de l'avantage de tous les partis d'éviter les horreurs de la famine, était convenu avec les principaux chefs de l'armée franco-bretonne de respecter les travaux, les maisons et les personnes des laboureurs; mais après lui, Bembroug, qui l'avait remplacé dans le commandement de la garnison anglaise de Ploërmel,

Digitized by Google

porta le fer et le feu dans tout le pays. La misère, la famine, les maladies contagieuses firent d'affreux ravages; les champs et les routes se couvrirent de cadavres, et les villes ne retentirent plus que des malédictions de nos malheureux Bretons, malédictions auxquelles ils mêlaient les noms également détestés de Jean de Montfort, de Charles de Blois, d'Édouard d'Angleterre et de Jean de France.

Touché de tant de malheurs, le maréchal de Beaumanoir, commandant de Josselin pour Jeanne de Penthièvre, entreprit d'obtenir de Bembroug le rétablissement et l'exécution des ordonnances d'Agworth. Au moyen d'un sauf-conduit, il l'alla trouver à Ploërmel. Le furieux Anglais ne voulut rien entendre, et toute sa réponse se borna à prédire que bientôt le fils de Montfort ceindrait son front de la couronne ducale et qu'Édouard, le noble protecteur de l'héritier légitime de Jean III, monterait sur le trône de France :

Montfort sy sera duc de la noble duchié
De Pontorsum à Nantes jusques à Saint-Mahé.
Édouart sera roy de France couronné;
Englois auront Mestrie, partout auront posté
Maulgré tous les Franchois et ceux de leur costé.

C'est ainsi que l'auteur du poëme en vers du fameux *Combat des Trente* nous rapporte la réponse orgueilleuse de Bembroug. Cet auteur, dont le nom est resté inconnu, écrivait vers l'an 1355. Nous regrettons que notre cadre ne nous permette pas de transcrire ce poëme en entier; il eût donné à nos jeunes lecteurs une idée de la littérature bretonne au XIVe siècle.

Songiez un autre songe, cestuy est mal songié,

s'écria Beaumanoir. « Jamais par telles voies ne parviendres à vos fins. Vos goberges, Bemborough, ne valent néant. Ceux qui

Digitized by Google

en disent le plus sont sujets à se méprendre. Agissons plus sagement, s'il vous plaist.

Combatons tous ensemble à un ajournement,
Soixante compaignons ou quatre-vingts ou cent.
Adonc verra on bien pour vray certainement
Qui aura tort ou droit sans aller plus avant.
Sire ce dit, Bembrouc, et je vous le fiaut.

« Et faisons tant qu'on en parle au temps à venir en sales, en palais, en plaches et en aultres lieus par le monde. » (*Chronique* de Froissart.)

Beaumanoir et Bembroug convinrent que trente combattants de chaque parti décideraient « de la paix du peuple. »

Nos braves Bretons voulaient que les hommes d'armes seuls portassent le fardeau de la guerre, que les gens non armés fussent respectés et que la tranquillité régnât dans les campagnes. Pouvaient-ils verser leur sang pour une plus noble cause?... N'était-elle point digne des plus valeureux chevaliers? Ne s'agissait-il pas de la défense des veuves, des malheureux, des orphelins?

Ce fut au chêne de la Mi-Voie, lande inculte qui s'étend de Josselin à Ploërmel, que se rencontrèrent les soixante combattants « le samedy devant *Lætare*, *Jerusalem* de l'an de grâce 1350. » Le premier choc fut terrible.

Grande fut la bataille dedans le pré berbu.

« Tant se combattirent longuement, dit Froissart, que tous perdirent force et alainne et pooir entirement. Si les convint arrêter et reposés. »

Après quelques instants d'un repos indispensable, le combat recommença plus terrible encore :

Digitized by Google

Grande fut la bataille en my la praerie,
Et le chapple orrible, et dure l'esturmie.
Les Bretons ont du pis, ne vous mentiray mie,
Car deux sy en sunt mors et trépassés de vie,
Et trois sunt prisonniers.....

Un instant, Beaumanoir faillit tomber entre les mains de Bembroug, mais Alain de Kéranrais porta un coup de lance au visage de l'Anglais et le renversa expirant.

Croquart, qui combattait pour les insulaires, ranima le courage des chevaliers de Bembroug, et la lutte continua si horrible, si sanglante entre les formidables adversaires, que,

De sueur et de sang la terre rosoya.....

L'indomptable Beaumanoir, grièvement blessé, exténué de fatigue, demanda à boire tout en portant encore à l'ennemi des coups désespérés.

Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif se passera!

s'écria le chevalier du Bais,

Ce jour avons l'honneur.....

Cependant la victoire restait flottante encore entre les deux partis, lorsque Guillaume de Montauban s'élança sur son coursier, et, pour prendre du champ, parut tourner le dos aux combattants.

— Où vas-tu? cria Beaumanoir.

A vous et à vos hoirs vous sera reprochies.

— Besoigne bien de ta part, vaillant chevalier, répondit Guillaume, car bien besoigneray.

Digitized by Google

Au même instant, il se précipita sur les Anglais et rompit leurs rangs. Les Bretons achevèrent facilement le combat aux cris mille fois répétés de : Bretagne, Bretagne et Montjoie!

Cette bataille, dit le poëte, fut :

Par ly uns escripte ou painte en tappichier (tapisserie)
Par trestoux les roiaulmes qui sont de chi la mer.

Il termine en demandant le ciel

Pour tous ceulx qui furent en celle compaignie,
Soict Bretons ou Anglois.....
Au jour du jugement que damnés ne soient mie.

La famille des Beaumanoir prit pour devise et cri de guerre ces mots à jamais célèbres : « Bois ton sang, Beaumanoir! »

La bataille des Trente est une des plus belles pages des annales bretonnes, et pourtant elle n'amena pas le dénoûment du terrible drame dont la vieille Armorique était le théâtre.

Quand le voyageur quitte les sites gracieux et riants qui entourent Ploërmel, il entre dans une lande aride et déserte où croît seulement « la rude bruyère d'Armorique. » Cette lande, c'est celle de la Mi-Voie. Le chêne séculaire, « ce vieux témoin du combat des géants, » a disparu pendant les guerres de la Ligue vers la fin du XVIe siècle. Il a été alors remplacé par une croix que la révolution de 1793 ne sut pas respecter non plus. Enfin, en 1819, un obélisque fut élevé au milieu d'arbres de deuil sur le lieu du combat. Sur la face de l'est, on lit ces mots :

Sous le règne de Louis XVIII,
Roi de France et de Navarre,
Le conseil général du département du Morbihan a élevé ce monument
A la gloire de XXX Bretons.

La même inscription est répétée en langue celtique sur la

Digitized by Google

face de l'ouest ; au sud, sont gravés les noms des combattants, et au nord la date de la bataille : 27 mars 1351.

Le combat des Trente donna quelque repos à la Bretagne. Les deux partis convinrent d'une trêve de plusieurs années. La liberté fut rendue à Charles de Blois, qui livra en otages ses deux fils et avec eux Beaumanoir, Bertrand du Guesclin et les plus célèbres chevaliers bretons. Il devait payer en outre une rançon de 400,000 deniers d'or, environ 5,000,000 fr.

Les chefs étaient liés par le serment et ne firent aucune entreprise les uns sur les autres ; mais les seigneurs et le peuple, que n'enchaînait nulle promesse, continuèrent réellement la guerre de ville à ville, de château à château, de chaumière à chaumière. Néanmoins, tandis que Jean de Montfort grandit aux côtés de l'héroïque Jeanne de Flandre, sa mère, et que Charles de Blois oublie près de Jeanne de Penthièvre les ennuis de sa captivité, quittons un moment aussi les champs de bataille et pénétrons dans le castel de la Motte, près de Broons, entre Rennes et Lamballe. C'est de ce château qu'un écuyer, Bertrand du Guesclin, était parti tout jeune encore pour défendre la cause du fils adoptif de Jean III.

Tout le monde connait Bertrand du Guesclin. Tous nos jeunes lecteurs rediraient mieux que nous peut-être son histoire d'enfance ; cependant ils ne nous sauront pas mauvais gré, nous l'espérons, de la leur rappeler une fois encore.

Une vieille chronique raconte qu'un chef maure nommé Aquin, étant poursuivi par Charlemagne, était parvenu à se réfugier en Bretagne ; qu'arrivé près de la mer, non loin de la petite ville que l'on appelle aujourd'hui Cancale, il s'était reposé dans une prairie verdoyante toute parsemée de fleurs de glai ou d'iris ; que, trouvant ce lieu enchanteur, il y avait construit un château sur une roche élevée. Ce château fut désigné sous le nom de Glai-Aquin. La plupart des historiens font descendre Bertrand du chef maure Aquin. Il est certain, d'ailleurs, que

Digitized by Google

son père possédait par héritage de ses ancêtres les ruines du vieux manoir du Glai.

Bertrand naquit vers 1314 au château de la Motte-Broons, de Robert du Guesclin, simple chevalier peu fortuné, et de Jeanne de Malemains, sa femme, noble damoiselle normande, qui eut dix enfants : quatre garçons, dont Bertrand était l'aîné, et six filles. Notre héros était petit, avait la taille courte et tant soit peu tortue, les bras d'une longueur démesurée, le nez épaté, le teint basané, les yeux verdâtres....

Cuvelier, son biographe en trente mille vers, dit :

> Je crois qu'il n'est si laid de Rennes à Dinan :
> Camus était et noir, malostru et massant.

Hargneux, querelleur, toujours battant ou battu, il s'entourait d'une foule de petits vauriens comme lui, les divisait en escouades et les faisait guerroyer à mort; aussi rentrait-il toujours au château le visage tout sanglant et le corps déchiré; en un mot, il était la terreur des domestiques, des fermiers, des voisins, et s'était rendu si odieux à ses parents, qu'ils s'en allaient désirant

> Qu'il fût mort ou noyé dedans une eau courant.

Un jour qu'il rentrait plus écloppé que de coutume, il trouva toute la famille

> Très-bien assise à table et mangeant un chapon.

On voulut le reléguer dans un coin séparé comme à l'ordinaire, mais il entra dans une extrême fureur. « Place à votre aîné, » cria-t-il de toute la force de ses poumons; et, s'asseyant entre tous, il prit dans les plats « à pleins poings », dévora avec avidité, puis renversa la table d'un coup de pied.

Tandis que la dame du Guesclin, pleurant, éperdue, mau-

Digitized by Google

dissait le mauvais sujet, arriva, dit la chronique, une bonne religieuse de ses amies qui avait quelque connaissance en astrologie. « Sont-ce là vos enfants, damoiselle, demanda-t-elle à la châtelaine? — Voire, répondit la dame du Guesclin. — Il me semble que vous ne tenez pas cestuy-là le plus près de votre cœur, fit la religieuse en désignant Bertrand, assis sur le plancher, près de la table renversée. — Il est vray, répliqua la dame; de plus mauvais garçons n'y a au monde; ni son père ni moi ne nous en pouvons aider. Il est toujours borgne et le visage rompu et égratigné; en somme, nous le voudrions sous terre. — Bonne dame, reprit la sainte femme, ne vous ennuyez pas de cet enfant; il viendra un jour en perfection et sera le premier homme de France et l'honneur de son pays, de ses parents et du royaume. — Dieu vous en veuille ouïr, soupira la pauvre mère; mais qu'attendre d'un pareil commencement? » Cependant, depuis cette époque, la dame du Guesclin traita Bertrand comme l'aîné de la maison. L'enfant n'en fut pas plus sage.

A quelque temps de là, la religieuse dont nous venons de parler rencontra le jeune homme, qui avait été blessé en luttant contre des paysans et que ceux-ci ramenaient au château. On sait qu'en Bretagne, de temps immémorial, la lutte fait partie de toutes les fêtes; le prix en est ordinairement un mouton.

« Ah! beau neveu, s'écria-t-elle, n'est-il pas honteux que le fils d'un chevalier se batte contre ceux qu'il devrait protéger et se serve de son poing au lieu de lance? — Mais, sainte dame, répondit Bertrand, je n'ay ny lance ny roussin, et pour néant mon père ne m'en voudrait bailler. — Venez avec moi, reprit la religieuse. Quand vous serez guéri, le bon Dieu y pourvoira. »

Après l'avoir bien soigné, la bonne dame lui donna quelque argent avec lequel il acheta une lance et un mauvais cheval.

Digitized by Google

Ce fut alors que le vaurien s'en donna et que Robert du Guesclin reçut des plaintes de toutes parts!... Le chevalier n'eut pas d'autre expédient que d'enfermer le garnement.

Quelques mois après, on célébra à Rennes le mariage de Charles de Blois et de Jeanne de Penthièvre. Un tournoi magnifique devait avoir lieu. Notre mauvais sujet supplia son père de lui rendre la liberté et de lui permettre d'assister aux joûtes. Dans la crainte de quelque incartade, le chevalier ne répondit qu'en ordonnant que la prison fût prolongée d'un mois, et il partit dans un équipage brillant. Mais à peine fut-il hors du château, que Bertrand, profitant de l'instant où l'on apportait son repas, sortit précipitamment, enferma la servante à sa place, s'élança sur son roussin et courut à Rennes.

Dire l'étonnement et l'admiration du jeune homme en voyant défiler les nobles dames sur leurs palefrois, les chevaliers s'avancer dans la lice, et le luxe et la magnificence qui l'entouraient, ce serait impossible; mais il serait plus impossible encore de raconter les sarcasmes et les plaisanteries dont le pauvre enfant, qui avait alors à peine dix-sept ans, devint l'objet à cause de son misérable équipage. Chacun en riant montrait du doigt le cavalier,

Qui se va chevauchant le cheval d'un meunier.

Le front couvert de honte et de douleur, l'âme dévorée d'envie et de colère, le malheureux Bertrand suivit tristement un chevalier qui se retirait et arriva jusqu'à son hôtellerie. « Oh! Monseigneur, ayez pitié de moi, s'écria-t-il en se jetant aux pieds du gentilhomme qui se trouvait être un allié de sa famille. Par tous les saints du paradis, prêtez-moi, une heure seulement, votre cheval et vos armes, et pour cette heure, je vous donneray ma vie tout entière. — Oui déa, vous armeray,

Digitized by Google

répondit le chevalier, mais souvenez-vous que jamais combattant n'a vu le dos de ma cuirasse. » Le cœur palpitant de joie et d'espérance, Bertrand, incapable de prononcer un seul mot de remercîment, baisa mille fois la main de son parent et retourna au tournoi. Là, un noble chevalier, déjà plusieurs fois vainqueur, attendait fièrement qu'un dernier champion ajoutât encore par sa défaite à l'éclat de son triomphe.... Le jeune homme accepte le défi, et du premier choc tue le cheval et culbute le cavalier. De toutes parts, ce ne sont que félicitations, que cris de surprise. On demande le nom de l'audacieux chevalier, et le chevalier répond par quinze victoires pareilles. Alors s'élance dans la lice Robert du Guesclin, le tenant du tournoi, qui doit en cette qualité venger les chevaliers de Rennes; mais Bertrand, reconnaissant les armes de son père, s'incline avec respect sur les arçons et baisse sa lance jusqu'à terre.... Un hardi chevalier normand profite de cet instant pour enlever la visière au « champion aventureux »; la foule étonnée proclame le jeune Bertrand « le mieux faisant » du tournoi, tandis que le père, ivre de bonheur, presse le jeune héros dans ses bras tremblants.

Certes, beau fils, dit-il, je vous accertifie
Que je vous donneray, ne vous en fauldray mie,
Or, argent et chevaux, tout-à votre baillie,
Pour aller tout partout acquérir vaillandie.

Le père tint parole. A compter de ce jour, le jeune homme eut un cheval, des armes, une troupe de « soixante bons voleurs » aussi déterminés que lui, et un cri de guerre : *Notre-Dame du Guesclin.*

Se déclarant aussitôt pour Charles de Blois, il commença la guerre de partisan, « attaquant, battant, détruisant, ferraillant » tous ceux qu'il rencontrait tenant la cause de Montfort. La nuit, c'était dans les forêts que cette troupe hardie et son digne chef

Digitized by Google

trouvaient un refuge. Ennuyé enfin de coucher à la belle étoile, l'aventureux champion, qui venait d'être armé chevalier à Montmuran des mains d'Élatre du Marest, songea à s'emparer d'un château. Il surprit celui de Fougeray, s'en empara habilement et s'y installa avec les siens, après avoir massacré la garnison. « Cette affaire fit du bruit, dit la chronique, et du Guesclin fut dès lors regardé comme le premier chevalier de son temps. »

Cependant la guerre marchait toujours. La fatale journée de Poitiers avait lui sur la France en deuil.... Jean le Bon gémissait à Londres. Dans notre Bretagne, la question de la succession du dernier duc passait à une autre génération ; le jeune Montfort paraissait à la tête des siens, conduit par le duc de Lancastre, cousin germain d'Édouard.

En 1357, les Anglais formèrent le mémorable siége de Rennes. Penhoët le Boiteux défendait la place ; du Guesclin, embusqué dans les bois voisins, harcelait « mâlement » les ennemis. Ne pouvant triompher par la force, les insulaires minèrent la ville. Pris dans leur propre piége, ils eurent recours à une ruse qui tourna au profit des assiégés : sachant que les Rennais étaient décimés par la famine, ils dispersèrent dans les environs un troupeau de 2,000 pourceaux pour engager ceux du comte de Blois à faire une sortie ; mais Penhoët fit pendre une truie aux remparts, et les cris de cet animal attirèrent tout le troupeau. Pendant ce temps, du Guesclin entra dans la ville avec un convoi de vivres destinés à l'armée de Montfort. Le brave chevalier, porté en triomphe, proclamé le sauveur de Rennes, se fit amener les charretiers, les paya richement et leur commanda deux choses : la première, de ne plus porter de vivres aux Anglais, sous peine de mort ; la seconde, d'aller saluer de sa part le duc de Lancastre avec ces paroles : « Sire duc, Bertrand se recommande à vous et dit que par Dieu il vous verra le plus tôt qu'il pourra, et qu'il a tant de vivres pour lui et ses gens,

Digitized by Google

que, quand il vous plaira des vins de la cité, il vous en enverra et de l'hypocras aussi, pour adoucir votre cœur. »

Les charretiers s'acquittèrent fidèlement de la commission.

« C'est un vaillant jeune homme, Monseigneur, et gentil chevalier, dit le comte de Pembroke. Envoyez-lui un sauf-conduit, et Dieu me damne, s'il ne vient. »

Lancastre envoya aussitôt un héraut d'armes, que le Breton reçut magnifiquement et à qui il fit répéter plusieurs fois le message ;

Car lire ne sçavoit, escrire ne compter.

Bertrand n'hésita pas à accepter le dîner offert par l'ennemi : « endossant sa plus riche armure, s'élançant sur son plus beau cheval », il suivit l'envoyé.

« Veez comme il est gros et noir, dirent les Anglais en l'examinant avec une inquiète curiosité ; il nous a fait des maux et il nous en fera encore. »

Le duc l'accueillit avec honneur et tâcha de l'attirer dans son parti. « Les droits de Charles de Blois sont fort douteux, messire Bertrand, lui dit-il ; pour les établir, il en coûtera la vie à plus de 100,000 hommes. — Je ne suis que son petit serviteur, répondit du Guesclin, et s'il en meurt tant, nous qui resterons n'en serons que plus riches. » Cette réponse arracha un sourire à Lancastre, et il alla jusqu'à offrir au brave chevalier le commandement de l'armée de Montfort. Bertrand déclara « en lion courroucé » qu'il ne savait pas trahir, et reçut mille fois mieux la proposition que vint lui faire Guillaume Bembroug, fils de celui qui avait été tué à Mi-Voie, de rompre le lendemain avec lui « trois fers de glaive, trois fers de hache et trois dagues. » C'était un combat à outrance. Saisissant vigoureusement la main de l'insulaire, du Guesclin s'écria :

Biau sire, grand merci ; or, sachiez le vraiment,
Vous en demandez trois ? Six, si besoin vous prent....

Digitized by Google

Le jour suivant, le preux chevalier, vêtu d'une simple cotte de mailles, s'arma seulement d'une lance et d'un bouclier, prit une soupe au vin « moult poignante », entendit pieusement la messe, et, malgré les supplications de Penhoët et des siens, sortit de la ville. « Embrassez-moi, du moins, beau neveu, lui cria en le suivant en pleurs une bonne vieille tante qui bien des fois, quand il était enfant, l'avait sauvé de la colère de son père. — Dame, allez en vostre hostel embrasser vostre mari, répondit Bertrand, et faictes que tantost le disner soit apresté. »

Du Guesclin combattit à la vue du camp ennemi. Dès le premier choc, il perça la cotte de mailles de son adversaire. « Si continuons-nous, dit-il alors, le diable y sera. — Continuons, » repartit fièrement l'Anglais. Et au même instant la bonne lance du Breton lui traversa le corps.

L'aventureux champion revint triomphant à Rennes, où le dîner de la bonne tante fut mangé avec une franche gaîté, aux acclamations de la multitude.

Quelque temps après, une trêve fut conclue par l'habileté du brave du Guesclin, et Lancastre leva le siége de Rennes. Cette trêve, pas plus que les précédentes, n'empêcha les attaques partielles, le ravage des terres, le pillage des villes, et le massacre des habitants des campagnes.

En 1339, la guerre recommença plus furieuse que jamais. Lancastre et Montfort se portèrent sur Dinan, que défendirent Penhoët et Bertrand du Guesclin, comme ils avaient défendu Rennes.

Après plusieurs assauts vigoureusement repoussés, le dernier, se voyant sur le point de succomber, demanda une suspension d'armes, promettant de se rendre s'il n'était pas secouru dans les quinze jours; les Anglais y consentirent, et les deux armées se traitèrent avec confiance et amitié. Un jour qu'Olivier, frère de du Guesclin, était sorti dans la campagne pour « prendre l'air », il fut fait prisonnier par Thomas de Can-

Digitized by Google

torbéry, malgré la foi jurée. Transporté de colère, Bertrand courut aussitôt à la tente de Lancastre, qu'il trouva jouant aux échecs avec Jean Chandos. « Soyez le bienvenu, sire Bertrand, dit le duc, vous boirez de mon vin. — Monseigneur, repartit le chevalier, je ne boiray ny ne mangeray que vous ne m'ayez rendu raison du tort que l'on m'a fait. » Et il raconta comment son frère avait été pris « contre le devoir d'homme de bien » par un des siens.

« S'il y a quelqu'un qui ose charger mon honneur, s'écria Cantorbéry, et qui dise que j'ai fait autre chose que d'homme de bien, je le défie, et voilà mon gage. »

Bertrand ramassa le gant du félon en jurant « de ne manger que trois soupes au vin, au nom de la sainte Trinité, jusqu'à tant que le gage soit fait. »

Les amis de du Guesclin voyaient approcher l'heure de la vengeance avec une inquiétude extrême et s'opposaient de toutes leurs forces à ce nouveau combat singulier, lorsqu'une jeune fille, Tiphaine Raguenel, rassura tous les esprits en prophétisant la victoire du chevalier. Cette prédiction n'excita que le mépris du héros breton. « Vaa, dit-il à celui qui la lui annonçait, fol et bien chétif qui se fie aux femmes. Il n'est pas moult soubtil; car il n'y a en lui de sens néant plus que en une berbiz. » Néanmoins, celle qu'on surnommait la fée dans tout le pays, à cause de son savoir et de ses grâces, la gentille Tiphaine, avait bien dit.

Le combat eut lieu sur cette jolie place de Dinan qu'on appelle encore le *champ du Guesclin*. Lancastre, introduit dans la ville sur otages, et en face de lui Penhoët, son noble adversaire, présidaient à l'action « comme si c'eût été une fête. » Les habitants et les troupes des deux partis, se confondant sans défiance, se pressaient autour de l'arène. Ayant rompu leurs lances, les deux champions « se battirent l'épée à la main d'estoc et de taille. » Le combat dura quelque temps. Enfin, après

Digitized by Google

un instant douteux, Cantorbéry fut vaincu et tomba percé de mille coups. Il n'aurait pas échappé à du Guesclin, si Lancastre n'eût demandé grâce pour son homme.

Une courte trêve permit bientôt à du Guesclin d'aller s'illustrer en France par de nouveaux exploits. Pendant cette trêve, qui laissait quelques instants de repos à notre malheureuse Bretagne, fut signé le fatal *traité de Bretigny*, qui rendait un roi à la France, mais qui lui enlevait ses plus riches provinces. Quant à la succession de Jean III, il fut stipulé que les monarques français et anglais en resteraient les arbitres, et que s'ils ne pouvaient mettre les partis d'accord, « ils les aideraient comme devant, sans se brouiller entre eux-mêmes. » Cet article était un nouveau signal de guerre dans le duché.

Fatigué de tant de combats, touché du malheur des peuples, Charles de Blois, que nous avons un instant oublié pour ne nous occuper que de son valeureux champion, l'illustre du Guesclin, Charles de Blois offrit à Montfort de se rencontrer une dernière fois dans les plaines d'Évran. Le vainqueur devait s'asseoir sur le trône ducal, resté désert depuis dix-huit ans.

Montfort accepta; il accourut dans les landes de Beaumanoir avec son frère d'armes, le célèbre fils de Jeanne de Belleville, Olivier de Clisson.

Les deux armées étaient en présence. La charge allait sonner. Encore quelques heures, et le sort de la Bretagne serait à jamais fixé.... La France, l'Europe entière attendaient avec anxiété l'issue de ce combat, lorsque la religion, cette mère de tous les hommes, vint encore une fois offrir à ses enfants des branches d'olivier et proposer entre eux un accommodement par la bouche de pieux évêques bretons. « Partagez comme des frères, disaient les hommes de Dieu : Nantes à Montfort et Rennes à Blois. » Les deux antagonistes déposèrent les armes, et, dociles à cette voix toujours vénérée dans notre pieuse Bretagne, jurèrent par trois fois sur les saints Évangiles de vivre désor-

Digitized by Google

mais « en bons parents, cousins et amis. » Il fut convenu que le traité serait solennellement signé huit jours après, sous le chêne de la Mi-Voie.

« Tout ou rien! s'écria l'altière fille de Penthièvre à une telle proposition. Plutôt me mettre en pièces que de diviser ma Bretagne! » Elle écrivit au comte de Blois qu'il faisait bon marché de ce qui n'était pas à lui. « Vous ferez ce qu'il vous plaira, ajoutait-elle; je ne suis qu'une femme et ne puis mieux; mais plutôt j'y perdrais la vie et deux, si je les avais, que d'avoir consenti à chose si reprochable, à la honte des miens et de ceux qui s'en ressentiront un jour, quoi que vous en pensiez faire. »

Charles de Blois fut fort « confus et triste » des volontés de sa femme. Huit jours après, ses envoyés déclarèrent que Jeanne de Penthièvre seule avait le droit de disposer du duché, et la guerre recommença.

Montfort, pour se venger de ce qu'il nommait le parjure de son rival, retint du Guesclin, qui lui avait été livré comme otage; mais le brave chevalier s'évada, et, après avoir enlevé aux Anglais les châteaux de Pestivien et de Trogof, s'en alla guerroyer avec le régent français, « de peur, disait-il, d'oublier le métier. »

Cette même année, Jean II de France termina sa vie dans les fers, et Charles V monta sur le trône aux cris de victoire poussés dans les champs de Cocherel par les braves de du Guesclin. Chacun pressentit alors que la grande question de la succession de Jean III, discutée pendant plus de vingt ans sur les champs de bataille, allait enfin être résolue. Les Bretons coururent aux armes de toutes parts. Le héros de Rennes et de Dinan amena à Charles de Blois les vainqueurs de Cocherel, tandis que Jean Chandos accourut du fond de l'Aquitaine au secours de Montfort. Que de prières retentirent dans les chapelles des châteaux, dans les églises de notre vieille Armorique, dans les sanctuaires

Digitized by Google

de ses plus humbles hameaux! Le peuple, le pauvre peuple, accablé pendant les longues années de guerre qui avaient passé sur la Bretagne, levait au ciel des mains suppliantes et demandait la paix, ne sachant presque quel nom de ceux des prétendants il devait mêler à ses vœux et à ses larmes!

Charles quitta Nantes, où il avait passé la revue de ses troupes. « Monseigneur, lui dit Jeanne de Penthièvre en l'embrassant, vous vous en allez défendre et garder mon héritage et le vôtre, car ce qui est mien est vôtre, lequel, Monseigneur, Jean de Montfort nous empêche et a empêché un grand temps à tort et sans cause; ce sçay Dieu, et aussi les barons de Bretagne qui ci sont, comment j'en suis droicte héritière : si vous prie chèrement que nulle ordonnance, ni composition de traité, ni d'accord ne veuillez faire ni descendre que le corps de la duché ne nous demeure. »

Montfort assiégeait Auray. En voyant s'avancer vers la ville l'armée de Charles de Blois bien supérieure en nombre à la sienne, il lui fit rappeler les conditions du traité d'Évran. Charles, « moult doux et courtois, penchoit pour la paix; mais il estoit si bouté de sa femme et des chevaliers de son parti, qu'il ne s'en put retraire ni dissimuler. » Le combat fut de suite résolu. C'était un dimanche, 29 septembre 1364. Montfort fit encore proposer à son adversaire de respecter le jour du Seigneur. Cette proposition fut repoussée avec hauteur comme « marque de timidité », et, des deux côtés, on se prépara à vaincre ou à mourir.

Charles, parcourant les rangs de ses soldats divisés en trois batailles, d'après le conseil de du Guesclin, et protestant de son bon droit « sur sa part de paradis », disait à tous : « Mes seigneurs et amis, s'il plaist à Dieu, nous aurons aujourd'hui une bonne journée; et si Dieu veut que nous l'ayons, je vous récompenseray de toutes les peines que vous avez prises pour moi, et le peuple sera délivré des misères et op-

Digitized by Google

pressions qu'il a endurées et endure continuellement. »

De son côté, Montfort demanda une dernière fois aux siens s'ils jugeaient sa cause bonne, et, sur leur réponse affirmative, il embrassa les principaux chefs, fit le signe de la croix, « depuis la tête jusqu'aux genoux », baisa la terre, adora Dieu et fit sonner la charge aux cris mille fois répétés de : *Malo*, ce premier mot de l'immortelle et sublime devise de Bretagne : *Malo mori quàm fœdari !*

Les partisans du comte de Blois y répondirent par le nom chéri de : Bretagne, Bretagne !... « Le droit soit-il à Dieu le sçait ! » s'écria le malheureux Charles en faisant approcher sa bataille.

« Ce fut très-belle chose à regarder, dit la chronique, que ces deux armées s'avançant l'une contre l'autre, chacun sire à son arroy, et très-faticement (régulièrement). »

Le premier choc fut terrible.

On crioit comme d'un accord :
Alarme, alarme ! A mort, à mort !....

Au plus fort de la mêlée, Charles aperçut un chevalier paré d'hermines; il s'élança sur lui, le renversa à ses pieds en s'écriant : « Bretagne, Bretagne ! Or est mort icelui de Montfort par qui j'ai été ainsi grevé ! » Mais ce n'était qu'un simple écuyer que Montfort avait revêtu de sa cotte d'armes, à cause d'une prédiction de Merlin qui, marquant très-positivement cette bataille d'Auray, annonçait malheur à celui qui porterait des hermines.

Tandis que l'infortuné comte de Blois se réjouissait de sa prétendue victoire, le véritable Montfort parcourait ses rangs pour se faire voir à ses soldats. Les Anglo-Bretons, rassurés, se battirent « moult vaillamment » et entourèrent bientôt les troupes de Penthièvre qui, dans leur trop grande ardeur, avaient troublé le bel « arroy », ouvrage de du Guesclin. Alors ce ne

Digitized by Google

fut plus qu'une horrible confusion, que cris de morts et de mourants....

Le sang couloit à grands ruisseaux.
Les bannières sont abattues
Et les cervelles espandues....

« Tous (les Franco-Bretons) se mirent en fuite, chacun du mieux qu'il put pour se sauver, excepté aucuns bons chevaliers et escuyers de Bretagne, qui ne vouloient mie laisser leur seigneur, monseigneur Charles de Blois, mais avoient plus cher à mourir que reproché leur fust (fuite). Si se recueillirent et rallièrent autour de lui et se combattirent depuis moult vaillamment et très-aprement; et là fut faite mainte grand'appertise d'armes; et se tint ledit messire Charles de Blois et ceux qui délez (près) lui estoient un espace de temps, en eux défendant et combattant; mais finalement ils ne se purent tant tenir qu'ils ne fussent déroutés par force d'armes; car la plus grande partie des Anglois conversoient (arrivaient) cette part. »

Charles se rendit; et comme on l'entraînait hors de la mêlée, un soldat anglais l'égorgea d'un coup de dague. « Le fer sortit d'un demi-pied au delà du cou. » Le malheureux put encore s'écrier en levant les mains au ciel : *Domine Deus!*... et il tomba inanimé. On le dépouilla de ses vêtements et on trouva sur son corps nu cet horrible cilice et ces trois cordes serrées et armées d'épingles dont nous avons déjà parlé.

Au rapport de Froissart, « il avoit été ordonné en l'ost des Anglois, au matin, que si on venoit au-dessus de la bataille et que messire Charles de Blois fust trouvé en la place, on ne le devoit point prendre en nulle rançon, mais occire. Et ainsi, en cas semblable, les François et les Bretons avoient ordonné de messire Jean de Montfort; car, en ce jour, ils vouloient avoir fin de bataille et de guerre. »

Digitized by Google

La nouvelle de la mort de Charles acheva la déroute de son armée. Du Guesclin seul, le brave du Guesclin combattait encore en désespéré tout en se souvenant que sa femme Tiphaine, la fée, lui avait parlé de certains mauvais jours et que « celui-ci en était un. » Enfin, « n'ayant plus ni lance, ni hache, ni marteau, ni épée, las et blessé, il fut obligé de se rendre à Chandos. »

Les vainqueurs poursuivirent les vaincus de toutes parts et en firent « grand'mortalité, grand'occision et grand'déconfiture. »

La déroute du comte de Blois à Auray doit être attribuée principalement à l'ardeur des chefs qui commandaient l'arrière-garde et qui, impatients de se mesurer avec ceux de Montfort, détruisirent, nous l'avons déjà dit, le bel « arroy » établi dans leur bataille par le bon du Guesclin.

Cette action, dit un grave historien, cette action qui coûta un œil à Clisson, la liberté à du Guesclin et la vie à Charles de Blois, assura la paix à la Bretagne, après vingt-trois ans d'une guerre désastreuse. Du champ de bataille même, l'heureux Montfort, après avoir versé quelques larmes sur le corps inanimé de son compétiteur, fit donner à Édouard la nouvelle de son triomphe et porter son hommage à la cour de France. Cinq mois après, le traité de Guérande, signé le 12 avril 1365, reconnut le petit-fils d'Yolande comme héritier légitime et le salua duc de Bretagne.

Mais si nous nous sommes hâté de rassurer nos jeunes lecteurs sur les suites de la célèbre journée d'Auray, qu'ils nous laissent revenir un instant encore sur ce champ de bataille arrosé du sang de tant de généreux Bretons et pleurer sur les restes mortels de l'infortuné Charles, resté non loin de ses braves, endormi comme eux d'un sommeil éternel, dépouillé des hermines et couvert seulement d'un bouclier. Mêlons-nous aux seigneurs qui, assis tristement près de lui, laissent tomber

Digitized by Google

aussi sur ce cadavre sanglant un regard de compassion et redisent les funestes augures qui avaient marqué pour Charles l'issue malheureuse du combat qu'il avait donné presque malgré lui et pour obéir aux ordres impérieux de l'altière et ambitieuse Penthièvre.

Un songe, rapportaient tout bas nos superstitieux Bretons, un songe avait troublé un instant l'imagination du comte de Blois et lui avait fait souhaiter la paix. Il avait vu un faucon pèlerin arriver d'outre-mer à plein vol, suivi d'autres faucons, fondre sur un aigle qui planait au milieu d'éperviers, le faire tomber et lui tirer la cervelle.... Charles possédait un superbe lévrier blanc, disait-on encore. Or, cet animal lui donnait les plus grandes marques d'attachement et le suivait en tous lieux. Dans les champs d'Auray, il était encore près de son malheureux maître; mais le quittant tout à coup au moment où les deux armées s'ébranlaient, il avait couru au milieu du corps d'armée où était Montfort, et, « comme s'il l'eût connu, l'était venu caresser entre tous les autres. » De tels signes n'annonçaient-ils pas la défaite de l'infortuné Charles ?

Ne quittons pas le corps du prétendant breton jusqu'à ce qu'il soit enseveli « moult révéremment » dans l'église de Guingamp, et assistons encore à la pieuse visite que lui fit son heureux vainqueur.

« Ha ! monseigneur Charles ! monseigneur Charles, beau cousin, s'écria le jeune Montfort en pleurant, comme pour votre opinion maintenir sont avenus en Bretagne maints grands meschefs ! Si Dieu m'aist (aide), il me déplaist quand je vous trouve ainsi, si estre pust (eût pu) autrement. — Sire, sire, partons de ci, dit Chandos, qui accompagnait le nouveau duc, et regraciez Dieu de la belle aventure que vous avez; car sans la mort de celui-ci ne pouviez venir à l'héritage de Bretagne. »

Le jeune Montfort signala sa victoire par une ordonnance faite pour lui gagner à jamais le cœur des Bretons : il accorda

Digitized by Google

une trêve de trois jours à ses ennemis comme à ses amis, « pour recueillir les morts sur les champs de bataille et les ensevelir en terre sainte. »

C'est une pieuse croyance en Bretagne, qui se transmet de génération en génération, que rendre les derniers devoirs à ceux qui ne sont plus porte bonheur; et pour en convaincre leurs petits-enfants, les bons vieillards bas bretons redisent encore à la veillée la tradition charmante de l'heureux protégé du chercheur de pain.

Tandis que les soldats de Jean de Montfort et de Charles de Blois rendent les honneurs funèbres à leurs infortunés frères d'armes, oublions un instant Auray, le nouveau duc et Jeanne de Penthièvre, pour surprendre le récit des veilles Cornouaillaises.

Il y a bien longtemps, un orphelin à qui son tuteur avait donné seulement un frappe-tête (bâton à tête) et trois écus d'argent en lui ordonnant de quitter sa maison et de chercher sa vie, s'arrêta à Notre-Dame de tous les Remèdes pour prier. Après avoir répété plusieurs fois toutes les prières que lui avaient apprises sa nourrice et le recteur, il sortit de l'église et vit un chercheur de pain (mendiant) qu'on n'enterrait point, parce qu'il n'avait rien laissé. Le généreux enfant donna ses trois écus, suivit le pauvre à sa dernière demeure, planta sur sa fosse une croix formée de deux branches d'if, récita pieusement un *De profundis* et continua son chemin.

Mais le jeune homme eut faim, et, n'ayant plus d'argent, il se vit réduit à chercher les mûres des bois, les prunelles des haies et l'oseille sauvage, et, accablé de lassitude, il s'endormit sous un grand chêne tout en songeant que les oiseaux du ciel sont plus heureux que les êtres baptisés, puisqu'ils n'ont pas à s'occuper de leur subsistance, dont le Créateur seul prend tout le soin. Pendant son sommeil, un saint lui apparut dans la splendeur de sa gloire. « Je suis le chercheur de pain, dit le bien-

Digitized by Google

heureux. Dieu m'a permis de veiller sur toi pour te récompenser de l'honneur que tu as fait à mon corps. Les êtres baptisés sont infiniment plus chers au Seigneur que les oiseaux du ciel, puisque le sang du Sauveur a coulé pour eux. Tu vas aller à ce manoir qui est ici tout près et que tu reconnaîtras à sa girouette rouge et verte. Tu diras au maître du château que tu viens pour ce qu'il sait bien. Si tu as besoin d'aide, prononce seulement ces mots :

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours !....

L'orphelin s'éveilla et obéit aussitôt. Il fut reçu avec grande politesse par le gentilhomme et la jolie pennerez du manoir. On lui servit un splendide souper, et à la fin du repas, le châtelain lui dit : « Le démon s'est rendu maître de notre écurie, où l'on comptait jadis jusqu'à vingt chevaux et quarante vaches. Tous les chevaux et toutes les vaches que j'ai achetés depuis ont disparu avec leurs gardiens et ceux qui ont entrepris de les défendre. Mon domaine reste maintenant en friche faute de bétail, et la misère me menace dans mes vieux jours. Mais j'ai promis tous mes biens, mon manoir et la main de ma petite-fille à celui qui me délivrera de Satan. Beaucoup ont essayé; je souhaite que tu sois plus heureux »

Rassuré par cette réception, le jeune homme se fit conduire dans l'écurie, alluma du feu et se mit en prières. Au premier quart d'heure, il n'entendit que le pétillement de la flamme; au second quart d'heure, que le vent qui sifflait dans les arbres effeuillés; au troisième quart d'heure, que le frappement régulier de l'artisan qui mine les charpentes (petit insecte que nos Bretons nomment la mante); enfin, au quatrième quart d'heure, un bruit sinistre retentit autour de lui, et une tête de dragon sortit de dessous la terre. « Elle était grosse comme une huche à mettre le froment, plate comme celle d'une vipère, et tout

Digitized by Google

autour du front brillait une ligne d'yeux de différentes couleurs.» L'horrible bête s'élança sur l'orphelin, qui cria aussitôt :

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours!....

Le chercheur de pain parut, et le monstre expira!

Inutile de dire que le pieux jeune homme épousa la pennerez, que la vierge Marie et le saint pauvre le sauvèrent de mille autres dangers, et qu'après avoir goûté les joies de la vie, il connut aussi celles de la mort et alla jouir avec sa femme et leur fils nouveau-né d'un bonheur sans fin et sans mesure dans le séjour des bienheureux.

Les trois jours de trêve écoulés, Jean de Montfort continua de soumettre le pays. Le duc d'Anjou, frère du roi de France, qui avait épousé une des filles de Charles de Blois et que Charles V avait envoyé porter des paroles de consolation à Jeanne de Penthièvre, essaya pendant quelque temps une résistance inutile. La conquête des villes de Redon, de Jugon, de Dinan, de Quimper, par les Anglo-Bretons, amena la soumission de toute la Bretagne.

Dès le commencement de l'année 1365, les envoyés du roi de France et de Jeanne de Penthièvre, de l'Angleterre et de Jean de Montfort s'assemblèrent à Guérande, « lieu qui fut choisi, à cause du carême, pour y avoir le poisson plus abondamment. » Les premiers, invoquant le souvenir des conditions d'Évran, osèrent demander encore le partage de la Bretagne; mais Montfort montra son épée, et les prétentions de la fille des Penthièvre se réduisirent à conserver l'héritage paternel et la vicomté de Limoges. On y joignit les châtellenies de Chailly et de Lonjumeau.

La comtesse de Blois consentit en outre au mariage de son fils aîné Jean de Bretagne avec Jeanne, sœur de Montort. Il fut stipulé que le jeune prince hériterait du duché, si le nou-

Digitized by Google

veau duc mourait sans enfant ; en attendant, il resta prisonnier à Londres.

Les partis ayant juré sur la foi de leurs corps, sur les saints Évangiles, sur l'âme de Montfort et sur celle de Jeanne de Penthièvre, le traité fut signé, et Jean de Bretagne, comte de Montfort, fut proclamé solennellement dans l'église de Saint-Aubin de Guérande.

Ainsi fut terminée cette malheureuse guerre qui avait ensanglanté la Bretagne pendant vingt-quatre ans.

Depuis que nous avons vu le jeune de Montfort faire ses premières armes aux côtés du duc de Lancastre, nous avons cherché en vain dans les chroniques le nom de l'héroïne de cette guerre funeste, la courageuse Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort. Les historiens bretons, qui avaient rempli leurs pages du récit de ses exploits, se taisent tout à coup. Vous espérez sans doute, jeunes lecteurs, que cette femme célèbre, dont le souvenir est à jamais inséparable de celui d'Hennebon, a trouvé sur quelque champ d'honneur une mort digne de ses actions d'éclat? Il n'en est rien : Édouard, redoutant l'opposition de l'habile princesse aux projets secrets de sa politique, la retint captive au château de Tykill, dans le comté d'York, où elle termina ses jours.

Digitized by Google

X.

Jean IV le Vaillant (1365-1399).

Enfin, après vingt-quatre ans de guerre civile, la Bretagne, pacifiée, mais à demi ruinée et encore sanglante, se prosterna au pied du trône ducal où s'asseyait fièrement Jean de Montfort.

En rendant leur hommage, nos Bretons jetèrent un long et douloureux regard sur les malheurs passés, et ce regard tout plein de larmes, ils le portèrent ensuite avec espérance sur le jeune prince qui se revêtait des hermines et posait sur sa tête la couronne de Jean le Bon. Mais, hélas! si le sang breton coulait dans les veines du nouveau duc, si Jean IV avait vu le jour sur la vieille terre d'Armorique, il avait grandi à l'ombre du sceptre anglais, et il était Anglais d'esprit et de cœur. On sait que des guerres continuelles entre la France et l'Angleterre signalèrent le règne de Charles le Sage; on sait que, grâce à la bonne épée du Breton du Guesclin, les Français chassèrent alors les insulaires, que la funeste bataille de Poitiers et le

Digitized by Google

honteux traité de Bretigny avaient rendus maîtres de nos plus belles provinces. Ce que l'on ignore sans doute, c'est que Jean IV, vassal français par le traité de Guérande et par son hommage au roi Charles V, se montra chevalier félon. La reconnaissance devait certainement l'attacher aux Anglais, de qui il tenait tout; mais pourquoi ne pas rester neutre, comme l'en sollicitaient ses barons alarmés et comme l'en faisait prier secrètement son suzerain?

Le premier acte du gouvernement de Montfort fut un droit extraordinaire sur les marchandises dans les principaux ports de Bretagne et l'impôt du fouage ou d'un écu par feu dans toute l'étendue du duché, « les riches aidant les pauvres, et sans toutefois que cet impôt tirât à conséquence pour l'avenir. » Le prétexte qu'il donna pour ces levées de subsides fut la dépense qu'il devait faire pour son voyage à Paris.

En effet, le 13 décembre, il parut devant le monarque français. Le chancelier de Bretagne porta la parole et fit « rondement » le serment au nom de son maître, rendant l'hommage tel que l'avaient fait les prédécesseurs du duc aux prédécesseurs du roi. Charles déclara, après la cérémonie, que dans sa pensée il avait reçu l'hommage lige tel que l'avait fait Arthur Ier à Philippe-Auguste.

« J'y consens, dit vivement le duc; mais qu'on me délivre l'héritage d'Arthur, c'est-à-dire l'Anjou, la Touraine, le Maine, la Normandie et l'Aquitaine. »

Il ne fut plus question d'hommage lige.

Jean revint en Bretagne, annonça qu'il était en paix avec tout le monde, fit battre monnaie à son effigie, assembla les états et remit les choses en assez bon ordre.

Cependant du Guesclin, dont la patrie ne réclamait plus le secours, courut offrir son épée, qu'il ne pouvait se décider à remettre dans le fourreau, au roi Charles V. Les *grandes Compagnies*, troupes innombrables d'hommes de guerre dans l'inac-

Digitized by Google

tion auxquels s'étaient joints les gens sans aveu, les voleurs, les brigands, les meurtriers de toutes les nations, désolaient alors la France, pillant, ravageant les provinces qu'elles parcouraient. Du Guesclin conseilla au roi d'envoyer ces troupes indisciplinées contre les Maures plutôt que de les combattre, et s'offrit lui-même pour marcher à leur tête. Avec le consentement de Charles, il alla trouver les chefs campés alors entre Beaune et Châlon-sur-Saône. Il reconnut en eux la plupart des chevaliers qui avaient brillé sous les drapeaux de Montfort et de Charles de Blois.

Les bandits venaient de prendre un « moult riche hostel » et y célébraient leur victoire. Le guerrier breton « festoya » avec eux, puis il leur fit la proposition d'aller en Espagne venger Blanche de Bourbon, sœur de Charles V, empoisonnée par son époux don Pèdre le Cruel. « De là, nous pousserons jusqu'aux Sarrazins, que nous grèverons pour le salut de nos âmes, » s'écria-t-il.

Faisons à Dieu honneur et le diable laissons.
. . . . . .
Nous avons fait trop pis que ne font les larrons.
. . . . . .
Pour Dieu avisons-nous ! Sur les payens allons !
Je vous ferai tous riches, se mon conseil créons,
Et orons paradis ausi quand nous mourrons !

Les nobles bandits firent tous sur leur épée et sur leur verre serment solennel de le suivre; et, dès le lendemain, les grandes Compagnies n'étaient plus que l'armée du brave du Guesclin.

Il les mena en Espagne comme il l'avait promis, se mit à la solde de Henri de Transtamare, qui disputait le trône de Castille à l'abominable meurtrier de Blanche, et parvint à placer deux fois et à affermir enfin la couronne sur la tête de celui qu'il servait.

Digitized by Google

Le récit des aventures de Bertrand du Guesclin en Espagne est fort curieux. Nos jeunes lecteurs liraient sans doute avec plaisir les victoires du noble Breton, le couronnement de Calahorra, la défaite de Navarette, la captivité de l'aigle de la Petite-Bretagne, fait prisonnier par le célèbre Prince Noir, et la taxation de la rançon que le héros fit de lui-même à 100,000 doubles d'or. Et ces 100,000 doubles d'or, où les trouver, puisqu'il avait épuisé les siens pour la payer une fois déjà à Chandos, après la déroute d'Auray? Dans les coffres de Henri de Transtamare, alors vaincu, mais qu'il « saurait remettre sur le trône », dans ceux de Charles V, « son bien-aimé seigneur et très-redouté maître. »

Et de tant vous dis bien, je m'en ose vanter,
Que si je ne pouvois à ces deux ci aler,
Na fileresse en France qui sache fil filer,
Qui ne gaignoit ainçois ma finance à filer.

Mais ces aventures si vraies et qui pourraient pourtant paraître merveilleuses, sont étrangères à Jean IV. Si nous avons donné quelques lignes à Bertrand du Guesclin, c'est qu'il a puisé la vie sur cette vieille terre d'Armorique remplie des ombres de cent héros, c'est qu'il a fait la gloire de sa patrie et la renommée des gens de guerre de son pays au XIVe siècle.

Tandis que le seigneur du Guesclin s'illustrait en Espagne, qu'il était rappelé avec instance par le roi Charles V, porté en triomphe jusqu'à Paris par les populations, et qu'il recevait des mains du monarque français l'épée de connétable, Jean IV ouvrait aux Anglais le chemin de la France en les recevant honorablement à Saint-Malo, en leur permettant de traverser toute la Bretagne pour aller attaquer son suzerain dans le Poitou et en les réunissant à Nantes dans des réjouissances solennelles « pour mieux les conjouir et festoyer. »

Digitized by Google

Charles, dont toutes les troupes étaient occupées contre les insulaires, ne put alors faire sentir au vassal infidèle le poids de ses armes, mais il sut imaginer une autre vengeance : ce fut de demander au pape la canonisation de Charles de Blois.

C'est ici que nous regrettons de ne pouvoir redire toutes les jolies légendes d'Albert le Grand. Il sait si bien raconter, le bon chroniqueur, comment messire Charles de Blois, duc de Bretagne, de la maison de France, s'était accoutumé dès l'enfance à réciter chaque jour trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la sainte Trinité; cinq pour les cinq plaies de Jésus-Christ, sept contre les sept péchés capitaux et treize en l'honneur des apôtres; comment il entendait successivement trois, quatre et cinq messes, se confessait matin et soir, jeûnait au pain et à l'eau, portait un cilice et se donnait tous les vendredis la discipline jusqu'au sang. Il ne manque pas non plus d'ajouter le récit de mille pratiques minutieuses qui indiqueraient peut-être une certaine faiblesse d'esprit, telles que de ne jamais boire entre les repas, de mettre des cailloux dans ses chaussures, de laisser engendrer la vermine sur son corps, de ne tutoyer personne, etc., etc.

N'importe, nous aimons à le répéter avec le pieux Albert, Charles fut un saint. Si nous trouvons dans le procès-verbal d'information l'énonciation de quelques singuliers miracles dont la croyance pourrait bien paraître difficile ou ridicule, comme d'avoir fait retrouver de l'argent perdu, guéri des maux de dents, ressuscité des chevaux morts, fait gagner des procès, tomber les fers des mains de captifs, rompre deux fois la corde d'un condamné, et la délivrance du fameux religieux de Saint-Gildas qui était fort camard et qui, s'étant permis de dire qu'il ne croirait à toutes ces choses merveilleuses que lorsque son nez serait devenu long, avait été pris à la gorge par le diable, nous n'en persistons pas moins dans notre opinion. Oh! dites,

Digitized by Google

dites s'il n'était point le saint du Seigneur, celui dont la douceur était inaltérable au milieu des plus violentes contradictions; la charité, sans bornes; la constance, exemplaire au sein des plus cruelles infortunes; celui qui louait, qui bénissait, qui remerciait Dieu tout en donnant quelques larmes à la douleur, quand on lui apprenait le désastre de ses troupes, la perte de ses amis, la mort de ses enfants...

Jean de Montfort vit venir le coup.... Il arrêta la sentence de canonisation sur les lèvres du pape.

Si la Bretagne eût pu placer sur ses autels les images vénérées de Charles de Blois, ne se serait-elle point prosternée devant le fils premier-né de Jeanne de Penthièvre et ne l'aurait-elle point fait monter sur le trône de Jean III? car, pour être saint, il fallait avoir été juste; et de ce que le bienheureux eût été reconnu comme tel, il s'ensuivait naturellement que ses prétentions auraient été bien fondées. Nul doute que nos Bretons n'eussent pas hésité entre la maison de Penthièvre et celle de Montfort. Un regard de douleur et de compassion se portait parfois vers la solitude de la malheureuse veuve, une larme de regret venait mouiller souvent le marbre froid du mausolée ducal de Guingamp; car Jean IV s'aliénait le cœur de ses sujets par sa conduite coupable envers son suzerain et par son odieuse préférence pour les Anglais: à eux, aux détestés « Saozons » (Saxons) les places, les honneurs, les richesses, la puissance; aux Bretons, à ces nobles cœurs qui auraient palpité d'amour et de reconnaissance pour un duc juste et bienfaisant, rien que mépris et indifférence.

Irrité de si indignes procédés, Olivier de Clisson, qui tout enfant encore avait été jeté par son héroïque mère dans les bras de Jean IV, aux pieds de l'illustre Jeanne de Montfort, Olivier de Clisson rompit tout à coup avec son coupable ami, se rua sur les Anglais avec une telle frénésie, qu'il mérita le

Digitized by Google

surnom de *Boucher*, et, abandonnant sa malheureuse patrie, signa avec le seigneur du Guesclin ce fameux pacte de fraternité d'armes qui ne devait être brisé que par la mort.

Cependant Jean IV ne garda plus de ménagement. Persuadé par les Anglais Robert Knolles, Melburne et Newton, qui l'exaspéraient contre ses sujets en lui rappelant sans cesse que, sans Édouard, il n'aurait pas en Bretagne un coin de terre pour reposer sa tête, il conçut une telle défiance contre les barons bretons, dont les plus renommés d'ailleurs volaient contre les insulaires sur les pas de du Guesclin et de Clisson, en Poitou, en Rochellois et en Guyenne, qu'il mit des garnisons anglaises à Quimper, à Morlaix et à Lesneven. Les Armoricains les massacrèrent sans pitié.

Loin de chercher à calmer leur exaspération, Montfort livra à ses amis toutes ses villes maritimes. Ce fut alors que les Bretons, se souvenant avec effroi des mauvais jours de la tyrannie et de l'esclavage, supplièrent le roi de France d'occuper les bonnes villes de Bretagne et d'en chasser les étrangers. Jean répondit à cet appel national par un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Anglais et par l'impôt du fouage, dont il accabla de nouveau la malheureuse province toujours « sans conséquence pour l'avenir. » La révolte éclata ouvertement de toutes parts. Le duc fit pendre ou noyer les mécontents qu'il put saisir, les Bretons égorgèrent les Anglais.... C'était une guerre affreuse d'extermination et de pillage; sur tous les points, l'incendie dévorait les villes et les campagnes, le sang coulait à grands flots.

A l'annonce de tels événements, le roi de France fit sommer le duc de Bretagne « de lui faire service comme il convenait de vassal envers suzerain. » Jean IV fit des promesses; mais les promesses ne pouvaient satisfaire Charles V, dont les armées étaient conduites de victoire en victoire par le brave du Guesclin, et il envoya en Armorique son terrible connétable. Nos

Digitized by Google

Bretons, qui ne prononçaient plus le nom d'Anglais que comme une injure, accoururent en foule sous les bannières du vaillant Bertrand, qui entra triomphalement dans Rennes.

« Fuyez, cher duc, ne cessaient de répéter à Montfort effrayé ses indignes conseillers; allez vous jeter dans les bras de l'Angleterre, et vous reviendrez plus redoutable que jamais. »

Jean porta un regard d'adieu sur la Bretagne, la Bretagne qui lui avait coûté vingt-quatre ans de fatigues et de combats, la Bretagne que lui avaient conquise les larmes et le sang de sa mère.... Mais au moment de quitter la terre toujours aimée de la patrie, il sentit que le sang breton coulait encore dans ses veines. « Non, s'écria-t-il, quand je devrais mourir, je ne pourrais me défier des hommes qui m'ont témoigné tant d'amitié. » Pourtant 700 hommes d'armes seuls répondirent à l'appel de l'infortuné, et, tremblant, éperdu, Jean eut recours à son beau-père. Aussitôt 800 soldats débarquèrent à Saint-Mahé. Les Bretons coururent sur eux comme sur des bêtes fauves, portèrent la mort dans leurs rangs et appelèrent à grands cris le connétable de France. Du Guesclin s'avança dans l'intérieur de la Bretagne au milieu des bénédictions d'un peuple opprimé.

Contraint de céder à l'orage, accablé de douleur, Montfort courut à Concarneau, s'y embarqua et fit voile pour Portsmouth, abandonnant le gouvernement du duché à Robert Knolles.

Le seigneur Bertrand poursuivit le cours de ses conquêtes. Il s'empara de Dinan, de Jugon, dont l'importance a été consacrée par un adage : « Qui a Bretagne sans Jugon, a chape sans chaperon. » Ploërmel se rendit. Enfin l'intrépide guerrier se présenta devant Hennebon; Hennebon, dont les échos redisaient le nom illustre de l'héroïque Jeanne. Mais, hélas! si l'ombre errante de la comtesse de Montfort apparaissait encore parfois sur les remparts, la guerrière n'était plus là pour

Digitized by Google

animer les partisans de son fils par son exemple et ses paroles, les rendre forts par sa valeur, confiants en eux-mêmes par sa propre confiance; en un mot, une mère ne combattait plus pour Jean IV, et c'était au temps où elle était défendue par une mère que la ville avait mérité le glorieux surnom d'Imprenable.

Du Guesclin s'élança le premier sur la brèche à la tête des siens, et, voyant les bourgeois mêlés aux insulaires, il sentit son courage faillir. Faisant tout à coup cesser le feu : « Hommes de céans, dit-il, je suis Breton comme vous!... Pourquoi serions-nous ennemis? Je ne viens que pour vous rendre le repos. Les Anglais vous oppriment. Laissez-les combattre seuls et épargnez-moi la douleur de répandre un sang qui m'est si cher.... — Je suis Breton!...» répétèrent mille voix avec un enthousiasme qu'on ne saurait peindre.

« Ah! que je voudrais être Breton! s'écriait dans le même temps le plus sage de nos rois au fond de son palais du Louvre. Il n'y a pas de plus vaillante nation au monde. »

Les Anglais d'Hennebon capitulèrent.

D'Hennebon, du Guesclin courut à Quimperlé, à Concarneau et à Châteaulin, dont il s'empara, forma le blocus de Brest et traita avec Nantes.

Pendant ce temps, Montfort et le duc de Lancastre, à la tête de 10 000 archers et de 3,000 armures de fer, ravageaient les pays de Doullens et de Corbie. Le duc de Bretagne, persuadé que le roi de France allait lui déclarer ouvertement la guerre, lui envoya un cartel en lui signifiant hautement qu'il ne voulait plus être son vassal. « Je vous tiens et réputé mon ennemi, ajoutait-il, et ne debvez point vous émerveiller si j'en fais dommaige à vous et à vostre parti pour moy revangier des très-grands oultraiges, torts, dommaiges et vilainies devant dites. »

Bientôt après, brouillé avec Lancastre, sans troupes, sans

Digitized by Google

asile, suivi de 60 hommes, ses derniers partisans, la seule ressource de Jean le Vaillant fut de précéder les Anglais en Gascogne, où il s'illustra par des exploits dignes de lui. Au bout de quelques mois, fatigué de cette existence errante et précaire, singulièrement pressé par l'amour de la patrie, il s'embarqua sur la Gironde et se rendit à Auray. Il y fut reçu froidement par quelques seigneurs; le peuple ne se soucia même pas de venir saluer son prince légitime. Cruellement trompé dans son espérance, repoussé de toutes parts, Montfort retourna à Londres avec toute sa famille.

Du Guesclin et Clisson, ces deux héroïques frères d'armes, ces deux Bretons envoyés par un roi de France à la conquête de leur patrie, continuaient sans succès le siége de Brest, où Robert Knolles se défendait avec vigueur. Cette ville avait promis de capituler, et il y avait même eu des otages livrés de part et d'autre, lorsque le comte de Salisbury se jeta dans la place et fit offrir le combat aux Français, à condition qu'on lui fournirait des troupes qu'il s'engageait à solder; car, disait-il, « ceux de Brest sont des gens de mer qui n'amènent pas de chevaux avec eux et qui n'ont pas l'habitude d'aller à pied. »

Le connétable, qui voulait éluder l'engagement, répondit que les lois de la guerre ne l'obligeaient point à accorder un si grand avantage, et il jura que si la ville ne songeait point à retirer ses otages, aux termes de la capitulation, il leur ferait couper la tête.

« Par Dieu! s'écria Knolles, de telles menaces ne me feront pas rendre le château; si les Français touchent à mes gages, je ferai la pareille aux gens de leur parti qui sont mes prisonniers. »

Les choses en restèrent là.

Au bout de quelque temps, le duc d'Anjou, qui partageait le commandement avec du Guesclin et Clisson, réfléchissant que les otages n'étaient point la cause de la résistance

Digitized by Google

des troupes anglaises, ordonna qu'on les mit en liberté.

« Délivrer les prisonniers!... s'écria le farouche Clisson, qui apprit cet ordre par hasard. Comment, Monseigneur, vous ne voulez pas que ces hommes meurent! Vraiment ils doivent mourir, ne fût-ce qu'en dépit de Canolle (Knolles). S'ils ne meurent pas, j'en jure par saint Houardon de Landerneau et le diable de Guipava, jamais plus je ne mettrai casque en tête pour faire la guerre; ils en auraient trop bon marché. — Faites comme vous l'entendrez, » soupira le duc, qui n'osait résister à un guerrier tel que le fier Breton.

Olivier ordonna aussitôt qu'on exécutât sur la place même du Château les braves chevaliers et l'écuyer qui avaient été livrés en otages. « Leurs têtes, condamnées par un barbare, s'inclinèrent et tombèrent en sacrifice à la patrie.... »

En sacrifice à la patrie! Ainsi c'étaient des Bretons, c'étaient des frères que le cruel Clisson avait si injustement dévoués à la mort!...

Les touffes d'ajonc en fleurs qui croissaient çà et là sur le lieu de l'horrible exécution étaient teintes encore du sang des victimes, les cadavres mutilés gisaient au pied de l'échafaud, quand des poutres énormes et menaçantes sortirent des fenêtres de la forteresse assiégée, s'élancèrent à demi dans les airs et se couvrirent de planches transversales formant un parquet dont un billot surmonté d'une hache occupait le centre. Quatre prisonniers enveloppés d'un long crêpe noir parurent alors, et....

Oh! n'est-pas, c'est affreux! Ne vous semble-t-il pas que Clisson a souillé par ces trois meurtres si froidement ordonnés et ces quatre autres si odieusement provoqués, l'éclat de ses plus belles victoires?

Le connétable, vivement attaqué par les assiégés, fut obligé de lever son camp.

Nous le disons à regret, en portant l'épée de Charles V, du

Digitized by Google

Guesclin oublia trop qu'il était enfant de la vieille Armorique. Cet oubli est une tache éternelle imprimée à sa mémoire. Il eût dû paraître en Bretagne non en conquérant, mais en sauveur. Il ne comprit pas cette mission que Dieu lui confiait. Appelé à grands cris par un peuple opprimé, salué d'abord comme le libérateur de la patrie, il n'emporta que les malédictions d'une nation malheureuse, sur qui il fit peser de nouveaux impôts et qu'il enchaîna encore pour un temps dans les liens de l'esclavage en défendant l'affranchissement des paysans comme une innovation dangereuse.

En 1374, Jean IV entreprit de nouveau la conquête de ses États à la tête des étrangers. Il s'empara de Saint-Pol, de Morlaix, de Lannion, de Tréguier, de Guingamp, de Saint-Brieuc, et repartit pour Londres, à cause d'une trêve de quarante années conclue à Bruges entre la France et l'Angleterre. Aux termes de ce traité, des arbitres devaient décider du sort du duc de Bretagne; mais, en attendant, il devait quitter le duché.

Sept années s'écoulèrent ainsi dans des alternatives de revers et de succès, et pendant lesquelles le malheureux prince erra d'Angleterre en Flandre et de Flandre en Angleterre, toujours en horreur aux Bretons et qualifié par Charles V de « faux traître Montfort, soi-disant duc de Bretagne. »

La possession de cette riche province flattait singulièrement l'amour-propre du roi de France. Tant qu'il avait paru la protéger seulement, les seigneurs bretons avaient marché avec enthousiasme sous les bannières toujours victorieuses de du Guesclin et de Clisson; mais dès qu'ils soupçonnèrent le véritable projet du monarque français, ils s'arrêtèrent tout à coup.

Pour parvenir à ses fins, Charles V cita Jean de Montfort à la cour des pairs, se gardant bien de lui envoyer des sauf-conduits, afin qu'il ne comparût pas; il porta lui-même l'accusation

Digitized by Google

de félonie contre son vassal infidèle et fit prononcer la confiscation de la province.

« Cette confiscation ne pouvait lui profiter au nom d'aucune loi : premièrement, parce que la Bretagne n'ayant point été détachée du domaine royal, n'ayant jamais été donnée par le roi, le roi n'avait pas le droit de la reprendre ; deuxièmement, parce que si Montfort était déchu de son duché, ses droits passaient incontestablement à la comtesse de Blois, petite-fille comme lui d'Arthur II. Cette réversibilité avait été expressément stipulée dans le traité de Guérande. »

Jeanne la Boiteuse, ensevelie dans le deuil et dans les larmes depuis la déroute d'Auray, reparut alors sur la scène du monde politique pour rappeler ses droits et ceux de ses enfants. Dans l'acte de confiscation, on fit réserve de ces droits si légitimes avec la ferme intention de n'y avoir aucun égard.

Quand les seigneurs bretons qui se pressaient autour du trône de France connurent le jugement de la cour des pairs, ils tombèrent dans une stupeur impossible à décrire. « La principauté de Bretagne si noble et si ancienne sera-t-elle donc désormais une anse, bande ou métairie du royaume de France, s'écria le baron de Laval, pour tenir rang après les premiers venus? Quant à moy, je suis d'advis qu'il est plus expédient pour nous d'avoir affaire à un duc qu'à un roy. Le roy commande partout; le duc souvent prie et fait justice quand il est semond ; le roi, quand il veut. — Est-ce ici le lieu convenable? exclama Malestroit, quand Laval eut fini de parler. Nous sommes à Paris... ; c'est aux champs de Bretagne, l'épée à la main, qu'il faut nous retrouver. » Et sa voix fut couverte de mille acclamations.

Dès le lendemain, les nobles bretons quittaient la cour et retournaient dans leurs manoirs en jurant de combattre et de mourir pour la défense du droit ducal.

Ce ne fut qu'un cri dans la Bretagne quand s'y répandit la nouvelle des prétentions du roi de France. Tous les habitants

Digitized by Google

en état de porter les armes formèrent aussitôt une vaste union, dont le quartier général fut établi à Rennes. Les populations s'imposèrent volontairement pour la défense, tandis qu'elles rejetèrent avec horreur la gabelle que le souverain voulait introduire dans la terre libre d'Armorique, et chacun se trouva prêt à combattre quand parurent les armées de du Guesclin et de Clisson, ces deux grands traîtres à leur patrie.

Le premier avait baisé son épée de connétable quand Charles V lui avait lu l'inique arrêt qui rayait son pays de la liste des nations, et, guerrier servile, avait déposé un nouveau serment de fidélité aux pieds de son maître ; le second avait été un instant ému par l'apparition soudaine de l'ombre irritée de Jeanne de Belleville, par la vue du sang d'un père qui rougissait encore le pavé des halles de Paris.... Mais bientôt sa haine implacable pour le vainqueur d'Auray s'était réveillée plus grande et plus terrible, et il avait levé son glaive formidable contre ses amis et ses frères.

Le peuple breton n'avait plus qu'un désir, ne formait plus qu'un vœu au pied de ses saintes images tant de fois profanées pendant la guerre, c'était de revoir le noble duc « qu'on avait voulu punir, et non exterminer, et non chasser pour jamais. » Aussi envoyait-on message sur message à l'exilé de Londres. Mais l'exilé, que le souvenir du passé rendait circonspect, se défiait des promesses. Enfin les états s'assemblèrent et rédigèrent leur requête d'une manière respectueuse et remplie de fermeté.

Pendant qu'une députation nombreuse portait cette requête aux pieds de Jean IV, les commissaires français tentaient d'exécuter l'arrêt de confiscation en répandant de tous côtés des proclamations tantôt favorables, tantôt sévères, confirmant les priviléges des seigneurs, les droits du peuple.... N'importe, les seigneurs se souciaient peu de leurs priviléges, le peuple faisait généreusement abnégation pour un temps de ses droits les plus

Digitized by Google

sacrés; tous ne pensaient qu'à assurer l'indépendance de la Bretagne, et le roi ne trouvait point de partisans.

Avant de quitter la terre de l'hospitalité, Jean de Montfort « scella grandes alliances au roi d'Angleterre et jura par sa foi, là où il seroit hâtivement conforté des Anglois, il demeureroit toujours de lez eux, et feroit son loyal pouvoir de tourner son pays anglois, et le trouveroient ceux d'Angleterre ouvert et appareillé en quelque manière qu'ils y voudroient venir. »

Ce serment nous semble encore coupable; mais le duc de Bretagne pouvait-il s'appuyer sur la France, cette France qui l'avait voulu si injustement dépouiller?

Après avoir signé cette intime alliance, Jean IV sauta dans une barque, gagna le navire qui devait le transporter et fit voile pour son duché de Bretagne.

Dirons-nous la joie et l'enthousiasme qui l'accueillirent sur les grèves de Saint Malo? Une foule immense était là sur la plage, émue, attentive, impatiente, attendant celui qu'elle saluait déjà sous le nom de sauveur des libertés de la vieille Armorique. Enfin il parut, et mille cris de bonheur et d'espérance volèrent de rocher en rocher et se déroulèrent sur la surface des eaux en longs frémissements.... Les grands, couverts de leurs armures dorées, se plongèrent dans les flots « jusqu'au menton » pour aller au-devant de celui qui allait reconquérir leur indépendance et leur gloire; les paysans embrassèrent les genoux du noble duc, les arrosèrent de leurs larmes et lui dirent les paroles de soumission des communes repentantes; le peuple, « gémissant depuis sept années, opprimé, vexé, tourmenté par les gens de guerre et une tourbe d'hommes avides qui s'étaient glissés en Bretagne sous des vêtements de toutes couleurs, comme huissiers, exacteurs, maltôtiers, plumitifs, conseillers de robe courte et de robe longue, le peuple exhala son contentement par des feux de joie, des cantiques, des processions. » Jamais peut-être depuis le temps où Hoël le Grand

Digitized by Google

était rentré dans son Armorique, après avoir rempli le monde du bruit de ses exploits, jamais n'y avait-il eu une semblable fête sur nos côtes de Bretagne. Jean IV, suivi par un long cortége, trouva partout le même accueil. Partout des prêtres, des gens de guerre, des vieillards, des jeunes filles l'accablant sous le titre de libérateur; partout les fleurs de la rude bruyère arrachée dans les landes désertes, jetées sous ses pas; partout de blanches processions, des chœurs joyeux, des essaims d'enfants appelant sur sa tête toutes les bénédictions d'en haut.

Jeanne la Boiteuse s'arracha une fois encore à sa solitude et vint aussi féliciter l'exilé. Hommage sublime d'amour à la patrie! L'orpheline de Penthièvre ne dut-elle point paraître aux Bretons plus grande encore, prosternée devant son vainqueur, qu'aux jours de ses plus éclatants triomphes?

Le bon d'Argentré nous assure que le ciel manifesta la protection dont il entourait le duc par un des plus éclatants miracles. A son dire, la grande loi de la pondération des grandes eaux du globe aurait été suspendue pour un jour, et les marées auraient couvert trente-deux fois les grèves de la Bretagne dans l'espace de vingt-quatre heures!

Le retour de Jean IV fut signalé par une victoire navale remportée par Caverley sur les vaisseaux français et espagnols qui avaient attaqué les navires qui suivaient celui du prince et qui portaient des joyaux, des trésors, des armes et des munitions.

Montfort usa d'abord de modération. Rentré triomphalement dans sa bonne ville de Rennes, il congédia tous les Anglais qui l'avaient accompagné et continua à visiter sa Bretagne, recevant partout, dans l'accueil enthousiaste et les serments de ses sujets, de nouvelles preuves de leur attachement et de leur dévouement. Enfin, il convoqua son ost; car les Français, conduits par du Guesclin, Clisson et le duc d'Anjou, et campés à Pontorson, menaçaient les frontières. Tous les Bretons se levèrent comme

Digitized by Google

un seul homme à l'appel national de leur noble duc. « Les plus pauvres des gentilshommes vendirent le bœuf et la vache, dit Guillaume de Saint-André, pour quérir corsiers et chevaux. »

Le même chroniqueur nous peint ainsi ces braves Bretons qui combattaient depuis trente ans et qui couraient encore avec Jean IV à la délivrance de la patrie :

Leur visage estoit une escorce,
Tant avoient souffert de meschef !
Nul d'eux ne portoit jaune chef.
Tant s'estoient entremis de courre
Qu'hors des jaques sortoit la bourre.
Leurs draps, en bon lieu déchirés,
N'estoient pas tous les jours mirés ;
N'avoient que faire d'époussettes ;
Car leurs robes estoient si nettes,
Qu'on en comptoit bien tous les fils ;
Mais avoient vu de grands périls,
Avoient dépensé tous leurs gages.

Jean IV s'avança jusqu'à Pontorson, et les troupes françaises s'enfuirent à son approche. Pourtant c'étaient les soldats de Clisson et de du Guesclin !... Mais Clisson condamnait dans son âme l'acte de réunion ; mais du Guesclin sentait battre son cœur quand il touchait les rudes bruyères d'Armorique qu'avaient foulées ses pieds d'enfant ; et si, homme profondément politique, il comprenait que sa patrie ne conserverait pas sa nationalité et qu'elle était attirée vers la France comme l'aimant vers l'étoile polaire, il ne pouvait du moins faire servir son épée à l'asservissement du pays qui l'avait vu naître.

Le duc d'Anjou, chef suprême de l'armée envoyée en Bretagne, conclut avec le duc une trêve d'un mois. Des conférences s'ouvrirent ; mais Montfort les rompit bientôt ; car Charles V exigeait impérieusement l'exécution de l'arrêt de confiscation, arrêt qu'il avait rédigé lui-même et qu'il considérait comme un

Digitized by Google

chef-d'œuvre de jurisprudence, de style de palais et de politique. Quelques Bretons qui suivaient encore du Guesclin quittèrent alors les rangs ennemis. Les uns purent rentrer en Bretagne et coururent se ranger sous les bannières de Jean IV; d'autres furent immolés par Charles V à un aveugle ressentiment.

Le roi de France, sollicité par Bertrand de ne plus le forcer à combattre contre sa propre nation, rappela aussitôt son bon connétable et lui donna des instructions pour la guerre de Guyenne.

« Sire, s'écria le Breton en se jetant aux genoux du monarque, vous m'envoyez en Gascogne à mon grand contentement; car il ne faut pas que je vous nie que, pour estre et avoir toujours esté très fidelle serviteur, je ne pouvois avec le contentement de mon cœur faire la guerre au pays où j'estois. C'est le pays auquel Dieu me fist naistre, où sont mes parents et amis de sang; je ne puis que je n'en retienne quelque chose qui n'est pas à dire que je n'y eusse fait mon devoir; mais il se peut faire par autre que par moy. Et faut, sire, que je vous die que vous m'avez osté beaucoup de moyens de vous servir, m'ayant naguères osté les Bretons. Mon aigle ne volera plus, ayant perdu ses ailes!... »

Le dernier adieu de du Guesclin à son très-aimé maître fut une prière pour la Bretagne.

Le Breton partit en portant de loin un triste regard sur la contrée chérie qu'il ne devait plus revoir. Il pénétra dans le Gévaudan et mit le siége devant Châteauneuf-de-Randon, où il fut atteint d'une flèche empoisonnée. A la dernière heure, il assembla ses braves et leur dit d'une voix mourante que « ce qu'il avoit à désirer d'eux désormais estoit qu'il les prioit qu'en faisant la guerre ils se souvinssent qu'ils avoient à faire à ceux qui avoient les armes au poing; que les pauvres laboureurs qui les nourrissoient n'estoient point en faute : qu'à ceux-là, aux

Digitized by Google

femmes, ny aux enfants, ny aux gens d'église, leurs armes ne devoient point s'adresser. » Il pria ensuite son frère d'armes, Olivier de Clisson, d'assurer le roi que « si Dieu lui en eust donné le temps, il avoit bon espoir de lui vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre. » Puis il lui remit son épée de connétable pour la rendre à Charles de France. « Il saura bien en disposer, soupira-t-il, et faire élection de personne digne. » Le héros breton expira le 13 juillet 1380. Le lendemain, le gouverneur de Châteauneuf-de-Randon vint déposer les clefs de la ville sur son cadavre.

Le corps de Bertrand du Guesclin fut porté jusqu'à Paris au milieu des populations en pleurs qui accouraient sur son passage pour voir une fois encore le bon connétable. Il fut inhumé dans les caveaux de Saint-Denis, au pied de la tombe qui attendait Charles V.

Arrachez une page de l'histoire de la vie de cet illustre guerrier, et vous ne trouverez que vertu et héroïsme. « Homme franc, loyal, sans fard, sans dissimulation, compatissant, le visage ouvert, toujours gai, accueillant, libéral, prêt à dire d'agréables paroles, ami sincère et désintéressé, il fut en tout excellent et digne de son immortalité. »

. . . . . Plorez, gens d'armes,
Bertrand qui trestous vous aimoit !
Dieu ayt pitie sur toutes âmes
De la sienne, car bonne estoit.

Le roi de France accomplit le dernier vœu qu'avait semblé faire du Guesclin mourant en confiant sa glorieuse épée à Olivier de Clisson. Trois mois après, Charles le Sage, empoisonné, dit-on, rejoignit dans la tombe son bon connétable.

« Souvenez-vous, dit-il à ses frères au moment d'expirer, souvenez-vous que le duc de Bretagne, plus Anglais que Français dans le cœur, est inconstant et perfide.... »

Digitized by Google

Pendant que la France en deuil se penchait désolée sur les deux cercueils où avaient été ensevelies sa gloire et sa grandeur avec son bon connétable et le plus sage de ses rois; pendant que, tremblante et soucieuse de l'avenir, elle se prosternait devant le trône où jouait un enfant, la Bretagne retentissait encore des malédictions que son peuple de braves appelait sur le coupable, l'incorrigible Montfort, qui ouvrait de nouveau ses États aux insulaires. Buckingham, qui commandait le secours envoyé par l'Angleterre, alla mettre le siége devant Nantes, que défendait Amaury de Clisson. Les seigneurs s'opposèrent à ce que le duc l'accompagnât à ce siége et le conjurèrent de renoncer à son amitié avec les Anglais et de les chasser « tout bellement » après leur avoir repris Brest, qu'ils tenaient toujours. « N'est pas duc de Bretagne, disaient-ils, qui n'est pas sire de Brest. »

Jean feignit de se laisser déterminer. La paix fut signée le 15 janvier 1381. Toutes les places occupées par les Français furent rendues à Montfort, qui promit d'aller faire hommage au nouveau roi et de lui porter ces paroles : « Mon très-redouté seigneur, je vous supplie que vous me veuillez pardonner de ce que je vous ai courroucé, dont il me déplaist fort et de tout mon cœur. »

Le duc fit son entrée à Nantes, donna des lettres d'abolition (d'amnistie) à tous ceux qui avaient combattu contre lui et se réconcilia avec le connétable Olivier de Clisson. Ces deux compagnons d'enfance se jurèrent mutuellement sur les saints Évangiles d'être toujours bons, vrais et loyaux alliés.

Buckingham, irrité, retourna en Angleterre; et pour se venger de Jean IV, Richard II retint prisonnière la duchesse de Bretagne.

Les Anglais restèrent maîtres de Brest. Montfort alla assiéger cette ville sans parvenir à la reprendre; il n'entra dans la place qu'au bout de quatorze ans.

Digitized by Google

Après la paix du 15 janvier, le duc de Bretagne assembla les états, en obtint des subsides pour couvrir les dépenses de son voyage à Paris et institua l'ordre chevaleresque de l'Hermine. « Le collier de cet ordre se composait de deux chaînes d'or attachées à leurs extrémitées par deux couronnes ducales qui tenaient suspendues deux hermines émaillées. Les chaînes se formaient d'agrafes ornées et d'hermines entourées d'une banderolle sur laquelle était écrite la devise : *A ma vie.* »

S'étant attaché les barons en répandant ces colliers d'or autour de lui, Jean partit pour Compiègne, où résidait le jeune roi. Il reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, fut traité avec distinction, rendit l'hommage simple et eut l'honneur de dîner avec le monarque. On remarqua que pendant le repas le noble duc posa la main sur l'assiette et la serviette de Charles VI. C'était montrer qu'il était prêt à servir le roi ; aussi le combla-t-on de nouveau d'égards et de politesses et donna-t-on pour lui mille fêtes brillantes.

Jean IV revint triomphant dans sa Bretagne. Le peuple, prompt à se laisser aller à l'espérance, salua son retour comme l'aurore d'un nouveau règne, et chacun espéra des jours meilleurs. Bien des revers pourtant attendaient encore le malheureux duc.

Montfort renouvela ses instances pour obtenir des Anglais la duchesse de Bretagne ; il n'eut qu'un dur refus. « Je lui enverrai bien plutôt Jean et Gui de Blois avec des troupes qui leur rendront le sceptre de Jean le Bon, » s'écria Richard. Et il chercha à mettre son projet à exécution en offrant à l'aîné des infortunés prisonniers la main de sa nièce. « Jean, lui dit-il, si vous voulez recouvrer la Bretagne et reconnaître que vous la tenez de moi et qu'elle relève de la couronne d'Angleterre, vous serez remis en possession de votre duché et marié hautement en ce pays. » Le généreux prince, se souvenant de ce qu'il

Digitized by Google

devait à la France, renonça au trône et reprit courageusement ses fers.

Malgré les affronts qu'il recevait des Anglais, le duc de Bretagne n'en continuait pas moins à leur témoigner une vive affection et remplissait sa cour et son conseil d'hommes distingués de leur nation. Obligé de les combattre en Flandre, où ils soutenaient la révolte du brasseur Artevelle, il leur rendit tous les bons offices qui furent en son pouvoir; ainsi, il leur procura une capitulation honorable à Combourg et parvint à faire signer une trêve entre les rois de France et d'Angleterre.

Si nos Bretons, toujours ardents et impétueux à la bataille, s'illustrèrent dans les champs de Cassel et de Rosebecque, ils se souillèrent par d'horribles désordres après la victoire, et, oubliant leurs plus saintes croyances et leurs plus pieuses traditions, ne respectèrent même pas les temples du Seigneur. On raconte que l'un d'eux ayant voulu arracher à une statue de l'auguste Vierge une pierre précieuse dont elle était parée, la statue fit un mouvement, le sacrilége fut puni de mort et toutes les cloches de l'église sonnèrent d'elles-mêmes.

Cependant la Bretagne jouissait de la paix, mais non du repos. Irrité de l'obligation où il avait été de porter sur ses épaules avec trois de ses barons et en sa qualité de seigneur de Raiz, l'évêque de Nantes, qui faisait son entrée dans sa ville épiscopale, Jean chercha toutes les occasions possibles de nuire au clergé. Nous ne dirons pas ces honteux démêlés toujours suivis de confiscations, d'excommunications, et dont le pauvre peuple est souvent la victime; nous raconterons plutôt à nos jeunes lecteurs le duel de Beaumanoir et de Tournemine, duel fameux qui a trouvé une place dans les annales de Nantes. Il nous donnera une idée de ce qu'on entendait par justice au XIVe siècle; mais, en vérité, en lisant ce jugement du glaive « mis en escript pour l'exemple de tous », on se

Digitized by Google

croirait encore aux derniers jours de nos rois chevelus.

Robert de Beaumanoir, soupçonnant Tournemine du meurtre d'un de ses frères, mais ne pouvant le prouver devant un tribunal, lui jeta son gant en présence du duc, le citant au jugement de Dieu. Jean assigna pour champ de bataille la place du Bouffay. L'accusé avait le droit de choisir les armes, l'accusateur celui de faire des observations sur ce choix, et tous deux devaient s'en remettre, en cas de discussion, à la décision du duc.

Tournemine remit donc à Montfort la liste de ce qu'il désirait en armes et en vêtements. Croiriez-vous, chers lecteurs, que nous avons lu jusqu'à dix pages de cette liste singulière, que nous regrettons de ne pouvoir mettre sous vos yeux, tant elle renferme de minutieux et intéressants détails? Rien n'y est omis, « ni la chemise, sa forme et son tissu, ni les chausses en toile ou en drap; ni les garnitures rembourrées de pourfilage en laine, en chanvre, en lin ou en soie; ni les plus petits cordons, les agrafes, les boucles en fer, en argent, en acier ou en laiton; les ceintures de cuir et les diverses pièces de mailles, le haubergeon, les brassards, les gambières, les souliers et le nombre de clous, le casque ou bassinet, la visière, le bonnet de satin piqué, le camail, la collerette, les attaches, les ardillons; enfin, les armes offensives et leur monture, qui consistaient en deux épées et une dague. On n'avait oublié ni le fourreau de bois ou de velours, ni la forme de la poignée, ni le manteau, ni les armoiries, ni la devise qui pouvait les surmonter; et l'équipement du cheval était décrit avec la même exactitude. »

Le 20 décembre 1385, le duc, suivi de toute sa cour, monta dans la tribune qui lui avait été préparée sur la place du Bouffay. Beaumanoir s'avança aussitôt dans la lice, tandis qu'un héraut criait à haute voix : « Monsieur Pierre de Tournemine, venez à votre journée contre M. Robert, sire de Beaumanoir, à peine de défaut. » L'accusé répondit au troisième appel. Le duc mesura

Digitized by Google

les dagues et les épées, compta les clous des armures et fit jurer à chacun des deux combattants, la main sur l'Évangile, qu'il n'avait en ses armes ou en ses vêtements ni sort, ni charme, ni maléfice dont il entendit faire preuve contre son adversaire. Après le serment, les deux ennemis remontèrent sur leurs coursiers, dont un écuyer tenait les rênes, et se placèrent aux deux bouts de la lice. Le maréchal de Bretagne défendit aux assistants, sous peine de mort et de confiscation, la moindre parole ou le moindre signe, et cria trois fois : « Faites votre devoir. » Il ajouta : « Laissez-les aller, » et les antagonistes s'élancèrent l'un sur l'autre avec une horrible rage; car chacun avait à défendre son honneur et sa vie.

Tournemine fut vaincu et avoua son crime. Les juges le condamnèrent à la corde; mais Beaumanoir lui-même sollicita sa grâce, et la peine fut commuée en une réclusion perpétuelle. Le bon peuple de Nantes admira ce jugement du glaive, bien plus équitable à ses yeux que toutes les sentences des tribunaux, puisque Dieu lui-même était dans le combat le souverain juge. Malheureux temps où le droit du plus fort se montrait partout et toujours le meilleur ! Que de crimes furent lavés alors dans le sang d'innocentes victimes !

On sait que, pendant la minorité de Charles VI, de grands armements avaient été préparés sur la Manche pour une descente en Angleterre, mais que tous les beaux projets échouèrent par le mauvais vouloir du tuteur du jeune roi et du duc breton. Le connétable, qui détestait les Anglais, prit une part très-active à cette entreprise; il rassembla dans le port de Tréguier deux cents vaisseaux, dont soixante-douze à ses frais, et parcourut la Bretagne pour y faire quelques levées de troupes, levées auxquelles chercha à s'opposer secrètement le perfide Jean IV. Clisson soupçonna cette opposition, et sa haine pour Montfort s'en augmenta encore, haine implacable qui sommeillait toujours ardente au fond de l'âme de l'avare et cruel guerrier et

Digitized by Google

que n'avaient pu anéantir les traités, les alliances et les serments. On n'a pas oublié que ce même Clisson avait combattu à Auray aux côtés de Jean IV, son frère d'armes d'enfance, et qu'égaré ensuite par une indigne cupidité, il avait passé au service de la France. Depuis, que de sang breton n'avait-il point versé pour y noyer celui qu'il abhorrait! En un mot, Olivier de Clisson, ce guerrier célèbre, ce digne compagnon de du Guesclin, ce second héros de la Bretagne, cette autre gloire de la France, Olivier de Clisson aimait sa patrie et détestait son suzerain, et toujours il sacrifia son amour à sa haine!...

La comtesse de Blois, l'illustre et malheureuse Jeanne de Penthièvre, avait expiré en 1384, sans avoir le bonheur de bénir, à son heure dernière, l'aîné de ses fils, le seul qui eût résisté aux ennuis d'une captivité de quarante ans et qui languissait encore à Londres. Montfort s'était aussitôt emparé des biens de la défunte, déclarant qu'il ne les restituerait que lorsque Jean de Penthièvre lui en viendrait faire hommage. Condition dérisoire! puisque l'infortuné prince était captif. Cette injustice révolta Clisson. Depuis longtemps il attendait une vengeance, et cette vengeance se présentait plus grande, plus terrible qu'il n'avait jamais osé l'espérer : son épée de connétable n'avait pu barrer à son ennemi le chemin du trône ducal, mais cette même épée pourrait peut-être le renverser de ce trône conquis par tant de fatigues et tant de sang! Il obtint aussitôt, par l'entremise du duc d'Irlande, qu'il avait séduit par des présents considérables, la liberté du fils de la Boiteuse, paya pour le prince une rançon de 120,000 livres d'or, lui offrit sa fille Marguerite en mariage et lui promit de faire revivre les prétentions de la maison de Blois à la couronne de Bretagne.

Jean IV surprit le secret des négociations et soupçonna l'audacieux projet. « Voire, s'écria-t-il, me cuide messire Olivier de Clisson mettre hors de mon héritage; il en montre les significances.

Digitized by Google

Il veut mettre hors d'Angleterre Jean de Bretagne et lui donner sa fille. Telles choses me sont moult desplaisantes, et par Dieu, je lui montrerai un jour qu'il n'a pas bien fait, quand il s'en donnera le moins de garde. »

Cependant, profondément dissimulé, Montfort parut s'occuper activement des mesures administratives; il assembla les états à Vannes, y convoqua les prélats, les barons, les seigneurs et les députés de ses bonnes villes et écrivit lui-même à Clisson en le suppliant de la manière la plus affectueuse de venir l'aider de ses sages conseils et lui proposant tous les sauf-conduits et sûretés possibles.

Le connétable, bien convaincu que le duc ignorait ses relations avec le comte de Penthièvre, n'hésita pas à se rendre à cette gracieuse invitation. Il reçut à Vannes tous les honneurs dus à son rang et à sa haute renommée, et, après une journée passée dans d'agréables plaisirs, il supplia le duc d'accepter pour le jour suivant un dîner à son logis. Jean s'y engagea, se fit excuser le lendemain au moment du repas, qui alors avait lieu à onze heures, et promit qu'il viendrait voir les convives au dessert. Il tint parole, affecta une gaîté charmante et proposa au connétable de visiter le château de l'Hermine, qu'il faisait construire à quelques lieues de là et dont il habitait déjà la partie achevée. Il voulait, disait-il, avoir l'avis de messire Olivier sur tout l'édifice. Il le conduisit donc lui-même de chambre en chambre. Arrivé au pied de la maîtresse tour, il feignit une extrême fatigue, et, retenant Laval auprès de lui, il pria Clisson de vouloir bien monter seul. Le connétable y consentit sans défiance; mais à peine fut-il passé le premier étage, que des hommes armés se saisirent de lui, le garrottèrent de « trois paires de fers » et le plongèrent dans un humide cachot, où l'un d'eux, ému d'une pitié profonde, lui donna son manteau pour se couvrir.

En entendant tout ce bruit qui annonçait que ses ordres

Digitized by Google

étaient exécutés, le duc devint « plus vert qu'une feuille », et Laval s'écria tremblant : « Ah ! Monseigneur, pour Dieu merci, que voulez-vous faire ? N'ayez nulle male volonté sur mon beau-frère le connétable ! »

Jean lui ordonna durement de se retirer, et, la dague à la main, demanda à Beaumanoir, qui le suppliait de lui dire où était Clisson : « Veux-tu être au point où est ton maître ? — Oui, Monseigneur, répondit le chevalier ; je crois que mon maître est bien. — Or çà, exclama Montfort, puisque tu veux être ainsi, je vais d'abord te crever un œil.... — Monseigneur, balbutia Beaumanoir en se jetant à genoux, je tiens tant de bien et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous ne nous ferez que droit, car nous sommes en votre merci ; et par bon amour, et par bonne compagnie, et à votre requête et prière, nous sommes ci venus. Si ne vous déshonorez pas pour accomplir aucune felle volonté, si vous l'avez sur nous, car il en serait trop grande nouvelle. — Or, va, répondit le duc, tu n'auras ni pis ni mieux que lui. » Beaumanoir fut jeté tout garrotté dans la grosse tour.

A la nouvelle du guet-apens tendu au connétable de France, la consternation se répandit dans la ville de Vannes, car les habitants craignaient ou la révolte des barons de Bretagne ou la vengeance du roi Charles VI.

Quant à Jean IV, retiré au fond du château de l'Hermine où languissaient aussi ses prisonniers, il médita jusqu'au soir sur le parti qu'il devait prendre. De longues heures de réflexion n'apaisèrent pas la furieuse tempête qui remplissait son âme au souvenir des relations de Clisson et de Jean de Penthièvre. Il fit donc mander Bazvalan, gouverneur du château, et lui ordonna de faire lier les pieds et les mains du connétable, de l'enfermer dans un sac et de le jeter, à minuit, dans le petit bras de mer qui baignait les murailles du donjon. Bazvalan voulut supplier pour la victime ou obtenir au moins un sursis

Digitized by Google

de quelques jours. « Taisez-vous, s'écria le duc en fureur, et allez faire ce que je vous commande; car si vous me rebarbez plus, je vous détruirai de fond en racine. » Le gouverneur ne répliqua pas et se retira. « Enfin, se dit le duc, voilà donc ma vengeance assurée ! »

Il se mit au lit, mais ce fut en vain qu'il voulut prendre du repos : Clisson, ses barons, la France se présentaient tour à tour à son imagination troublée.... Dès le point du jour, il manda Bazvalan. « Et le connétable? fit-il avec anxiété. — La chose a été faite au premier coup de minuit, répliqua le gouverneur. Vos ordres étaient si exprès, Monseigneur, que j'ai dû obéir. — Ha! soupira le prince, voyez ci un piteux réveille-matin; pleust à Dieu, messire Jehan, que je vous eusse oui. Je vois bien que jamais je ne serai sans détresse : retirez-vous, messire Jehan, que je ne vous voie plus.... »

Montfort passa la journée dans un violent désespoir, refusant toute nourriture. Vers le soir, Bazvalan se présenta de nouveau devant le duc : « Monseigneur, lui dit-il, je connais la cause de votre douleur, je suis d'avis que vous devez y mettre fin; car il y a partout remède. — Voire, messire Jehan, repartit Jean IV; sinon, à la mort. » Le fidèle officier avoua alors au prince que, prévoyant le chagrin qui devait suivre un ordre donné dans la colère, il avait pris sur lui d'en différer l'exécution, persuadé d'ailleurs que la nuit porterait conseil.

« Quand le duc ouist ceste parole, il se lève sur pied comme retourné de mort à vie, et embrasse cest homme, et lui dit : Dis-tu vrai, Bazvalan? — Oui, Monseigneur, je vous en responds sur ma vie. — Bazvalan, repartit le duc, tu es un bon serviteur de ton maistre, qui a sçeu si sagement le gouverner en ceste affaire; tu m'as fait le meilleur service que jamais homme fist à un autre; je t'assure que je le reconnaistray toute ma vie. Cependant je te donne 10,000 florins que je

Digitized by Google

te feray compter de mon espargne devant que le jour passe. Le duc reprint le cœur, revenant d'une grande angoisse, et se fist apporter à souper, car il n'avait rien pris depuis la veille. »

Laval se présenta alors pour essayer encore une fois de fléchir l'inexorable duc. Affectant une odieuse dissimulation, Montfort l'assura qu'à sa considération, il se serait bien gardé de toucher à la vie du connétable, qu'il consentait de grand cœur à le mettre en liberté, à condition que Clisson lui payât 100,000 livres d'or pour sa rançon, qu'il lui fît la remise de toutes ses places et de celles qui appartenaient au comte de Penthièvre, c'est-à-dire de Josselin, Lamballe, Broons, Jugon, Guingamp, la Roche-Derrien, Châtelaudren, Clisson et Châteaucé, et qu'il renonçât au mariage de sa fille avec Jean de Blois.

Le connétable eut grand'peine à se décider à cet accommodement; enfin, pressé par ses amis, « il le lui fallut avaler tel. » Beaumanoir fut délivré pour aller à Clisson chercher les 100,000 livres d'or et ordonner qu'on remît les places.

Le traité signé, juré et accompli, les portes de la tour s'ouvrirent devant messire Olivier, qui, sans s'arrêter un instant en Bretagne, traversa la province et se dirigea sur Paris. Il y arriva le troisième jour, descendit de cheval dans la cour du Louvre, et, couvert de sueur et de poussière, monta dans les appartements du roi, où sa dignité de connétable lui permettait de se présenter à toute heure. « Sire, dit-il en mettant un genou en terre devant le jeune souverain, vous m'avez revêtu d'une dignité dont je déclare ne m'être point rendu indigne; et si quelqu'un soutenait le contraire, je lui prouverais qu'il en a menti. » Un silence profond suivit ces paroles, et Clisson reprit après quelques minutes : « Le duc de Bretagne m'a pris en trahison et m'a forcé, en menaçant ma vie, de lui abandonner tous mes biens. Cette injure, sire, a été faite

Digitized by Google

au chef de vos armées, à l'un des grands officiers de votre couronne. Il ne se peut que vous n'en éprouviez un vif ressentiment. Je vous demande justice et vengeance; et, hors d'état désormais de soutenir convenablement la dignité dont j'étais revêtu, je vous supplie de la reprendre et d'en disposer. »

Le roi pria Clisson de vouloir bien garder son épée, et, conseillé par ses oncles, lui promit assez froidement d'examiner son affaire, laissant échapper quelques amères railleries sur la faute qu'il avait commise d'aller aux états de Vannes et celle plus grande encore de s'être laissé prendre comme un enfant. Les tuteurs du jeune prince, alors grands amis de Jean IV, ajoutèrent des propos assez durs à ces plaisanteries humiliantes d'un monarque de dix-neuf ans; et Clisson, comprenant qu'il ne devait remettre à personne le soin de sa vengeance, se retira irrité et mécontent et retourna en Bretagne, où déjà ses nombreux amis s'étaient armés pour lui.

La guerre civile éclata sur quelques points de notre malheureuse province. Montfort était l'objet d'une indignation universelle; aussi un grand nombre de Bretons combattirent pour le connétable, qui reprit Guingamp, Châtelaudren, Lamballe et Saint-Malo, en même temps qu'il faisait célébrer l'union de sa fille avec l'héritier de Penthièvre.

Le roi de France intervint alors entre les deux adversaires et les fit sommer de paraître devant lui. Clisson obéit aussitôt, déclarant qu'il tenait le duc de Bretagne pour un seigneur déloyal, pour un faux traître, et qu'il jetait le gant à celui qui oserait lui soutenir le contraire. Montfort se fit réitérer jusqu'à quatre fois l'ordre de se rendre à Paris. Enfin il partit, feignit de se trouver mal en route et se laissa entraîner à la cour presque malgré lui; cependant les oncles du roi lui avaient assuré une réception honorable et amicale, et avaient su la lui ménager. « Monseigneur, fit le duc en s'agenouillant de-

Digitized by Google

vant le roi, je viens vous voir; que Dieu vous conserve! — Mon beau cousin, répondit Charles VI, je vous remercie de la peine; j'avais grand désir de vous voir, et désormais je vous verrai volontiers à meilleur loisir et veux causer avec vous de toutes choses. »

Par ses magnificences, ses libéralités et ses beaux discours, Jean de Bretagne parvint à persuader à tous les seigneurs français que sa querelle avec Clisson n'était qu'une tracasserie qui ne concernait pas l'État. Il se fit si bien venir du jeune monarque, que celui-ci, partant pour Montereau-Faut-Yonne, l'emmena avec lui comme son plus cher ami, fit célébrer en son honneur des fêtes splendides et le détermina enfin à rendre à Clisson, pour qui il avait d'ailleurs une vive affection, les places enlevées si injustement et les 100,000 livres extorquées.

Les deux ennemis s'embrassèrent en présence du roi et quittèrent la cour, moins réconciliés que jamais.

La guerre recommença en Bretagne. Le peuple, détestant ces querelles de princes, maudissant à la fois le vainqueur et le vaincu, se voyant dépouillé de tout par les hommes d'armes, pilla et dévasta à son tour. La misère était à son comble et les hostilités allaient prendre un caractère plus sérieux; car Jean de Blois, par le conseil de son beau-père, se parait déjà des hermines et s'intitulait prince de Bretagne, lorsque Charles VI, irrité de l'inexécution de plusieurs traités qu'il avait fait signer aux deux adversaires, envoya le duc de Berri à Nantes pour y ménager un nouvel accommodement entre les parties belligérantes.

Jean IV poussa la violence jusqu'à vouloir faire arrêter l'ambassadeur. « L'exemple de Clisson n'était-il pas suffisant, murmura-t-il, pour leur enseigner à ne pas m'ennuyer de leurs commissions? » La duchesse Jeanne de Navarre, que Montfort avait épousée en troisièmes noces en 1385, après la mort de Jeanne Holland, qui avait succombé en Angleterre, la duchesse,

Digitized by Google

qui savait à quels excès son époux pouvait se livrer dans la colère, se jeta à ses pieds, pâle de terreur, lui présenta son fils et sa fille encore tout jeunes, et le conjura avec larmes et au nom du salut de ses enfants de ne point accomplir son funeste dessein.

Se souvenant des conseils de Bazvalan dans une circonstance presque semblable, le duc promit à sa femme d'agir avec sagesse, et, allant trouver aussitôt le duc de Berri, il l'assura qu'il se rendrait lui-même devant le souverain et qu'il lui donnerait satisfaction. Il tint parole, parut à Tours avec une escorte de 1,500 hommes et y signa un nouveau traité, protestant auparavant par-devant notaires de toutes les conditions auxquelles on l'obligerait. Le comte de Penthièvre ratifia dans ce traité les clauses de la paix de Guérande. On y arrêta en outre deux mariages, celui du fils de Montfort avec une fille du roi, et celui du fils aîné du comte de Penthièvre avec la princesse de Bretagne.

Un grand schisme désolait alors l'Église: deux papes portaient en même temps la tiare souveraine; l'un, Clément VII, résidait à Avignon; l'autre, Urbain VI, siégeait à Rome. Des troupes de toutes les nations ensanglantaient l'Italie. « Les gentilshommes bretons sans terres, les cadets sans patrimoine, les bourgeois endettés, les aventuriers sans asile, les manants sans feu, les routiers, les brigands, les voleurs et mendiants de tout âge, habitués à vivre de la guerre, c'est-à-dire du meurtre et du pillage »; en un mot, cette triste écume d'un peuple ruiné par des années de combats, après avoir longtemps ravagé les États de Jean IV, s'organisa en bande formidable sous le fameux Sylvestre de Budes et partit aussi pour l'Italie, où il s'empara du château Saint-Ange et s'y défendit pendant un an.

Si notre duc, toujours ennemi du connétable au fond de l'âme, ne cherchant qu'une occasion nouvelle d'en tirer ven-

Digitized by Google

geance, nous laissait un moment de repos, nous aimerions à suivre les Bretons dans la Péninsule italique ; nous marcherions un instant par la pensée sous les bannières de « monsou Sylvestre », qui criait si bien par toute la Bretagne, en proclamant son ban de guerre :

Allons tretous de ci, de là,
Et Dieu sempre nous aidera !...

et dont la voix terrible faisait entendre pendant la bataille ces sanglantes paroles :

Sur eux ! sur eux ! Nul ne s'arreste.
Ferez, ferez ! Tuez, tuez !...

C'était un terrible guerrier que Sylvestre de Budes. Ses tristes exploits font encore frémir. La terreur qu'inspiraient ses féroces soldats était si grande, que Balbiano, leur vainqueur, fut surnommé Camille, pour avoir une seconde fois chassé les Gaulois de Rome. C'est qu'aussi nos Bretons ne semblaient craindre qu'une seule chose, que le ciel ne tombât sur eux.

D'autres Bretons, aussi grands bandits que ceux qui dévastaient la capitale du monde chrétien, faisaient au même temps les plus belles prouesses en Espagne contre les Maures et s'asseyaient fièrement en Afrique sur les ruines de Carthage ; d'autres encore désolaient la France, conduits par le trop célèbre Geoffroy Tête-Noire. « Bon Breton estoit-il (Geoffroy), homme hautain et hastif, et qui faisoit obéir à coups d'espée, ne lui coustant la vie d'un homme qui l'avoit offensé, rien ou peu ; et en bref, il se fit le chef de tous les capitaines bandoliers du Quercy, d'Auvergne et du Limosin, qui tenoient les forteresses auprès de lui. Il ne craignoit homme, prince ni seigneur, et s'il les tenoit prisonniers, il en disposoit à sa volonté sans nul respect. » Il finit par avoir dans le midi de la France

Digitized by Google

plus de soixante forteresses bien garnies de draps et linge, vins et nourriture, hommes et chevaux.

Un grand nombre de Bretons de Sylvestre Budes furent massacrés, ceux de Geoffroy Tête-Noire pour la plupart décapités à Paris pour l'exemple, et pourtant beaucoup encore rentrèrent dans la malheureuse province qui les avait en vain rayés de la liste de ses enfants et y ramenèrent l'incendie et le pillage.

Tandis que la Bretagne gémissait en proie à ce nouveau fléau, un triste événement s'accomplissait à Paris. Il y avait quatre mois que Montfort et Clisson avaient signé et juré à Tours leur réconciliation solennelle lorsque, dans la nuit du 13 au 14 juin, le connétable, sortant de l'hôtel Saint-Pol où résidait le roi et traversant la rue Culture-Sainte-Catherine en compagnie de sept personnes et de deux domestiques qui portaient des flambeaux, fut assailli par une cinquantaine de gentilshommes armés, aux cris de : « A mort, à mort, Clisson !... — Qui es-tu? demanda le connétable à celui qui le frappait. — Je suis, dit cet homme, ton ennemi, Pierre de Craon ; tu m'as courroucé tant de fois, que cy te le faut amender. » Et tous ensemble se ruèrent sur Clisson, qui n'avait que son couteau contre tant d'épées réunies. « Les occirons-nous tous? exclamèrent les hommes d'armes. — Oui, tous, tous! » répondit le féroce Craon. Et presque au même instant le noble Clisson tomba percé de mille coups sur la porte d'un boulanger, qu'il enfonça. Son escorte prit la fuite, et les assassins, craignant d'être surpris, sortirent de la capitale en toute hâte.

A cette horrible nouvelle, le roi accourut à demi nu et ranima dans ses bras son cher connétable encore tout sanglant. « Connestable, comment vous trouvez-vous? demanda le prince avec effusion. — Petitement et faiblement, cher sire, » répliqua messire Olivier. Apprenant de la bouche même de la victime le nom de l'assassin : « Ah! s'écria le jeune monarque, il le payera

Digitized by Google

cher. Jamais crime ne fut amendé comme icellui sera, car la chose est mienne. »

Ce Pierre de Craon était un gentilhomme breton fort honoré à la cour de Charles VI et aimé singulièrement du roi et de son frère, Louis de Touraine, depuis duc d'Orléans. Ce dernier, irrité de quelques rapports indiscrets que Craon avait faits à sa femme, la célèbre Valentine de Milan, le fit chasser de la cour. Le Breton, ignorant de quelle part lui venait cette disgrâce, en accusa le connétable, qui le haïssait ouvertement, et se retira auprès de Jean IV. Quelques historiens nous disent que ces deux ennemis de Clisson s'excitèrent mutuellement à la vengeance, « ne cherchant que les moyens de meurtrir messire Olivier », et qu'après son attentat, Craon retourna près de Montfort, qui lui adressa ces odieuses paroles : « Tu es un chétif, tu as fait deux fautes à la fois : la première, d'avoir attaqué le connétable; la seconde, de l'avoir manqué. » Le duc se faisait intérieurement le même reproche et se maudissait lui-même de ne s'être point défait de l'objet de sa haine dans les cachots de l'Hermine. « Monseigneur, répondit Craon, c'est bien diabolique chose, et il faut que tous les démons d'enfer l'aient gardé de moy et de mes gens; car, en bonne conscience, nous lui avons donné plus de soixante coups d'épée et de couteau. »

« Un chevaucheur du roi » apporta bientôt à Jean IV « lettres royaux lui mandant de faire saisir l'assassin du connétable et de l'envoyer à Paris. » Le duc répondit que « rien ne savait ni ne savoir voulait de Pierre de Craon. » Et une armée à la tête de laquelle marchaient le roi en personne, ses oncles et la plus haute noblesse de France, s'avança aussitôt sur la Bretagne.

Le 5 août 1392, les troupes royales traversaient la forêt du Mans. « Il faisait ce jour-là très aprement chaud. » Les ducs de Bourgogne, de Berri, d'Orléans et de Bourbon chevauchaient à côté du prince, qui ne cessait de répéter : « Nous allons bannir

Digitized by Google

le duc de Bretagne. Nous donnerons un gouverneur à son duché durant la minorité de ses enfants, à qui nous le rendrons quand ils seront en âge, et ce ne sera point sans récompense pour ceux qui m'auront bien servi. Le pays est riche et nous dédommagera de nos peines. »

« Tout à coup, au plus épais du bois, un homme en pur chef, tout déchaus, vêtu d'une pauvre cotte de burel blanc et montrant mieux qu'il fut fou que sage, s'élança d'entre deux arbres, prit hardiment les rènes du cheval du roi, l'arrêta tout coi et lui dit : « Roi, ne chevauche pas plus avant, mais retourne ; car « tu es trahi! tu es trahi!..... » Le fantôme disparut sans que personne songeât à l'arrêter, tant étoit grande l'indifférence qu'il avoit inspirée ; on l'avoit pris pour un fou. Bientôt même on oublia ce léger incident, et sur le midi le roi et sa suite traversèrent une plaine aride et sablonneuse.

« Le soleil étoit beau, clair et resplendissant à grands rais, et tapoit de telle manière, qu'on étoit tout transpercé par la réverbération..... Le roi alloit à part pour se faire moins de poussière. Il avoit vêtu une jupe de velours noir qui moult l'échauffoit et avoit sur son chef un chaperon de vermeil écarlate et un chapelet de grosses perles », présent de la reine au moment de l'adieu. Derrière le jeune monarque, venaient deux pages, dont l'un portait sa lance et l'autre son bouclier. Le premier, s'étant endormi, « laissa cheoir sa lance sur le chapel de son camarade. Les deux aciers sonnèrent haut l'un contre l'autre. Le roi, qui encore avoit en l'imagination les paroles que l'homme lui avoit dites dans la forest, tressaillit soudain et crut que grande foison d'ennemis lui couroient sus pour l'occire; il piqua son cheval, tira son épée, et, la levant pour férir sur n'importe qui, il se mit à crier : Avant, avant sur ces traîtres ! et courut sur ses pages, ne reconnaissant plus eux ni personne..... »

« Haro! s'écria le duc de Bourgogne, le grand meschef! Monseigneur est tout dévoyé (égaré); qu'on le prenne! »

Digitized by Google

Presque au même instant, le prince infortuné tomba privé de sentiment.

On ramena à Paris le monarque en démence. La fortune avait une fois encore souri à Jean IV; la Bretagne était sauvée et le peuple chantait en chœur les louanges de monseigneur saint Yves, qui, disait-il, « estoit apparu au roi dans la forest. » Mais la France..... Ah! malheureuse France! trente années de tribulations et de douleurs vont passer sur toi, et tu gémiras sous l'oppression d'indignes régents, d'une reine coupable et de misérables étrangers, jusqu'au jour où la bergère de Domremy viendra relever la bonne épée de Charlemagne et recommencer l'œuvre de du Guesclin!...

Les ducs de Bourgogne et de Berri se partagèrent le gouvernement français. Loin de continuer des poursuites contre les assassins du connétable, ils ne songèrent qu'à préparer sa disgrâce. « Clisson, Clisson, lui dit le premier, quand messire Olivier lui vint présenter quelques réclamations pour les gens de guerre, vous n'avez que faire de vous embesoigner de l'état du royaume; car, sans votre office, il sera moult bien gouverné. A mal heure tant vous en estes meslé. Où diable avés-vous tant assemblé et cueilli de finances que naguères vous fistes un testament de 1,500,000 fr.? Monseigneur mon beau-frère le duc de Berri, ne moy, par toute notre puissance, n'en pourrions mettre tant ensemble. Partés de ma présence, yssés de ma chambre et faittes que plus ne vous voie, car ce n'étoit pour l'honneur de moy, je vous ferois l'autre œil crever. »

Clisson n'était pas irréprochable. Sa fortune était si considerable, qu'il avait pu équiper soixante-douze vaisseaux pour l'expédition d'Angleterre, payer la rançon du comte de Penthièvre et la sienne, soutenir une guerre de plusieurs années contre le duc de Bretagne sans qu'il parût en éprouver la moindre gêne. On apprit bientôt qu'il avait 18,699 feux dans sa patrie. Or, d'où lui venaient de telles richesses? Pouvait-on

Digitized by Google

croire qu'il les eût amassées légitimement? Quelle qu'en fût la source, Clisson était le premier capitaine du royaume, et lui ôter son épée, c'était affaiblir la France. Les régents ne le comprirent pas; moins indignés qu'envieux, ils citèrent le connétable au parlement, le firent déclarer traître à la patrie et lui ravirent son office. Averti qu'on devait user de violence contre lui, Olivier courut s'enfermer dans le château de Josselin.

L'hypocrite Jean IV quitta les autels où il faisait célébrer des prières publiques pour la guérison du roi de France, pour aller porter les derniers coups à un ennemi malheureux; mais ce fut en vain qu'il somma les seigneurs bretons de le suivre : « Ni baron ni chevalier qui de cette guerre se voulsissent entremettre, ains s'en dissimuloient. »

Appuyé fièrement sur son épée de connétable, qu'il refusait de rendre, Clisson s'entoura d'amis dévoués, et il fut en état de soutenir un siége opiniâtre dans sa bonne forteresse de Josselin quand Pierre de Craon lui-même, son assassin, se présenta à la tête des troupes ducales. Accablé enfin par le nombre, vaincu peu après à la Roche-Derrien, Olivier s'empara de Saint-Brieuc et engagea Saint-Malo à se donner au pape, qui céda ensuite cette ville à la France. Cette guerre acheva de ruiner la Bretagne. Elle devint « si crueuse, que n'osoit nul chevaucher sur les champs, ni aller par les chemins. »

Deux hommes qui avaient arrêté Clisson au château de l'Hermine, tombèrent en son pouvoir pendant les hostilités. « Te souvient-il, dit-il à l'un, comment au chastel de l'Ermine, en une tour tu me enferras mal courtoisement? » Et il le tua de sa propre main. « Et toi, Bernard, ajouta-t-il, tu en avois pitié et dévestis ta gonne (ton manteau) pourtant que j'estois en pur mon doublet (justaucorps) sur le pavement, pour moy eschever (garantir) du froid. Je te le veuil ici remérir (rendre). La vie t'en sera sauvée. »

Enfin, après trois ans de combats, le duc de Bourgogne

Digitized by Google

parut en conciliateur. Chargé d'années, n'ayant qu'un fils en bas âge, Jean IV comprit enfin qu'il fallait agir en toute sincérité. Il fit donc prier le connétable de venir à Vannes pour y discuter leurs intérêts. « Je le veux bien, répondit Clisson, mais voici ma condition : Montfort m'enverra en otage à Josselin, son fils aîné, l'héritier de la couronne. » Le duc, irrité, donna des ordres pour la continuation de la guerre. Bientôt après cependant il écrivit de sa propre main au connétable de la manière la plus affectueuse pour lui renouveler ses propositions. Olivier, qui ne pouvait oublier ce qui s'était passé au château de l'Hermine bien des années auparavant, lui fit dire encore que « s'il lui plaisait de lui donner la sûreté qu'il désirait, il croirait à un retour d'amitié et partirait sur-le-champ pour Vannes. »

Quelques heures après, l'héritier de Montfort, à peine âgé de six ans, entrait dans Josselin, conduit par le vicomte de Rohan et les sires de Montboucher et de Trésiguidy. En apercevant ce noble gage de paix et de confiance, Clisson montra son grand cœur et sa générosité. Pressant l'enfant dans ses bras : « Partons, s'écria-t-il, je veux le ramener moi-même à son seigneur et père. Sa parole me suffit, je me livre sans garantie. »

Jean IV et le connétable s'entretinrent pendant plusieurs heures, rappelant leurs vieux souvenirs d'enfance et d'amitié, leurs premières armes, leurs premiers triomphes, leurs dangers communs; enfin, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils se jurèrent l'oubli du passé, le bon accord, l'affection et la confiance pour l'avenir. Ce traité cimenté par les larmes du regret ne fut pas troublé.

La paix se rétablit alors dans la Bretagne, épuisée par tant d'années de guerre civile, et le commerce et l'agriculture fleurirent de nouveau.

Jean IV se hâta de faire célébrer le mariage de Jean de Mont-

Digitized by Google

fort, son fils, avec une fille de Charles VI, malgré la grande jeunesse des époux. A la faveur de cette alliance et de la trêve de vingt-huit ans signée entre la France et l'Angleterre, il obtint la restitution de Brest, moyennant 120,000 fr. d'or. Peu après, il perdit le comté de Richemont que lui enleva Henri IV, qui le paya ainsi par une odieuse ingratitude de l'avoir aidé à renverser le trône de Richard II.

Montfort mourut en 1399. Ce prince avait soulevé tant de haines contre lui par « son caractère défiant et ambitieux, ses passions ardentes, son amitié constante pour les Anglais et les maux qu'avaient causés soixante ans de guerre civile », que le bruit se répandit qu'il avait été non-seulement empoisonné, mais encore envoûté ou ensorcelé.

Nos jeunes lecteurs savent tous que l'envoûtement, cette pratique superstitieuse si commune aux XIVe et XVe siècles, consistait à former une image en cire de la personne dont on voulait se défaire et de piquer cette image au cœur et à la tête en prononçant des mots bizarres.

Les soupçons tombèrent sur le prieur de Josselin, et le nom de Clisson fut tout bas prononcé. L'histoire pourrait-elle accorder quelque créance à cette accusation odieuse? Olivier fut cruel, c'est vrai; le surnom de Boucher décerné par ses contemporains le prouve assez; mais il ne fut jamais assassin.

Alain Bouchard, l'un de nos plus anciens historiens bretons, rapporte un trait qui éloigne d'ailleurs toute allégation à cet égard.

La comtesse de Penthièvre, Marguerite de Clisson, était à Josselin quand le duc rendit à Nantes les derniers soupirs. Cette princesse avait hérité de toute la haine de Jeanne de Blois, sa belle-mère, pour Jean de Montfort. « Monseigneur, mon père, dit-elle aussitôt au connétable, or, ne tiendra-t-il plus qu'à vous, si mon mari ne recouvre son héritage, nous avons de si beaux enfants! Monseigneur, je vous supplie que vous nous y

Digitized by Google

aidiez. — Eh ! comment le pourrais-je ? demanda Clisson. — Il n'y a, reprit-elle, qu'à faire mourir les enfants du duc Jean avant l'arrivée du duc de Bourgogne. — Ah ! cruelle et perverse ! s'écria messire Olivier ; si tu vis longuement, tu seras cause de détruire tes enfants d'honneur et de biens. »

En achevant ces mots, il saisit une bûche, courut sur sa fille et l'aurait tuée de sa propre main, si elle n'eût pris la fuite avec tant de hâte, qu'elle se cassa la cuisse en tombant. Elle resta boiteuse toute sa vie.

Quelques auteurs prétendent que Montfort donna la tutelle de son fils à la duchesse sa veuve ; d'autres, qu'il la déféra au duc de Bourgogne, auquel il adjoignit le connétable. Ce qu'il y a de certain, c'est que Clisson n'eut et ne réclama aucune part dans le gouvernement.

Jean le Vaillant ou le Conquérant, célèbre par ses fautes et ses malheurs, laissa quatre fils, dont les deux aînés occupèrent successivement le trône ducal.

Sous ce règne fut commencée la jolie église encore admirée de Notre-Dame de Folgout (du fou du bois), dont le nom seul nous rappelle la touchante origine et dont Albert le Grand va nous redire la gracieuse légende :

« Environ l'an de grâce 1350, vivoit, au territoire de Lesneven, un pauvre garçon idiot, nommé Salaun, qui signifie Salomon, lequel avoit l'esprit si grossier, qu'encore qu'il fust envoyé de bonne heure aux écoles, jamais il ne put apprendre autre chose que ces deux mots : *Ave*, *Maria*, lesquels il récitoit continuellement. Ses parents estant décédez, il fust contraint de mendier sa vie. Il faisoit sa demeure dans un bois, près d'une fontaine ; n'usant d'autre lict que la terre froide, sur laquelle il se couchoit, à l'ombre d'un arbre tortu, qui lui servoit de ciel et de pavillon. Il estoit pauvrement vestu, deschaux la plus part du temps. Il alloit tous les matins à la ville de Lesneven, où il entendoit la sainte messe, pendant laquelle

Digitized by Google

il prononçoit continuellement ces mots : *Ave*, *Maria*, ou bien, en son langage : *Itroun guerhez vari*, c'est-à-dire, ô dame vierge Marie. La messe ouye, il alloit mendier l'aumosne par la ville de Lesneven, puis, s'en retournant à son ermitage, rompoit son pain et le trempoit dans l'eau de la fontaine et le mangeoit sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie, qu'il répétoit à chaque morceau. Lorsqu'il faisoit froid, il se plongeoit dans l'eau de sa fontaine et y demeuroit longtemps, chantant toujours quelque couplet au rhythme breton à l'honneur de Notre-Dame; puis, ayant repris ses accoutrements, il montoit dans son arbre, et, empoignant une branche, se bransloit en l'air, criant à pleine teste : *O Maria ! ô Maria !* Les villageois du voisiné, voyant ses déportements, le jugèrent fol, et ne l'appeloit on partout autrement que Salaun-ar-Fol. Une fois, fust rencontré par une bande de soldats qui couroient la poule sur la campagne, lesquels l'arrestèrent et lui demandèrent qui vive ? — Je ne suis, dit-il, ny Blois ny Montfort, mais vive la vierge Marie ! A ces paroles, les soldats se prinrent à rire, et, l'ayant fouillé, ne trouvant rien qui leur fust propre, le laissèrent aller. Il mena cette espèce de vie l'espace de trente-neuf ou quarante ans. Enfin, environ l'an 1358, il tomba malade et ne voulut, pour cela, changer de demeure, quoy que les habitants des villages circonvoisins lui offrissent leurs maisons. Il demanda le curé de Guic-Elléau, auquel il se confessa, et, peu après, décéda paisiblement, le 1er novembre. Mais Dieu fist paroistre aux yeux de tous combien ceste dévotieuse affection qu'il portoit à la glorieuse vierge Marie luy avoit esté agréable ; car, comme on ne parloit plus de Salaun et que sa mémoire sembloit avoir esté ensevelie dans l'oubliance, aussi bien que son corps dans la terre, Dieu fist naistre sur sa fosse un lys blanc, beau par excellence, lequel répandoit de toutes parts une fort agréable odeur ; et, ce qui est plus admirable, c'est que dans les feuilles de ce lys estoient escriptes en carac-

Digitized by Google

tères d'or ces paroles : *Ave*, *Maria*. Le bruit de cette merveille courut, en moins de rien, par toute la Bretagne, de sorte qu'il s'y transporta une infinité de monde pour voir ceste fleur miraculeuse, et lors fust advisé par les ecclésiastiques, nobles et officiers du duc, qu'on fouiroit tout à l'entour de sa tige pour sçavoir d'où elle prenoit sa racine, et trouva-t-on qu'elle procédoit de la bouche de Salaun ; ce qui redoubla l'étonnement de tous les assistants, voyant un témoignage si grand de la sainteté de celuy que ils estimoient fol. »

En commémoration de ce prodige, Jean IV fit élever une chapelle au lieu même où Salaun avait été inhumé. Jean V termina cette chapelle, vrai bijou d'architecture gothique. Notre-Dame de Folgout est un des pèlerinages les plus célèbres de la Bretagne.

Digitized by Google

XI.

Jean V le Sage (1399-1442).

Jeanne de Navarre, duchesse douairière, fut d'abord la tutrice de l'enfant à qui Jean le Conquérant laissait la couronne ducale; mais bientôt elle vola à de secondes noces, et, s'asseyant sur le trône d'Angleterre aux côtés de l'usurpateur Henri IV, elle dut abandonner le gouvernement du duché au régent de France, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

Avant d'être privée de la présence de son petit souverain, la Bretagne vit l'une de ces fêtes solennelles et nationales qui restent longtemps gravées dans le cœur des peuples. Le jour même où celui qui devait porter le surnom de Sage atteignait sa douzième année, les échos de la vieille cité de Rennes avaient répété mille fois les cris joyeux de : *Noël! Noël!* et nos Bretons, prosternés devant l'enfant duc, avaient reçu ses serments à l'entrée de leur bonne ville.

Une scène non moins touchante s'était passée dans l'église

Digitized by Google

de Saint-Pierre : un héros, chargé d'ans et de lauriers, le brave Clisson, avait touché par trois fois de sa noble épée l'épaule de l'enfant en récitant la formule consacrée pour conférer l'ordre de la chevalerie, et un autre enfant qui comptait à peine huit printemps s'était aussitôt écrié : « Mon frère, notre père nous disait qu'on peut bailler aux autres l'épée de chevalier quand on l'a reçue ; or donc, je vous prie de me la bailler pour que je l'emploie à la défense de notre bon pays de Bretagne. » Que le vieux connétable dut sourire à cette inspiration naïve et sublime de l'enfant dont le nom glorieux et à jamais béni, Arthur de Richemont, devait être placé à côté de ceux des du Guesclin et des Clisson dans les annales de la France !

Philippe le Hardi emmena à Paris les jeunes chevaliers Jean, Arthur et Gilles de Bretagne. « Arthur étoit si petit, dit Godefroy, qu'il falloit mener le cheval de monseigneur par la bride, ce dont mondit seigneur étoit tout marri et honteux. »

Pendant la minorité de Jean V, la guerre se ralluma entre la France et l'Angleterre. Fidèle à la haine qu'il avait vouée aux insulaires, Clisson, de concert avec quelques autres seigneurs bretons, équipa trente vaisseaux qui détruisirent la flotte anglaise après un combat de quinze heures et qui portèrent le ravage dans les îles de Jersey et de Guernesey et jusque sur les côtes de Plymouth. Mais les Anglais se vengèrent par trois descentes à Saint-Mahé, à Penmarch et à Saint-Malo, où ils massacrèrent les paysans sans défense.

Jean de Montfort, ayant atteint sa quinzième année, fut délivré de la tutelle du duc de Bourgogne. Il fit hommage dans les mains du roi, et, admis pour la première fois au conseil en qualité de pair du royaume, il s'opposa formellement à la levée en Bretagne d'un nouvel impôt que l'indigne Isabeau de Bavière voulait imposer à la France.

Digitized by Google

De retour dans ses États, le jeune prince se livra à l'étude avec ardeur et se fit bénir par ses généreux sentiments. Mais il commit une faute que sa grande jeunesse et sa profonde inexpérience peuvent seules excuser : il écouta et favorisa les accusations absurdes, et, entre autres, celles de sorcellerie portées contre le vieux Clisson, qui s'inclinait vers la tombe dans son château de Josselin et qui avait la douleur de se voir assigné dans ses vieux jours devant les juges de Ploërmel. Peut-être Montfort voulait-il venger la mort de son père, attribuée au poison et dont l'auteur était resté inconnu ; peut-être voulait-il punir messire Olivier des longs outrages dont il avait abreuvé le dernier duc. Quoi qu'il en soit, il eût dû respecter les cheveux blancs du héros breton. Un jugement condamna Clisson à une prison perpétuelle. Le connétable mourut le jour même où Jean V acceptait 100,000 livres pour lui laisser la liberté. Il laissa « une fortune colossale, une réputation de cupidité féroce, des souvenirs odieux à la Bretagne », mais un grand nom militaire.

La couronne fleurdelisée était toujours le jouet d'un monarque en démence. La mort avait arraché le sceptre à Philippe le Hardi. Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et Louis d'Orléans, se partageaient la régence, et, par leur haine implacable, jetaient le désordre dans toutes les affaires du royaume. Le duc de Berri entreprit de les réconcilier; il les conduisit lui-même à l'autel, où les deux ennemis communièrent ensemble, où ils s'embrassèrent en se jurant une amitié éternelle. Trois jours après, Valentine de Milan était veuve, appelait tous les Français à la vengeance, et Jean sans Peur empruntait l'organe du cordelier Jean Petit pour faire devant le roi l'apologie de son crime!... On sait ce qui suivit : les combats sanglants, les excès, les crimes des Bourguignons et des Armagnacs; combats, excès, crimes qui traînèrent la France, de faute en faute, de malheur en malheur, jusqu'au

Digitized by Google

bord de l'abîme, jusqu'à la journée d'Azincourt, nom funeste qu'on ne prononce encore qu'avec des larmes dans la voix, jusqu'à l'infâme traité de Troyes, où une mère dénaturée déshérita son propre fils, le Dauphin de France !

Il était difficile au duc de Bretagne de rester neutre au milieu de tous les partis qui déchiraient la France et pendant la lutte que cette malheureuse nation soutenait avec l'Angleterre à travers toutes les horreurs de la guerre civile. Le choix était périlleux entre ces différentes factions que « l'ambition des princes, la perversité de la reine et l'influence des étrangers » déshonoraient également. Jean V se jeta d'abord dans celle des Armagnacs, après avoir marié sa sœur Blanche au comte de Lomagne, fils aîné du comte d'Armagnac; puis, successivement, il fournit des troupes au roi, entra dans la ligue des princes, appela les Anglais, combattit contre eux, traita avec le duc de Bourgogne et rendit tour à tour hommage à la France et à l'Angleterre; enfin il changea huit fois d'opinion pendant ces funestes querelles. « Bien que sa politique ait eu les apparences de la versatilité, quelquefois même de la duplicité, dit M. Daru; bien que, si on le considère comme vassal, comme prince français, on soit en droit de lui reprocher d'avoir, par intervalles, abandonné la cause du roi, son beau père, et de la France, il faut aussi reconnaître que, comme souverain, il préserva son pays des longues calamités de la guerre, qu'il se fit rechercher par les divers partis, et qu'il ne trempa point dans les crimes dont ses alliés se souillèrent avec une horrible émulation. »

Arthur de Richemont combattit constamment sous les bannières des princes, et Gilles de Bretagne sous celles du duc de Bretagne. Dans les tristes annales du trop long règne de Charles VI, se pressent mille autres noms qui auraient mérité de figurer dans de plus glorieux souvenirs. Nous y remarquons celui d'un Breton, Tanneguy du Châtel, ce sauveur du

Digitized by Google

Dauphin et de la monarchie française pendant l'horrible nuit où le sang des Armagnacs coulait à longs flots dans les rues de la capitale !

Au milieu de ces démêlés, Jean V, par le conseil de son frère Arthur, fortifia la ville de Rennes, créa dans chaque commune de son duché des compagnies d'hommes d'armes connues dans la suite sous le nom de *bons corps* et établit sur les promontoires des tours à signaux pour servir aux communications.

Si la Bretagne se ressentit peu des malheurs de la France, si elle recueillit du désastre d'Azincourt d'immenses avantages, tels que la restitution de la ville de Saint-Malo, qui s'était de nouveau donnée au pape pendant la minorité du duc, et un accroissement de population et de richesse par les émigrés normands qui lui apportèrent leur industrie, elle eut aussi à souffrir de quelques troubles intérieurs.

Jean de Blois, comte de Penthièvre, était mort en 1402, laissant quatre enfants. Or, la perfide Marguerite de Clisson, cette autre boiteuse, était trop ambitieuse et trop ardente dans sa haine pour les Montfort pour laisser s'éteindre dans le cœur des siens le désir de régner. Elle attendit les occasions, cherchant tout naturellement des amis dans ceux-là dont le duc breton s'était déclaré l'ennemi ; aussi, dès que Jean V eut embrassé le parti des Armagnacs, se hâta-t-elle de marier son fils aîné, Olivier de Blois, avec la fille de Jean sans Peur, et quand il déserta la cause du Dauphin, courut-elle se jeter aux pieds du fils de France, s'engageant à lui livrer le traître, à condition qu'on rendît aux Penthièvre la couronne ducale. L'héritier de Charles VI promit de favoriser les descendants de Charles de Blois, s'ils parvenaient à se saisir de la personne du duc de Bretagne. Il ne fut plus question que de l'accomplissement de ce pacte conclu « très-couvertement. »

L'alliance de la maison de Blois avec celle de Bourgogne

Digitized by Google

donna quelque ombrage à Montfort, qui entra sur les terres des Penthièvre et les ravagea. Marguerite et ses fils employèrent la ruse pour triompher d'un prince adoré de ses sujets, qu'il gouvernait en père, et qu'ils n'osaient combattre ouvertement. Ils lui firent rendre hommage, affirmant qu'ils voulaient désormais le servir comme leur seigneur « envers et contre tous ceux qui pourraient vivre et mourir. »

Touché de cette démarche, le duc invita le comte Olivier à venir jouir des plaisirs de sa cour; il lui fit un gracieux accueil, le combla de caresses, le reçut à sa table et partagea même son lit avec lui. Après un séjour assez prolongé, Olivier supplia Montfort, au nom de sa mère, l'implacable Marguerite, de lui accorder l'honneur d'accepter une fête en son château de Chantoceaux. Il s'y engagea, malgré ses amis, qui lui conseillaient de ne pas se fier à de si belles paroles. « Jamais, leur répondait-il, jamais je ne croirai d'eux chose semblable. N'a-t-on pas vu la manière dont ils sont venus me convier? Il n'est pas possible que si gentil comte ait tramé si noire trahison! »

Le 12 février 1420, il partit de Nantes avec son frère Arthur, quinze cavaliers seulement et les princes de Penthièvre. Au passage de la petite rivière de la Divette, le pont se trouva en assez mauvais état. Les seigneurs de Blois et le duc mirent pied à terre et le traversèrent avec précaution. Avant que la suite de Jean V eût passé, quelques planches se détachèrent, et les gens du comte se mirent à jeter les autres dans l'eau comme pour jouer. Montfort se trouva donc presque seul sur l'autre rive, entouré d'ennemis. Quelques minutes ne s'étaient point écoulées, qu'il vit sortir du bois voisin une quarantaine d'hommes d'armes. « Saint Yves! fit-il avec effroi, quels sont ceux-ci, beau cousin? — Ce sont mes gens, » répondit Olivier. Et, mettant la main sur le duc de Bretagne : « Nous te tenons enfin, s'écria-t-il, et avant de nous échapper, tu nous auras rendu notre héritage. »

Digitized by Google

« Pour le faire court, le duc fut saisi, mis sur un mauvais cheval, lié bras et jambes par sous le ventre du cheval, un chaperon bandé sur les yeux. De là enlevé, passa la ville de Clisson. »

Au moment d'entrer dans la ville : « Gardez-vous bien, signifia de Blois à son prisonnier, de laisser échapper le plus petit cri, car il y va de votre vie. » Le malheureux ne donna aucun signe de détresse.

Dans la nuit, les princes arrivèrent à Palluau, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Ils laissèrent inhumainement notre duc et son frère, vêtus en habit de fête, exposés au vent et à la pluie, mourant de froid et de faim. Jean Linevent, l'un de leurs gardiens, fut ému de leurs souffrances et supplia le comte en faveur de ses victimes. « Qu'ils crèvent, dit le fils de Marguerite avec fureur, et qu'ils servent de pâture aux chiens ! — Je vais donc les tuer ? demanda le soldat, car aussi bien ne vivront-ils guère. » Penthièvre ordonna alors qu'on les fit descendre un instant de cheval. Le gardien les fit entrer dans une salle basse où il partagea généreusement avec eux « les débris d'une oie froide et un pot de mauvais cidre. » Après mille et un détours, le cortége arriva enfin à Chantoceaux. Le duc et son frère furent enfermés dans la grosse tour, dont on fit murer les fenêtres.

L'infortuné Montfort, qui avait souvent montré un grand courage sur les champs de bataille, en manqua absolument pendant sa captivité. « Noble dame, s'écria-t-il en se jetant aux genoux de Marguerite, quand l'odieuse fille de Clisson vint insulter elle-même au malheur de son prisonnier, noble dame, ne sommes-nous pas en danger de mort ? N'avons-nous donc plus d'espoir ? — En danger de mort ! exclama la perfide boiteuse. Par sainte Marie, je m'en soucie ! Et quand elle adviendroit, n'avez-vous point tolli l'héritage de mes enfants ? A tel crime convient le gibet ; trop bien le sçavez. — Ah ! chère dame, reprit le duc,

Digitized by Google

s'il y a eu chose à réparer ou amender, n'avons-nous pas toujours été prêts à le faire? Jamais l'avons-nous refusé? Ne mettez point en oubli que nous sommes vos bons pauvres parents, nés de germains. Pour Dieu ! faites que nous ne mourions point, il vous en sçaura gré en son paradis ! »

A chaque heure du jour, la féroce Marguerite se faisait un bonheur de venir jouir des angoisses du craintif et trop faible Jean V. « La mort, le cachot, la torture, répétait-elle souvent, tout cela se prend en patience, avec bon courage ! Il ne faut pas tant vous lamenter; les plus grands rois et princes ont eu de terribles tribulations et maux. Si vous ressentez un peu de malheur, il vous faut noblement l'endurer : *Deposuit potentes de sede.* Vous comprenez? De bons et grands chrétiens comme vous savent leur Psautier. » Et Jean, effrayé, ne manquait pas de répondre « qu'il ne chaloit de déposition de seigneurie, pourvu qu'il fût assuré de la vie. » Se souvenant du ciel au milieu de ses terreurs, « il forma deux vœux : par le premier, il fit serment de non doresnavant exiger tailles, fouages ny subsides sur son peuple sans nécessité; l'autre fut d'aller à Jérusalem dans trois mois après qu'il serait eschappé des mains d'Olivier de Blois. » Plus tard, il fut relevé de ces différents vœux. Il promit aussi « à saint Yves et à maint autre saint son pesant d'argent. » Il accomplit consciencieusement cette promesse, bien qu'il pesât deux cents livres.

Cependant la terrible nouvelle de l'attentat commis sur la personne d'un duc aimé du peuple répandait l'effroi dans toute la Bretagne. La duchesse, « pasmée de déplaisir et de clameurs », parcourait la province en tenant par la main ses deux fils en bas âge et appelant ses fidèles à la vengeance. Tous répondirent noblement à son appel. Mais, hélas ! elle ne trouva point la même compassion à la cour de France, bien qu'elle y sollicitât un père et un frère. Il y avait alors dans ce malheureux royaume déchiré par les guerres civiles, « deux rois,

Digitized by Google

deux régents, deux parlements. » Le duc de Bretagne, toujours flottant entre les partis, n'était un ami sûr pour personne, et le Dauphin, nous l'avons déjà dit, soutenait secrètement les Penthièvre....

Enfin nos Bretons s'organisèrent en corps de troupes sous la conduite de leurs barons. Lamballe, Guingamp, la Roche-Derrien, Châteaulin, Jugon, Broons, forteresses de Marguerite d'Olivier, succombèrent sous leurs coups. En vain le comte arracha à son prisonnier, en lui mettant le poing sur le visage et en le menaçant de le faire aussitôt décapiter, l'ordre de cesser toutes les attaques; l'armée ducale n'en vint pas moins assiéger geôliers et captifs à Chantoceaux.

Mais les captifs, dans l'espace de cinq mois, avaient été traînés en neuf prisons différentes; et au moment même où ses braves asseyaient leur camp devant la résidence de la fille de Clisson, l'infortuné Montfort expiait dans le vieux manoir de Josselin l'attentat commis par son père trente-trois ans auparavant sur le connétable de France au château de l'Hermine....

Les mêmes scrupules qui avaient arrêté le bras assassin de Jean IV empêchaient sans doute les Penthièvre de tremper leurs mains dans le sang de son fils, ou plutôt ils réservaient leur noble victime pour un moment plus décisif. Mais au moins ils en « jouèrent la comédie. » Ils revêtirent un valet des habits du duc et feignirent de le noyer. Cette supercherie n'arrêta pas la guerre. Les assiégeants n'en pressèrent Chantoceaux que plus vivement, et l'altière Marguerite, tremblante de frayeur, demanda à capituler. Elle s'engagea à rendre la liberté au duc Jean..... « Si vous voulez me voir jamais en vie, écrivit-elle aussitôt à Olivier de Blois, renvoyez à ces barons le duc et son frère; mais hâtez-vous. »

Frémissant de rage, craignant de tomber à son tour dans les mains de son prisonnier, le comte de Penthièvre profita de la faiblesse de Montfort; il lui offrit la liberté, à condition qu'il lui

Digitized by Google

paierait une rançon d'un million et qu'il le rendrait assez puissant pour le mettre à l'abri de toute vengeance. Ayant obtenu tout ce qu'il voulait, il fit conduire le duc breton au camp de Chantoceaux.

Dès que Jean V apprit ce qui s'était passé, il se fit relever des promesses qui le liaient envers le comte de Blois et assigna les Penthièvre devant son parlement à Vannes. Toujours disposé à l'indulgence, vraiment digne du nom de *bon* que lui avaient donné ses peuples, il promit l'oubli du passé, exigeant seulement quelques réparations dans un délai fixé. Les fils de Marguerite ne se présentèrent point, excepté le plus jeune et le moins coupable de tous, qu'on retint comme otage pendant vingt-huit ans et qui versa tant de larmes, qu'il en perdit la vue. Les biens de cette orgueilleuse famille furent confisqués et partagés entre les seigneurs qui avaient combattu pour le duc. Olivier répondit à ces justes représailles par une tentative d'assassinat. Les barons formèrent alors cette ligue dite des Cent quarante-cinq, jurant de chasser à jamais les seigneurs de Blois du sol qui les avait vus naître. Ils poursuivirent le comte jusque dans le Hainaut et essayèrent en vain contre lui la force, la ruse et mille pratiques superstitieuses ; ils ne parvinrent même pas à lui « mettre au cou un carcan d'or enchanté, fabriqué sous une si maligne influence, qu'il brûlait peu à peu le malheureux qui le portait et qu'on ne pouvait le limer, parce qu'il lançait des flammes inextinguibles », au dire du bon d'Argentré.

La maison des Penthièvre était tombée pour ne plus se relever. L'implacable Marguerite alla finir sa misérable vie au château d'Issideuil en Poitou. Là, dans une solitude profonde, abandonnée de tous ses amis, elle put repasser dans l'amertume de son âme la prédiction de messire Olivier de Clisson, prédiction qui ne s'était que trop tristement accomplie : « Tu seras cause de détruire tes enfants d'honneur et de biens. »

Tandis que Jean V, délivré de ses mortels ennemis, rendait

Digitized by Google

ses ordonnances qui lui ont mérité le glorieux surnom de Sage, ordonnances concernant les successions des époux, l'exportation des marchandises, les peines contre les faux témoins, etc., et faisait jouir la Bretagne d'une heureuse paix, son frère, le célèbre Arthur de Richemont, s'illustrait par ses triomphes sur les Anglais. En 1422, l'infortuné Charles VI était descendu dans les caveaux de Saint-Denis, et le dauphin Charles, chassé de Paris, où le duc de Bedfort avait fait couronner le jeune Henri VI comme roi de France et d'Angleterre, avait été contraint de se réfugier dans le Berri. De sanglantes défaites avaient inauguré le règne du fils déshérité d'Isabeau de Bavière, celle de Crevant et de Verneuil où avait succombé le connétable de France, le comte de Buchan. Ce fut à un Breton, au courageux Arthur de Richemont, que le roi de Bourges remit la glorieuse épée des du Guesclin et des Clisson. Il ne pouvait la confier à un plus digne capitaine. En la recevant, le noble Arthur jura d'achever l'œuvre commencée par le bon connétable et de délivrer la France. Mais l'indolent Charles VII ne faisait point le même serment : entouré d'indignes favoris, de trop complaisants ministres, plongé dans les plaisirs et les débauches, il s'inquiétait peu de la guerre contre les Anglais, maîtres de son royaume, et Richemont le sauva presque malgré lui.

Les sires de Giac et de Beaulieu, ministres du coupable prince, furent sagement sacrifiés par le fier Breton et remplacés par la Trémoille, qu'il avait trop favorablement jugé et qui devint « le fléau du roi et du connétable. » Celui-ci, calomnié, fut disgracié, désavoué, et c'en était fait de la France, si Dieu n'eût suscité la bergère de Vaucouleurs, l'héroïque Jeanne d'Arc.

« En ce temps-là, rapporte Lobineau, une fille de la campagne d'auprès de Vaucouleurs, en Barrois, qui avait servi dans une hôtellerie et s'y était accoutumée à monter à cheval et à faire beaucoup de choses qui ne sont pas ordinaires à son sexe, entreprit de faire lever le siége d'Orléans et de conduire le roi

Digitized by Google

à Reims pour le faire sacrer. Elle fut amenée au roi, qu'elle reconnut au milieu de sa cour, et qui lui donna le sire de Retz et plusieurs autres capitaines pour faire entrer des vivres dans Orléans. Elle en vint à bout, les Anglais levèrent le siége, et depuis ce temps-là commencèrent peu à peu à perdre leurs conquêtes. »

Le noble Richemont, abandonné par le roi, n'en voulait pas moins sauver la France. Il accourait au secours d'Orléans à la tête de la noblesse bretonne, quand il apprit le premier succès de la jeune guerrière. Celle-ci, pour obéir aux ordres impérieux du monarque, se disposa à recevoir le connétable les armes à la main. Mais la Hire, Xaintrailles, Dunois et tous les braves qui marchaient à la victoire sous les pas de la bergère, s'écrièrent en recevant ces ordres coupables : « Jeanne, Jeanne, si notre sire ne croit pas avoir assez des Anglais, ne savons nous pas, nous, ce qu'ils valent? et faut-il accroître le nombre de nos ennemis? Ce serait chose mauvaise et peu digne de combattre sans raison un si grand capitaine, bon serviteur du roi, et qui vient à notre secours. D'ailleurs, la volonté ne suffirait pas pour réussir en si hasardeuse entreprise. Richemont a trop d'amis dans l'armée pour qu'on l'attaque sans danger. Dût le roi nous faire mourir, nous ne porterons pas les armes contre le connétable; et par saint Nicolas, nous l'aimons mieux que toutes les pucelles du monde. — Il est vrai, dit Jeanne, qu'appelée au conseil du roi, j'ai partagé l'avis de le combattre. Le sire de la Trémoille m'en priait, et je cuidais faire plaisir à Charlot (Charles VII). J'en dis ma coulpe : je n'avais point ouï les voix qui ne m'induisent jamais à erreur. »

L'héroïne alla au-devant du connétable et le reçut avec tous les honneurs de la guerre, aux cris de joie de ses valeureux hommes d'armes; puis, descendant de cheval, elle fit au noble Breton une profonde révérence et se prosterna à ses genoux. « Eh bien! Jeanne, dit Richemont en la relevant, on m'a rap-

Digitized by Google

porté que vous me vouliez combattre. Je ne sçay pas qui vous estes, ny de par qui vous estes icy envoyée, ny sy c'est de par Dieu ou de par le diable. Si vous estes de par Dieu, je ne vous crains en rien, car Dieu cognoist mon intention et mon bon vouloir, tout ainsi comme les vostres. Si vous estes de par le diable, je vous crains encore moins, et faites du mieux ou du pire que vous pourrez. — Je suis, répondit Jeanne, de par Dieu, la bonne Vierge, madame sainte Catherine et les anges qui sont en paradis, et honny soit qui en doute. Je n'ay rien dit ny rien pensé que ce que j'ay cogneu qui estoit de l'intention du roi. Du reste, sire connestable, je désire de tout mon cœur que vous en soyez reçu comme le méritent vos loyaux services et le haut estat et degré que vous tenez; et si je puis, je n'y feray faute. »

Depuis ce temps, le connétable et la jeune fille marchèrent sous le même étendard, et les étrangers s'enfuirent devant eux. Conduit jusqu'à Reims par la Pucelle, Charles VII y reçut l'onction des rois. Arthur, qui détestait la Trémoille, ne parut pas à cette cérémonie. Ce brave guerrier, si fidèle pendant la disgrâce, n'en continua pas moins à servir son souverain, à qui sa bonne épée ouvrit enfin les portes de la capitale.

Peut-être avons-nous oublié trop longtemps notre duc Jean V, qui, avec le secours de son frère, terminait heureusement un débat fâcheux survenu avec le duc d'Alençon; mais Arthur de Richemont n'était-il point enfant aussi de la vieille Armorique? et pouvions-nous refuser un juste tribut d'admiration aux exploits glorieux d'un héros breton?

Si la France a élevé une statue à la bergère de Domremy, cette héroïque martyre de Rouen, n'en doit-elle point une aussi au digne successeur des du Guesclin et des Clisson? Jeanne d'Arc, Arthur de Richemont! Ces deux noms bénis sont inséparables dans l'histoire, et la patrie reconnaissante leur garde un immortel souvenir.

Digitized by Google

Le règne de Jean V vit sortir du couvent des Carmes de Rennes un célèbre réformateur religieux, Thomas Connecte. Nul n'avait acquis une plus grande renommée depuis Robert d'Arbrissel et l'infortuné Abailard. Parcourant la Bretagne, la Picardie, l'Artois, le Ponthieu, le Cambrésis, en prêchant contre les mauvaises mœurs du clergé, le luxe des seigneurs et surtout contre les souliers à la poulaine des gentilshommes et les hennins des dames, il se fit des disciples, mais plus encore des ennemis. Les populations tremblaient à son approche, accouraient au-devant de lui, baisaient la trace de ses pas, car elles le vénéraient comme l'homme de Dieu et écoutaient ses paroles comme les sentences terribles d'un juge irrité. Mais à peine avait-il disparu, qu'oubliant les sévères maximes et les saints avertissements, on se replongeait dans les pompes immodestes du monde. Le pieux moine alla jusqu'à Mantoue, à Venise, enfin à Rome, où il fut brûlé comme hérétique. On dit que le pape Eugène IV, qui avait signé la sentence, pleura toute sa vie sa funeste précipitation, et le peuple assura avoir vu l'âme du bienheureux s'élancer des flammes du bûcher et monter en paradis.

Nous avons parlé de souliers à la poulaine.... On sait qu'au xve siècle on désignait ainsi des chaussures ornées de pointes longues quelquefois de deux à trois pieds. Le hennin était une sorte de bonnet orné de dentelle, brodé en or ou en argent, quelquefois couvert de pierreries, et à l'extrémité duquel flottait un voile de mousseline. Il fallut hausser les portes pour que les dames pussent y passer. Quelques années après, on dut les élargir à cause des bourrelets larges d'une demi-aune et des oreilles monstrueuses qu'elles ajoutèrent à leur coiffure.

Un procès célèbre signala aussi le règne de Jean le Sage, celui de Gilles de Laval, baron de Retz, maréchal de France et lieutenant général de Bretagne. En vérité notre plume se refuse à peindre les crimes de ce monstre qui, pour recouvrer l'immense fortune qu'il avait à demi dissipée dans les débauches,

Digitized by Google

eut recours aux alchimistes, aux sorciers et enfin au diable. On raconte qu'il offrit au prince des ténèbres, au fond d'une sombre forêt qui s'étendait autour du château de Tiffauges, une cédule signée de son sang avec les doigts, les yeux et le cœur d'un enfant encore chaud.... L'esprit malin, évoqué par mille cérémonies aussi coupables que bizarres, lui apparut, assure-t-on, sous la forme d'un léopard. Dirons-nous les meurtres sans nombre accomplis au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs par cet homme qui avouait lui-même « que les cris déchirants, le râle et l'agonie étaient ses délices, et que les contorsions des mourants le faisaient pâmer de rire. » Une vieille femme, la Meffraye, parcourait les environs du château, enlevait les enfants, les jeunes filles, que le malheureux égorgeait de sa propre main pour se faire un bain de leur sang !...

Accusé par mille voix vengeresses, Gilles de Laval confessa qu'il avait commis une infinité de crimes, « attribuant l'origine de tous ces désordres au mauvais gouverneur qu'il avait eu dans sa jeunesse, n'ayant jamais eu d'autre loi que son plaisir et sa volonté ; avertissant tous ceux qui étaient là et qui avaient des enfants de ne pas les nourrir trop délicatement, de ne pas les laisser vivre dans l'oisiveté et d'avoir soin de leur donner une bonne éducation. »

Le baron de Retz fut étranglé et brûlé dans la «prée » de la Madeleine, au mois d'octobre 1440. « On ne laissa pas consumer son corps, le duc ayant permis qu'on le déposât en terre sainte. »

Suivant l'usage du temps, les pères et mères de famille qui avaient entendu les dernières paroles de Gilles de Laval, se mirent trois jours au pain et à l'eau pour lui obtenir la miséricorde divine et fouettèrent leurs enfants, afin qu'ils gardassent à jamais le souvenir du terrible châtiment réservé au crime.

Jean V le Sage mourut en 1442, regretté de tous ses sujets.

Digitized by Google

XII.

François Ier (1442-1450). — Pierre II (1450-1457). — Arthur III (1457-1458).

Au moment de sa mort, Jean V s'occupait de marier son héritier François, veuf d'Yolande d'Anjou, avec Isabelle d'Écosse. « Chers amis, hâtez-vous de me l'amener, avait répondu le bon duc aux ambassadeurs qui lui rapportaient que la princesse était vraiment charmante, mais que ses discours avaient « peu de finesse » et portaient au rire les personnes les plus disposées à l'admirer. C'est justement ce que je désire. Par saint Nicolas! j'estime une femme assez instruite quand elle sait mettre différence entre sa chemise et le pourpoint de son mari. »

Isabelle débarqua sur les côtes de Bretagne peu de temps après que le sage duc eut rendu le dernier soupir. On la conduisit à Auray pour y attendre le connétable de Riche-

Digitized by Google

mont, qui devait remplacer son frère défunt dans les fêtes de l'hyménée.

Tous nos historiens bretons ont décrit avec grands détails les cérémonies du couronnement de François Ier. Ces cérémonies n'étaient point nouvelles, mais elles furent alors plus somptueuses.

Après le mariage, qui eut lieu à Auray ou à Ploërmel, le duc, suivi de toute sa cour, se rendit à Rennes, où il descendit à l'abbaye de Saint-Mélaine. Le lendemain, vers deux heures, il alla prier en grand deuil à l'église de Saint-Étienne, monta sur un cheval couvert d'une housse écarlate et se présenta à la porte Mordelaise, qu'il trouva fermée. L'évêque, en habits pontificaux, lui demanda ce qu'il voulait, selon l'usage, le reconnut comme duc de Bretagne et reçut les serments solennels dont nous avons déjà parlé. Entré dans sa bonne capitale brette, le nouveau souverain, revêtu d'un habit ducal de drap d'or, assista à l'office divin et passa toute la nuit en prières. Le jour suivant, il parut devant l'autel avec la robe et le manteau de pourpre fourrés d'hermines. Après les prières et les bénédictions accoutumées, le prélat lui « bailla la couronne et l'épée au nom de Dieu et de monseigneur saint Pierre », et l'ordre de la chevalerie lui fut conféré par Richemont à l'offertoire. « La cérémonie religieuse achevée, le duc reçut les serments de ses barons et leur donna à dîner. La fête dura huit jours, et puis chacun se retira. »

Il y avait déjà quatre ans que François Ier était en possession de son duché quand il rendit enfin hommage au roi de France. Cet hommage, que le prince fit à Chinon, debout, sans chaperon, les mains dans celles du monarque et un baiser sur la bouche, avec cette formule adoptée par tous nos ducs bretons : « Monseigneur, je vous fais hommage pour mon duché, tel que mes prédécesseurs ont accoutumé de faire à vos prédécesseurs », cet hommage fut précédé d'une réconciliation entre les

Digitized by Google

maisons de France et de Bretagne et des « lettres d'abolition » et de pardon que le roi accorda au duc et à ses sujets pour les secours qu'ils avaient donnés à ses ennemis.

Une querelle de famille, qui amena une guerre étrangère, remplit le règne de François Ier. Ce prince avait deux frères, Pierre et Gilles de Bretagne. Ce dernier avait été élevé à la cour de Londres par sa grand'mère, Jeanne de Navarre, et, dès 1412, avait été envoyé en ambassade à cette même cour. « C'était un beau jeune homme actif et fastueux. » Henri VI d'Angleterre, qui avait des vues secrètes sur lui, le combla de caresses et lui donna une pension de 2,000 roubles d'or. Irrité de ce que son frère avait accepté cette faveur et plus encore des réclamations incessantes de Gilles pour son apanage, qu'il trouvait insuffisant, François se brouilla tout à fait avec lui. Le jeune prince s'imagina alors de s'enrichir en s'unissant à une opulente héritière, Françoise de Dinan, qui, bien qu'elle n'eût pas encore quatorze ans, était promise au sire du Gavre, et que le duc pensait faire épouser à son favori Arthur de Montauban. Gilles ne trouva pas d'autre expédient que d'enlever la jeune fille, dont il fit aussitôt sa femme, de crainte qu'on ne la lui ravît, et de se renfermer dans la forteresse du Guildo, d'où il fit entendre ses menaces à son suzerain au nom des Anglais, ses protecteurs.

Excité par sa propre haine et par les discours de rage d'Arthur de Montauban, François implora le secours de la France, représentant le malheureux Gilles comme un traître à la patrie, un chevalier félon, un instigateur de guerre civile, un ami des étrangers. Charles VII envoya aussitôt quatre cents lances au Guildo, et le prince, qui s'y occupait beaucoup plus sans doute de ses plaisirs que de l'exécution de ses menaces, fut arrêté et jeté dans les cachots de Dinan.

Richemont accourut, força son neveu à voir son prisonnier; mais ni les gémissements de celui-ci ni les prières et les larmes

Digitized by Google

du connétable et de Pierre de Bretagne, qui demandaient merci pour le jeune homme, ne fléchirent l'inexorable duc. Les Anglais accrurent le danger du prince en prenant son parti: ils surprirent la ville de Fougères et se disposaient à continuer leurs conquêtes lorsque le noble Richemont, sacrifiant généreusement sa famille aux intérêts de la patrie, les repoussa victorieusement jusqu'en Normandie.

L'exaspération de François contre son frère devint alors telle, que, n'ayant pu faire prononcer sa condamnation par les états qu'il avait assemblés à cet effet, à cause de la courageuse résistance d'Olivier du Breil, procureur général de Bretagne, il fit appeler ses favoris pendant la nuit et leur avoua qu'il souhaitait avec une extrême impatience que son prisonnier fût en paradis. Ce mot fut l'arrêt de mort de l'innocente mais imprudente victime, et depuis ce temps des assassins se pressèrent aux portes du cachot de la Hardouinaye où Gilles avait été transféré, après avoir été traîné dans tous les donjons du duché.

En vain Charles VII lui-même, sollicité par Richemont, fit demander la grâce de l'infortuné.... François Ier ne pouvait, il est vrai, résister à cette prière, et il donna l'ordre de remettre le prince en liberté; mais Arthur de Montauban, dont la vengeance n'était point encore assouvie, montra des lettres émanées, disait-il, de l'Angleterre. Ces lettres ordonnaient impérieusement la délivrance de la victime. Il fit entendre au duc qu'il était de la dignité de la Bretagne, de la dignité de la France même de résister à cet ordre orgueilleux.

« On dit qu'un frère qui trahit est pire qu'un chien enragé, s'écria le vindicatif François. On peut croire que je prends plaisir à me faire mordre.... Non, de par Dieu! je ne veux plus que Gilles soit promené de château en château; il est bien à la Hardouinaye, et j'entends qu'on le mette dans une certaine basse chambre où il y a de l'eau et qu'on ne m'en parle plus. »

Digitized by Google

Néanmoins, cet ordre barbare donné à Olivier du Méel, l'un des assassins, ne fut pas exécuté. Olivier consentait au meurtre, mais se refusait à l'accomplir lui-même. Arthur songea au poison et il envoya Jean Rageart en chercher en Italie, « dans cette école des parricides et cette académie des empoisonneurs, où les baisers mêmes empoisonnent et où les hommes poignardent du regard comme les basilics. »

Il est probable que le duc François n'eut aucune connaissance de l'infâme projet de ses perfides amis, et il partit pour la Normandie, où l'appelait le roi de France contre les Anglais, en défendant qu'on mît le prince dans la chambre à demi pleine d'eau, mais en jurant qu'il ne le délivrerait pas et en souhaitant de toute son âme que le prisonnier attentât lui-même à ses jours.

Les assassins, « après avoir éprouvé sur quelques bestes la force de la poison présente qu'ils avoient découverte, en firent manger à messire Gilles plusieurs fois sans aucun effet, dont ses gardes s'estonnoient fort. Tellement, qu'ils se résolurent de donner ordre par autre moyen en le suffocant de faim, à ce que l'effort eust meilleure couleur, et qu'il semblast qu'il fust mort de maladie. Pour couvrir plus aisément leur méchanceté, ils le mirent en une basse chambre du chasteau, regardant sur les douves, sombre et obscure. »

Quand, après de longues heures d'attente, le malheureux vit la nuit succéder au jour sans qu'on lui eût apporté de nourriture, quand il ressentit les angoisses d'une faim dévorante, il se livra à un désespoir qu'on ne saurait peindre. Quittant sa couche malgré sa faiblesse, il atteignit, après un sublime effort, les barreaux de fer de sa prison et, poussant des cris déchirants, fit entendre ces paroles capables d'émouvoir les plus barbares : « J'ai faim! j'ai faim! Du pain!... pour l'honneur de Dieu et de miséricorde! »

Les paysans qui revenaient du travail entendirent peut-être

Digitized by Google

l'écho de cette voix qui se perdait dans les fossés profonds du manoir et s'éloignèrent rapidement, car la compassion eût été la mort. Mais une femme sentit son cœur se briser à ces accents du mourant; elle parvint à se glisser dans les fossés, découvrit le soupirail et partagea avec l'infortuné son pain grossier. Chaque nuit, la jeune et timide Bretonne accomplit le même acte de charité; « tellement, qu'il en fust nourry par le temps de six semaines. Voyant à la fin qu'il ne se pouvoit plus soutenir et que sa mort étoit délibérée, il pria cette pauvre femme de luy faire venir un homme de religion, homme de bien, disant se vouloir confesser. »

Cependant les meurtriers, convaincus du succès de leur œuvre infernale, vinrent pour ensevelir le prince de Bretagne. Surpris de le trouver vivant, ils essayèrent un nouveau poison dans le repas abondant et même somptueux qu'ils lui servirent.

La nuit suivante, un cordelier descendit avec la Bretonne dans les fossés du manoir et, à travers les barreaux de fer, donna au mourant les divines consolations de la religion. Après avoir avoué tous ses égarements, Gilles se laissa aller à redire ses souffrances, la haine et la barbarie de son frère, l'horrible mort qui l'attendait. « Or, vais-je de ce monde en l'autre, où le Créateur des hommes entendra ma plainte, murmura-t-il enfin. — Mon fils, dit le cordelier, les ineffables douceurs du ciel ne laissent nulle place aux souvenances de la terre; vous en jouirez et plaindrez votre frère. — Je l'accuserai, mon père, reprit le malheureux avec véhémence, je l'appellerai devant son juge et le mien! Je vous charge, je vous adjure, dès que je ne serai plus, d'aller vers le duc François; vous lui direz l'état où il m'a inhumainement abandonné, et les maux que je souffre, et ceux que j'ai soufferts par son ordre, à tort et injustement. Vous le voyez, vous le voyez, mon révérend père. Et cependant je n'en puis faire preuve devant les hommes et ne saurais en

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

demander raison : tout est séduit, tout est muet autour de moi, tout secours m'a été ravi. Je l'attends au jugement de Dieu ; je l'appelle quarante jours après ma mort devant sa juste justice; et cet appel, Dieu vous ordonne de le lui dénoncer. » Les forces du mourant étaient épuisées, et il retomba lourdement dans son cachot en laissant échapper un long gémissement. En vain le religieux l'appela longtemps à voix basse, il n'en reçut aucune réponse.

Dès le lendemain, les bourreaux impatients pénétrèrent dans la prison. Le prince était très-affaibli et semblait n'avoir plus que quelques heures à vivre. « Vous savez de quoi nous sommes chargés, dit l'un des assassins à ses dignes compagnons; les poisons n'y font rien, il faut que nous le fassions mourir de force. » Et aussitôt ils lui mirent une serviette autour du cou et s'efforcèrent de l'étrangler. Le prince, quoique languissant, se défendit quelque temps avec une grosse flûte dont il blessa l'un de ses bourreaux ; mais ils consommèrent leur crime en l'étouffant entre deux matelas. Les scélérats déposèrent aussitôt le cadavre sur un lit somptueux, prirent mille précautions pour faire croire que la mort avait été naturelle et s'en allèrent chasser dans les bois voisins avec les seigneurs du pays, « qu'ils avoient invitez exprès à ceste partie de plaisir, afin de prouver leur absence quand on apprendroit la mort du prince. En effet, pendant qu'ils chassoient, un garçon qu'ils avoient instruit de ce qu'il avoit à dire, vint leur apprendre que monseigneur Gilles avoit esté trouvé mort dans son lit. Ils en pararent très affligez, et prièrent la compagnie de venir au chasteau. »

La nouvelle de la mort du prince parvint à l'armée devant Avranches. L'effroi se répandit dans tous les cœurs, et nos braves Bretons accusèrent tout bas leur noble duc. Richemont aussi soupçonna le meurtre et fut « durement courroucé.... Puis, François et lui eurent grosses paroles ensemble. Toute-

Digitized by Google

fois, la chose se dissimula pour l'heure, de peur de plus grand scandale.... »

Quelques jours après, la victoire fit oublier le crime. Les valeureux hommes d'armes revinrent aussitôt dans la patrie couverts de lauriers. En passant au monastère du mont Saint-Michel, le duc fit célébrer un service funèbre pour son frère, puis, soucieux et pensif, traversa les grèves désertes, suivi d'un petit nombre de serviteurs seulement. Un religieux l'attendait sur une petite dune de sable au bord du sentier. Quand le prince fut au pied de la dune : « François, duc de Bretagne, mon seigneur, s'écria le moine en renversant le capuchon qui lui couvrait le visage, j'ai oui en confession monseigneur Gilles, votre frère, peu de jours avant son trépas, lequel me chargea de vous annoncer que, de par lui, comme appelant de vous, de défaut de droit, des cruels traitements et injustices dont il n'a pu demander raison, et de la mort horrible dont vous l'avez fait mourir ou avez souffert qu'il mourût par faute de justice, j'eusse à vous assigner du jour de hui en quarante jours, à comparoir en personne par devant Dieu le créateur, pour voir réparer en sa terrible justice les torts et griefs que j'ai dits; et pour ce, mon redoubté seigneur, je vous signifie la charge que le bon trépassé m'a baillée, laquelle j'ai dû accepter comme ministre de Dieu, et vous avertis et conseille de penser à cette affaire, et priez Dieu assidûment qu'il lui plaise avoir pitié et merci de vous. Au nom de Gilles, votre frère, lâchement assassiné, François, duc de Bretagne, au tribunal de Dieu je vous appelle! je vous appelle! je vous appelle!... » Le duc resta immobile et comme anéanti. Le moine baissa son capuchon et disparut, « lequel on fit chercher à Saint-Michel et ailleurs, mais jamais ne put être retrouvé. »

Le même jour, le souverain breton prit le lit avec une fièvre ardente, et les quarante jours de l'assignation expiraient quand, à défaut d'enfants mâles, il remit la couronne ducale à

Digitized by Google

son frère Pierre, appela au trône le connétable de Richemont au cas où son successeur décéderait sans héritier, et, après lui, dans ce même cas, François de Bretagne, son gendre et son cousin germain, fils de Richard, comte d'Étampes. « Ma mie, dit-il ensuite à la duchesse qui pleurait agenouillée près du lit de douleur, je suis très-fort malade, j'ai réglé avec beau-frère que voici votre estat et celui de vos filles; je crois qu'il ne vous fauldra pas, et je vous prie que vous vous gouverniez sagement, et adieu!... » Il mourut dans les sentiments du plus vif repentir. « Mes amis, murmura-t-il aux seigneurs qui l'entouraient à son heure dernière, mes amis, que l'estat où je suis vous serve d'exemple : j'ai été votre prince, et je ne suis plus rien!... »

Tandis que François Ier achevait ses jours dans sa maison de plaisance, près de Vannes, et que Pierre II gravissait les degrés du trône, Richemont achevait la conquête de la Normandie en enlevant successivement aux Anglais Caen, Cherbourg, Falaise et Domfront. A Cherbourg, la Bretagne perdit deux hommes célèbres, l'amiral de Coëtivy et le capitaine Tugdual de Kermoïsan. La France entière pleura ces vaillants généraux dont la bonne épée, dirigée par le connétable, avait chassé les étrangers d'une province si longtemps soumise à leur domination.

Le règne de Pierre II est absolument stérile en événements. Le premier acte du nouveau duc fut de poursuivre les assassins de Gilles de Bretagne. Ces assassins, c'étaient Arthur de Montauban et Olivier de Méel. Le premier échappa à la justice en se faisant moine; le second, enlevé à Marcoussis par Arthur de Richemont, réclamé par le roi de France comme ayant été arrêté sur son territoire, et livré ensuite par ce même roi, eut la tête tranchée à Vannes, ainsi que ceux qui l'avaient aidé dans son action abominable. Leurs corps, mis en quartiers, furent étalés sur les grands chemins pour rappeler à ceux qui auraient

Digitized by Google

été tentés de les imiter, les châtiments terribles qui attendent le crime.

En paix avec tous ses voisins, Pierre II s'occupa activement de l'administration du duché, rendit de sages ordonnances et restreignit le droit d'asile des minic'hi ou menec'hi.

Charles VII combattait toujours les Anglais en Guyenne. Notre duc lui envoya quelques troupes, sous le commandement de François de Bretagne. Les Bretons s'illustrèrent par la victoire décisive de Castillon, où ils tuèrent le célèbre Talbot. Les insulaires, chassés de cette province, voulurent user de représailles par le ravage de la presqu'île armoricaine. Ils firent effectivement une descente à Crozon, mais ils furent victorieusement repoussés.

Pierre avait épousé un ange de vertu et de douceur, la bienheureuse Françoise d'Amboise. Bien que le duc fût lui-même d'une piété touchante, il ne s'en laissait pas moins souvent aller à frapper sa patiente épouse, dont l'incomparable beauté, la grâce et la bonté parfaites faisaient l'admiration de tous ceux qui la voyaient.

Un jour que la duchesse chantait avec les filles de son service, et en s'accompagnant sur le luth, des airs qui lui rappelaient son enfance et les lieux qui l'avaient vue naître, « son mary, entendant cette douce harmonie, capable d'apprivoiser les bestes farouches mesmes, sortit de sa chambre tout furieux, et, entrant dans la salle, se prit à crier et tempester, et vomist mille injures contre la princesse, et en vint jusques là, que, fermant le poing et levant le bras, il s'avança pour la frapper. Alors, l'humble Françoise, regrettant plus l'offense faite à Dieu que le tort fait à son innocence, se jetta à genoux, et, les mains jointes, les yeux baignez de larmes, luy dict : Monseigneur et mary, différez un petit pour le présent, et quand nous serons en la chambre, vous pourrez faire punition, s'il y a cause. »

Digitized by Google

Le duc l'entraîna aussitôt « en la chambre » et la fustigea si cruellement avec des verges fraîchement cueillies, qu'il la laissa baignée dans son sang. La vertueuse épouse ne proféra aucune plainte, s'écriant seulement : « Mon amy, croyez que j'aimerois mieux mourir que d'offenser Dieu, ny vous; mes peschez méritent plus rude chastiment que celui-cy : mon cher ami, Dieu nous veuille pardonner. »

Quelques jours après, Françoise languissait sur un lit de douleur. Sincèrement affligé et repentant, Pierre, après s'être châtié lui-même par la haire et la discipline, se jeta aux pieds de l'épouse qu'il chérissait, bien qu'il la fît souvent la victime de sa mauvaise humeur, et en obtint un généreux pardon. Depuis ce temps, il la rendit parfaitement heureuse et la consulta en toutes choses.

Sous ce règne, furent accomplies à Vannes les cérémonies de la canonisation de saint Vincent Ferrier, illustre dominicain espagnol, qui, après avoir prêché en Bretagne contre le schisme d'Occident, y était mort en 1419. La duchesse reçut en présent « un doigt du saint, sa ceinture et son bonnet doctoral. »

Pierre fut atteint de la maladie des bras, au dire de la chronique. Les plus habiles médecins qu'on fit venir de Montpellier et d'Italie déclarèrent que le duc avait été envoûté et qu'il n'obtiendrait sa guérison qu'en usant des mêmes moyens et en renvoyant ainsi à ses ennemis le mal qu'il en avait reçu.

Le prince et sa pieuse compagne eurent horreur d'un remède que la religion condamnait. « J'aime mieux mourir de par Dieu que de vivre de par le diable, » s'écria le duc. Il descendit dans la tombe en 1457 sans laisser d'enfants et emportant avec lui les bénédictions de son peuple.

La duchesse embrassa la vie monastique au couvent des Coëts, près de Nantes.

Usé par trente ans de fatigues et de combats, rempli de

Digitized by Google

douleur au souvenir des nombreuses familles de Jean IV et de Jean V qu'il avait vues s'éteindre autour de lui, le connétable de Richemont ceignit tristement, à l'âge de soixante-cinq ans, son front ridé et à demi chauve de cette couronne ducale qu'il aurait été si heureux de poser sur la tête du prince Gilles de Bretagne. Mais dès qu'il eut revêtu le manteau d'hermines, dès qu'il fut monté sur ce trône où s'étaient assis son père, son frère et ses deux neveux, je ne sais quelles pensées ambitieuses vinrent dissiper sa tristesse et jeter un voile d'oubli sur les douleurs passées.

Nous connaissons déjà Richemont, sa profonde politique, ses nombreuses victoires, sa loyauté et son incomparable fidélité.

Quand le nouveau duc eut reçu les serments de ses sujets, il se rendit à Vendôme, où était le roi, faisant porter deux épées devant lui : l'une, la pointe haute, comme duc de Bretagne; l'autre en écharpe comme connétable de France, et répondant à ceux qui prétendaient que cette charge était fort au-dessous de sa nouvelle dignité et qu'il devait s'en démettre : « Je dois honorer dans ma vieillesse ce qui m'a honoré dans ma jeunesse. »

Arthur rendit l'hommage simple, bien que le monarque voulût exiger l'hommage lige et reçût assez durement son fidèle connétable.

On dit que le prince breton quitta Vendôme, empoisonné par les flatteurs de Charles VII. « Pleust à Dieu, s'écrie son biographe, que jamais n'eust esté à Vendosme, car oncques puis ne fut sain jusques à la mort, et plusieurs font grand doubte qu'elle fut avancée. Dieu en sait la vérité. »

L'histoire n'ose admettre une telle allégation. Il faut si peu de chose pour déranger la santé d'un homme de soixante-cinq ans fatigué par la guerre!

Le seul reproche qu'on puisse faire au héros pendant son

Digitized by Google

règne trop court de quinze mois, c'est sa haine et sa cruauté pour les hérétiques. « Oncques homme, dit son historien, ne hayt plus toutes hérésies, et sorciers et sorcières, qu'il hayait; et bien y parut, car il en fût plus brusler en France, en Poictou et en Bretagne, que nul autre en son temps. »

Arthur III, duc de Bretagne, comte de Richemont, connétable de France, expira en 1458, au moment où il faisait le rêve étrange de rendre aux Anglais tout le mal qu'ils avaient causé à la France et de placer la maison de Bretagne sur le trône de la vieille Albion, après avoir mérité, lui aussi, comme le Normand Guillaume, le surnom de Conquérant.

Digitized by Google

XIII.

François II (1458-1488).

François II, qui succéda à Arthur III, réunissait les droits de la ligne masculine, comme petit-fils de Jean IV, et ceux de la ligne féminine, comme époux de la fille aînée de François Ier. Cette princesse, Marguerite de Bretagne, lui donna en 1463 un fils qui ne vécut que deux mois, et bientôt après elle-même descendit dans la tombe. Veuf, sans enfant, dernier rejeton de cette maison de Montfort qui occupait le trône ducal depuis la victoire d'Auray, François comprit qu'il était de son intérêt et de l'intérêt de son pays de contracter une seconde alliance, et il épousa Marguerite de Foix, qui le rendit père de deux filles, Anne et Isabeau.

François II signala les premières années de son règne par des ordonnances utiles, établit à Nantes une université qu'une bulle du pape favorisa des mêmes priviléges que celles de Paris, de Bologne et de Sienne, et attira un imprimeur dans

Digitized by Google

cette même ville de Nantes. On sait que l'imprimerie avait été inventée en 1440 seulement par Jean Gutenberg, de Mayence.

Plus tard, nous voyons notre duc rendre la Bretagne florissante en encourageant l'industrie et le commerce. Cette protection est constatée par les différents traités de négoce signés avec l'Angleterre, le Portugal, les villes hanséatiques et l'Espagne, et les relations avec le Levant; par les priviléges sans nombre accordés à des ouvriers appelés d'Arras à Rennes pour y fonder une manufacture de tapisseries et à ceux qui établirent la manufacture de soie à Vitré.

Pour le malheur de François II, pour le malheur de la Bretagne, pour le malheur peut-être aussi de la France, mais en même temps pour sa gloire, le féroce Louis XI monta en 1461 sur le trône de Charles VII, et le compère Tristan s'assit aux pieds de son digne maître. Nos jeunes lecteurs le savent, la politique de ce prince artificieux et habile, c'était d'abaisser les grands, qui, par leur puissance sans cesse croissante, menaçaient d'anéantir le pouvoir royal. Son premier regard d'ambition et d'envie se porta donc tout naturellement sur la Bretagne. D'ailleurs, le roi de France, qui n'oubliait point les injures faites au Dauphin, avait une vieille vengeance à exercer contre son beau cousin breton qui avait osé lui refuser un prêt de 4,000 écus pour favoriser sa révolte contre Charles VII. Saisissant l'occasion d'un voyage aux Pyrénées, l'astucieux monarque se rendit en dévot pèlerinage à Saint-Sauveur de Redon et tâcha d'y enlever la pieuse veuve de Pierre II, Françoise d'Amboise, qu'il importait à sa politique de marier au duc de Savoie. Le peuple défendit la princesse, qui se refusait positivement à cette union, et Louis sortit de Bretagne, chargé de la haine et de la malédiction de François II. Mais, du moins, son voyage n'avait pas été infructueux : il avait eu le temps de s'informer des moyens de défense et des forces de son puissant vassal, et il n'attendit plus que l'occa-

Digitized by Google

sion favorable pour l'attaquer et s'emparer de cette Bretagne qu'il convoitait avec ardeur.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Une révolution nouvelle avait éclaté en Angleterre; Édouard IV avait détrôné Henri VI. La femme du roi déchu, la magnanime Marguerite d'Anjou, retirée en Sicile près du roi René, sollicitait les secours de la France. Touché de son malheur, le duc de Bretagne lui fit présent de 1,000 écus d'or et lui promit quelques troupes. Apprenant cela, Édouard fit une descente au Conquet, mais il fut vigoureusement repoussé. Ce fut dans le temps où les Bretons ne songeaient qu'à fortifier leurs ports et à déjouer les entreprises de l'Angleterre que Louis XI, qui savait habilement choisir ses moments de vengeance, envoya à Rennes un commissaire dévoué, le chancelier Pierre de Morvilliers, pour exposer ses griefs à François II. Le roi de France lui imputait à crime de battre monnaie d'or, de se servir en tête de ses titres de ces mots : *Par la grâce de Dieu*, de surmonter l'écu de Bretagne d'une couronne, de recevoir l'hommage lige de ses sujets, d'imposer le peuple, d'exiger le serment des évêques et des abbés mitrés, serment qu'il prétendait n'être dû qu'à lui seul comme suzerain; d'entretenir des correspondances avec le comte de Charolais; etc. A défaut d'obéissance de la part du prince breton, le roi lui déclarait la guerre.

François, effrayé, demanda un délai de trois mois pour consulter ses états. Mais pendant ce temps, le brave Tanneguy du Châtel, exilé par la cour de France depuis que Charles VII, qu'il avait fait inhumer à ses propres frais, reposait dans les caveaux de Saint-Denis, le brave Tanneguy du Châtel releva le courage abattu du Breton. « Aidez-vous, Monseigneur, lui dit-il, et Dieu ne vous laissera pas. Je sais de bonne part que les grands seigneurs de France sont ligués ensemble; il n'y manque que vous. »

Digitized by Google

François accueillit ce conseil avec enthousiasme. Aussitôt des hommes adroits, déguisés en moines ou en mendiants, se rendirent par des chemins divers en Flandre et en Bourgogne, et signèrent, au nom de leur maître, la fameuse ligue du Bien public, dont le duc de Bretagne, le duc de Berri, frère du roi, le comte de Charolais, son beau-frère et fils du duc de Bourgogne, et le duc de Bourbon, devinrent les chefs.

Cette conjuration, qui s'était secrètement tramée à Paris même dans l'église Notre-Dame, éclata bientôt. Le duc de Berri s'évada de la cour, courut en Bretagne en faisant rompre tous les ponts derrière lui, et marcha avec notre duc à la tête des 10,000 Bretons que François avait levés avec les subsides accordés à cet effet par les états. Cette armée, où brillaient les plus vaillants chevaliers de la noblesse bretonne, se dirigea sur Paris, où elle devait opérer sa jonction avec les Bourguignons qu'amenait le comte de Charolais. Mais l'adroit Louis XI prévint cette jonction en attaquant ce dernier à Montlhéry. La bataille fut sanglante. Jamais on n'avait vu une pareille furie. La victoire cependant resta incertaine. Le roi rentra dans sa capitale, où Bourguignons et Bretons vinrent l'assiéger aux cris de joie des populations qui demandaient « la liberté, la diminution des tailles et l'abolition des nouveaux impôts. » Le siége dura trois mois, pendant lesquels les troupes bretonnes s'emparèrent de Pontoise et d'Évreux, coururent la Normandie et revinrent devant la capitale.

Le monarque français comprit qu'il ne pourrait triompher de ses puissants ennemis qu'en les divisant. Il signa donc successivement quatre traités, qui satisfirent les seigneurs ligués et qui assurèrent au duc de Bretagne les droits que son suzerain avait voulu lui enlever.

Par ces différents traités, le duc de Berri reçut en apanage le duché de Normandie avec le droit de suzeraineté sur la Bretagne. Ainsi la vieille Armorique retombait à l'état d'arrière-

Digitized by Google

fief. François II, qui espérait dominer un prince qui lui devait sa grandeur nouvelle, l'accompagna en Normandie pour y présider les cérémonies de l'installation et fit donner le gouvernement de Rouen à Lescun, l'un de ses favoris. Ce choix courrouça les partisans du duc de Berri; ils semèrent la défiance entre les deux princes, persuadèrent aux Normands que leur duc n'était pas en sûreté auprès du Breton, armèrent les bourgeois de Rouen, qui firent entrer sans appareil Charles de Berri dans leur bonne ville et forcèrent François II à se retirer.

Louis XI sut profiter de cette mésintelligence, qu'il n'avait pas osé espérer si éclatante en la provoquant. Il traita séparément avec le duc de Bretagne, renonça en sa faveur aux droits de régale et à la garde des églises bretonnes et vint assiéger Rouen. Obligé de fuir, le nouveau prince de Normandie se réfugia encore une fois dans les bras de son ancien allié devenu son ennemi. Celui-ci prit alors le rôle de conciliateur, et, changeant tout à coup de politique, renouvela son alliance avec les ducs de Berri, d'Alençon et de Bourgogne, tout en s'assurant la protection de l'Angleterre, de la Savoie et du Danemark. Il mit aussitôt ses troupes en campagne, prit Alençon, Caen, Avranches, Bayeux, qu'occupait l'armée française; mais il ne sut pas garder ses conquêtes, et, menacé en même temps par son terrible suzerain du côté du nord et du côté de la Loire, il se hâta d'abandonner son protégé dépossédé et de signer le traité d'Ancenis, 10 septembre 1468.

Ce traité ne rassura pas entièrement Louis XI : il soupçonnait que François II était resté l'allié secret du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne. Pour s'en convaincre, il lui envoya le collier de l'ordre de Saint-Michel, qu'il venait d'instituer et dont les statuts obligeaient les chevaliers à un serment au roi envers et contre tous. Le duc s'excusa d'accepter, alléguant que ce serment n'était pas compatible avec sa dignité. Le monarque, toujours inquiet, lui fit signer un nouveau traité à

Digitized by Google

Angers en 1469. François ne s'y refusa pas, bien que dans le même temps il resserrât son alliance avec Édouard IV, qui venait de renverser pour la seconde fois Henri de Lancastre, avec le duc de Bourgogne et avec le duc de Berri, devenu duc de Guyenne.

Pour rendre cette nouvelle ligue plus formidable, les conjurés arrêtèrent le mariage du duc de Guyenne avec la fille de Charles le Téméraire. L'union allait s'accomplir, malgré toutes les intrigues du roi, lorsque le jeune prince mourut tout à coup empoisonné. Louis pensa devoir prévenir tous les soupçons en écrivant au duc de Bretagne pour se disculper de ce meurtre et en lui permettant que des commissaires bretons fissent une enquête. Urbain Faure, convaincu de l'assassinat, fut arrêté et amené à Nantes par les amis du duc de Guyenne. François ordonna qu'on le mît en jugement. Le coupable avoua son crime et révéla que le souverain français lui-même en était l'instigateur. Deux jours après, il n'existait plus : Louis avait trouvé moyen de le punir d'avoir dit la vérité, en le faisant périr dans la tour même du Bouffay, et le geôlier interrogé assurait qu'un coup de tonnerre avait tué son prisonnier et que le diable avait emporté son âme. Telle était la superstition de l'époque, que personne n'osa approfondir ce mystère.

Le duc de Bourgogne se détacha aussitôt de la ligue. Toutes les forces de Louis XI se portèrent sur la Bretagne. La Guerche et Machecoul tombèrent au pouvoir des Français. Une troisième trêve fut signée à Poitiers en 1472. Cette trêve, pendant laquelle les deux ennemis se firent secrètement autant de mal qu'ils purent, fut bientôt changée en paix, grâce à un événement inattendu. Deux princes de la maison détrônée de Lancastre qui se rendaient en France, échouèrent sur les côtes de Bretagne. Le duc les fit enfermer dans une forteresse. Le roi d'Angleterre voulait qu'on les lui livrât, Louis les réclamait ; mais François les retint sagement, s'assurant ainsi l'alliance

Digitized by Google

d'Édouard, qui craignait que les Bretons ne soutinssent les droits des princes déchus, et celle de Louis XI, qui redoutait, de son côté, qu'ils ne se déclarassent pour le nouveau roi anglais, qui ne parlait de rien moins que de conquérir la France.

Cette paix fut signée à Senlis en 1475. Les deux adversaires s'y engagèrent par ce serment : « Je promets par la vraye croues ci-présente que, tant qu'il vivra, je ne le prendray, ne tueray, ne consentiray qu'on le preigne ne qu'on le tue. » Une des principales conditions de ce traité était la renonciation du roi de France au duché de Bretagne, sur lequel il avait déclaré ne pas devoir se contenter de la suzeraineté, mais avait voulu exiger « la seigneurie utile », c'est-à-dire l'hommage lige et tous les droits qui en résultaient.

Il n'y avait pas plus de sincérité d'un côté que de l'autre dans la paix de Senlis. Le roi avait en main vingt-deux lettres constatant les relations du duc avec l'Angleterre, et il n'attendait que le moment de se venger, tandis que François se disposait à recevoir et à soutenir l'Anglais à la première occasion.

Le 5 janvier 1477, Charles le Téméraire expira devant Nancy. Cette mort, qui faisait perdre à notre duc breton l'un de ses plus puissants alliés, lui inspira quelque inquiétude, et il s'empressa d'envoyer son chancelier Chauvin auprès du roi de France, alors occupé au siége d'Arras, pour lui renouveler les assurances de sa fidélité pendant qu'il chargeait un autre émissaire du même office auprès du roi d'Angleterre.

Louis XI fit aussitôt arrêter l'ambassadeur, qui, lui au moins, était de bonne foi, le retint pendant douze jours et lui demanda alors s'il connaissait les causes de sa détention. Sur sa réponse négative, il lui montra les lettres dont il était possesseur. Chauvin protesta qu'il ignorait cette correspondance. En effet, le duc ne l'avait point initié dans son secret. « Monsieur le chancelier, répondit le roi, je sais bien que pour chose au monde

Digitized by Google

n'eussiés voulu estre d'un tel conseil; beau neveu n'a eu garde de vous y appeler; il n'y a que son trésorier et son petit secrétaire Guegnon qui conduisent cette marchandise. Retournés-vous-en par devers beau neveu de Bretaigne; portés-lui ces lettres, et lui dittes que je ne veux plus qu'il envoye par-devers moi pour me cuider estimer son mi, s'il ne se défait de tous points de ce roi d'Angleterre. »

Qu'on juge des alarmes du duc de Bretagne au retour de Chauvin! Le secrétaire Guegnon avait trahi; il fut lié dans un sac et jeté dans la rivière d'Auray « à petit bruit », et le duc, toujours dominé par son favori, le trésorier Landais, ami dévoué de l'Angleterre, dont il était secrètement pensionné, resserra encore son alliance avec Édouard; ce qui ne l'empêcha pas de signer à Arras, le 27 juillet 1477, une nouvelle réconciliation avec le roi de France. Les deux princes s'engagèrent à se jurer amitié et bon accord « sur telles reliques que l'un voudroit administrer à l'autre, excepté toutes fois que le roi ni le duc ne seroient tenus de faire ledit serment sur le précieux corps de Notre-Seigneur, ni sur la vraye croix estant en l'église de Saint-Lô d'Angers. »

Dans cette circonstance moins que dans toute autre peut-être, le roi aurait levé la main sur la vraie croix, car il était persuadé que celui qui se parjurait sur cette relique mourait dans l'année, et il méditait déjà une nouvelle entreprise sur le duc en achetant de Jean de Brosse et de sa femme, Nicole de Blois, rejetons de la maison de Penthièvre, leurs droits à la couronne ducale, « injustement détenue depuis cent ans par les Montfort. »

François II, ayant eu connaissance de cet acte, ne se dissimula plus les prétentions de Louis XI et chercha à assurer le sort de sa fille aînée Anne, qu'il faisait son héritière, en lui donnant un appui dans un époux puissant. Deux prétendants demandèrent aussitôt la jeune fille au berceau, le der-

Digitized by Google

nier des Lancastre et le fils de son vainqueur. Il n'y avait point à hésiter entre un prince qui avait lui-même besoin de secours pour recouvrer son héritage et celui qui offrait un trône; l'enfant fut donc fiancée au fils d'Edouard IV. « Ce projet de mariage avait quelque chose de sinistre, » dit un historien de nos jours. En effet, cette union avec les Plantagenets ne rappelait-elle point aux Bretons leurs plus mauvais jours et le souvenir à jamais chéri d'Arthur Ier? Mais la France était là avec son roi, terrible comme une lionne épiant sa proie, toujours prête à s'en saisir; et la liberté, c'était le seul vœu de nos vieilles tribus armoricaines, à quelque prix qu'elles dussent l'acheter. Ce mariage, ratifié avec résignation et douleur par les états de Bretagne, ne s'accomplit pas. Dès 1483, le jeune fiancé, l'un de ces malheureux fils d'Édouard, expirait sous la main meurtrière du duc de Glocester, son oncle!

La perte de la protection de l'Angleterre remplit notre duc de crainte et d'effroi. L'animosité était si grande, les réclamations étaient si vives entre la France et la Bretagne, qu'il y avait à craindre une nouvelle violation des traités et une rupture ouverte. Heureusement pour François, Louis XI, agonisant au fond de son formidable château de Plessis-lès-Tours, pénétré de terreur à la seule pensée de la mort, n'avait plus la force de songer à la guerre. Il eût plutôt médité un crime aux pieds de Notre-Dame d'Embrun, « sa petite maîtresse, » qu'il portait constamment à son chapeau. Le duc de Bretagne savait si bien que les meurtres coûtaient peu au roi de France, qui avait déjà fait « dépêcher » plus de 4,000 personnes par son compère Tristan l'Ermite, qu'il s'entoura des plus grandes précautions. On raconte à ce sujet qu'un bonnetier de Paris étant venu en Bretagne pour vendre des bonnets de coton et qu'un officier de la garde-robe du duc en ayant acheté pour le prince, celui-ci fut persuadé qu'ils étaient empoisonnés par le

Digitized by Google

roi, parce qu'ils venaient de Paris. Le marchand fut arrêté, plongé dans un cachot, rasé et condamné à essayer tous ses bonnets les uns après les autres. Comme il ne mourut point, on s'imagina qu'il avait du contre-poison et on le mit à la torture. Enfin on finit par découvrir qu'il n'avait jamais vu le roi et on le relâcha plus mort que vif, en lui défendant expressément de divulguer ce qui lui était arrivé. Mais dès que le brave homme eut quitté la Bretagne, il s'empressa de faire une déclaration juridique, à laquelle la cour ne manqua pas de donner une grande publicité.

La méfiance du roi était plus vive encore et finit par s'étendre à toutes les personnes de sa famille et à tous les gens de sa maison. Nous n'évoquerons pas ici les vieux souvenirs de Plessis-lès-Tours; quelque curieux, quelque intéressants qu'ils puissent être, ils ne touchent en rien notre François II. Laissons donc Louis XI, malgré « ses terribles et merveilleuses médecines », c'est-à-dire le sang humain « qu'il humait », ses reliques, ses amulettes, les prières des saints ermites et des pieuses femmes dont il s'entourait pour s'en faire comme un bouclier impénétrable au coup fatal de la mort, laissons-le prolonger sa lente agonie au milieu de fréquentes attaques d'apoplexie et d'épilepsie et mourir enfin le 30 août 1483.

Cette longue agonie avait laissé à François II un repos dont il ne sut pas jouir, à cause des troubles domestiques que lui avait préparés sa faiblesse. Nous n'avons pas oublié le favori Pierre Landais, cet ami tout dévoué de l'Angleterre, « né d'un faiseur d'habits de Vitré, dans le faubourg de Rachat, esprit audacieux, entreprenant, impétueux, impudent et avare, fin, délié et propre pour bien servir un prince en grands maniements, et à remuer partis, estant caut et subtil en pratiques, et vray homme d'estat, sauf les mauvaises passions. » Tel était l'homme qui, entrant souvent près du duc pour lui essayer des habits, s'insinua si bien dans ses bonnes grâces en lui rendant

Digitized by Google

à propos quelques petits services, que de tailleur il devint valet, puis maître de la garde-robe du prince, enfin trésorier et receveur général, « qui estoit la première charge de l'estat. » Bientôt le favori fut vraiment le maître, disposant à son gré des charges et des bénéfices, traitant sans conseil avec les princes étrangers, surveillant la justice, etc. Il faut dire aussi que Landais était un esprit extraordinaire, infatigable dans le travail, hardi dans les entreprises, secret dans les intrigues, « un ministre parfait, ajoute un historien moderne, s'il n'eût eu l'orgueil et la vanité des parvenus et s'il ne lui eût manqué d'être honnête homme. »

Le chancelier Chauvin, homme de bien, droit, ferme et de bonne réputation, jouissait d'une considération qui importunait le trésorier. D'ailleurs, sa vive résistance aux mesures injustes qu'adoptait souvent celui-ci, la franchise avec laquelle il appuyait l'alliance avec la France, la protection qu'il accordait aux victimes du favori ne pouvaient qu'irriter l'ex-tailleur. Oubliant la dignité de sa nouvelle position pour reprendre le langage de son ancien métier, Landais dit un jour au chancelier : « Je vous mettrai en tel état que vous serez mangé des poux et crèverez de misère. — Ce ne sera pas chose nouvelle, répondit le magistrat, de voir un homme de bien dans l'oppression; mais si vous commettez cette scélératesse, je vous prédis une mort digne d'un scélérat. » Ces mots échangés probablement alors sans soupçons, sans craintes pour l'avenir, renfermaient la destinée de ces deux hommes.

Quelque temps après, Landais rappela que Chauvin avait été accusé de « péculat » et d'infidélité vingt ans auparavant, et il ajouta à sa déclaration plusieurs autres crimes supposés; en conséquence, il le fit arrêter, traîner devant les tribunaux et plonger dans les plus affreuses prisons. Telle était la terreur que le favori répandait autour de lui, telle était sa puissance souveraine, que pas une voix ne s'éleva en faveur de l'infortuné

Digitized by Google

que chacun vénérait et plaignait au fond de son âme, pas même celle des états, qui, tremblant sous le ministre, déclarèrent que cette affaire ne regardait point l'assemblée de la nation. Tandis qu'on transférait le prisonnier de cachot en cachot à Nantes, à Auray, au château de l'Hermine, et qu'on l'accablait d'injures et d'outrages, on confisquait les biens de sa famille et on ôtait le dernier morceau de pain à sa veuve et à ses enfants ! Le malheureux chancelier, à qui Landais avait donné des geôliers assez barbares pour le laisser manquer de nourriture, expira le 15 avril 1482, de douleur, de faim et de froid, « et il n'y eut homme qui, voyant son corps, le pust reconnoistre, tant estoit décharné, défiguré, couvert d'ulcères et de vermine, lui restant seulement la peau et les os. » Quelques jours auparavant, sa femme, réduite à mendier, était morte sur une place publique. Quatre cordeliers les enterrèrent par charité, et leur cercueil ne fut suivi que par un pauvre, qui, n'ayant plus de misères à redouter, n'avait pas « peur de Landais. »

L'indigne favori acheva de mécontenter les nobles bretons par ses fureurs contre les grands et les prélats, et principalement par la persécution exercée contre Jacques d'Épinay, évêque de Rennes. Ils résolurent enfin de s'emparer de ce grand coupable et de lui faire expier par un assassinat ses crimes et ses insolences. Leur projet échoua. Les conjurés furent déclarés rebelles par un manifeste; leurs bois de haute futaie furent coupés par le milieu comme bois de traîtres, leurs châteaux furent rasés et leurs terres confisquées. Après en avoir appelé à la cour de Charles VIII de l'inique sentence du conseil de Bretagne, les seigneurs ligués contre l'infâme ministre se renfermèrent à Ancenis, sous le commandement du maréchal de Rieux, et s'y fortifièrent.

Comprenant que tous ses ennemis n'étaient point encore déclarés, que la noblesse entière faisait des vœux contre lui, et prévoyant peut-être l'orage terrible qui grondait au loin sur sa

Digitized by Google

tête, l'adroit Landais chercha un appui au dehors. Les conjurés s'étaient assuré la protection de la régente Anne de Bourbon, dame de Beaujeu, en promettant de reconnaître pour duc, après la mort de François II, le roi Charles VIII, comme héritier des droits que son père Louis XI avait achetés des derniers descendants de la maison de Blois-Penthièvre. De son côté, le favori tâcha de contracter alliance avec Louis, duc d'Orléans et premier prince du sang, qui disputait en vain, même par les armes, le gouvernement à la dame de Beaujeu. Il lui promit, dit-on, la main de l'héritière de la Bretagne.

L'entreprise que le prince d'Orléans avait conçue pour enlever le jeune roi n'ayant pu être mise à exécution, à cause des scrupules de l'évêque de Montauban, Louis accepta l'asile qu'on lui offrait en Bretagne; mais, loin d'y venir en protecteur, il n'y apporta que son nom et son mécontentement. Les grands qui n'avaient point encore pris part à la conjuration d'Ancenis se divisèrent alors d'opinion; les uns prétendirent que l'inimitié avec la France était tellement déclarée, que l'accueil fait à un prince séditieux ne pouvait en rien compliquer les affaires; les autres soutinrent que le roi Charles VIII prendrait acte de cette offense pour se prévaloir des droits acquis par le dernier roi. Mais, du moins, ils n'eurent tous qu'une voix contre la coupable politique du ministre, coururent grossir le parti des mécontents et signèrent, à Montargis, un nouveau traité avec la régente, 22 octobre 1484, traité par lequel ils reconnurent son pupille comme successeur de François II, à défaut « d'hoirs mâles par juste titre et droit évident », à condition que le roi, qu'ils nommaient « leur souverain seigneur », maintiendrait les priviléges de la vieille Armorique. Ainsi, nos Bretons trahissaient leur prince, sacrifiaient l'indépendance du pays pour satisfaire leur haine implacable contre un infâme ministre!

Landais ne se découragea pas : il leva une armée, fit signer à son maître une alliance avec les ducs de Bourgogne et d'Angou-

Digitized by Google

lême, avec Maximilien, le comte de Flandre et Louis d'Orléans. Ce dernier déclara dans un manifeste que son intention était de délivrer son cousin, roi de France, prisonnier de « certaine femme (Anne de Beaujeu). » En même temps, le favori conçut le projet de replacer sur le trône d'Angleterre Henri Tudor, ce dernier des Lancastre retenu depuis plusieurs années en Bretagne et que le duc François venait de consentir à livrer au comte de Glocester, meurtrier des enfants d'Édouard, qui régnait alors sous le nom de Richard III. C'eût été se faire un puissant protecteur. Changeant tout à coup de système, l'ex-tailleur tenta peu après de remettre aux mains de ce même Richard III le prince qu'il avait voulu protéger. Tant de lâcheté, tant de félonie achevèrent d'aigrir les mécontents. Chacun courut aux armes. L'armée ducale et celle des confédérés se rencontrèrent dans les plaines d'Ancenis. Mais ces deux armées ne se composaient que d'amis et de frères!... Tous gémissaient en silence du sang qui allait inonder une fois encore la malheureuse Bretagne, et c'était à qui ne porterait pas les premiers coups; enfin, ne pouvant se décider à combattre, les deux partis se rapprochèrent, s'entendirent et reconnurent qu'ils n'étaient point ennemis, tant il y avait peu de vrais partisans de Landais dans les troupes du duc!

Quelques heures après, la nouvelle de cette défection jetait le ministre dans une perplexité impossible à décrire. Il fit aussitôt expédier des lettres patentes par lesquelles il déclarait les confédérés criminels de lèse-majesté, et envoya ces lettres au chancelier Chrétien, sa créature, pour les sceller. Chrétien s'y refusa noblement, et, par le conseil de quelques seigneurs ligués, députés à Nantes, signa un décret de prise de corps contre Landais, « à raison de ses concussions, violences, vols, outrages, homicides et autres crimes. »

Le peuple, qui détestait Landais, entoura le palais, demandant à grands cris la tête du courtisan, força les portes et se

Digitized by Google

répandit dans les appartements. La chambre seule du duc fut respectée. Tremblant, éperdu, l'ex-tailleur s'y était réfugié, et, blotti dans une armoire, il suppliait avec larmes son maître de ne pas l'abandonner. « Monseigneur, s'écria le comte de Foix au moment où le bruit et la violence redoublaient de toutes parts, il vaudrait mieux avoir affaire à dix mille sangliers qu'à ce peuple-là! Il vous est nécessaire de le contenter; autrement, nous sommes tous en danger de périr par ses mains. »

Le comte achevait à peine ces derniers mots, que la porte s'ouvrit avec fracas et que le chancelier, porté sur les épaules des furieux, fut brusquement déposé dans l'appartement. « Monseigneur, fit-il en se prosternant, je suis contraint de vous dire une chose qui me déplaît beaucoup, c'est que le peuple exige que justice soit faite de votre trésorier, maître Pierre Landais, que voilà; et cette tourbe ne sortira d'ici, qu'elle ne soit satisfaite et qu'il ne soit représenté à justice. Ce peuple est courroucé; il ne veut recevoir ni raison ni parole, que votre ministre ne soit prisonnier. — Que veut donc ce peuple? De quoi s'embarrasse-t-il? demanda François. Pourquoi s'émeut-il? Quel mal a fait le trésorier? — Monseigneur, on lui met sus de mauvais cas, répondit le chancelier. Peut-être, et je le désire, est-ce à tort; mais prison n'est pas condamnation. Après tout, à loisir et de sang-froid, on l'entendra parler; et, s'il est trouvé tel que vous le voulez, faudra que le peuple prenne patience. — Assurez-moi qu'on le traitera avec justice, reprit le duc. — A Dieu ne plaise qu'on fasse autre chose, Monseigneur, ni que je participe à quelque conseil où l'on délibère de faire autrement, » repartit seulement Chrétien.

François, vaincu, prit par la main son favori, qui, pâle et tremblant, pleurait et priait à ses genoux. « Je vous le baille, dit-il au magistrat, et vous recommande sur votre vie que vous lui administriez justice et que vous ne souffriez aucun grief lui

Digitized by Google

estre fait. Il a été cause de vous faire chancelier; pour ce, soyez-lui donc ami. — Ainsi ferai-je, Monseigneur, répondit Chrétien en entraînant Landais.

Le ministre ne traversa pas sans danger les flots d'une populace insultante qui ne l'accueillait que par des malédictions auxquelles elle entremêlait avec une certaine cruauté les mots de vengeance, de bourreau, de tortures et de mort. Il fut enfermé dans la tour de Saint-Nicolas et traîné devant un tribunal où siégeaient six de ses plus implacables ennemis. Son procès ne fut pas long : en moins de quelques jours, il fut convaincu d'avoir dépouillé de leurs biens et fait mourir Chauvin, Jacques d'Épinay et vingt autres victimes; ses nombreux actes de trahison, ses exactions, ses injustices furent aussi révélés; il fut condamné à la potence.

Pendant qu'on exécutait le fatal arrêt et qu'une garde nombreuse occupait toutes les entrées du palais, afin de n'y laisser pénétrer personne, Lescun, comte de Comminges, courtisan aimé de François II, « amusait » le duc, que ses infirmités et le dépérissement de sa santé retenaient dans son appartement. « Compère, on besoigne au procès de mon trésorier, demanda tout à coup le prince d'un ton chagrin, en savés-vous rien? — Oui, Monseigneur, répondit Lescun, et les juges disent qu'il s'y trouve de grands cas. Ils sont en délibération de vous en venir parler après avoir tout vu et entendu, et devant que d'y asseoir jugement. — Je le veux ainsi, reprit François, et quelque cas qu'il ait commis, je lui donne sa grâce et ne veux pas qu'il meure. »

On n'apprit au prince la condamnation de son ministre qu'après la mort du coupable. Il se contenta de maudire cent fois Lescun, le nommant son « traître de compère », de rendre à la famille de Landais les biens qu'on lui avait confisqués, et s'occupa à chercher d'autres courtisans qui pussent, en échange de leurs flatteries, être honorés de sa confiance. Ce furent le comte

Digitized by Google

de Comminges et Jean de Châlons, prince d'Orange, qui héritèrent de la faveur de Landais.

Les confédérés firent signer au duc leur propre réhabilitation et la condamnation des actes du dernier ministre.

Cependant François, inquiet des difficultés que pourrait faire naître sa succession, assembla les états dès l'année suivante (1486) pour assurer la couronne de Bretagne à sa fille aînée Anne et à sa lignée, et après elle, faute d'héritiers, à sa seconde fille Isabelle et à sa postérité. Il fit jurer à la princesse, qui comptait à peine neuf ans, de ne jamais consentir à l'asservissement du pays. Les trois ordres de la nation firent serment sur le corps du Sauveur, sur la vraie croix, sur les saints Évangiles et sur « maintes reliques », de reconnaître la jeune Anne après la mort de son père.

« Vous jurez, dit le chancelier de Bretagne aux députés assemblés devant l'autel de Notre-Dame de Pitié, à Rennes, vous jurez de tenir ces engagements sur le précieux corps de notre benoist Sauveur Jésus-Christ cy-présent sacramentalement, et autres saintes reliques y estantes? Dites *Amen*. »

L'évêque de Rennes toucha l'hostie consacrée, tandis que les échos redirent mille fois le mot *Amen*, que répétèrent avec enthousiasme tous les membres de l'assemblée.

Les états de Bretagne de 1486 sont encore remarquables par deux sages ordonnances : l'institution d'un parlement sédentaire à Vannes et la réformation du « brigandage des avocats et leur damnable forme de patrociner. »

Tandis que le serment de la jeune Anne était dans toutes les bouches, tandis que celui des députés des trois ordres était dans tous les cœurs, Nicole de Penthièvre confirmait à Charles VIII la cession de ses droits consentie déjà à Louis XI, et trois autres compétiteurs se remuaient sourdement au sein de la Bretagne. Ces compétiteurs étaient Jean de Châlons, prince d'Orange, fils d'une sœur du duc régnant; Alain d'Albret, veuf

Digitized by Google

d'une arrière-petite-fille de Jeanne la Boiteuse, et le vicomte de Rohan, veuf de la princesse Marie, seconde fille de François Ier et tante, par conséquent, de la duchesse Anne. De plus, le seigneur de Rohan se disait issu de Conan Mériadec, premier roi des Bretons.

De son côté, le duc s'occupait activement du mariage de sa fille bien-aimée, seul moyen de lui assurer la couronne. Mais les prétendants à la main de la jeune fille étaient plus nombreux encore que ses compétiteurs, et les difficultés naissaient de toutes parts. Le vicomte de Rohan et le sire d'Albret aspiraient en même temps à la couronne et à la main de la petite duchesse : le premier avait pour lui les charmes de la figure et de la fortune et était appuyé par le maréchal de Rieux ; le second, surnommé le Grand, le plus riche seigneur du royaume, mais « au visage bourgeonné, au regard dur, à la voix rauque, à l'humeur querelleuse et chagrine », et de plus veuf de quarante-cinq ans et père de huit enfants, sommait le duc avec de gros jurons de donner sa fille à qui saurait mieux la défendre. Lescun agissait secrètement pour le duc d'Orléans, et le prince d'Orange pour Maximilien, roi des Romains.

La régente, toujours soupçonneuse, retenait Louis d'Orléans à la cour, où il lui était plus facile de surveiller ses actions. Fatigué de cet espionnage, le duc lui échappa enfin, se réfugia en Bretagne, où il fut bientôt rejoint par Dunois et où il forma avec l'archiduc d'Autriche, Frédéric, le sire d'Albret, le prince d'Orange, Maximilien, le comte et le cardinal de Foix, frères de la duchesse Marguerite, une ligue dont le but véritable était de renverser la dame de Beaujeu et de s'emparer de la régence.

Les seigneurs bretons ne surent pas comprendre le motif de cette confédération des princes étrangers ; ils crurent que François II voulait en faire les instruments de sa haine contre les révoltés d'Ancenis, et, excités de plus en plus par l'adroite

Digitized by Google

Anne de Bourbon, dont l'unique pensée était de conquérir la Bretagne par les Bretons eux-mêmes, ils se réunirent à Châteaubriant avec les députés de la régente et s'engagèrent à chasser du pays le duc d'Orléans et ses partisans, à condition que le roi leur donnerait du secours et n'entreprendrait rien sur le duché.

Aussitôt quatre armées françaises envahirent la Bretagne par quatre points différents, pillèrent Ploërmel, s'emparèrent de Vannes et se présentèrent devant Nantes, où le duc s'était retiré. Après deux mois de résistance, le malheureux prince allait succomber sous les coups de ses barons réunis aux Français, lorsque Dunois arriva tout à coup à la tête de 10,000 bas Bretons, qui, armés « de faux, d'arcs, de frondes et de quelques arquebuses », juraient de sauver la patrie. L'armée française, effrayée à la vue de ces bandes indisciplinées, s'enfuit en désordre.

Plusieurs historiens ont exagéré le nombre de ces défenseurs accourus des landes de la Cornouailles et des pays de Léon, de Vannes et de Tréguier. Suivant Sauvage, ils auraient été 50,000; suivant Mézerai, 60,000; quelques autres vont jusqu'à dire qu'ils étaient si nombreux, qu'ils mirent une rivière à sec en se désaltérant.

Les seigneurs confédérés soupçonnèrent enfin la véritable pensée de Charles VIII ou plutôt de la régente. Anne de Bourbon n'avait lancé ses troupes en Bretagne que parce qu'elle espérait que François, qui n'avait alors que cinquante ans, mais qui était accablé déjà de toutes les infirmités de la vieillesse et qui avait été atteint pendant quelque temps d'une maladie grave, touchait à ses derniers jours, et que l'heure était venue de mettre son royal pupille en possession d'une province depuis si longtemps convoitée par les monarques français.

Les nobles bretons, et, à leur tête, le maréchal de Rieux,

Digitized by Google

rappelèrent en vain à la dame de Beaujeu les conventions de Châteaubriant; elle ne s'en empara pas moins de Moncontour, de Quintin, de Clisson, de Vitré, d'Auray, de Saint-Aubin-du-Cormier, etc. Les grands, au désespoir « d'avoir vendu la patrie au poids de leur orgueil », quittèrent la malheureuse alliance qu'ils avaient contractée et se jetèrent aux pieds de François II, dont ils commençaient à comprendre les bonnes intentions. Le bon mais trop faible duc leur pardonna leurs révoltes incessantes et les réunit contre l'ennemi commun. Il n'était plus temps, bien que les troupes des princes ligués eussent repris Vannes, que le sire d'Albret amenât plus de 4,000 hommes en échange de la promesse de la main de la jeune héritière, que Maximilien envoyât 400 hommes et que lord Scales débarquât enfin sur nos côtes armoricaines à la tête de 800 archers anglais.

La régente, ayant fait déclarer Louis d'Orléans et François II traîtres et criminels de lèse-majesté, envoya en Bretagne, dès le printemps de 1488, Louis de la Trémoille avec 12,000 hommes et une artillerie nombreuse. Châteaubriant, Ancenis et Fougères tombèrent sous les coups de l'habile général, et les deux armées se rencontrèrent, le 25 juillet, dans les plaines de Saint-Aubin-du-Cormier. Le soupçon, la jalousie, la discorde étaient au camp des Bretons, et principalement entre le sire Alain d'Albret, fatigué de réclamer vainement la main de la jeune Anne, et le duc d'Orléans qui appuyait de tout son pouvoir la demande du prétendant Maximilien. Le premier choc fut terrible et parut favorable à l'ost de François II, mais, quelques heures plus tard, la cavalerie avait pris la fuite en laissant l'infanterie, au milieu de laquelle « boutoient à pied » les princes d'Orléans et d'Orange pour démentir un faux bruit de défection qui courait sur eux, laissant l'infanterie exposée au feu meurtrier des Français, et plus de 4,000 Bretons gisaient sur le champ de bataille.

Digitized by Google

Louis d'Orléans, Jean de Châlons et une foule de seigneurs de Bretagne furent faits prisonniers. Le soir, ils s'assirent à la table du vainqueur. Au dessert, la Trémoille fit entrer deux franciscains. « Messeigneurs, dit-il aux princes, je n'ai pas puissance sur vous, et l'eussé-je, je ne l'exercerais pas; je renvoie votre jugement au roi; quant à vous, chevaliers, qui avez violé vos serments et commis le crime de lèse-majesté, vous allez mourir. » Les supplications et les larmes n'eurent aucun effet : la Trémoille, ne leur laissant que le temps de se confesser, leur fit trancher la tête en vertu d'une sentence du parlement de Charles VIII.

Du champ de bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, le général fit sommer la ville de Rennes de se rendre, « sous peine de punition telle, qu'il en seroit mémoire et exemple. » Cet ordre n'intimida pas les fiers bourgeois de la bonne ville brette. Ils s'assemblèrent et chargèrent le chanoine Jean le Vayer, Plessis Balisson et Jacques Bouchard de porter à l'orgueilleux vainqueur leur noble réponse.

Leurs paroles nous ont semblé si sublimes, si profondément empreintes d'héroïsme et de piété, que nous nous faisons un devoir de les mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs, persuadé qu'ils paieront comme nous un juste tribut d'admiration à ces derniers défenseurs de l'indépendance armoricaine :

« Ne pensez pas que vous soyez desja seigneurs de Bretaigne, et que vous ayez aussi facilement le surplus. Vous devez tout premièrement considérer que le roy n'a aucun droict en ceste duché. Vous savez comment il en print au roy Philippe de Valois à Crécy, en 1346, quand luy, qui accompagné estoit de cent mille hommes, fust défaict par dix mil Anglois, et aussi au roy Jehan, près Poictiers, où les François, par leur fierté, perdirent leur roy. Vous autres François ferez assés d'entreprinses de guerre et de bataille tant qu'il vous plaira; mais celui qui sans fin règne là sus donne les victoires. Ne vous en attribuez

Digitized by Google

pas la gloire; c'est à lui qu'elle appartient. Le roy ne demandoit, pour obtenir la paix, que la ville de Fougères; or avez vous maintenant Fougères et demandez encore Rennes. Seigneurs, je vous fais assavoir que en ceste bonne ville de Rennes il y a quarante mil hommes, dont les vingt mil sont de telle résistance, que, moyennant la grâce de Dieu, si le seigneur de la Trémoille et son armée viennent l'assiéger, autant y gagneront-ils que devant Nantes. Nous ne craignons ne le roy ne toute sa puissance. Partant retournez au seigneur de la Trémoille, et lui faictes part de la joyeuse réponse que nous avons faicte, car de nous n'aurez autre chose pour le présent. »

Les Français n'osèrent pas se présenter devant Rennes. Ils se vengèrent sur Dinan et Saint-Malo, dont ils s'emparèrent assez facilement.

L'infortuné François II, malheureuse victime de sa faiblesse, accablé de douleur, pleurant ses amis morts ou prisonniers, n'ayant plus espoir dans aucun allié et « regrettant d'avoir trop vécu », fit humblement demander la paix à Charles VIII. Le roi répondit avec hauteur; la dame de Beaujeu insista pour continuer la conquête facile d'une province importante dans laquelle elle avait eu soin de se faire d'avance une large part, le comté de Nantes; mais le chancelier Gui de Rochefort, l'un de ces hommes dont la droiture et la noblesse ne sauraient être trop admirées, s'écria courageusement : « Si l'on continue la guerre, ce n'est plus un vassal rebelle qu'on veut punir, puisque le duc est réduit à implorer la clémence du roi.... Quels sont les torts de ses filles et de ses peuples? C'est une entreprise indigne du roi très-chrétien que d'envahir un héritage et l'héritage d'une enfant qui a l'honneur d'être sa parente. »

Il fut arrêté dans le conseil royal, au grand mécontentement de la dame de Beaujeu, que les droits de Charles VIII sur la Bretagne seraient examinés, et que, s'ils étaient reconnus, on

Digitized by Google

ferait alors la conquête de la province. En attendant, la paix fut accordée au duc. Elle fut signée au Verger, en Anjou, le 20 août 1488. Charles VIII y réserva tous ses droits sur le duché, si le duc mourait sans héritier mâle, et se fit livrer comme nantissement les villes de Fougères, de Saint-Malo, de Dinan et de Saint-Aubin du Cormier; François s'engagea à renvoyer de sa cour tous les ennemis du roi et à ne pas marier ses filles sans le consentement de la France. De plus, il promit l'hommage lige.

Trois semaines après ce honteux traité, il expira de douleur à Couéron, près de Nantes, le 7 septembre 1488.

Digitized by Google

XIV.

Anne de Bretagne (1488-1514).

Madame Anne étoit la successeresse,
Et commença à penser nuyt et jour
A ses affaires, comme vraye princesse.
Tout le monde parloit de sa haultesse;
Nul ne pouvoit à droit s'appercevoir.
Et sa grande et très haulte noblesse
C'est un abisme à le concevoir.

La lourde couronne de Pierre de Dreux et de Jean de Montfort reposait sur une tête de femme, sur une tête de onze ans.... Mais cette femme, cette enfant, c'était Anne de Bretagne !

Ce fut au milieu des étrangers qui encombraient de toutes parts ces bonnes villes, ce fut aux premiers feux de la guerre civile que la petite duchesse gravit les degrés d'un trône à demi ruiné par la faiblesse du dernier souverain. Mais la petite duchesse répéta dans son cœur les paroles du serment des

Digitized by Google

états de Rennes et elle porta sur sa Bretagne un regard d'espérance.

Dès qu'ils eurent rendu les honneurs funèbres à François II, les conseillers de la princesse Anne, le maréchal de Rieux, le sire d'Albret, les comtes de Comminges et de Dunois se pressèrent autour de l'enfant et renouèrent des négociations avec le roi des Romains et le roi de Castille, qui firent aussitôt un mouvement, le premier en Flandre, le second dans les Pyrénées. Ils traitèrent aussi avec l'Angleterre, qui promit un secours de 6,000 hommes, à condition qu'on lui livrerait deux places de sûreté et que la duchesse s'engagerait par serment à ne pas se marier sans le consentement du roi d'outre-mer.

Nos Bretons recherchaient toutes ces alliances pour essayer de se soustraire à l'oppression des Français, qui, au mépris de la paix du Verger, dévastaient le pays et s'emparaient de Châteaubriant, de Pontrieux, de Guingamp, de Concarneau et de Brest, sous prétexte que le monarque devait avoir la tutelle des deux princesses orphelines et que l'aînée ne pouvait point prendre le titre de duchesse avant que les droits de Charles VIII, réservés par la paix du 20 août, eussent été réglés.

Le mariage de la jeune Anne était aussi l'objet de tous les soins ou plutôt de toutes les intrigues des conseillers. Quatre prétendants se disputaient toujours l'honneur de donner la main à la riche héritière : Maximilien, à qui sa guerre des Pays-Bas ne laissait pas un instant de repos ; Louis d'Orléans, qui languissait dans la tour de Bourges depuis la fatale journée de Saint-Aubin-du-Cormier ; le vicomte de Rohan, qui soutenait ses prétentions par la guerre civile et qui s'imaginait follement que les Français lui laisseraient la Bretagne, après l'avoir conquise par ses mains ; et enfin le sire d'Albret, qu'appuyaient le maréchal de Rieux, la comtesse de Laval, gouvernante de la petite princesse, et le roi d'Angleterre. Ce dernier prétendant, qui oubliait

Digitized by Google

son âge et son repoussant visage, semblait avoir le plus de chance d'épouser la jolie Bretonne, « mais de l'épouser en dépit d'elle-même. » Résolu à tout tenter pour se rendre maître de l'enfant et à profiter du premier moment où elle serait en son pouvoir pour faire célébrer son union, il crut utile de demander d'avance les dispenses de parenté. Le vice-chancelier la Rivière fabriqua à cet effet une fausse procuration de la duchesse. Celle-ci surprit le secret. Trahie par son tuteur lui-même, elle n'eut alors d'autre appui que celui du chancelier de Montauban. Par son conseil, elle protesta hautement contre cette procuration, déclarant qu'elle détestait Alain d'Albret de toute son âme et qu'elle s'ensevelirait plutôt dans un cloître que de devenir sa femme. Rieux quitta sa pupille en la menaçant, et les Français profitèrent du désordre qui régnait dans la cour de l'orpheline pour essayer de l'enlever et de la marier à leur gré. Mais la Brette apprit tous ces complots. Suivie de sa petite sœur, du fidèle chancelier et du comte de Dunois, elle quitta aussitôt Redon, où elle se trouvait alors, et courut à Nantes. La ville resta fermée à la souveraine de Bretagne. Rieux et d'Albret, qui l'avaient précédée, lui firent signifier que si elle voulait trouver un asile dans la bonne cité, elle devait se séparer de Montauban et de Dunois. « Et crois bien, dit Saligny, que s'ils eussent tenu la fille, ils eussent fait bon gré mal gré ledict mariage de mondict seigneur d'Albret avec ladicte fille; mais ladicte fille n'y voulut pour rien entendre. » Désespérant de vaincre la résistance de la princesse, Rieux et d'Albret tentèrent de s'emparer d'elle à main armée. « A moi, Dunois! » s'écria la jeune héroïne en s'élançant en croupe derrière son unique défenseur.

« Lors le vaillant chevalier, portant ainsi sur son cheval cette fleur de beauté de cette belle duché de Bretagne et jaloux de férir un coup de lance en si noble et si haute compagnie, piqua droit à l'ennemi, qui n'osa l'attendre. »

Digitized by Google

Le tuteur et le prétendant firent encore proposer à Anne d'entrer au château par une poterne du côté de la rivière. « Je veux entrer dans ma bonne ville par la grande porte, répondit-elle, comme princesse et duchesse de Bretagne. »

Après quinze jours passés dans les faubourgs, elle reçut une députation qui lui fit hommage au nom des Rennais et la supplia de faire son entrée solennelle dans la cité, en dépit du mauvais vouloir d'un tuteur indigne, lui promettant secours et protection.

Pendant que la fille de François II répondait au vœu des bourgeois de sa capitale, les 6,000 Anglais promis par le dernier traité conclu avec Henri VII débarquèrent sur les côtes de Bretagne, et 2,000 Espagnols, envoyés par le roi de Castille, arrivèrent en même temps. Les périls s'accrurent encore pour la jeune Anne, qui dut se défier de tomber entre les mains des insulaires qui la défendaient contre les Français, mais qui cherchaient à la livrer au sire d'Albret.

A tous ces embarras vint se joindre une révolte des Cornouaillais, qui, fatigués des impôts qui pesaient sur eux, résolurent de massacrer tous les nobles. Ils commencèrent par ravager le pays. « Voyant que tout le monde s'enfuyait devant eux, ils pensèrent avoir tout gagné, et, tournant visage vers le pays bas, vinrent à peu près jusqu'à Quimper-Corentin, qu'ils osèrent bien attaquer, et y entrèrent le mercredi pénultième jour de juillet 1489. » Ils voulurent alors mettre leur premier projet à exécution et convinrent d'immoler le soir même les gentilshommes au bruit du tocsin. Ceux-ci, avertis à temps, attaquèrent les manants, qu'ils écrasèrent à Pratanvaz.

La guerre allait prendre un caractère plus terrible. Les différents partis s'y préparaient lorsque Charles VIII, alors occupé de la guerre de Flandre, prêta l'oreille à des propositions de paix. Cette paix fut signée à Francfort et ne fut que la répétition de celle du Verger, c'est-à-dire que le roi de France

Digitized by Google

s'obligea à retirer ses troupes de la province et la duchesse Anne à renvoyer les étrangers. Les places de Saint-Malo, de Fougères et de Dinan, furent mises en séquestre dans les mains du duc de Bourbon et du prince d'Orange jusqu'au règlement définitif des droits de la France. Le maréchal de Rieux se soumit et, ayant obtenu un généreux pardon, répara noblement sa trahison en renonçant au mariage de sa pupille avec le sire d'Albret et en se consacrant entièrement à son pays.

La paix de Francfort avait été conclue par la médiation du roi des Romains, qui, négociant pour la jeune Anne, négociait pour lui-même; car la Bretonne consentait à partager avec lui le trône de François II, de peur d'être contrainte à épouser le sire d'Albret. Ce mariage, pour lequel on ne consulta ni la France ni l'Angleterre, fut célébré par procureur « avec tant de mystère, que les domestiques mêmes de la princesse n'en eurent pour lors aucune connaissance. » Mais dès que la duchesse Anne se fut intitulée reine des Romains, les Français, irrités, rentrèrent en Bretagne.

Si Maximilien fût venu lui-même défendre ses nouveaux États, nul doute que son union n'eût été regardée comme irrévocable. Malheureusement ce prince ne savait achever aucune entreprise, et, par indifférence ou par impuissance, il laissa ses ennemis travailler à la dissolution de son mariage.

Les Anglais, à qui la princesse effrayée demanda aussitôt des troupes, ne la secoururent pas beaucoup plus efficacement que son époux, et les Français firent des progrès rapides. Albret se vengea de Rieux et de sa pupille par une trahison : il livra à Charles VIII la ville de Nantes avec ses prétendus droits sur le duché, pour une rente de 25,000 livres. Mais il stipula dans l'acte de cession que « le plaisir du roi fût de tenir la main au mariage de Madame Anne de Bretagne pour ledit sieur d'Albret ou son fils et les y favoriser et porter par tous bons moyens à ce que ledit mariage pût se faire. »

Digitized by Google

Le roi de France vint en personne prendre possession de cette clef de la Bretagne et y convoqua les états en son propre nom. La malheureuse Anne, tremblante, éperdue, se réfugia dans la ville de Rennes, fit un dernier et solennel appel à son époux, et, n'en recevant aucun secours, se laissa aller au désespoir, mêlant ses pleurs à ceux des députés des communes qui venaient lui peindre la désolation de sa chère Bretagne, la ruine de ses villes, le ravage des campagnes, les horreurs de l'incendie qui dévorait les châteaux et les chaumières, les flots de sang qui inondaient tout le pays. L'effroi et la douleur de la jeune duchesse augmentèrent encore quand les troupes royales se présentèrent devant Rennes et qu'il lui fallut recevoir les propositions de mariage du roi de France. Liée par sa promesse au roi des Romains, la fille de François II déclara qu'elle rejoindrait à tout prix son époux; mais la Bretagne entière était à ses pieds, la conjurant de faire cesser la guerre en consentant à cette nouvelle union; mais le duc d'Orléans lui-même, « ce prétendant le mieux écouté jadis », le duc d'Orléans la suppliait de se donner à son royal cousin; mais Charles VIII lui « tendait d'une main la première couronne du monde et de l'autre l'épée » qui allait donner le dernier coup à l'Armorique expirante.... D'une main courageuse, elle saisit la couronne, s'immolant noblement à sa patrie.

Quinze jours après, le sacrifice s'accomplissait dans la chapelle du château de Langeais, en Touraine, où la belle Anne recevait les serments de son royal époux en échange de la Bretagne et signait le fatal contrat qui commençait la réunion du puissant duché à la couronne de France.

Par ce contrat, la duchesse cédait et transportait au roi Charles VIII, au cas qu'elle décédât avant lui sans enfants, tous les droits qu'elle pouvait avoir sur le duché de Bretagne et sur le comté de Nantes; de son côté, le roi cédait et transportait à la duchesse Anne, au cas qu'il décédât avant elle

Digitized by Google

sans enfants, tous les droits qu'il pouvait avoir sur les mêmes choses, à condition que la duchesse épouserait son héritier, s'il était possible, ou l'héritier présomptif du trône de France.

« De Langeais, la cour alla au château de Plessis-lès-Tours, et de là, par les autres villes, jusqu'à Saint-Denis, où la nouvelle reine fut couronnée en présence du roi. On avait dressé dans le chœur de l'église un échafaud sur lequel était posé le fauteuil de la reine. Cette princesse, coiffée en cheveux et vêtue d'une robe de damas blanc, attirait tous les yeux par sa beauté et par sa modestie. La reine était accompagnée, dans cette cérémonie, par la duchesse de Bourbon et par quantité de princesses et de dames qui portaient sur leur tête la couronne de duchesse et de comtesse, selon leur titre et qualité. Le prélat officiant fit les onctions ordinaires; la reine communia, et pendant la messe le duc d'Orléans lui soutenait la couronne sur la tête. Le lendemain, la reine partit de Saint-Denis et fit son entrée à Paris. Le parlement, la chambre des comptes, les maîtres des requêtes du palais, le prévôt des marchands, les échevins et tous les corps de la ville furent au-devant de cette princesse. La foule était si grande, que, depuis la chapelle jusqu'à Paris, on eut toutes les peines du monde à faire passer la reine. Elle était accompagnée de tous les princes et princesses, etc., etc. »

« Oh! quelle puissante monarchie sera désormais la France! » s'écria le duc Laurent de Médicis dans son palais de Florence, sans se douter qu'un demi-siècle plus tard une princesse de sa maison, Catherine de Médicis, s'assoirait sur le trône d'Anne de Bretagne.

La fille de François II était plus jolie que belle : elle avait les yeux très-vifs et d'un beau noir, les cils d'un brun doré, les sourcils châtain clair et les cheveux plus clairs encore, la bouche petite et rosée, le menton légèrement avancé, le front haut et

Digitized by Google

très-développé. On pouvait lire sur ce front empreint de majesté que l'illustre Brette était « résolue, miséricordieuse et charitable » ; mais ce léger « si de vengeance » que lui ont tant reproché ses contemporains s'y laissait aussi soupçonner.... « Sa taille étoit moyenne et bien prise. Il est vrai qu'elle avoit un pied plus court l'un que l'autre le moins du monde, mais malaisément s'en apercevoit-on; pour cela, sa beauté n'étoit point gâtée. »

Cette princesse, douée d'une intelligence peu commune, d'une imagination ardente et d'un goût prononcé pour l'étude, avait reçu une éducation très-soignée. A onze ans, elle apprenait avec succès le grec et le latin et écrivait l'histoire du règne de son père. Qu'il est à regretter que ce manuscrit précieux, où les guerres et les malheurs de François II étaient sans doute si naïvement retracés, n'ait pas été conservé! L'enfant elle-même l'avait envoyé à son fiancé Maximilien, roi des Romains.

Cette éducation donnée à la reine Anne prouve assez que les lettres étaient alors en grand honneur, même en Bretagne, et que le préjugé répandu dans les campagnes que les jeunes filles sachant le latin évoquaient des monstres et des serpents à trois têtes, commençait à se dissiper.

C'était à cette princesse, la plus accomplie de son siècle, recherchée non-seulement pour ses grands biens, mais encore pour ses vertus et ses mérites, car elle était toute charmante, que le fils de Louis XI, l'élève de la dame de Beaujeu, avait offert sa main. Sans doute, Charles VIII était à la fois brave et bon, «si brave, qu'il bouleversa toute l'Europe comme un enfant; si bon, qu'on ne vit oncques meilleure créature»; mais il n'était guère mieux fait qu'Albret pour plaire à notre jolie Bretonne, si nous en jugeons par le portrait suivant qu'en ont tracé Guichardin et Barthélemy Coclès : « La nature avait refusé à ce prince presque tous les avantages du corps et de l'esprit : il était faible et malsain de complexion, petit de taille, laid de vi-

Digitized by Google

sage, sauf les yeux qui avaient du feu et de la dignité; ridiculement disproportionné de ses membres : grosse tête et nez long, grands yeux brillants, tronc large et jambes minces; illettré enfin, au point de savoir à peine lire; avide tout ensemble et incapable de commander; ennemi de tout travail et de toute application; dénué enfin de prudence et de jugement. Son désir de gloire n'était que fougue de tempérament; sa libéralité, que caprice; sa fermeté, qu'obstination; sa bonté, que faiblesse. »

Le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, dont les convenances réciproques se réduisaient à ce que les âges étaient bien assortis (le roi avait vingt ans et la duchesse quinze), avait présenté de graves difficultés; non-seulement la jeune Bretonne avait épousé par procureur Maximilien, mais le prince était lui-même fiancé à la fille de ce Maximilien, Marguerite d'Autriche, à peine âgée de onze ans et élevée à la cour de France avec le titre et les honneurs de reine. Charles avait triomphé de tous les obstacles; il avait renvoyé sa fiancée au roi des Romains en même temps qu'il lui avait enlevé sa femme.

Maximilien éprouva autant de confusion que de ressentiment des événements qui s'étaient accomplis; l'Angleterre s'effraya et prépara des armements considérables. Néanmoins, on ne commença même pas les hostilités, et la paix fut signée cette même année, 1492, tant avec les Anglais qu'avec les Romains.

Dès que l'héritière du dernier duc se fut assise sur le trône des lis, la Bretagne devint florissante; l'agriculture, le commerce et l'industrie prirent un nouvel essor à la faveur de la paix, et le peuple bénit au fond de ses campagnes, que les exactions des gens de guerre ne ruinaient plus, le nom aimé de la duchesse-reine. Anne, d'ailleurs, ouvrait à ses Bretons les plus nobles carrières, leur obtenait les plus nobles charges

Digitized by Google

à la cour et à l'armée et continuait à s'entourer de tous ceux qui, dans ses mauvais jours, s'étaient montrés ses plus zélés défenseurs.

Dans l'année qui suivit son union, Anne donna un Dauphin à la France. Ce fut un événement heureux pour la Bretagne. Les états assemblés votèrent une contribution plus forte que celle de l'année précédente, et, pour prouver sa reconnaissance, Charles accorda quelques priviléges aux bonnes villes de Rennes et de Nantes et réunit Saint-Malo au domaine de la couronne en l'exemptant de tout impôt. Mais l'enfant à qui souriaient à la fois la France et l'Armorique, ne vécut que deux ans. Sa mort causa un violent désespoir à la jeune mère et à son époux, et fut pour le duc d'Orléans la cause d'une nouvelle disgrâce. « Les médecins conseillèrent aux princes de la cour d'inventer quelques nouveaux passe-temps, jeux, danses, momeries, pour donner plaisir au roy et à la reyne. Ce qu'ayant entrepris, Monsieur d'Orléans fit au chasteau d'Amboise une mascarade, où il fit tant du fol, et y dança si gayement, ainsi qu'il se dit et se lit, que la reyne, cuidant qu'il demenast telle allégresse pour se voir plus prest d'estre roy de France, voyant Monsieur le Dauphin mort, luy en voulut un mal extrême et luy en fit une telle mine, qu'il fallut qu'il sortist de la cour et s'en allast à son chasteau de Blois. »

Anne de Bretagne eut encore un autre fils et deux filles. Ces trois enfants moururent presque en naissant. Charles VIII se consolait de ces pertes successives par ses expéditions en Italie, expéditions aussi vaines que brillantes, auxquelles le poussait « le désir enfantin de voir choses nouvelles et de faire parler de sa gloire. »

Pendant ce temps, la belle Anne, femme soumise d'un époux que lui avait imposé la force des événements politiques, s'entourait au fond de son palais de jeunes filles dont elle faisait sa cour, « s'occupant de soins domestiques et de l'éti-

Digitized by Google

Digitized by Google

Mégard et Cie

MARIAGE D'ANNE DE BRETAGNE

Digitized by Google

quette comme si elle n'eût pas été capable des affaires du gouvernement. »

Ainsi se passèrent six ans et demi. Le 17 avril 1498, le roi Charles VIII, dont la santé s'altérait sensiblement, se brisa la tête contre une porte et descendit dans la tombe sans laisser d'autre héritier que le duc d'Orléans.

« Ce fut chose impossible à dire combien la reyne Anne print de déplaisir de la mort du roy, car elle se vestit de noir, combien que les reynes portent le deuil en blanc, et fust deux jours sans rien prendre ny manger, ny dormir mie seule heure, ne respondant aultre chose à ceulx qui parloient à elle, sinon qu'elle avoit résolu de prendre le chemin de son mary. »

Mais après deux jours de grandes lamentations et de désespoir, la veuve renonça à « prendre le chemin de son mary » pour prendre celui de la Bretagne. Elle s'y fit reconnaître comme souveraine par tous les commandants de villes et de forteresses, publia des édits, fit battre monnaie à son nom et convoqua les états.

« Ses plus privées dames la plaignoient de la voir vefve d'un si grand roy, et malaisément pouvoir retourner à un si haut estat, car le roy Louis estoit marié avec Jeanne de France; elle respondoit qu'elle demeureroit plutost toute sa vie vefve d'un grand roy que de s'abaisser à un moindre que luy; toutefois, qu'elle ne désespéroit pas tant de son bonheur qu'elle ne pensast estre un jour reyne de France régnante come elle l'avoit esté, si elle vouloit. » En effet, le nouveau roi Louis XII lui envoyait message sur message pour qu'elle accomplît l'une des clauses du contrat de Langeais en consentant à un second mariage.

On se rappelle qu'il avait été stipulé que la duchesse Anne, devenant veuve, ne pourrait épouser que le successeur du roi, ou, s'il y avait impossibilité, l'héritier présomptif de la couronne; mais Louis d'Orléans était marié lui-même à Jeanne

Digitized by Google

de France, cette fille difforme et malheureuse de Louis XI, et l'héritier présomptif, le comte d'Angoulême, avait à peine quatre ans.

Les messagers royaux assurèrent la Bretonne que si elle ne se refusait pas à remonter sur le trône de France, Madame Jeanne en serait exclue par un divorce légal. Après quelques mois de scrupule simulé, notre veuve de vingt et un ans accueillit les propositions du monarque français, propositions auxquelles elle s'attendait et qu'elle avait acceptées d'avance. Le roi reprit aussitôt son ancien projet de faire dissoudre son premier mariage comme ayant été nul.

En attendant que toutes les formalités fussent remplies, Anne de Bretagne, qui prétendait dans ce second contrat dicter des conditions et non en recevoir, se fit rendre les places fortes que le roi tenait dans son duché, à l'exception de Fougères et de Nantes, qu'il garda comme garantie des promesses de mariage qui lui avaient été faites.

Nous ne suivrons pas devant les tribunaux la vertueuse fille de Louis XI; nous ne dirons pas tous les outrages dont elle fut accablée par ceux qui l'avaient servie à genoux, bercée de flatteries et comblée de louanges, et qui venaient déposer tour à tour qu'elle n'avait jamais été pour son mari qu'un objet d'indifférence et de mépris et que le duc d'Orléans ne l'avait épousée que dans la crainte de la mort. Louis XII lui-même accusa la malheureuse princesse, qui, après quelques réponses remplies de noblesse et de dignité, déclara qu'elle ne dirait plus rien pour sa défense et qu'elle s'en remettait à la décision de celui qui, pendant vingt-deux ans, l'avait nommée son épouse. Le prince sacrifia la fille de tant de rois en affirmant par serment les dépositions fausses qu'il avait faites contre elle, et Jeanne alla ensevelir dans le cloître sa honte non méritée et les vertus qui la rendaient si digne du trône au moment où elle s'en voyait si indignement précipitée.

Digitized by Google

Sans doute, Louis XII accomplissait un grand acte de politique en répudiant la fille des Valois pour s'unir à la jeune veuve qui lui apportait en dot cette Bretagne pour laquelle la France avait déjà combattu plus de neuf cents ans : la crainte de n'avoir pas d'héritier d'une épouse qui ne lui avait pas donné d'enfant pendant une longue union, lui semblait légitimer son divorce avec Jeanne; mais il pouvait agir plus noblement et épargner au moins les affronts à une femme irréprochable.

Le mariage de Louis XII avec notre Bretonne fut célébré le 7 janvier 1499. Dans ce nouveau contrat, où Anne s'intitulait « vraie duchesse de Bretagne », il fut stipulé que le duché reviendrait au second enfant, fils ou fille; que si la reine n'avait qu'un fils, il appartiendrait à ses petits-enfants; que si le roi décédait avant elle, elle rentrerait en possession de sa Bretagne; que si elle mourait la première, son époux pourrait en jouir sa vie durant; et qu'après lui, la province reviendrait aux « véritables héritiers de la duchesse. » Le monarque jura, en outre, de maintenir toutes les franchises et libertés de la vieille Armorique.

On voit que dans ce contrat le faible Louis XII sacrifiait les intérêts de son royaume à l'affection qu'il avait conçue pour sa jolie Brette et que la politique n'avait pas été le seul motif de son divorce avec la malheureuse Jeanne.

Quoi qu'il en soit, Anne profita de son ascendant sur son époux pour conserver le gouvernement de son héritage et pour exercer une grande influence dans les affaires du royaume.

Souvent elle visita sa chère patrie en signalant son entrée dans ses bonnes villes par de nouveaux priviléges, des bienfaits sans nombre ; aussi les Bretons, oubliant presque que leur duchesse les avait rendus sujets de la France, l'accueillaient-ils comme une mère. « Nantes et Rennes la fêtaient surtout avec une pompe toute nationale. C'étaient des arcs de triomphe, des peuples à genoux, des chars traînés à bras, des cloches en

Digitized by Google

branle à dix lieues à la ronde, des canons réveillant les échos de la mer et des montagnes, des comédies jouées en plein air, des ballades chantées dans le dialecte des aïeux, des feux de joie et des festins dans les châteaux, des *Te Deum* et des milliers de cierges, de la verdure et des fleurs du haut en bas des cathédrales et des chapelles. »

S'entourant à la cour de ses compatriotes, leur ouvrant, comme par le passé, les plus nobles carrières, Anne se créa une garde particulière composée de cent gentilshommes bretons, « qui jamais ne failloient, quand elle sortoit de sa chambre, fust pour aller à la messe ou s'aller promener, de l'attendre sur cette petite terrasse de Blois qu'on appelle encore la perche aux Bretons, elle-mesme l'ayant ainsi nommée. Quand elle les y voyoit : — Voilà mes Bretons, disoit-elle, sur la perche, qui m'attendent. »

Anne de Bretagne fut la première reine de France qui attira les dames à la cour. « Elle en avoit une très-grande suite. » Elle élevait ses filles d'honneur « bien et sagement, et toutes à son modelle se fesoient et se façonnoient très-sages. » Oui, on peut le dire, « à son modelle. » Anne fut une des princesses les plus vertueuses, les plus modestes, les plus dignes qui illustrèrent le trône de France. Se faisant remarquer par la simplicité de sa coiffe bretonne, par son mépris pour tous ces raffinements de luxe de parure importés d'Italie, par sa douce piété, que quelques historiens ont osé traiter de fanatique, elle donnait peu ou point de temps à la vanité et aux amusements frivoles, préférant tenir à ses suivantes de sages discours, prendre part avec son époux aux délibérations du conseil et recevoir les ambassadeurs étrangers, que Louis XII ne manquait jamais, « après les avoir veus et ouys, » d'envoyer « faire la révérence à la reyne ; voulant qu'on lui portast le mesme respect qu'à luy, et aussi qu'il connaissoit en elle une grande suffisance pour entretenir et contenter tels grands personnages, comme très-bien

Digitized by Google

elle sçavoit faire et y prenoit un très-grand plaisir, car elle avoit très-bonne et belle grâce de majesté pour les recueillir, et belle éloquence pour les entretenir; et qui quelquefois, parmy son parler françois, estoit curieuse, pour rendre plus grande admiration de soy, d'y entremettre quelques mots étrangers qu'elle apprenoit de monsieur de Grignols, son chevalier d'honneur. »

Mais il faut l'avouer aussi, notre duchesse-reine était impérieuse et hautaine, et souvent le roi même ne pouvait triompher de son inflexible caractère. Il se contentait alors de la nommer en souriant : « Ma Bretonne ou ma Brette. » N'était-ce pas tout dire? Les enfants de la vieille Armorique ne se sont-ils pas toujours fait remarquer par leur tenacité, on pourrait ajouter peut-être, par leur obstination?... C'est, du reste, le caractère naturel d'un peuple longtemps indépendant et fier de ses grands souvenirs.

On doit encore reprocher à la fille de François II ce « si de vengeance » que nous avons déjà lu sur son front noble et digne. Cette vengeance, elle la poussa un peu loin contre Louise de Savoie d'abord, cette autre veuve de vingt-deux ans, non moins belle, non moins impérieuse que notre duchesse, et qui vécut exilée dans son château d'Amboise ; mais elle la fit encore plus cruellement sentir au seigneur de Gié, Pierre de Rohan, Breton de naissance, lieutenant général de Bretagne et maréchal de France depuis trente ans. Voici ce qui arriva :

Après une expédition triomphante dans le Milanais, Louis, à peine revenu à Paris, se vit tout à coup enlever ses conquêtes. Il partit aussitôt pour Lyon, où il tomba si dangereusement malade, qu'on désespéra de ses jours. A cette nouvelle, la reine fit ses préparatifs pour se retirer en Bretagne et embarqua sur la Loire ce qu'elle avait de plus précieux. Mais le maréchal de Gié arrêta les bagages à Saumur.

Digitized by Google

Anne ne put jamais oublier ce qu'elle appelait un nouvel outrage d'un homme à qui elle n'avait pas encore pardonné ses prétentions pour son fils dans le temps où les cinq « espouseurs » joutaient autour de la fiancée de Bretagne.

En empêchant la retraite précipitée de la reine de France au cas où Louis XII eût rendu le dernier soupir à Lyon, le maréchal ne voulait qu'assurer la province à l'héritier présomptif, dont il était gouverneur. Du reste, on conçoit aussi cet empressement de la duchesse, car Louise de Savoie, son orgueilleuse et détestée rivale, aurait alors saisi le sceptre et se serait probablement vengée des affronts que la Bretonne lui avait fait souffrir.

Dès que le roi fut en convalescence, Anne demanda qu'on mît le seigneur de Gié en jugement. Le prince résista longtemps ; mais, n'ayant pas la force de déplaire davantage à sa « petite Brette », il consentit à tout.

Le vieux serviteur fut alors chargé de chaînes et plongé dans un cachot. Comme il arrive toujours, ceux qui avaient été ses amis dans la prospérité l'accablèrent pendant sa disgrâce, et ses protégés mêmes déposèrent contre lui. Louise de Savoie, aussi implacable que la reine, se rapprocha de sa rivale pour écraser le malheureux, de qui elle prétendait avoir aussi à se plaindre. Il ne tint pas à ces deux femmes qu'il ne fût écartelé.

Les crimes du maréchal étaient d'avoir arrêté les bagages de la reine, de s'être opposé au mariage de la fille aînée du roi avec le comte de Luxembourg, d'avoir veillé à la garde de l'héritier présomptif et de Madame Claude pendant la maladie de Louis XII, et d'avoir employé à son service quinze mortes-payes qui étaient à la solde du roi.

Le chancelier de France Gui de Rochefort, dont nous connaissons déjà l'éminente vertu, sauva Pierre de Rohan, qui, privé de ses titres et commandements, se retira en son château du

Digitized by Google

Verger, où il vécut en sage à l'ombre d'une enseigne philosophique qu'il fit graver sur la porte de son manoir. C'était un chapeau à larges bords avec cette inscription : *A la bonne heure nous prit la pluie.* Le vieux guerrier, dépouillé des honneurs, mais non de la considération publique, se soucia peu des outrages que de misérables ennemis firent à sa mémoire : « il se joua une farce dans un collége de Paris, où ils disaient qu'un maréchal, ayant voulu ferrer un âne (Anne), en avait reçu une si grande ruade, qu'il avait été jeté par-dessus la muraille de la cour jusque dans le verger. »

Cependant Louis XII n'avait que deux filles de son mariage avec Anne de Bretagne, Madame Claude et Madame Renée. Le vœu du roi, le vœu de la France entière était que Madame Claude, héritière de la Bretagne par le contrat de sa mère, fût unie à l'héritier présomptif du trône, François d'Angoulême. Anne ne voulut point y consentir, en haine de Louise de Savoie, et, par les traités de Trente, de Lyon et de Blois, elle promit sa fille, avec la Bretagne, le Mâconnais et le comté de Blois, au jeune comte de Luxembourg, héritier des maisons d'Autriche, d'Espagne et de Bourgogne, et qui devait porter l'illustre nom de Charles-Quint. Mais les états généraux de 1506 demandèrent à genoux au roi de France d'accorder sa fille à l'héritier de la couronne, et le contrat trois fois juré fut déchiré solennellement. Les fiançailles furent célébrées le 21 mai de la même année, au grand mécontentement de la reine, qui, au lieu d'assurer la Bretagne à Madame Claude, ne lui donna en dot que la somme de 400,000 écus. Il est vrai que le contrat de 1499 n'avait pas besoin d'être confirmé pour que la jeune princesse héritât de sa mère. Néanmoins, la Bretonne se réserva la faculté de disposer du duché, s'il lui naissait un fils. Ce fils tant désiré ne vint pas.

La jolie Brette fut encore en opposition avec son mari pour la guerre qui éclata en 1510 avec le pape Jules II. Sa haute piété

Digitized by Google

s'alarmait de voir le Fils aîné de l'Église tourner ses armes contre le père commun des fidèles. En vain les évêques de France, assemblés à Tours, voulurent-ils la rassurer en affirmant que le roi était dans son droit, elle n'en continua pas moins à supplier avec larmes pour la paix. Louis, rapporte Mézerai, lui répondit par cet apologue : « Autrefois, les biches étaient armées de cornes comme les cerfs ; elles furent tentées de s'en prévaloir pour dominer ; le ciel les en punit, en les privant de leurs armes. Pensez-vous, ajouta-t-il, être plus savante que toutes les universités qui sont d'accord avec le concile? Et vos confesseurs ne vous ont-ils pas appris que les femmes n'ont point de voix dans l'Église? » Ne pouvant rien obtenir dans une circonstance où l'honneur de la France était engagé, Anne fit faire par les prélats bretons une protestation contre les décisions de Tours et sollicita du pape une absolution particulière, déclarant qu'elle regardait cette guerre comme impie.

Deux ans après, l'Angleterre, liguée avec la cour de Rome, lança une flotte contre la Bretagne. Notre duchesse retrouva alors toute son énergie. Elle fit armer une escadre considérable dans le port de Brest et équipa à ses frais un énorme vaisseau, *la Cordelière*, de 100 canons et de 1,200 hommes. La victoire des Bretons fut complète. Cette victoire sauvait peut-être la France de nouvelles attaques. Le roi en témoigna sa reconnaissance en restituant à sa Brette le comté d'Étampes confisqué autrefois sur François II.

Quelque temps après, le 9 janvier 1514, Anne de Bretagne, cette princesse si digne de l'admiration des Français et de l'amour des Bretons, expira à Blois à l'âge de trente-sept ans.

« Le bon roi Louis prit le deuil en noir et huit jours durant ne fit que larmoyer. »

Le corps de la princesse, enseveli dans ses habits royaux, resta exposé dans la salle d'honneur changée « en salle de douleur », jusqu'au 15 janvier. Ce fut là qu'il reçut les hommages

Digitized by Google

d'une nation affligée. « Il n'y eut personne qui n'admirât le peu de changement du visage de la reine, et tout le monde disait que cette beauté qui résistait à la mort » était la plus grande preuve du séjour de son âme bienheureuse au sein de l'immortelle gloire.

Le soir du 15 janvier, on mit le cadavre dans le cercueil en présence des dames d'honneur et des grands de la cour. « Quand il fallut couvrir la face, chacun des assistants, la regardant pour la dernière fois, fondoit en larmes et poussoit des cris de douleur d'une manière si lamentable, que ceux qui ensevelissoient la reyne en estant troublez dans leurs fonctions, on fut obligé de mettre dehors la plupart de ces personnes qui ne pouvoient mettre fin aux regrets qu'ils témoignoient de la perte d'une si bonne maîtresse, ni se résoudre à ne plus la voir. »

La cérémonie des funérailles, célébrée le 3 février dans l'église de Saint-Sauveur, fut magnifique. La cour, tous les seigneurs de France et de Bretagne y assistèrent en grand deuil. Après l'offrande, l'oraison funèbre fut prononcée par Parvi, confesseur du roi, sur ce texte : « La joie de notre cœur nous a délaissés. » Le prédicateur y exposa « que, comme la reine avait vécu trente-sept ans, il lui appartenait trente-sept éloges d'autant de vertus. Ensuite il lui adressa un chariot d'honneur couronné de ces trente-sept vertus pour la porter jusques en paradis. »

A Paris, nouvelles pompes funèbres, second sermon sur cette parole : « Notre cœur s'est tourné en deuil. » Dans ce discours, Parvi compara la ville de Paris à un chœur de musique à quatre parties : l'Église, la justice, l'université et le peuple; et il prouva que, dans ces quatre parties, les chants de la douleur se faisaient seuls entendre.

A Saint-Denis, Parvi monta en chaire pour la troisième fois et parla plus de quatre heures sur ce texte : « La couronne de notre tête est tombée. » Il fit la généalogie de la reine, la faisant

Digitized by Google

remonter jusqu'à Troye, Brutus et Yuage, fille de Pendrasus, noble empereur de Grèce. Il s'étendit ensuite fort au long sur les saints de Bretagne, prouva que la duchesse avait suivi leurs exemples et « jura, ainsi qu'il croyoit en Dieu, pour tant qu'il l'avoit confessée, administrée et baillé tous les sacrements, qu'elle étoit morte sans péché mortel. »

Le corps fut enfin déposé dans les caveaux bénits, tandis que le roi d'armes, Bretagne, s'écria douloureusement et que les assistants répétèrent en sanglotant : « La reine très-chrétienne, notre souveraine dame et maîtresse, est morte ! »

En mourant, la duchesse-reine légua aux Bretons le cœur qui les avait tant aimés et exprima le désir que ce cœur reposât dans le tombeau de François II aux Carmes de Nantes. Son vœu fut religieusement accompli. Cette précieuse relique de souvenir et d'amour fut renfermée dans une boîte d'or en forme de cœur, revêtue à l'intérieur d'un émail blanc et surmontée d'une couronne royale, où l'on grava ces deux vers :

Cueur de vertus orné,
Dignement couronné.

Sur la boîte, on écrivit :

En ce petit vaisseau, de fin or pur et munde,
Repose un plus grand cueur que oncque dame eust au monde.
Anne fut le nom d'elle, en France deux fois reyne,
Duchesse des Bretons, royale et souveraine.
Ce cueur fut si très hault, que de la terre aux cieulx,
Sa vertu libérale accroissoit mieulx et mieulx ;
Mais Dieu en a reprins sa portion meilleure,
Et ceste part terrestre en grand deuil nous demeure.
IX janvier M. V. XIV.

La boîte d'or fut mise dans une boîte de plomb, dans une boîte de fer et dans un coffre de plomb, qui fut solennellement

Digitized by Google

porté en Bretagne au milieu d'une population en deuil et déposé entre les cercueils de François II et de Marguerite de Foix, dans le magnifique tombeau qu'Anne leur avait fait élever en 1507 aux Carmes de Nantes.

Ce tombeau, chef-d'œuvre d'architecture, qui n'a peut-être pas son égal dans l'école française, et cette multitude d'églises, de chapelles, de calvaires, de fontaines et de statues qui couvrirent la Bretagne sous le règne de la duchesse-reine, prouvent assez la protection éclatante qu'Anne sut accorder aux arts.

Arrêtons-nous un instant devant ce monument tout national que la cathédrale de Nantes nous montre avec un légitime orgueil comme un glorieux souvenir de son dernier duc, François II; d'un de ses héros, Arthur III, connétable de France, et de son sculpteur par excellence, son Michel-Ange, Michel Columb, « le tailleur d'images. »

Le tombeau des Carmes forme un massif rectangulaire en marbre blanc, posé sur un socle également de marbre blanc et couvert d'une énorme table de marbre noir sur laquelle sont étendus le duc et la duchesse avec le manteau d'hermines, la couronne fleuronnée et tous les autres insignes de leur dignité. Leurs têtes sont soutenues sur des coussins à broderies par trois anges à pose gracieuse et pour lesquels l'artiste s'est inspiré certainement des plus jolies figures d'enfants de son pays natal. Aux pieds de François et de Marguerite sont couchés un lion tenant dans ses griffes les armes de Bretagne et un lévrier portant l'écusson aux armes de la duchesse de Bretagne et de Foix, entouré d'une cordelière délicieusement sculptée. Ce lion et ce lévrier, d'un très-beau travail, semblent indiquer que le dernier duc et sa compagne ont possédé tous deux les vertus de leur état : la magnanimité dans la force et la fidélité dans la soumission. Les côtés latéraux du tombeau nous montrent les douze apôtres dans des niches en marbre rouge séparées par des pilastres en marbre blanc. Au-dessous

Digitized by Google

de ces douze apôtres, sont seize pleureuses dont la figure et les mains sont en marbre blanc, et le capuchon et les draperies qui les enveloppent en marbre vert. Les niches ou médaillons dans lesquels elles paraissent, les unes agenouillées, les autres accroupies, sont en marbre blanc et se font remarquer par la beauté, la délicatesse et le fini de leurs arabesques et autres ornements. A l'un des bouts du monument, sur la même ligne que les apôtres, on voit saint François d'Assise et sainte Marguerite; à l'autre extrémité, Charlemagne et saint Louis. Aux quatre angles sont représentées dans quatre statues emblématiques de grandeur naturelle, les vertus cardinales des souverains : la Justice, la Force, la Prudence et la Sagesse. La Justice n'est autre chose que le portrait de la reine Anne. La tête de cette statue est fort belle, le front est pur et large, les yeux sont fendus en amandes, les cheveux sont roulés en bandeaux. D'une main, la Justice tient un glaive; de l'autre, la balance et le livre des lois. La Prudence a deux visages : celui d'une belle jeune femme au caractère tout breton et celui d'un vieillard, comme pour indiquer que la prudence doit réunir la force intellectuelle et la perspicacité de la jeunesse à l'expérience de la vieillesse. De la main gauche, la jeune femme tient un miroir convexe, et de la droite, un compas. Un serpent se déroule à ses pieds. La Sagesse, couverte de vêtements religieux, porte un mors de bride et une horloge, symboles d'une vie régulière. La Force a une petite tour à créneaux dans la main gauche, et de l'autre elle étrangle sans effort un monstre hideux. La pose et le geste de cette statue sont admirables; en les contemplant, on comprend facilement que ce n'est pas de la force physique, mais de la force morale, cette force toute-puissante, qu'il s'agit.

En 1727, ce tombeau fut ouvert par ordre du roi. On y trouva trois cercueils de plomb parsemés d'hermines, celui de

Digitized by Google

François II avec cette inscription : « Cy dedans gist le corps du duc François II de ce nom, lequel régna trente ans duc de Bretagne, puis trépassa à Couéron, le huit septembre, l'an mil quatre cent quatre-vingt-huit, et fut céans ensépulturé; » et ceux de Marguerite de Foix et de Marguerite de Bretagne, première femme du prince.

En 1792, le tombeau fut violé, les cendres dispersées et les cercueils transformés en balles. M. de Crucy, architecte-voyer de Nantes, sauva le monument de la destruction en le couvrant de débris et de matériaux. Depuis, il fut restauré et placé dans la cathédrale. On y déposa en 1817 les restes précieux d'Arthur III, comte de Richemont, connétable de France et duc de Bretagne.

Le coffre de plomb où avait reposé le cœur de la duchesse Anne pendant près de trois siècles, fut ouvert aussi en 1792. On n'y trouva plus dans les trois boîtes dont nous avons parlé qu'un peu d'eau et les restes d'un scapulaire. La boîte d'or est conservée à la mairie de Nantes.

Si notre savante duchesse encouragea les arts, elle ne donna pas une moindre attention aux sciences et aux lettres. On sait que dans son palais de Blois ou des Tournelles, se réunissaient les hommes les plus instruits de Paris et de la France, et que la petite Renée, encore enfant, « discouroit si hautement de l'astronomie, » qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui l'entendaient. En un mot, on peut dire qu'Anne de Bretagne prépara les voies à François Ier, que la postérité honora du titre glorieux de Père des lettres.

« Au mois de mai ensuivant 1514, François, duc de Valois et comte d'Angoulesme, apparent héritier de la couronne de France, espousa à Saint-Germain en Laye Madame Claude, fille aisnée du roy, comtesse de Bretaigne, par la succession de la reyne Anne, sa mère; lequel mariage ne s'estoit sceu faire du vivant de ladicte reyne Anne, parce qu'elle aspiroit

Digitized by Google

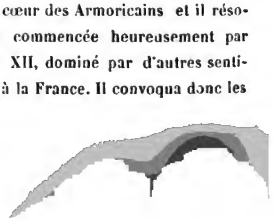
plutost au mariage de Charles d'Autriche, pour ceste heure empereur, dont il avoit esté pourparlé longtemps avant, qu'à celuy dudict duc d'Angoulesme; et disoit-on que l'occasion qui à cela mouvoit, estoit pour la haine qu'elle portoit à Madame Louyse de Savoye, mère dudict duc d'Angoulesme. »

Louis XII remit à François l'administration de la Bretagne, à la prière des états du duché, et le 1er janvier 1515, après deux mois d'une union contractée follement avec la jeune Marie d'Angleterre, il laissa par sa mort le sceptre et la couronne de France à l'époux de la duchesse de Bretagne.

Madame Claude, qui n'avait ni la fermeté ni le génie de sa mère, céda d'abord le duché à son mari sa vie durant, puis lui en fit la donation à perpétuité, et enfin, par son testament, le transmit au Dauphin.

Malgré ces actes successifs qui l'enchaînaient à la France, la Bretagne ne s'en considérait pas moins comme indépendante encore, puisque, lorsqu'il s'agit de payer la rançon du roi-soldat prisonnier à Madrid, après la déroute de Pavie, les gentilshommes déclarèrent, après que les états eurent voté une somme et que les villes eurent offert leur don gratuit, que, « bien qu'ils ne dussent au roi que la foi et le service à la guerre, ils payeraient chacun dans cette occasion le 1/20e du produit de leurs terres nobles, mais sans se soumettre à aucun contrôle, sans énoncer même la somme qu'ils verseraient dans un coffre qui devait demeurer scellé et rester dans la province jusqu'au moment où il s'agirait de payer la rançon des illustres prisonniers. »

François Ier soupçonna ces vieilles idées d'indépendance qui vivaient toujours dans le cœur des Armoricains et il résolut d'affermir une conquête commencée heureusement par Charles VIII, mais que Louis XII, dominé par d'autres sentiments, n'avait pas su assurer à la France. Il convoqua donc les



Digitized by Google

états à Vannes au mois d'août 1532 et se rendit lui-même à Châteaubriant.

Dirons-nous combien fut orageuse cette assemblée solennelle, la dernière de l'ancienne Bretagne? Dirons-nous la douleur de nos fiers Bretons au moment de sanctionner l'acte qui anéantissait cette liberté qu'ils avaient défendue pendant douze cents ans? Il est vrai que ces douze siècles de gloire avaient été aussi douze siècles de misère et de malheur; et c'est à peine si, au milieu des calamités de toutes sortes qui avaient accablé la malheureuse province, au milieu des guerres civiles et étrangères qui l'avaient déchirée, elle pouvait compter cent ans de paix! L'avenir.... Nos Bretons n'osaient soulever ce voile mystérieux qui cache les destinées des peuples, car leurs yeux, obscurcis par les larmes, n'y voyaient que la servitude ou de nouvelles guerres entre la France et l'Angleterre, ces deux grandes puissances, également jalouses de posséder la presqu'île armoricaine, guerres dont elle seule, la terre disputée, porterait tout le poids. Ces dernières considérations ébranlèrent les trois ordres, et ils se résignèrent à accepter l'union en réservant toutefois leurs antiques priviléges.

Mais quand le président Des Déserts leur proposa de la demander eux-mêmes, cette union, ils crurent voir les ombres de leurs ancêtres, ces nobles défenseurs de la patrie, se dresser devant eux, et ils retrouvèrent toute leur énergique fierté. Ce fut comme un long frémissement d'indignation qui parcourut toute la Bretagne depuis la salle de l'assemblée de Vannes jusqu'aux remparts de Rennes et de Nantes, jusqu'aux roches noires de la Cornouailles, jusqu'aux granits roses de Tréguier.

Des Déserts, Breton de naissance, mais tout dévoué à la France, employa un charme tout-puissant, la corruption, et les derniers Bretons sollicitèrent l'union. Ils demandèrent au roi que le Dau-

Digitized by Google

phin entrât dans la capitale brette comme duc et seigneur de Bretagne en jurant de maintenir les droits, libertés et priviléges de la province et en prononçant la réunion perpétuelle du duché à la couronne de France.

Quelque temps après, le dauphin François frappait à la porte Mordelaise et s'asseyait sur ce même trône où frémissaient encore les ombres de Barbetorte et de Jean de Montfort!...

Les Bretons, voyant la bienveillance et la douceur de leur nouveau souverain, s'imaginèrent presque que rien n'était changé... Mais en 1536, le malheureux François, obligé de suivre son père en Italie, expira à Lyon, empoisonné peut-être par Catherine de Médicis, épouse du second fils du roi et de Madame Claude, ou par Montécuculli, commissaire de Charles-Quint.

Henri de Valois hérita du titre de duc de Bretagne et de celui de Dauphin, et, en 1547, en ceignant son front de la couronne des lis, il réunit ces deux titres sous celui de roi de France.

C'en était fait.., le sceptre des Montfort et des Valois n'était plus qu'un seul sceptre, l'union était consommée, et, après douze cents ans d'indépendance et un demi-siècle d'agonie, la Bretagne n'était plus!...

Digitized by Google

XV.

La Ligue en Bretagne. — La Révolution de 1789.

Sous les derniers Valois, un seul mais sinistre événement s'accomplit dans notre Bretagne toute pieuse, toute couverte encore d'églises et de monastères, toute parsemée de croix et d'images de saints : la prétendue réforme, avec les erreurs de Luther et de Calvin, s'y introduisit, apportée par d'Andelot, frère de l'amiral de Coligny, neveu du connétable de Montmorenci et gendre du dernier seigneur de Rieux. Il fut secondé par la vicomtesse de Rohan, sœur du roi de Navarre ; et le château de Blain devint bientôt le centre des prédications et l'asile des réformés. Là se rendaient en foule les gentilshommes de toute la province. Que nos jeunes lecteurs remarquent ce mot : les gentilshommes.... Les gentilshommes embrassaient la réforme, parce que la réforme leur promettait « un gouvernement à principautés fédérales », une sorte de nouvelle féodalité, et, à cette condition, ils se levaient en masse, abjurant les saintes croyances des aïeux, croyances consacrées par des

Digitized by Google

siècles, mais que l'amour des honneurs, la soif des richesses faisaient sacrifier comme un songe de la veille, et juraient de propager et de défendre une religion dont la plupart se souciaient fort peu.

Le peuple resta attaché à sa foi jusqu'à ce que l'intolérance, la persécution brûlât ses saintes images, brisât ses croix et violât ses tabernacles; alors, par crainte, il se laissa aller au torrent, et, d'abord indifférent, il devint fanatique.

Dès 1569, on comptait vingt-huit temples protestants aux pays de Nantes et de Rennes C'était dans les grandes villes que le calvinisme faisait de plus rapides progrès, parce que c'était là que la noblesse avait besoin de gagner les esprits, afin de les soulever au moment favorable. Les plus honteux désordres déshonorèrent la Bretagne comme ils déshonoraient Paris, la Saint-Barthélemy exceptée. Rennes et Nantes eurent leurs assemblées nocturnes et secrètes, leurs prédications séditieuses, leurs émeutes sanglantes. Et les catholiques irrités par les provocations, les menaces et les excès des réformés, se portèrent, eux aussi, à de coupables représailles.

C'était pour dominer, nous l'avons remarqué déjà, qu'un grand nombre de seigneurs avaient embrassé la réforme; ce fut pour dominer aussi que plusieurs autres entreprirent de défendre la foi attaquée par les erreurs de Luther et de Calvin. Au rang de ces défenseurs intéressés, on peut mettre les Guises, qui ne formèrent la sainte union, dont le but avoué était d'empêcher la réforme d'arriver au trône, mais dont la fin véritable était l'ambition, que pour s'emparer d'une couronne qu'ils convoitaient. Bossuet lui-même nous dit : « La Ligue ne fut une affaire de religion que pour le peuple abusé; pour les Guises, ses chefs ambitieux, elle fut une odieuse révolte colorée du beau nom de la religion, qui leur était très-indifférente. »

Lié aux Guises par l'intérêt et par le sang, le gouverneur de

Digitized by Google

Bretagne, Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur et de Penthièvre, organisa la Ligue dans sa province en même temps que les Guises l'organisaient à Paris, c'est-à-dire aussitôt après que la mort du duc d'Alençon, frère du roi, eut donné au Béarnais le titre de premier prince du sang et d'héritier présomptif de la couronne de France.

La Ligue eut en Bretagne un caractère plus sérieux peut-être que dans toutes les autres provinces françaises, parce qu'elle méla à l'horreur de reconnaître un prince calviniste de vieux souvenirs de cette indépendance qu'avait à jamais enchaînée le contrat de la duchesse Anne. Pour nos fiers Armoricains, le dernier héritier de François II était le dernier des Valois. L'acte de réunion de 1532 n'était point tellement consacré, qu'ils n'espérassent encore relever le trône ducal. Le duc de Mercœur présenta sa femme Marie de Luxembourg, duchesse d'Étampes et de Martigues, comme rejeton de cette illustre et malheureuse maison de Penthièvre que la force, et non la justice, avait dépouillée à Auray, comme héritière des droits de Jeanne la Boiteuse; on l'accueillit comme un sauveur.

Déjà il possédait trois places fortes : Guingamp, Lamballe et Moncontour. Il se porta aussitôt sur Nantes, Redon et Fougères, dont il s'empara; mais il échoua complétement devant Dol et Rennes, qui jurèrent fidélité au souverain.

Henri III comprit l'importance de la révolte bretonne; il essaya donc auprès de son beau-frère tous les moyens possibles de le ramener à l'obéissance et lui envoya même les pierreries de la reine Louise de Vaudemont. Vains efforts, vains sacrifices, car Marie de Luxembourg semblait avoir hérité du courage énergique de l'illustre Boiteuse et de l'ambition effrénée de Marguerite de Clisson.

En 1589, le dernier des Valois fut assassiné sous les murs de sa capitale. Mercœur ne dissimula plus ses prétentions; il envoya aussitôt à Rennes le sénéchal de Fougères pour y porter

Digitized by Google

la nouvelle de la mort du roi, espérant sans doute que les quelques catholiques de la bonne ville brette voleraient en foule sous ses étendards et que les réformés oublieraient les querelles religieuses pour se rallier autour de celui qui voulait reconquérir l'indépendance de la patrie; il se trompait.... Fidèles au roi de France, qu'ils avaient reconnu pour prince légitime par l'acte de 1532, les Rennais pendirent le magistrat et se déclarèrent pour le Béarnais.

Le feu de la guerre civile éclata alors sur tous les points de la malheureuse province. Les protestants saluèrent le fils de Jeanne de Navarre avec enthousiasme; les catholiques, ces vrais Bretons religieux, gardiens de la foi des aïeux, dignes fils de ces fiers Armoricains qui, dans tous les siècles, avaient combattu pour la liberté, coururent sur les pas des différents compétiteurs qui aspiraient à monter sur le trône de Barbetorte, après l'avoir relevé au Bouffay.

Ces prétendants n'étaient autres que Mercœur, comme dernier descendant, par sa femme, de la branche des Penthièvre; le duc de Savoie et le duc de Lorraine, comme époux, l'un de la fille de Henri II, l'autre d'une de ses petites-filles; Philippe II, roi d'Espagne, comme veuf de la fille aînée de ce même Henri II, mais qui n'avoua pas d'abord ses prétentions et soutint Mercœur, dans le dessein de le supplanter après la victoire; enfin Henri IV, qui présentait d'une main sa femme Marguerite de Valois, sœur du dernier roi, et de l'autre l'acte de réunion de 1532.

Bretons, Français, Anglais, alliés du roi de Navarre, Lorrains, Espagnols combattirent avec acharnement, ruinant, dévastant la Bretagne et massacrant le pauvre peuple. Les deux principaux adversaires furent le Béarnais et Mercœur, chef de la Ligue.

Ce dernier essuya d'abord un échec devant Vitré, mais il s'empara de Châteauneuf et de Plessis-Bernard. Quimper lui ouvrit

Digitized by Google

ses portes malgré son évêque et le sénéchal Laporte. On représentait à ce magistrat que le roi était hérétique : « Quand il serait un diable incarné, répondit-il, quand il aurait sur sa tête des cornes longues comme le bras, je serais toujours son serviteur. »

Saint-Malo profita des discordes civiles pour se déclarer neutre et presque indépendante, en dépit de l'orgueilleuse inscription gravée par la reine Anne sur la tour qu'elle avait bâtie pour contenir la remuante cité : « Qui qu'en grogne, ainsi sera; c'est mon plaisir. »

S'intitulant duc de Bretagne, l'époux de l'ambitieuse Penthièvre consacra sa nouvelle dignité par un acte de souveraineté : il créa un parlement à Nantes pour se venger de celui de Rennes et le composa naturellement d'hommes de son parti. Les deux cours combattirent par des arrêts inutiles, tandis que le prince de Dombes, général français, enleva au gouverneur Hennebon, Quimperlé et Moncontour. Les ligueurs étaient perdus sans un renfort de 5,000 hommes que leur envoya Philippe II.

L'étranger, c'était la terreur de nos Bretons.... Au bourg de Locpéran d'abord, attaqués par ces nouveaux auxiliaires, femmes, enfants, vieillards se joignirent aux hommes d'armes pour repousser l'invasion. Ils succombèrent sous le nombre. Les Espagnols construisirent dans ce même lieu des fortifications que Henri IV fit détruire après la soumission de la vieille Armorique et qui se relevèrent plus tard sous la main habile de Richelieu pour devenir la belle forteresse de Port-Louis. De Locpéran, les Espagnols allèrent assiéger Hennebon, qui ne put résister.

Les deux armées, celle de Dombes, que soutenaient les Anglais, et celle de Mercœur, se rencontrèrent, vers la fin de juin 1591, aux environs de Corlay. Le ligueur évita l'action et se replia sur Pontivy; les Français se portèrent sur Lamballe,

Digitized by Google

qu'ils assiégèrent malgré Lanoue, dit Bras de fer, parce qu'ayant perdu le bras gauche pendant les guerres de religion, il l'avait remplacé par un bras de fer. Ce nouveau du Guesclin, qui, après avoir ouvert à son roi le chemin du trône, venait essayer d'arracher sa patrie au joug de l'étranger, fut atteint d'une balle qui lui causa la mort quelques jours après.

Avec Lanoue Bras de fer, le plus illustre capitaine de son époque, s'évanouit la fortune du jeune Dombes. Il se vit privé des Anglais, qui, décimés par les maladies, se retirèrent en Anjou, et essuya un échec entre Craon et Château-Gontier, échec qui fit éclater la mésintelligence entre lui et le parlement. Peu de temps après, il fut remplacé par d'Aumont, qui marcha de victoire en victoire tandis que le roi faisait son abjuration solennelle à Saint-Denis et entrait triomphalement dans la capitale. La plupart de ceux qui avaient suivi Mercœur, entraînés par l'horreur que leur inspirait un prince hérétique, se soumirent aussitôt au nouveau souverain, et c'en était fait de la Ligue en Bretagne sans l'ambition de la dernière fille des Penthièvre, sans la fierté des quelques descendants de ces fameux barons qui avaient donné dans tous les siècles du sang à la patrie, sans les Espagnols qui combattaient pour eux mêmes et sans les bandits qui, sous le nom de ligueurs, ravageaient la basse Bretagne.

Louise de Vaudemont essaya de ramener son frère à l'obéissance. Marie de Luxembourg ne voulut point consentir à la paix. Cette autre Penthièvre se serait volontiers écriée comme la Boiteuse : « Ne faictes aucun accommodement que le corps de la duchié ne nous demeure! »

Cependant Morlaix, Saint-Malo, Quimper, Crozon, Corlay, etc., se soumirent à Henri IV. Les confidents de Mercœur demandèrent alors à leur maître s'il songeait encore à se faire duc de Bretagne. « Je ne sais si c'est un songe, répondit-il, mais voilà dix ans qu'il dure. »

Digitized by Google

A Aumont, tué devant Camper, succédèrent Saint Luc et Brissac, qui portèrent les derniers coups à la Ligue. Leur plus formidable adversaire fut Gui Eder de la Fontenelle, qui, à la tête d'une bande de brigands, désolait la Cornouailles, s'emparant des châteaux, brûlant les villes et les villages, rançonnant les bourgeois et exterminant les paysans. En un seul jour, il massacra plus de 1,000 hommes de cette « paysantaille » et défendit sous peine de mort d'inhumer un seul de ces cadavres, qui pourrirent sur la terre ou furent dévorés par les chiens et les loups. « L'odeur des ennemis morts est suave et douce, » disait-il à ceux qui se plaignaient de cette horrible puanteur. Il serait impossible de redire tous les crimes de ce monstre qui, après ses victoires, s'enivrait au milieu des malheureux qu'il torturait, et qui fit périr plus de 6,000 Bretons par le fer et le feu.

En attendant l'arrivée d'une flotte de cent vingt voiles et d'une nouvelle *Armada* espagnole avec laquelle il espérait triompher, Mercœur, enfermé à Nantes, ne pouvait résister au roi qu'en le menaçant de livrer ses places aux étrangers.

Si cette invasion projetée eût pu avoir lieu, la Bretagne aurait sans doute appartenu à Philippe II, qui, sous prétexte de soutenir les droits de la maison de Penthièvre, combattait pour lui-même.

Le soir du 1er novembre 1597, la formidable *Armada* parut en vue des côtes. Des cris d'alarme s'élevèrent alors de tous les points de la vieille Armorique, des vœux montèrent au ciel de toutes parts contre l'étranger conquérant.... Dieu sauva la Bretagne : pendant la nuit, une horrible tempête fit frémir Bretons et Espagnols.... Les vagues en courroux précipitèrent les navires sur les récifs sauvages, et le lendemain il ne restait plus du puissant armement que quelques débris et quelques cadavres que les vents et les flots avaient apportés sur la plage déserte !

Digitized by Google

Mercœur se soumit, fut reçu en grâce par son roi, à la prière de Gabrielle d'Estrées, dont le fils, César de Vendôme, âgé de quatre ans seulement, fut nommé gouverneur de Bretagne et fiancé à la fille du ligueur, héritière des Penthièvre.

La Fontenelle lui-même, cette Barbe bleue de la Cornouailles, obtint un généreux pardon du clément Henri, qui lui laissa le gouvernement de Douarnerez dont il avait fait son repaire. Dans la suite, le brigand breton prit part au complot de Biron et mourut sur la roue en place de Grève.

Quelques jours après la soumission de la Bretagne, Henri IV fit son entrée solennelle dans la cité de Nantes, où il salua le vieux château par cette exclamation si connue : « Ventre-saint-gris, les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » Ce fut à Nantes qu'il signa l'immortel édit qui donna la paix à la France en assurant à tous la liberté de conscience.

Henri, traversant les landes pour aller visiter sa bonne ville de Rennes, s'écria en voyant les campagnes désolées et les plaines stériles : « Où ces pauvres Bretons prendront-ils l'argent qu'ils m'ont promis ? » Son premier acte dans la capitale brette fut un bienfait. Il fit remise des 40,000 écus stipulés, par mois, pour les frais de la guerre. « Les états rendirent au roi générosité pour générosité et lui votèrent 800,000 écus de secours. »

Après avoir reçu la soumission et les serments des principales villes, Henri IV quitta notre malheureuse Bretagne, que les soldats, les brigands, la famine, la peste avaient ruinée et laissaient sanglante. C'était surtout la Cornouailles qui avait souffert : là, des villes brûlées, des châteaux abattus, des villages en cendre, des récoltes écrasées, des terres en friche et des populations décimées par la disette, le mal jaune et les loups. « Il est impossible de raconter par écrit, dit un témoin oculaire, toutes les pauvretés que nous avons souffertes dans ce

Digitized by Google

bas pays ; on les estimerait des fables, et non des vérités. S'étant habitués à vivre de chair et de sang humains par l'abondance des cadavres que leur servit d'abord la guerre, ils (les loups) trouvèrent cette curée si appetissante, que dès lors et dans la suite jusqu'à sept ou huit ans, ils attaquèrent les hommes étant même armés, et personne n'osait plus aller seul. Quant aux femmes et aux enfants, il les fallait bien enfermer dans les maisons ; car si quelqu'un ouvrait la porte, il était le plus souvent happé jusque sur le seuil. »

Un auteur moderne assure que la Cornouailles n'a pas encore recouvré la population et la richesse qu'elle avait avant la Ligue.

Le 2 mai 1598, la paix de Vervins acheva la pacification de la Bretagne en consommant définitivement la réunion de cette province à la monarchie.

Passant sous le sceptre des rois, les Bretons ont cessé de former une nation. Leur histoire appartient donc désormais à l'histoire de France. Mais nous ne pouvons quitter cette Bretagne, digne objet de toutes nos sympathies, sans lui donner un dernier regard, un regard d'adieu, pendant les quatre règnes qui ont précédé la terrible catastrophe de 89, et sans dire un mot de son attitude fière et menaçante pendant le drame sanglant qui renversa une monarchie de quatorze siècles !

Sous Louis XIII, une vaste conspiration se forma en Bretagne contre le ministre tout-puissant qui gouvernait la France. L'habile Richelieu sut l'anéantir : soupçonnant le gouverneur César de Vendôme d'y avoir pris part, il l'obligea à démanteler à ses propres frais les places de Guingamp, de Lamballe et de Moncontour, que sa femme, fille du ligueur, lui avait apportées en dot, et il fit condamner à mort Henri de Talleyrand, comte de Chalais, chef du complot. Le malheureux Breton fut décapité sur la place du Bouffay. Le bourreau tremblant ne l'acheva qu'au trente-cinquième coup.

Digitized by Google

Sous Louis XIV, révoltes incessantes d'un peuple si longtemps libre, à cause de l'impôt du tabac et de l'établissement du droit du timbre. A Nantes, les femmes mêmes s'ameutèrent; à Rennes, les désordres furent effrayants. M. de Chaulnes, alors gouverneur de la province, réprima la rébellion avec une sévérité sans exemple et appela des troupes qui écrasèrent encore une fois nos orgueilleux Armoricains.

C'est dans les Lettres de Mme de Sévigné, cette fille de la Bretagne, qu'il faut chercher le récit fidèle des cruautés de M. de Chaulnes. « Nos pauvres bas Bretons, dit-elle le 24 septembre 1675, nos pauvres bas Bretons s'attroupent quarante, cinquante par les champs, et, dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent : *Med culpd*. C'est le seul mot de français qu'ils sachent; on ne laisse pas de les pendre. Ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche. — Cette province a grand tort, écrit-elle un mois après, le 20 octobre, mais elle est rudement punie, et au point de ne s'en remettre jamais.... On a pris à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes que l'on va pendre — On a pris soixante bourgeois, écrit-elle encore le 30 octobre, on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres. Vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne, et c'est dommage. »

Si l'impôt du timbre et du tabac avaient soulevé le peuple, la révocation du fameux édit de Nantes ne mécontenta pas moins la noblesse bretonne. Fléchier, avec toute son éloquence, ne put triompher de l'entêtement religieux des calvinistes de Rennes et de Nantes. Louis XIV, accoutumé à vaincre, les convertit par la force des armes, et tous ceux qui résistèrent furent « emprisonnés, exécutés et proscrits. »

C'est ainsi que la France se souvenait des belles promesses du contrat de la reine Anne!

Néanmoins, pendant ces sanglantes périodes, on peut signaler un accroissement considérable dans le commerce bre-

Digitized by Google

ton, notamment à Nantes, à Saint-Malo, à Brest et à Morlaix, et l'on peut compter dans les annales françaises plus d'un glorieux exploit, plus d'un nom célèbre enfanté par la Bretagne.

Les guerres maritimes du règne du grand roi attirèrent bien des fois les étrangers sur les côtes de l'ancien duché : en 1693, les Anglais essayèrent de détruire Saint-Malo ; en 1694, ils voulurent, de concert avec les Hollandais, surprendre le port de Brest. Nos Bretons se vengèrent en allant détruire les colonies anglaises sur les côtes d'Afrique et à Terre-Neuve. Jacques Cassard, célèbre marin nantais, combattit en 1709 avec un vaisseau, *l'Éclatant*, contre cinq navires anglais. En 1712, il soumit, à la tête de son escadre, Santiago, Surinam, Berbice, Saint-Eustache, Curaçao, en une seule campagne. Après de si glorieuses victoires, il mourut en prison pour dettes. Duguay-Trouin, plus célèbre encore, l'un des grands hommes que Saint-Malo a donnés à la France, prit aux Anglais trois cents vaisseaux marchands, vingt bâtiments de guerre, et s'empara de Rio-Janeiro.

Pendant la régence du duc d'Orléans sous la minorité de Louis XV, les états de Bretagne, « poussés à bout par les exactions du duc, indignés de la corruption de l'administration nouvelle et des mœurs françaises, refusèrent de voter le don gratuit par acclamations, comme c'était l'usage. » Les Bretons osèrent encore rêver l'indépendance et s'associèrent à la fameuse conspiration de Cellamare, complot formé par le ministre d'Espagne Albéroni pour faire passer la régence de France dans les mains de Philippe V. Le duc d'Orléans déjoua cet audacieux projet, et quatre illustres Bretons, MM. le Moyne de Talhouet, du Couëdic, de Pontcallec et de Montlouis, expièrent sur la place du Bouffay, par une mort sanglante, l'exaltation de leur patriotisme. Le calme, la sérénité, la piété des victimes au pied de l'échafaud firent assez connaître la noblesse et la pureté de leurs sentiments.

Digitized by Google

Si leur exécution doit être qualifiée de sévère et peut-être d'injuste, il faut remarquer aussi qu'elle fut impolitique. La Bretagne pleura ses martyrs en même temps que ses droits, ses libertés, ses priviléges, qu'elle se voyait ravir un à un par son gouverneur, le duc d'Aiguillon, au mépris du contrat de la reine Anne solennellement juré par les rois. Sans doute, le duc d'Aiguillon prenait de sages mesures en fortifiant les côtes, en perçant des routes dans une province qui n'en avait qu'une seule, mais il oubliait qu'il gouvernait un peuple ignorant et grossier, dont le caractère grave repoussait avec opiniâtreté toutes les innovations qui auraient pu augmenter son bien-être, parce qu'il comptait pour peu de chose l'amélioration dans l'avenir et ne voyait dans le présent que corvées nouvelles, impôts plus pesants et servitude.

Les Anglais opérèrent une descente à Saint-Cast en 1758. Les Bretons, comprenant alors l'utilité de leurs travaux, se rallièrent autour du duc d'Aiguillon contre l'étranger, qu'ils repoussèrent victorieusement; mais, le danger passé, ils reprirent leur vieille haine et accusèrent le gouverneur d'avoir failli dans le combat. Le duc répondit à cette accusation insultante par l'impôt du « sol pour livre », impôt que les états refusèrent après quatorze jours de délibération.

Pendant ce temps, Caradeuc de la Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne, demandait la suppression de l'ordre des Jésuites. Sans se déclarer pour eux, d'Aiguillon se servit de leur ressentiment contre le procureur général. De là des démêlés sans nombre, des dénonciations de part et d'autre, le rappel du gouverneur, l'arrestation de la Chalotais, le retour d'Aiguillon en Bretagne, les Bretons contraints par la force de payer l'impôt, enfin le triomphe du magistrat et la condamnation du duc. Mais bientôt la politique changea : le gouverneur déchu devint ministre, et les parlements furent cassés.

Digitized by Google

Trois ans après, ils furent rétablis par le nouveau roi, l'infortuné Louis XVI, qui monta au trône avec « toutes ses vertus et toutes ses faiblesses. » Une expédition brillante, celle d'Amérique, illustra les premières années de ce malheureux règne. Un Breton, du Couëdic, s'immortalisa dans cette guerre par le combat de la *Surveillante* en 1779.

L'exaltation des esprits annonçait depuis quelque temps déjà le furieux orage qui grondait sourdement sur la France entière; 89 approchait avec toutes ses horreurs!... Pour notre Bretagne, la révolution datait depuis de longues années, depuis l'exécution des martyrs de la régence, depuis les exactions du duc d'Aiguillon. Elle éclata au parlement et dans les rues de Rennes en 1788, quand le comte de Botherel, procureur général au parlement, fit entendre ces menaçantes paroles: « Spécialement chargés par les gens des trois états de veiller à la conservation des constitutions de la province consignées dans les anciens contrats, nous déclarons réclamer formellement l'exécution du contrat de mariage de Louis XII et de la duchesse Anne, qui porte expressément que nos droits, libertés, franchises, coutumes en fait d'église, de justice, de chancellerie, etc., du peuple comme de la noblesse, seront maintenus ainsi qu'au temps des anciens ducs de Bretagne. »

Thiard, gouverneur de la province, envahit la salle du parlement à la tête de ses grenadiers; les bourgeois se soulevèrent en masse, le lapidèrent dans la rue. L'insurrection gagna toutes les vieilles cités armoricaines, les protestations partirent de tous les points, et le gouvernement français, incapable de maintenir une telle rébellion, imagina « d'affaiblir la Bretagne en la divisant à force d'intrigues, de libelles et d'espionnages. » Il y parvint: la bourgeoisie se sépara du clergé et de la noblesse, fit cause à part et essaya même de triompher des deux autres ordres par un massacre tenté à Nantes et à Rennes.

Digitized by Google

Pendant ce temps, s'accomplissaient en France de grands événements : les états généraux de Versailles, le tiers-état se déclarant assemblée constituante, les émeutes de Paris, la fuite du roi, l'arrestation à Varennes, les journées de massacres, la déposition de Louis XVI, la proclamation de la république, la Convention, l'exécution du monarque, la Terreur...

La France entière gémit alors sous le joug odieux des soi-disant républicains. De toutes parts la guerre civile, l'incendie, l'échafaud et la mort... En Bretagne, le peuple, comprenant que la véritable indépendance n'était pas telle que la promettaient les révolutionnaires, laissa continuer la lutte entre la bourgeoisie, le clergé et la noblesse ; mais quand il s'agit de défendre « sa vieille foi, ses vieilles mœurs, sa vieille liberté », il s'éleva comme un seul homme depuis les roches noires de la Cornouailles jusqu'aux champs de Rennes et de Nantes. On vit cette multitude de héros, vêtus de la braie nationale, armés de fourches et de bâtons, tenant d'une main l'épée et de l'autre le crucifix, en un mot ces terribles Bretons de la basse Bretagne, on les vit courir sur les bleus (les républicains) avec une rage impossible à décrire.

Cette insurrection de l'Ouest ne fut pas exclusivement bretonne. La Vendée, l'immortelle Vendée, le Poitou, le Maine et l'Anjou y eurent une part très-active.

« Mon âme à Dieu, mon corps au roi ! » s'écria le comte de Francheville de Polinec en donnant, le 13 février de l'année 1791, le signal du formidable soulèvement dans la paroisse de Sarzeau (Morbihan) et en marchant sur Vannes avec ses paysans. Il fut repoussé, laissant cinquante des siens sur le champ d'honneur. Mais, s'écrie un historien moderne, « le sang des victimes de Sarzeau fit éclore en Bretagne des milliers de soldats » qui firent des prodiges de valeur.

Les Vendéens s'organisèrent aussi sous les ordres du voiturier Cathelineau, ce saint de la Vendée, du garde-chasse Stofflet, de

Digitized by Google

Charette, d'Elbée, de Lescure, de la Rochejaquelein, et marchèrent de victoires en victoires à Chollet, à Machecoul, à Challans, à Pornic, à Saint-Vincent, etc., etc.; mais, réunis aux bas Bretons, ils succombèrent devant Nantes, après un combat de dix-huit heures, et y perdirent Cathelineau, blessé à mort dans l'action. Alors le rebut de la populace parisienne se jeta dans la Bretagne et dans la Vendée, et la guerre ne fut plus qu'un odieux massacre.

Vaincus à Chollet et à Beaupréau, les Vendéens tentèrent de s'élancer dans la basse Bretagne pour marcher avec les Chouans à de nouvelles victoires. Arrivés trop tard à Fougères, à Pontorson, à Avranches, à Dol, ils expièrent leur sublime résistance à un gouvernement sanguinaire dans les champs de Laval, d'Ancenis et de Savenay. Considérablement affaiblis, Stofflet et Charette, ces deux derniers chefs vendéens, consentirent à signer à la Jaunaye, le 27 février 1795, un traité où la fière république qui dictait des conditions à toute l'Europe en reçut à son tour des géants de l'Ouest.

Ce traité ne soumit pas la Bretagne. Néanmoins, ne craignant plus les Vendéens, la Convention écrasa cette malheureuse province de son sceptre de fer comme elle écrasait toute la France. Elle lui imposa un « proconsul bourreau » à qui elle recommanda surtout de prendre les mesures les plus fortes et les plus rapides contre les royalistes. L'ex-procureur d'Aurillac, cet homme sans instruction et sans mœurs, égaré par le fanatisme politique et la fougue de ses passions, en un mot le féroce Carrier, « ce Néron de mauvais lieu, » arriva à Nantes au milieu des horreurs de la guerre civile avec des pouvoirs illimités. Son premier acte fut la confirmation de l'établissement d'une commission militaire qui, depuis vingt jours, avait fait périr environ 4,000 individus. Mais ce n'était point détruire avec assez de rapidité; il ordonna bientôt les exécutions en masse et sans jugement, et enfin inventa ses terribles noyades.... D'abord, il

Digitized by Google

employa cet affreux expédient pendant la nuit; puis, se familiarisant avec le crime, il ne rougit plus d'accomplir son odieuse mission au milieu du jour. Dans l'espace de deux mois, il fit périr plus de 9,000 personnes!

C'était horrible à voir.... Les malheureuses victimes, hommes, femmes, vieillards, enfants, dépouillées de tous leurs vêtements, entassées par centaines dans les bateaux à soupape appelés chalands, et englouties tout à coup dans la Loire!... Ceux qui cherchaient à se sauver à la nage étaient assommés à coups de rames ou massacrés par les bourreaux qui gardaient les bords du fleuve.

Les bas Bretons qui avaient pris depuis longtemps déjà le nom de Chouans, de leur chef Jean Cottereau, dit Jean Chouan, continuaient au milieu des bois leurs rudes et terribles combats sous les Francheville, les Cadoudal, les Scépeaux, les Bourmont, les Puisaye, les Boisguy, etc. Hoche, qui, jeune encore, s'était élevé des derniers rangs de la milice au commandement des armées, ayant été envoyé en Bretagne, comprit que la force ne triompherait jamais de ces bandes indomptables; il entreprit de les diviser. Peut-être encore n'eût-il point vaincu les derniers défenseurs de la basse Bretagne si l'Océan lui-même ne les eût trahis! Ce fut alors que Quiberon vit son sacrifice.

Sur les instances de Puisaye, l'Angleterre prépara un armement considérable qui déposa sur la presqu'île de Quiberon 5,000 émigrés français, le 27 juin 1795. Un nombre à peu près égal de Chouans vint les y joindre. On emporta le fort de Penthièvre, mais on eut l'imprudence d'en laisser la garde aux soldats de l'ancienne garnison. « La Bretagne fut vivement agitée, dit M. Lavallée; mais elle détestait les Anglais; elle se défiait de l'absence du comte d'Artois; elle ne prit point les armes. Pourtant il y avait chance de la soulever, si l'on s'était jeté hardiment sur la route de Rennes. » Hoche accourut alors, reprit le fort de Penthièvre, que lui livra la trahison, et bloqua

Digitized by Google

les émigrés et nos Chouans dans la presqu'île. «L'escadre anglaise, battue par une tempête, ne pouvait avancer. » Les émigrés, ne voyant que la mort de toutes parts, s'élancèrent en grand nombre dans la mer pour gagner les embarcations, qui périrent presque toutes. « Il ne resta qu'un millier d'hommes, débris de notre vieille gloire monarchique, qui se défendaient avec désespoir lorsqu'un cri de : « Rendez-vous ! » partit des rangs républicains. Sur ce cri, qu'ils pouvaient regarder comme une capitulation, les émigrés posèrent les armes, et Hoche référa du sort des prisonniers au gouvernement. »

Quelques jours après, les 711 émigrés français qui seuls avaient échappé au feu du général républicain et au courroux de l'Océan, étaient fusillés non loin d'Auray, dans un champ que l'on nomme encore aujourd'hui le champ des martyrs.

Cet horrible massacre réveilla la Vendée, pacifiée en apparence sur la foi du traité de la Jaunaye. Stofflet et Charette reprirent le commandement de leurs valeureuses cohortes et, unis aux Chouans, tentèrent une fois encore le sort des combats. Mais leur fortune s'était évanouie, et ils tombèrent. Stofflet fut fusillé à Angers, Charette à Nantes, en criant encore : Vive le roi ! et Hoche força à la paix Bretons et Vendéens.

Trois ans plus tard, ces géants de l'Ouest se relevèrent plus terribles que jamais, à cause de la conscription, de l'emprunt forcé et de la loi des otages. Cette fois la chouannerie s'étendit jusqu'à Versailles.... Sublime mais impuissant effort ! Quels bas Bretons, quels Vendéens auraient pu résister à Napoléon, qui, en prenant à cette époque le titre de consul, gravissait le premier degré du trône de saint Louis ?

La Bretagne, soumise, se trouva de nouveau incorporée à la France, après avoir enseveli sur le champ de bataille ses dernières franchises avec ses derniers défenseurs !...

Digitized by Google

XVI.

LA BRETAGNE ACTUELLE.

Les cinq départements. — Haute Bretagne. — Basse Bretagne. — Topographie, mœurs, usages, costumes, légendes, etc.

Depuis le commencement du XIXe siècle, les Bretons sont restés docilement Français, prodiguant à la mère-patrie « leur sang, leur or, leurs sueurs. »

Nous avons parcouru toute l'histoire de ce peuple célèbre, depuis le jour où il avait assis ses premières huttes de ramées et de feuilles dans les champs déserts de l'Armorique. Ne lui donnerons-nous pas un regard de sympathie maintenant qu'il est notre frère et qu'il associe toutes ses gloires et toutes ses espérances aux gloires et aux espérances de la France ?

La Bretagne, il faut le dire, quoique française d'esprit et de cœur, ressemble peu à nos autres provinces : elle a encore dans bien des parties son aspect antique et sauvage; ses habitants ont conservé quelque chose de leurs vieilles idées d'indépen-

Digitized by Google

dance. Mais leur fierté si noble a dégénéré en obstination, en brusque franchise, en enthousiasme peut-être pour les coutumes des aïeux et en horreur pour l'innovation ; aussi sont-ils, pour la plupart, ignorants, grossiers, ennemis de la civilisation et même superstitieux, malgré leur foi patriarcale. Nous voulons parler des véritables Bretons.

Depuis 1789, la Bretagne est divisée en cinq départements : Ille-et-Vilaine, dont le chef-lieu est établi à Rennes; Loire-Inférieure, chef-lieu Nantes; Côtes-du-Nord, chef-lieu Saint-Brieuc; Finistère, chef-lieu Quimper; et Morbihan, chef-lieu Vannes.

Mais permettez-nous, jeunes lecteurs, à nous qui voulons apprécier un peu le caractère breton, de revenir à l'ancienne démarcation, plutôt morale que géographique, de haute et de basse Bretagne.

HAUTE BRETAGNE.

La haute Bretagne comprend tous les pays qui touchent au Maine et à l'Anjou, c'est-à-dire les départements d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure. Elle s'étend aussi dans une partie des Côtes-du-Nord. Elle ne se distingue point du reste de la France. Ce sont mêmes mœurs, mêmes usages, mêmes costumes, même langage, etc.

Le sol est en général fertile et bien cultivé. Le pays de Nantes est riche en céréales et plus encore en vignobles ; quelques cantons d'Ille-et-Vilaine sont d'une fertilité surprenante. Mais si l'on pénètre à l'intérieur, ce ne sont plus que collines schisteuses et granitiques, que landes, que bruyères, que forêts, etc., etc.

Des villes opulentes, dont les habitants ne sont plus bretons, s'élèvent de toutes parts dans la haute Bretagne.

Digitized by Google

Saluons d'abord la superbe Rennes, la Condate de l'Armorique, la vieille cité des Redones et la capitale de toute la province. Cette ville, d'un aspect agréable, est située sur la croupe et au pied d'une colline dans une plaine vaste et fertile, au confluent de deux rivières, l'Ille et la Vilaine. On y admire des bâtiments superbes, des places publiques magnifiques, des rues larges et tirées au cordeau. Elle doit ce luxe de construction à l'incendie du 22 décembre 1720, allumé, dit-on, par le régiment d'Auvergne ou par un homme ivre. Les flammes continuèrent leur affreux ravage jusqu'au 29 décembre. Enfin alors, nous aurait redit Mme de Sévigné dans son charmant langage, « le combat finit faute de combattants, » c'est-à-dire après que huit cent cinquante maisons qui formaient tout un côté de la ville eurent été consumées.

Les monuments remarquables sont peu nombreux à Rennes. On peut citer pourtant cette porte Mordelaise où les anciens ducs venaient frapper avant de monter sur le trône en faisant le serment solennel de conserver la foi catholique et de gouverner avec équité; la cathédrale, d'une construction récente et dont la porte d'entrée, terminée par une voûte plate, mérite quelque attention; l'église de Saint-Pierre, reste de la fameuse abbaye de Saint-Mélaine, célèbre par ses souvenirs, et celle de Saint-Sauveur par sa jolie architecture; l'hôtel de ville, d'un style pur et gracieux; enfin le palais de justice, qui serait un charmant édifice, si la hauteur des combles n'égalait point celle de la façade.

Rennes se glorifie à bien juste titre de ses magnifiques promenades : le Thabor, vaste esplanade plantée d'arbres séculaires qui ont vu les bénédictins de Saint-Mélaine prier et méditer sous leur ombrage et d'où s'élève, au sein d'une riante verdure et sur un bloc de granit, la statue de du Guesclin; le Mail avec ses quatre allées parallèles qui s'étendent dans une verte prairie sur une longueur de plus de cinq cents mètres; le

Digitized by Google

Champ de Mars et les bords du beau canal d'Ille-et-Rance.

Dans ce même département d'Ille-et-Vilaine, n'oublions pas Fougères, ruinée dans le siècle dernier par quatre incendies désastreux, et qui n'a plus rien d'édifices antiques que les deux tours élevées par Raoul de Fougères; — Montfort-sur-Meu, aux remparts épais, et dont quelques ruines rappellent les Romains conquérants; — Dol, boulevard des Normands en Bretagne; — Redon, dont le nom semble redire au milieu du silence la sainteté des moines disciples de saint Gourwoïon; — Saint-Malo, la patrie des grands hommes, Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Maupertuis, la Bourdonnaye, Surcouf, Broussais, Chateaubriand; Saint-Malo avec son joli port sûr et commode, mais dont l'entrée est si difficile, à cause des récifs qui l'environnent; avec sa tour de *Qui-qu'en-grogne*, qui témoigne encore de la fierté des Malouins et de la fermeté de la reine Anne, avec son château de Combourg, où M. de Chateaubriand « fut porté dans ses langes », comme il le dit lui-même, et dont personne n'oserait, après lui, décrire les vieilles tourelles et le « lac tranquille »; avec son îlot du grand Bé, où dort à jamais, au pied d'une croix de granit et bercé dans sa tombe rocailleuse par des vagues frémissantes, l'illustre écrivain breton; — Vitré, autrefois siége des états, où quelque voix éloquente du moyen âge semble retentir encore dans la chaire extérieure de l'église Notre-Dame et redire les maux et les larmes des chrétiens d'Orient, où les échos de l'antique cité semblent gémir sous ce cri mille fois répété : « Dieu le veut! Dieu le veut! » A une demi-lieue de Vitré, s'élève le château des Rochers, que le séjour de Mme de Sévigné a rendu à jamais célèbre.

Nantes la Brette, chef-lieu du département de la Loire-Inférieure, ville tant de fois assiégée, tant de fois conquise, tant de fois ravagée et sortie belle encore de toutes ces épreuves, est située à l'extrémité d'immenses prairies que bordent des coteaux couverts de vignes. Cette ville est remarquable par la

Digitized by Google

régularité de sa construction, la beauté de ses quais et son port de la Fosse surtout, qui, bordé de belles maisons, ombragé de beaux arbres, s'étend sur une longueur de deux kilomètres ; par sa place Royale et sa place Graslin ; par ses seize ponts, dont l'un, celui de Pirmil, a seize arches; enfin par ses promenades, dont les principales sont les cours de Henri IV, du Peuple, de Saint-André, et le cours de Saint-Pierre où s'élèvent majestueuses les statues d'Arthur III et d'Anne de Bretagne devant le vieux château de Barbetorte. Ce vieux château, énorme masse de bâtiments irréguliers, inutile à la défense de la bonne ville, est seulement respecté par les Nantais comme le témoin des gloires et des vicissitudes des aïeux.

A Nantes, se voit encore le Bouffay, bâti par Conan Ier dit le Tors et qui fut la résidence de plusieurs ducs. La cloche, qui pèse 8,250 kilogrammes, a toujours servi de beffroi; elle sonne l'alarme et annonce les grands événements.

Mais le monument le plus intéressant de la bonne ville brette, c'est sans contredit la cathédrale, fondée par Jean V au xve siècle, ainsi que le témoigne l'inscription suivante gravée sur le portrait de saint Pierre, à qui l'église est dédiée :

L'an mil quatre cent cinquante-quatre,
A my avril, sans moult rabattre,
Au portail de cette église
Fut la premiere pierre assise.

Cette première pierre fut « assise » au lieu même où saint Félix avait élevé, au temps de Canao, le temple chrétien « si riche en ornements et parures », qu'il ne s'en trouvait point de pareil dans toute la France. L'extérieur de Saint-Pierre de Nantes est peu remarquable. Les deux tours du portail n'ont jamais été achevées. Ce portail se compose de trois entrées et se distingue par des sculptures en hauts-reliefs d'un travail admirable. L'intérieur consiste en une belle nef soutenue par dix

Digitized by Google

piliers. On admire dans cette cathédrale le magnifique tombeau de François II.

Les voyageurs ne sauraient quitter Nantes sans accomplir un pieux pèlerinage à Saint-Similien, église ancienne dont la première fondation remonte à 329 et qui fut reconstruite entièrement en 958. On y voit un puits où un soldat normand jeta la tête du saint patron, après avoir brisé la châsse. Les eaux de ce puits passent pour avoir, depuis ce temps, une vertu merveilleuse contre les maux de tête, la surdité, etc.

Guérande est célèbre par quatre siéges mémorables et surtout par le traité de 1365, qui, après une guerre de plus de vingt ans, écarta du trône ducal la maison de Penthièvre pour y faire monter celle de Montfort. A Guérande, la plus belle parure des hommes et des femmes consiste dans le chef des pièces d'étoffes où sont inscrits en lettres d'or et de couleur le nom et l'adresse du fabricant.

Savenay montre avec tristesse le monument funèbre des derniers Vendéens; et Châteaubriant, le vieux manoir où la belle Françoise de Foix fut, dit-on, assassinée par son époux. C'est cette femme dont Clément Marot a dit :

De grant beauté, de grâce qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, et mieux qu'on ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.

Châteaubriant, fondée au XIe siècle par Briant, comte de Penthièvre, qui lui donna son nom, soutint aussi quelques siéges fameux. Mais laissons les siéges et les batailles pour dire que Geoffroy IV, baron de Châteaubriant, suivit saint Louis en terre sainte, et que son retour inespéré causa une telle joie à sa femme, qu'elle mourut en l'embrassant.

Le petit village de Sion, à 17 kilomètres de Châteaubriant, rappelle le plus horrible événement qu'aient peut-être jamais

Digitized by Google

mentionné les annales du fanatisme politique. Pendant les guerres de la Vendée, un paysan de Sion travaillait dans un champ sur la route de Rennes. Près de lui, était caché un fusil chargé d'une balle. Bientôt vint à passer un jeune soldat de l'armée du Rhin. Des blessures rendaient sa marche pénible, et pourtant, oubliant ses souffrances à la vue du village natal, il avait quitté la diligence et se traînait à la chaumière paternelle où il lui avait été permis d'aller réparer ses forces épuisées. Notre paysan l'aperçoit, s'embusque, l'ajuste, le tue, court à sa victime, et, aidé de sa femme, lui arrache ses derniers lambeaux. Saisissant les pauvres vêtements, quelques papiers et le havre-sac, tous deux abandonnent le cadavre et vont s'enfermer dans leur chaumière pour examiner leur butin. Un voisin leur lit la feuille de route.... La victime, c'était leur fils unique !... La mère se donna la mort, le père se livra à la justice.

Hâtons-nous de quitter ce lieu d'horreur, oublions bien vite cette tragique histoire en nous occupant d'une légende que nous recueillerons sur les bords du lac de Grandlieu. En passant, saluons le vieux castel de Clisson, dont les ruines murmurent encore le nom héroïque de Jeanne de Belleville, la digne mère d'Olivier de Clisson, connétable de France.

Voyez-vous au milieu des eaux du grand lac ce menhir gaulois montrant fièrement sa tête décharnée? Voilà tout ce qui reste de la puissante ville d'Herbadilla, la Sodôme de la Bretagne. Ses habitants étaient païens. Saint Martin vint, dit-on, pour les convertir, mais ils restèrent sourds à l'annonce de la bonne nouvelle. Pénétré de douleur, le saint se retira en appelant la vengeance céleste sur la ville coupable, et aussitôt les eaux l'engloutirent. Une femme qui suivait le ministre de Dieu par curiosité fut changée en une statue de pierre.

Permettez-nous, jeunes lecteurs, de douter de la vérité de la légende. Si le Dieu du Calvaire est infini dans sa justice, il l'est aussi dans sa miséricorde; ses amis, ses saints participent à son

Digitized by Google

ineffable charité. Saint Martin, nous osons l'affirmer, n'a jamais formé de vœu si terrible. Nos ignorants et superstitieux Bretons se plaisent à multiplier ces grands coups de la colère divine : ils comptent dans l'ancien duché jusqu'à trois ou quatre Sodôme englouties! Il est probable, il est même certain que ces villes ont existé. Mais nous savons que la terre d'Armorique est couverte d'étangs dont l'œil ne peut quelquefois mesurer l'étendue et que ses côtes sont battues « d'un Océan sauvage. » Les inondations y sont donc fréquentes. Nous en avons un exemple récent dans la ville de Châtelaudren.

Écoutons la fin de la légende. La pierre druidique que nous avons vue au milieu du lac de Grandlieu bouche l'entrée du gouffre qui a vomi l'eau du lac. Ce gouffre renferme un géant énorme, l'antagoniste de saint Martin, sans doute, dont les efforts pour se délivrer excitent souvent des tempêtes. Il est réservé à une jeune fille d'ôter la pierre. Ce qu'il en adviendra..... nous l'ignorons.

En quittant les pays qui touchent à la Touraine et à la Vendée, et en pénétrant dans l'intérieur, on trouve dans le département de la Loire-Inférieure un grand nombre de monuments druidiques, parmi lesquels on remarque entre une multitude de menhirs, ceux de la Vacherie, du tombeau d'Almanzor et de la galoche de Gargantua. Ce dernier est entouré de roches granitiques que le peuple appelle les palets du géant. Gargantua les lançait du haut du coteau de Languin, qui est éloigné de cinq lieues, nous dira-t-on bien sérieusement.

BASSE BRETAGNE.

Léonais. — Cornouailles. — Pays de Trégnier. — Pays de Vannes.

Passons rapidement près des ruines qui se trouvent à chaque pas dans le pays de Nantes et qui nous rappellent ces valeu-

Digitized by Google

reuses légions accourues des bords du Tigre sur les pas d'un héros, et nous entrons dans la basse Bretagne, cette Bretagne véritable, cette vieille Armorique, dont le nom seul fait battre bien des cœurs.

Là, nous voyons cette région non plus solitaire, mais toujours « triste et orageuse »; là, les côtes hérissées de rochers sont encore battues des flots de l'Océan sauvage dont parle l'auteur de *Velléda;* là, nous trouvons des collines granitiques et schisteuses, des rocs arides, des montagnes couvertes de forêts de pins, des champs de bruyères roses et blanches, des lacs immenses, des marais impénétrables, des landes incultes, et, à côté, des prairies verdoyantes coupées par mille ruisseaux, mais sillonnées çà et là par des roches de granit à fleur de terre, des menhirs gaulois, et ombragées de loin en loin par des bois de châtaigniers; là, dans les chaumières éparses, dans les fermes isolées, dans les petits villages et même dans les grosses bourgades et dans quelques villes nous retrouvons des Bretons, des Bretons aux formes rudes, au langage à demi celtique, à la vie simple et frugale, à la bonne foi proverbiale; car « la parole d'un Breton vaut or. » Si nous entrons dans les cabanes, ils nous accueilleront brusquement, mais avec bon cœur et franchise. Nous aurons une vaste place au foyer et une large part de galette, de bouillie de blé noir et de cidre dans le pichet commun.

Pour connaître un bas Breton, il faut le suivre dans les trois circonstances les plus importantes de sa vie : sa naissance, son mariage et sa mort.

Le nouveau-né, c'est un présent du ciel, un ange du bon Dieu ; c'est à qui lui donnera la première nourriture, car ses lèvres portent bonheur. N'allez pas passer devant une mère qui tient son enfant sans murmurer en inclinant la tête : *Dieu vous bénisse ;* car il n'y a que les amis du démon qui ne rendent pas hommage à l'innocence. Si la jeune mère descend au tombeau, laissera-t-elle son fils orphelin? Oh! non, le recteur vient près

Digitized by Google

du berceau, bénit la pauvre créature et la met dans les bras d'une femme digne d'un tel dépôt, en lui disant seulement : *Dieu vous le donne.* Le cœur de cette femme s'ouvrira aussitôt à la tendresse et à la compassion. Toutes les voisines l'aideront dans ses soins laborieux.

Nous parlons ici des véritables bas Bretons, de ceux qui ont conservé les habitudes patriarcales de leurs aïeux.

L'enfant prend part de bonne heure aux travaux de la famille; puis, devenu jeune homme, au milieu de ces mêmes travaux, après bien des danses aux pardons voisins, il songe à unir son sort à celui de quelque pennerez (jeune fille à marier) bonne et sage comme lui. Ordinairement, le tailleur du pays ou un chercheur de pain porte la parole à la future. Si elle reçoit favorablement l'ambassadeur, le paotred, accompagné de ses parents, vient faire la demande. On compte les bestiaux dans l'écurie, on fait la revue des armoires, où sont entassés bon nombre de draps neufs et quelques écus, empruntés quelquefois pour la circonstance; puis « on se tope dans la main », et tout est dit.

Combien nous regrettons que notre cadre ne nous permette pas de raconter tout au long la cérémonie du mariage, la joie franche et bonne qui préside aux noces, l'ivresse qui s'ensuit toujours; car nos bas Bretons aiment le vin à l'excès, et les danses jusqu'au soir au son du biniou.

Dès le lendemain du mariage, adieu les danses, les pardons et les jolies toilettes. C'est alors que commence cette vie sérieuse dont nous avons déjà parlé, vie de piété, d'innocence et de touchante résignation.

Après de longues années passées dans les travaux les plus pénibles et où « la joie tient peu de place », arrivent les derniers jours.

Le bas Breton envisage la mort avec calme et presque avec bonheur. Tous les remèdes se bornent à peu près au pain

Digitized by Google

blanc et au vin chaud. On appelle le recteur, qui sait si bien encourager le mourant au milieu de la foule qui, le chapelet à la main, prie à genoux autour du lit. Au moment suprême, on fait avec le cierge béait trois signes de croix sur les draps. Tous les parents restent en pleurs et en prières auprès du défunt; ils assistent aux tristes apprêts des funérailles, et, après que le cadavre a été « cousu dans son linceul et cloué dans sa châsse », ils le déposent sur la charrette qui doit le conduire au cimetière. Ainsi le bas Breton est porté au champ du repos par les bœufs qu'il a si souvent menés au travail.... Tout prend le deuil chez lui, même les abeilles, dont les ruches sont ceintes d'un long crêpe, et l'on garde religieusement sa mémoire.

Chaque dimanche après l'office, nos Bretons prient pour ceux qui les ont précédés dans la nuit du tombeau. Dans le mois noir (novembre), quand la messagère de l'hiver arrive (la Toussaint), leur ferveur se ranime encore. Messes, vœux aux saints, prières et larmes occupent tout le jour. Le soir, persuadés qu'en cette nuit Dieu permet aux justes de revenir visiter les foyers où ils ont vécu, ils laissent, dit-on, la nappe mise et le feu allumé, afin que les pauvres morts puissent prendre leur repas et réchauffer leurs membres engourdis « sous la froidure des cimetières. » Dans leur simplicité, leur charmante naïveté, ils croient aussi bien fermement à la vengeance des âmes qui souffrent sans obtenir de soulagement de ceux qui ont été ici-bas leurs parents et leurs amis. A ce sujet, ils conteat mille jolies fables. Nous nous faisons un plaisir d'en rapporter une à nos jeunes lecteurs.

Dans les temps anciens, il y avait des lavandières de nuit répandues dans la Cornouailles. C'étaient des fantômes blancs, des âmes abandonnées dans les feux du purgatoire et condamnées à laver leur linceul chaque nuit sur la terre jusqu'à ce qu'un chrétien vint les délivrer.

Digitized by Google

Un jour des Morts, tandis que chacun était en prière sur la tombe des siens ou faisait brûler dans l'église des cierges bénits, un homme qui avait perdu dans l'année sa mère, sa femme et ses sœurs, mit ses plus beaux habits et courut danser au bourg voisin. Il s'en revint au milieu de l'obscurité en chantant à gorge déployée et frappant de son bâton les touffes de genêt sans avoir peur de blesser les pauvres âmes qui, cette nuit-là, remplissent les chemins. Il arriva ainsi à un carrefour où se réunissaient deux routes. La première, la plus longue, était gardée par la protection de Dieu; la seconde, la plus courte, était hantée par les morts. Mais le méchant homme, que rien ne pouvait effrayer, suivit la plus courte tout en chantant et en faisant résonner ses galoches sur les roches de granit. Cependant, en passant près du manoir ruiné, il entendit la girouette qui lui dit : « Retourne, retourne, retourne. » Plus loin, l'eau de la cascade murmura : « Ne passe pas, ne passe pas, ne passe pas; » plus loin encore, le vent qui sifflait à travers les branches d'un chêne vermoulu, répéta : « Reste ici, reste ici, reste ici! » Le veuf ne voulut rien écouter et entra dans le vallon hanté. Au même instant, minuit sonna à trois paroisses, et il rencontra la charrette de la Mort couverte du drap noir à larmes blanches, traînée par six chevaux et conduite par l'Ankou (l'angoisse) qui balbutiait ces mots lugubres : « Détourne, ou je te retourne, je prends et je surprends; car je suis le frappeur sans regard et sans égard. » L'incrédule le laissa passer en lui lançant quelques quolibets et lui demandant où il allait pour être si pressé. « Je vais te chercher, » répondit l'Ankou en continuant son chemin. De son côté, le veuf marcha toujours en riant et en chantant. Il vit alors deux femmes blanches qui étendaient du linge sur une petite haie de prunelliers. Sur la demande de ce qu'elles faisaient, elles répondirent à la fois : « Nous lavons, nous séchons, nous cousons ton linceul. » Il rit

Digitized by Google

encore plus fort, et, descendant le chemin creux, il arriva au lavoir. Il entendit retentir les coups des battoirs et les lavandières qui redisaient leur triste refrain :

Jusqu'à ce qu'il vienne chrétien sauveur,
Il nous faut blanchir notre linceul
Sous la neige et le vent.

En apercevant le méchant homme, les lavandières lui présentèrent leurs suaires pour les tordre. Il ne pouvait leur échapper; mais il eut bien soin de tordre du même côté que la morte, sachant que c'était le seul moyen de se préserver. Pendant qu'il faisait tous ses efforts pour éviter les ruses de la laveuse, une foule de lavandières l'entourèrent, et il reconnut sa mère, sa femme et ses sœurs qui criaient : « Malheur, malheur à celui qui laisse brûler les siens sans secours ! » Et mille voix répétaient : « Malheur, malheur !... » Dans son effroi, il oublia la précaution qu'il avait prise jusqu'alors et il tomba broyé par les mains de fer de la lavandière.

En basse Bretagne, on le sait, la foi est encore patriarcale, la piété simple et vive; l'affluence aux églises, la fréquentation des sacrements, les pieux pèlerinages, les calvaires sur le bord des chemins en rendent témoignage. Les fêtes y sont célébrées avec une ferveur angélique, une joie toute naïve, celle de Noël surtout. La veille de ce grand jour, les jeunes gens et les jeunes filles parcourent les campagnes en chantant des hymnes joyeuses. « Cette nuit renouvelle la trame de la vie, répètent-ils à l'envi, cette nuit refait le fils d'Adam, cette nuit efface les péchés d'Ève, cette nuit nous donne un Sauveur plein de charité. Chantons, puisque c'est sa fête, chantons de cœur : *Noël, Noël !* »

Il faut dire aussi qu'à leur aimable dévotion se mêlent parfois quelques idées superstitieuses. Qu'on en juge par cette esquisse des merveilles de Noël.

Digitized by Google

A la messe de minuit, disent nos bas Bretons, au moment de l'élévation, tout ce qu'il y a d'êtres créés sur terre, sous terre et au-dessus de terre paraît dans le monde chrétien pour saluer « le petit enfant. » Ils forment trois rangs ; au premier sont les fées des bois et des eaux, les korigans, l'homme-loup qui sort des taillis à la tombée du jour pour manger les enfants au-dessous de cinq ans, et le conducteur des âmes qui porte chaque nuit dans son bissac les âmes des damnés ; au second rang, sont l'ange maudit, le petit oiseau de la mort, Jean le Feu qui montre quelquefois pendant les belles nuits d'été ses doigts enflammés au bord des étangs et dans les cimetières sous la forme de petites flammes bleues, enfin les âmes du purgatoire et celles des damnés, qui recommencent un instant sur la terre ce qui les occupait au moment de la mort ; le troisième rang est composé des saints, des martyrs et des anges.

Dans ces trois rangs sont étalées toutes les richesses possibles : dans les deux premiers, les biens de la terre ; dans le dernier les grâces du ciel. Le chrétien qui oserait jeter de l'eau bénite sur le cortége se rendrait maître de tous ces biens sans péché.

N'oublions pas de dire, après le bas Breton, que c'est aussi dans cette nuit solennelle qu'il est permis au bœuf et à l'âne de parler notre langage, parce qu'ils ont assisté à la naissance du divin enfant.

Les veillées de la basse Bretagne sont aussi intéressantes que curieuses. On se réunit sur le seuil des cabanes ou dans la plus grande chaumière du village. Les hommes taillent des instruments en bois ou font des vans et des paniers ; les femmes et les galandes (jeunes filles) filent à la quenouille, les enfants écoutent... Les pères racontent que Louis Courtois est un grand fantôme qui pousse des cris lugubres en errant dans les landes sauvages et que celui qui lui répond perd bientôt

Digitized by Google

la vie; que le nain jaune, ce petit sorcier bossu, tout plein de malice, se cache dans les antres des rochers et ne parle que pour nuire à quelqu'un ou pour annoncer l'avenir quand il y est contraint par une volonté supérieure; que le lutin prend la forme d'un bélier pour égarer le berger; que l'orfraie annonce la mort; que l'herbe d'or qu'on a cueillie nu-pieds, en chemise et en état de grâce, donne la faculté de comprendre le langage des animaux; que Jean rouge-gorge, ce petit oiseau qui a brisé l'épine qui blessait le front du Christ sur le Calvaire et qui doit habiter la Cornouailles jusqu'au jour du jugement, a obtenu du bon Dieu d'enrichir une jeune fille tous les ans; que la veille des grandes fêtes les sorciers et les fées dansent au clair de la lune sur les coteaux verdoyants; enfin ils instruisent la jeunesse sur la manière d'honorer le saint qui nourrit les abeilles, qui procure la pluie, qui préserve de la grêle; ils disent comment il faut faire pour échapper à la fièvre et aux maléfices, etc. C'est dans ces réunions de famille que se transmettent les superstitions et les vieilles traditions du pays. Le père les a eues de son père, il les donne à ses enfants, et elles se perpétuent ainsi d'une génération à l'autre.

Il serait impossible de décrire les costumes des bas Bretons, tant ils varient d'une localité à l'autre. Ici, ils portent le chapeau rond à larges bords, l'habit à la française, une ceinture de toile et des guêtres pareilles; là, le chapeau à bords étroits, les gilets superposés, etc; mais presque partout, les braies nationales, plus ou moins bouffantes, et la saie gauloise. Les costumes des femmes offrent plus de variété encore depuis la simple cotte de laine rayée jusqu'au jupon écarlate sous la robe retroussée, jusqu'aux trois ou quatre jupes de couleur différente étagées et bordées d'un galon d'or ou d'argent; depuis les coiffes amples et gracieuses, les longues barbes relevées sur la tête jusqu'aux étroits et coquets bigoudens. Une toilette de mariée est vraiment fort singulière dans quelques cantons. Figu-

Digitized by Google

rons-nous une longue robe blanche à manches rouges ou violettes, un jupon noir ou violet brodé en velours, ouvert par-devant pour laisser voir la robe blanche et retenu par une ceinture de soie à fleurs d'or ou d'argent, un corsage lacé sur la poitrine, une collerette à dentelle raide, des bas rouges, des pantoufles, une coiffe à fond plissé et garni d'un bord formant turban, un voile flottant et attaché sous le menton et un ruban ceignant la tête.

Le passage suivant, emprunté à M. de Romieu, prouve que la civilisation est encore à l'état d'enfance dans la basse Bretagne :

« Qui n'a pas vu, nous dit-il, un marché de la basse Bretagne et qui le verrait pour la première fois pourrait se croire jeté dans les tribus errantes du Canada. Des chevaux, des bœufs, des hommes pressés pêle-mêle ; de grands chapeaux, de grands cheveux, de grandes guêtres, de l'or et des haillons, des femmes à figures d'hommes, un bruit aigre et perpétuel de mots inconnus, des jurements et des colères à faire craindre du sang; des personnages qui semblent se battre et qui concluent simplement une affaire; des signes de croix sur la tête d'un veau; puis un notaire qui installe son étude volante dans un cabaret; puis des estropiés de toute nature étalant leurs plaies hideuses auprès de fraiches denrées; des chapelets, des images de mille saints; trois perdrix qu'on achète et dont il faut payer le prix total par tiers consécutifs et séparés; ici un rebouteur ou charlatan de campagne, qui prononce des paroles bizarres pour guérir une vache, plus loin un aveugle qui chante, etc. »

La basse Bretagne est divisée en quatre parties bien distinctes: le Léonais, la Cornouailles, le pays de Tréguier et celui de Vannes.

Le Léonais, qui comprend à peu près tout le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, offre de belles campagnes à luxuriante végétation, des vallées mous-

Digitized by Google

seuses festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage » à côté de champs arides et incultes. Sur chaque route une croix, dans chaque carrefour un croix, sur chaque sentier une croix. « C'est une terre bénie qu'aiment les habitants du paradis. »

Dans le Léonais, nous trouvons Morlaix, Saint-Pol de Léon.... Saint-Pol de Léon, dont le nom rappelle deux grands souvenirs : celui d'un saint breton et celui des Romains. On y admire le clocher de Kreis-Ker, que Vauban appelait un coup d'audace.

Si vous interrogez nos bons Léonais sur cette tour merveilleuse, ils vous disent avec une admirable simplicité qu'elle a été faite en une seule nuit par le loup Guillou (le diable), qui voulait avoir une église plus belle que toutes celles du bon Dieu ; mais que l'ouvrage étant achevé, saint Pol accourut avec de l'eau bénite, chassa Satan et consacra l'édifice au Seigneur. D'autres prétendent que saint Pol avait reçu de Dieu le pouvoir de faire construire cette chapelle par le démon, à condition qu'il resterait les yeux ouverts et en prières pendant tout le travail. D'autres encore racontent qu'à l'endroit où est aujourd'hui la tour, existait autrefois la maison d'une tailleuse en toile, une lingère, qui n'allait jamais à la messe. Or, saint Kirio, ou Guewroc, étant passé devant sa porte un jour de Notre-Dame d'Août, et la voyant qui cousait, la réprimanda doucement. La tailleuse répondit que les jours de fête on mangeait comme les autres jours. Au même instant, un froid mortel glaça tous ses membres, et elle resta sans mouvement. Elle demanda alors pardon au saint, qui fit sur elle le signe de la croix et rappela la vie qui allait s'échapper. Pénétrée de reconnaissance et convertie, la tailleuse lui donna sa maison qui était au milieu de la ville. On y bâtit une église avec les libéralités des fidèles.

Saint Pol avait vu le jour dans la Bretagne insulaire, où il

Digitized by Google

avait été élevé avec saint Samson et saint Gildas à l'école de saint Hydult. Après quelques années de vie solitaire, il vint dans l'Armorique et s'établit d'abord dans l'île d'Ouessant, où il « bastit un petit monastère consistant en une chapelle et treize cellules de gazon. » Six mois après, Dieu lui ordonna par un ange d'aller à l'île de Batz, où demeurait le comte Withur de Léon. Withur lui donna son propre palais pour y établir un nouveau monastère. Mais les habitants de Léon désirèrent bientôt pour évêque le pieux anachorète Ils ne triomphèrent de sa modestie que par ruse et le firent sacrer à Paris presque malgré lui. Pol occupa le siége épiscopal pendant quelques années, fit de grandes réformes dans son diocèse, édifia ses ouailles par la sainteté de sa vie et se retira enfin au monastère de Batz, où il mourut à l'âge de cent deux ans, « si atténué et décharné par les macérations, qu'il n'avoit plus que la peau simplement étendue sur les os et que ses mains sacrées, exposées à la lumière, en devenoient comme transparentes. »

Un ange vint pour lui annoncer sa mort, rapporte Albert le Grand. « Tiens toi prest et appareillé à dimanche prochain que tu entreras en la gloire de ton Seigneur, » lui dit-il. Rempli de joie, saint Pol assembla ses moines, leur donna sa bénédiction, et, les entendant sangloter, leur adressa ces admirables paroles : « Que veut dire ceci, mes chers frères? Portez-vous envie à mon bonheur? Ne vous affligez pas de mon départ, vivez selon la règle et l'exemple que je vous ai montrés, et Dieu demeurera avec vous. » Il fut enterré dans la cathédrale de Léon, et bientôt une foule de miracles s'opérèrent à son tombeau. La ville reconnaissante ajouta au nom que lui avaient donné les Romains celui de son bienheureux évêque.

Brest, l'Occismor des Armoricains, n'est plus une ville bretonne depuis que Richelieu en a fait une cité toute maritime.

Digitized by Google

Elle a soutenu des siéges mémorables pendant les longs démêlés des Montfort et des Penthièvre. Au XVIe siècle, elle s'est encore vaillamment défendue contre les Espagnols. C'est le port militaire le plus beau et le plus sûr de l'Europe. Sa rade, qui a environ quinze lieues carrées, pourrait contenir toutes les forces navales de l'univers.

La Cornouailles, qui comprend presque tout le département du Finistère, présente deux aspects distincts. Le nord est un pays sauvage, qu'un historien nomme avec raison l'Arabie Pétrée de la Bretagne : un ciel brumeux, un brouillard presque perpétuel, un vent furieux qui souffle en bondissant dans d'étroites vallées, des montagnes noires aux flancs déchirés, des routes blanches et raboteuses, des forêts de pins, des bois de genêt et d'ajonc, des champs de bruyères, des roches de granit et parfois seulement un petit îlot de verdure.

La ville la plus importante de cette partie de la Cornouailles est Carhaix, la vieille ville d'Ahez, cette fille indigne de Gradlon dont nous avons dit la tragique histoire. Carhaix, près de laquelle se trouve la célèbre mine de plomb de Poullaouen, la plus riche peut-être qui soit en France, est une cité toute bretonne, aux rues non pavées et dans lesquelles se passent les trois quarts de la vie des habitants. On les voit assis sur le seuil de leurs maisons, travaillant, mangeant, racontant le soir les légendes du pays et répétant le chant joyeux des enfants qui dansent auprès d'eux leurs danses montagnardes.

Le sud de la Cornouailles est, dit l'historien déjà cité, l'Arcadie florissante de notre Bretagne. Au sein de ses jolis jardins, de ses prairies en fleurs, de ses bosquets de figuiers et de lauriers, de ses champs immenses et fertiles que coupent cent ruisseaux, au fond de ses vallons riants et pittoresques, s'élèvent Quimperlé et Quimper, appelé aussi Corentin, du nom de son premier évêque.

Mais à côté de ces sites enchanteurs, s'en trouvent d'autres

Digitized by Google

d'un aspect terrible. Ce sont les côtes hérissées de rocs sauvages ayant chacun leur triste légende, battues par les tempêtes, noircies par le géomon, dominées par des landes désertes qui retentissent chaque soir, disent nos bas Bretons, du sourd gémissement des trépassés.

Écoutons la description que nous fait un voyageur de la pointe de Penmarch :

« Ces rochers noirs et déchirés se prolongent jusqu'aux bornes de l'horizon, dit-il ; d'épais nuages de vapeur roulent en tourbillons, le ciel et la terre se confondent ; on n'aperçoit dans un sombre brouillard que d'énormes masses d'écume qui s'élèvent, se brisent, bondissent dans les airs avec un bruit épouvantable. On croit sentir trembler la terre. »

Dirons-nous aussi les grottes de Crozon si profondes, que le jour y pénètre à peine et où la mer se précipite avec un bruit effroyable pendant l'hiver et pendant les orages? Les Cormorans et les Goëlands seuls n'y frémissent pas. A peu de distance, se trouvent le gouffre de l'Enler et la baie des Trépassés qui a englouti tant de vaisseaux, qui a vu tant d'horreurs au temps du droit des bris, alors que nos bas Bretons allumaient des feux sur les rochers pour tromper les navires, les faire échouer et les piller.

Nous n'oublierons pas sur ces terribles côtes du Finistère la baie de Douarnerez, où, avant la Révolution, de bons prêtres célébraient la messe dans une barque pour tous ceux qui avaient péri dans la ville d'Ys, autre Sodôme, qui, depuis des siècles, gémit dans les flots !... Qu'on nous permette au sujet d'Ys un petit trait de l'amour-propre de nos bas Bretons. Paris, disent-ils, signifient Par-is, pareil à Ys, et c'est seulement depuis que la ville de Gradlon n'existe plus que la capitale de la France n'a pas d'égale.

Les orages sont fréquents sur les côtes du Finistère. Nos Bretons eux-mêmes, nés pendant les tempêtes, bercés au bruit

Digitized by Google

des vents et des vagues en courroux, frémissent d'horreur en entendant le soir la mer s'affoler sur les récifs sauvages, ses flots se briser avec un long murmure. C'est le chant des âmes, disent-ils bien bas en se signant pieusement, et ils prient pour un ami, un frère, un père peut-être qui a trouvé la mort dans les baies dangereuses. Le plus fier mateiot de la Cornouailles ne met pas le pied sur sa barque légère sans saluer Notre-Dame de Délivrance et sans répéter à genoux au milieu des flots qui s'élèvent de toutes parts autour de lui : *Va Doué secourit a ha-nom! va vatimant a zo ker bian, ag mor a zo ker bras!* Mon Dieu, protégez-moi! ma barque est si petite, votre mer est si grande!...

Le Kernevote aime à l'excès la danse, le cabaret et la lutte, ce grand plaisir de la basse Bretagne. C'est assez dire qu'il est rieur, chanteur, paresseux. Mais, nous l'avouons à regret, la haine déchire souvent son cœur, une haine longue, patiente, qui ne peut s'éteindre que dans la vengeance, vengeance basse et silencieuse qui ne s'assouvit elle-même que dans le sang.

Le pays de Tréguier, qui comprend le département des Côtes-du-Nord, a cent lieues de côtes battues par les flots de la Manche et présentant entre leurs mille rochers de granit rose des baies profondes et des caps importants. Les monts Ménez, d'Arrée et de Ménébret, arides, rocailleux et remplis de défilés étroits, hérissent ce pays et donnent naissance à trois rivières navigables qui vont se perdre au nord et au sud dans des sables stériles. Mais à ces sables succède, surtout vers les côtes, un sol fertile, plus poétique que pittoresque : de grandes plaines de blé noir inclinant mollement leurs lourds épis au souffle d'une légère rafale de mer, de vertes vallées émaillées de violettes blanches et de primevères jaunes, appelées fleurs de lait par les enfants du pays; des buissons d'aubépine, de porcéas, de chèvrefeuille et d'églantier; de riants villages se cachant à demi derrière la feuillée ou à l'ombre de quelques collines de

Digitized by Google

bruyères, de vieilles ruines couronnées de lierre, des menhirs gaulois surmontés du symbole d'un Dieu crucifié....

Au sein de ces campagnes ravissantes se montrent la coquette Tréguier, Jugon, jeté entre les deux pentes d'une montagne, charmant chalet suisse qui a donné naissance à ce proverbe que tout le monde connaît : « Bretagne sans Jugon, chape sans chaperon »; Dinan, la jolie Dinan, avec ses antiques murailles, ses riantes maisonnettes, son château gothique et son église de Saint-Sauveur où repose le cœur du brave du Guesclin ; enfin, Châtelaudren, la ville du deuil et des pleurs, restée silencieuse depuis le fatal événement du 13 août 1773, alors qu'elle fut envahie par les eaux. Depuis ce temps, une lampe brûle jour et nuit dans l'église, invitant à la prière pour ceux qui ne sont plus!

Saint-Brieuc est en même temps une ville antique et toute moderne. Les monuments anciens ont disparu pour laisser place à des constructions récentes, et c'est à peine si, en la traversant, on peut trouver quelques souvenirs des Normands, de Jean IV et de la chouannerie.

Au pays de Tréguier, les Bretons ont conservé les mœurs pures et douces, les bonnes vieilles coutumes, la foi naïve de leurs aïeux. Ainsi, quand un pêcheur s'est noyé, la famille s'assemble encore en grand deuil, fixe un cierge allumé sur un pain noir et l'abandonne aux flots, persuadée que le doigt de Dieu conduira le pain où gît le cadavre. Le prêtre, comme dans toute la basse Bretagne du reste, y est aimé, respecté, vénéré plus que le riche du siècle, plus que le noble de naissance ; mais il a acheté cet amour, ce respect, cette vénération au prix de bien des sacrifices. Pauvre cloarec (nom donné aux jeunes gens destinés aux saints ordres), souvent manquant de tout, réduit à coucher sur la paille dans le coin d'un grenier et de payer encore cette faveur à son hôte par mille travaux domestiques; obligé quelquefois d'écrire dans les interlignes des ca-

Digitized by Google

hiers des plus riches que lui, de copier leurs livres et de ramasser leurs vieilles plumes; toujours abandonné au contact d'un monde qu'il voudrait fuir, il lui faut constamment se vaincre lui-même, combattre la nature et faire violence à ses plus doux penchants, quand, assis à l'ombre des bruyères et feuilletant son manuscrit latin, il écoute les chants joyeux des oiseaux ou le guerz que fredonnent d'anciens compagnons. Il regrette alors ses champs, ses prairies, ses gais refrains, ses danses et sa cabane. Mais Dieu a parlé.... Il faut obéir, et ni affection de famille ni souvenir du jeune âge ne triompheront de sa volonté présente. Ces combats intérieurs, d'autant plus vifs que son âme est plus sensible, élèvent l'imagination du cloarec. Ses habitudes se brisent, il cherche dans le travail un adoucissement à ses maux; une vie nouvelle commence pour lui, il célèbre par des chants mystérieux les émotions secrètes de son cœur et il devient poëte. C'est ainsi que le pays de Tréguier est la source de presque toute la littérature bretonne.

Suivons notre cloarec, dont les dures privations, les humiliations, les études sérieuses et les victoires sur lui-même ont fait un prêtre selon le cœur de Dieu; suivons-le quand il revient dans l'humble cabane où il a reçu la vie. Il y apparaît comme un ange. Son père, sa mère, ses sœurs se pressent sur ses pas. Chacun s'incline en le nommant M. le prêtre. Mais aucun bras ne s'ouvre pour le recevoir; on n'oserait.... N'est-il pas l'homme de Dieu? N'a-t-il pas donné au Très-Haut son cœur, son âme avec ses plus douces et ses plus chères affections? Quel mortel digne d'approcher de lui?

Ce sont ces prêtres véritables, ces pauvres cloarecs d'autrefois, que nous voyons aller de nuit pendant la tempête, au milieu des bruyères, des routes fangeuses, des marais débordés, porter des paroles de consolation aux affligés et les choses saintes aux mourants. Rien ne les arrête. D'une imagination vive et peut-être exaltée, d'un cœur ardent, ils trouvent dans

Digitized by Google

le dévouement à Dieu et à leurs frères une félicité qu'on ne saurait dépeindre.

C'est avec bonheur, chers lecteurs, que nous nous sommes étendu sur ce sujet. Je ne sais si vous partagerez l'enthousiasme qui s'était emparé de notre cœur quand nous avons entendu ces récits touchants. Si vous ne voyez pas un ange, un ami, un père dans le pauvre prêtre trégorrois, oh! croyez-moi, c'est que ma plume est trop novice pour peindre la sublimité de la vertu et l'héroïsme du sacrifice. Qui ne s'inclinerait devant celui qui ne compte pour rien sa propre existence et qui, à tout instant, est prêt à la donner pour un frère?

Si, comme nous, vous aimez les légendes gracieuses et poétiques, venez contempler la grande roche bleue, appelée en breton Roc'h-ir-glas. La grande roche bleue, les sônes des cloarecs nous l'ont dit, c'est là que débarqua saint Efflam quand, après avoir quitté la princesse « plus belle que le jour » qui lui avait donné sa main, il navigua bien longtemps dans une auge de pierre et vint de l'Hibernie apporter la bonne nouvelle aux païens de l'Armorique. Il y trouva son cousin Arthur prêt à combattre un horrible dragon qui « suait du feu et dont les regards frappaient les hommes ainsi qu'une lance. Le chevalier et le dragon combattirent tout un jour sans pouvoir se vaincre. Vers la nuit, Arthur vint s'asseoir au bord de la forêt et il était lassé et avait bien soif; mais aucune eau ne bruissait alentour, sinon la grande mer qui grondait tout affolée contre la Roc'h-ir-glas. Saint Efflam se mit alors en prières, et, ayant frappé la terre de son bâton, il en jaillit une source à laquelle Arthur but à longs traits. Le saint passa le reste de la nuit en oraison; et quand le jour fut venu, comme le chevalier reprenait sa bonne épée : « Chômez pour aujourd'hui, beau cousin, « dit Efflam, et laissez dague en fourreau, car la parole de Dieu « est plus forte que le fer émoulu. » Cela dit, il s'avança vers le

Digitized by Google

dragon auquel il ordonna, au nom du Christ vivant, de sortir de sa tanière et de se précipiter dans la mer; ce que fit le monstre avec de sourds et terribles meuglements qui faisaient tressaillir Arthur dans sa cotte de fer. »

Dirons-nous, au pays de Tréguier, le pardon de Guingamp où une longue procession nocturne, éclairée seulement par quelques cierges, chante le cantique de « madame Marie de Bon-Secours, la plus belle étoile du firmament? » Dirons-nous le pèlerinage de saint Mathurin de Moncontour, ce grand saint qui, s'il eût voulu, nous disent les guerz bretons, eût été le bon Dieu? Chaque paysan y amène ses bœufs pour baiser les reliques de l'humble saint.

Le pays de Vannes, qui forme maintenant le département du Morbihan (petite mer), est tout celtique. On y trouve à chaque pas au milieu de ses quelques forêts de pins, de ses marais salants, de ses landes incultes, de ses hautes bruyères, de ses gras pâturages et de ses vastes champs de blé noir, de lin et de chanvre, des cormlec'hs, pierres druidiques plantées verticalement en terre, des lichavens ou arcs de triomphe grossiers, des peulvans, des menhirs, des galgals, monceaux de cailloux apportés, dit-on, par la vierge Marie dans son tablier; et, à côté, de vieilles ruines gothiques offrant un caractère plus militaire et plus historique que dans le reste de la province : ici, les sombres châteaux du Plessis et de Rochefort, le monument du combat des Trente, qui est à lui seul la plus belle page de l'histoire de Bretagne; plus loin, la tour d'Elven, où l'on peut voir encore la fenêtre où s'accouda un roi d'Angleterre prisonnier; etc.

Pour nous qui aimons la vieille Armorique, parcourons la plaine de Lauveaux, où l'on compte cent vingt pierres druidiques portant à leur sommet une sorte de collier creusé, marque certaine, au dire des bas Bretons, que le diable y a été attaché; le jardin des tombes, ces barows innombrables de

Digitized by Google

Tréhorenteuc ; Carnac, enfin, Carnac, « cette ville des poulpiquets, » où onze files de peulvans d'inégale grandeur s'élèvent sur onze lignes parallèles se prolongeant à perte de vue. On se demanda avec effroi si ces énormes masses, qui ont pour la plupart plus de vingt pieds de haut et dont une seule suffirait pour charger un navire, si ces grands fantômes immobiles se dressant dans ce lieu d'une sauvage et fantastique beauté, ne sont point les colonnes d'Hercule, un cimetière des Vénètes, un campement de César, les autels d'un dieu sanguinaire ou les « restes éternels de géants pétrifiés. » Si l'on interroge le paysan, il répondra avec une naïveté charmante : « Ce sont les soldats qui poursuivaient saint Corneille, le bon patron de notre paroisse. Comme il allait être pris par eux et qu'il était arrêté par la mer, il les changea en pierres.... »

Le pays de Vannes avec Lauveaux, Tréhorenteuc, Carnac, Plouhinec, etc., n'est-ce point encore la vieille Gaule, moins ses épaisses forêts ?...

Plouhinec, non loin d'Hennebon, est une lande aride où croissent çà et là quelques bruyères, mais où l'on ne trouverait pas assez d'herbe pour élever une vache maigre ni assez de son pour engraisser un descendant des Rohans (les Bretons donnent ce nom au porc, nous ignorons pourquoi); Plouhinec où les korigaus ont planté deux rangées de longues et lourdes pierres !...

Si vous ne savez pas, chers lecteurs, ce que sont les korigaus, il me faut vous l'apprendre; car le Morbihan, c'est le pays aimé des fées, des poulpiquets, des korils, des teus, des korigaus, etc.

Apprenez donc, il est bien entendu que ce sont des fables de nos bas Bretons, apprenez que ces génies sont de petits nains noirs, tous de la même famille, dont le royaume s'étend sous la terre plus bas que la mer et les rivières. Pour quelque faute sans doute bien grave, le bon Dieu les avait condamnés à danser

Digitized by Google

tous les soirs dans les landes de la basse Bretagne et à rester cachés pendant le jour dans les villes qu'ils avaient construites au milieu des bruyères, jusqu'à ce que leur refrain, qui se composait de : Lundi, mardi, mercredi, eût été achevé par un chrétien. Si un Breton attardé s'avisait de traverser les landes à la tombée du jour, quand les korils avaient commencé leurs danses infernales, il ne pouvait leur échapper, et il fallait qu'il sautât toute la nuit avec eux en répétant leur courte chanson. Le lendemain, il expirait aux premiers rayons du soleil. Mais une belle nuit, un bon paysan, contraint à prendre part aux rondes diaboliques, ajouta au refrain des korigans :

Jeudi, vendredi
Avec le dimanche aussi,
Et voilà la semaine finie.

L'enchantement cessa. Les nains rentrèrent dans leur sombre royaume, laissant au laboureur leurs petits sacs de toile tout plein de sable et de cailloux que sa moitié de ménage convertit en perles et en diamants en les aspergeant d'eau bénite.

Chacune des pierres de Plouhinec cachait un trésor laissé par les korigans. Ces trésors devinrent la propriété d'un pieux bas Breton, qui épousa la plus jolie pennerez du canton, acheta tout son village, eut autant d'enfants qu'il put en nourrir et vit jusqu'à la quatrième et cinquième génération. N'est-ce pas une merveilleuse histoire ?...

La terre de Vannes est le pays des mystères et des prodiges. Chaque lac, chaque fontaine, chaque ruisseau, chaque forêt, chaque arbre quelquefois a sa légende. Ici, c'est la Mary-Mor-Gand qui dort, assure-t-on, dans les eaux bleues et transparentes de l'étang du duc. La jolie sirène, qu'on entend chanter la nuit et qui vient parfois tresser au soleil « ses beaux cheveux

Digitized by Google

verts et former des couronnes de glayeuls », n'est autre qu'une belle princesse qui, pour échapper à une union détestée, s'est jetée dans le lac ; là, c'est au fond de la forêt de Paimpol, reste du bois fameux de Brocéliande, la Roche-aux-Fées, le Val-sans-Retour, le chemin des Pleurs, le tombeau du célèbre Merlin, ou plutôt le lieu où il subit les enchantements de la belle Viviane; plus loin, c'est l'île de Cadnod avec son pont fameux. Les ponts ont aussi leurs légendes en basse Bretagne ; vous allez en juger.

Tous ceux qui venaient visiter saint Cado, qui habitait l'île de Cadnod, et les visiteurs étaient nombreux, car le saint avait une grande renommée, étaient obligés de passer la rivière d'Entel dans un bateau. Cado demanda à la bonne vierge Marie de lui construire un pont. La mère de Dieu répondit que ce n'était pas une affaire qui regardât les femmes et lui dit d'en parler à la Trinité; ce que fit le bon saint. Mais la Trinité lui objecta à son tour que les saints de Bretagne la ruinaient en miracles et que les anges qu'on aurait pu employer à cette construction, étaient occupés ailleurs. Cado s'adressa donc au vieux Guillaume (le diable) qu'il savait être habile maçon. Satan ne demanda pas mieux, présenta aussitôt un plan magnifique et exigea seulement la promesse que le saint lui donnerait en paiement la première créature de Dieu qui passerait sur le pont. Le marché conclu, le démon se mit à l'œuvre. Sa femme lui apporta dans son tablier des pierres grosses comme des tonneaux pour aller plus vite. Enfin, ils travaillèrent si bien, que la construction fut achevée en une seule nuit. Dès le matin, saint Cado, qui « était un homme d'esprit », lâcha sur le pont un chat noir tout pelé en criant au diable de prendre cette créature du bon Dieu. Le vieux Guillaume, furieux, voulut détruire son ouvrage; mais l'ermite accourut, le goupillon à la main, et le mit en fuite. Le mouvement du saint fut si rapide, qu'il glissa sur le pont et faillit tomber. Son pied a laissé une empreinte que l'on

Digitized by Google

voit encore et que l'on nomme la glissade de saint Cado.

La sainte Trinité, la vierge Marie et le bon saint nous paraissent un peu légèrement traités dans cette légende. Mais nous sommes dans le Morbihan. Dans toût le reste de la basse Bretagne on leur aurait prêté un langage plus convenable.

Il faudrait un volume entier pour esquisser seulement les merveilles du pays de Vannes, pour dire un mot de ses superstitieuses traditions; passons donc sous silence mille récits de miracles, mille aventures de saints bretons, la mort du glorieux Bienzy, l'histoire de la Groack, etc., etc., et jetons un coup d'œil rapide sur les principales cités morbihannaises.

Visitons d'abord Vannes, l'antique cité des Vénètes, la plus puissante ville de l'Armorique au temps des Romains, peuplée alors d'une race dure et batailleuse. Que nous montre-t-elle maintenant dans son étroite enceinte, resserrée encore par des landes arides et de vastes marais? Quelques restes du fameux château de l'Hermine, « une foule de maisons à étages surplombants et à pignons en zigzag, une cathédrale aux dimensions grandioses et sévères », le tombeau d'un saint aimé, Vincent Ferrier, et la salle haute de la halle où l'union fut consommée par les états.

Il est inutile de pénétrer dans l'intérieur du pays, où nous ne trouverions guère de remarquable que Ploërmel avec sa curieuse église, dont le portail est orné d'un verrat jouant de la cornemuse, et Pontivy, qui doit sa fondation au monastère de Saint-Josse et qui pourrait nous raconter, si nous en avions le temps, l'histoire de François le Souleur. Vous ne savez pas, chers lecteurs, ce que c'est que la soule au pays de Vannes? C'est un jeu terrible, une lutte à mort où l'on se meurtrit, où l'on se casse bras et jambes, où l'on s'étrangle pour se disputer un énorme ballon de cuir rempli de son, plus précieux trophée pour le lutteur que tout l'or du monde!

De grands souvenirs nous retiennent sur les côtes : c'est

Digitized by Google

Hennebon, l'héroïque ville de Jeanne de Montfort ; c'est Quiberon, dont tout le monde sait les horribles événements ; c'est Auray, enfin, Auray dont les tristes échos redisent les noms glorieux de du Guesclin, de Jean IV et de Charles de Blois, et dont les plaines, appelées *champs des Martyrs*, sont toutes rougies du sang de 711 émigrés français !... Ah ! quittons ce lieu d'horreur, traversons la lande de Mi-Voie et courons à Josselin, où nous trouverons un vieux château élevé par Clisson et une image célèbre de la bonne Vierge. C'est une statue qu'un paysan a découverte au milieu d'un buisson de ronces ; on l'appelle pour cela Notre-Dame du Roncier. Un tableau placé dans l'église représente cette découverte. Il y a un pèlerinage singulier, celui des aboyeuses, qui se renouvelle souvent à Josselin le lundi de la Pentecôte et le 15 août. Or, écoutez la légende :

La sainte Vierge, sous les traits d'une pauvre femme, passait un jour devant une fontaine. Là, quelques Bretonnes étaient occupées à laver leur linge. Le chien qui se trouvait près d'elles se mit à poursuivre avec de terribles aboiements la bonne vieille qui était toute couverte de haillons. Celle-ci est effrayée, elle appelle du secours, elle supplie les laveuses de calmer ce chien qui la menace ; mais les dures Bretonnes ne tiennent compte ni de sa frayeur ni de ses prières ; loin de là, elles excitent le méchant animal à poursuivre, à attaquer, à mordre la mendiante. Alors la pauvre vieille, saisie d'indignation, leur annonce qu'en punition de leur cruauté, elles et les filles de leur postérité seront réduites, à certaines époques, à aboyer comme des chiens.

On assure que depuis ce temps la malédiction se réalise. Les laveuses coupables furent les premières victimes. Après elles, leurs filles, de génération en génération, sont atteintes de temps en temps d'une affreuse maladie qui leur fait pousser des aboiements. On les amène à la Vierge de Josselin. Ce n'est pas sans

Digitized by Google

peine qu'on fait approcher nos aboyeuses de la sainte image. Il faut les y conduire et souvent même les y porter. Malgré leur résistance et leurs cris, on les place devant la statue ; on leur en fait baiser les pieds, une, deux, trois fois, jusqu'à ce qu'elles soient guéries. Leur guérison s'annonce par un épuisement, une prostration, une faiblesse qui ressemble à la mort. Tantôt il n'y en a que deux ou trois ; tantôt elles sont jusqu'à dix ou quinze. Elles viennent de plus près ou de plus loin, et principalement du côté de Vannes.

Des pieds de Notre-Dame du Roncier, accomplissons un dernier pèlerinage à la croix brisée de la Mi-Voie, et là, unissant dans une seule pensée les malheurs et les gloires de la vieille Armorique, saluons une fois encore cette terre de liberté, ce peuple de héros, et vouons un immortel souvenir à la Bretagne !.....

Digitized by Google

TABLE.

—

PAGES.

INTRODUCTION. — La Bretagne ancienne. 7

LES DUCS DE BRETAGNE.

I. — Alain IV Barbetorte, duc de Bretagne (937-952). — Drogon, duc de Bretagne. — Hoël IV et Guérech, comtes de Nantes et de Vannes. — Conan Ier, dit le Tors, duc de Bretagne (990-992). — Geoffroy Ier, duc de Bretagne (992-1009). 31

II. — Alain V (1009-1040). — Conan II (1040-1066). — Hoël V (1066-1084). 46

III. — Alain-Fergent (1084-1119). 60

IV. — Conan III le Gros (1112-1148). — Eudes de Porhoët (1148-1156). — Conan IV le Petit (1156-1167). — Geoffroy II (1167-1186). 74

V. — Constance (1186-1196). — Arthur Ier (1196-1203). — Alix de Bretagne. 96

VI. — Pierre de Dreux (1213-1237). 117

VII. — Jean Ier le Roux (1237-1286). — Jean II (1286-1305). 132

VIII. — Arthur II (1305-1312). — Jean III le Bon (1312-1341). 148

IX. — Jean de Montfort et Charles de Blois (1341-1365). 158

X. — Jean IV le Vaillant (1365-1399). 209

Digitized by Google

XI. — Jean V le Sage (1399-1442). 252

XII. — François Ier (1442-1450). — Pierre II (1450-1457). — Arthur III (1457-1458). 267

XIII. — François II (1458-1488). 280

XIV. — Anne de Bretagne. (1488-1514). 303

XV. — La Ligue en Bretagne. — La Révolution de 1789. 329

LA BRETAGNE ACTUELLE.

XVI. — Les cinq départements. — Haute Bretagne. — Basse Bretagne. — Topographie, mœurs, usages, costumes, légendes, etc. 346

Haute Bretagne. 347

Basse Bretagne. — Léonais. — Cornouailles. — Pays de Tréguier. — Pays de Vannes. 353

FIN DE LA TABLE.

Rouen. — Imp. MEGARD et Cie, Grand'Rue, 156.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DC 36.8 B77 1859 C.1
Les ducs de Bretagne /
Stanford University Libraries
3 6105 034 412 275

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

Digitized by Google

Digitized by Google